image not available

image
not
available





~~[illegible]~~

120

a S. Thomas Elud.

JERUSALEM DELIVRÉE.

POEME HEROIQUE DU TASSE,

NOUVELLEMENT TRADUIT en François.

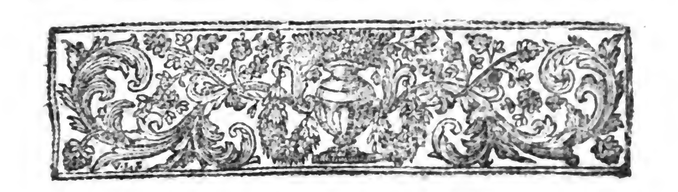
TOME PREMIER.



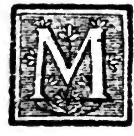
A PARIS,
Chez FRANÇOIS BAROIS, rue de la Harpe, vis-à-vis le College d'Harcour, à la Ville de Nevers.

M. DCCXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS, PREMIER PRINCE DU SANG.

ONSEIGNEUR,

La permission que vous m'avés donnée de vous consacrer l'Ouvrage

que j'ai l'honneur de vous presenter aujourd'hui, a été l'ame & le soûtien de mon entreprise. Si la traduction de la Jerusalem du Tasse a quelque succès, elle le devra uniquement au desir que j'ai eû qu'elle ne fut pas tout à fait indigne d'être offerte à VOTRE ALTESSE SERENISSIME.

Nourri dans le sein des Mûses, élevé sous les yeux d'un Pere qui en étoit également le protecteur & le favori; on sçait, MONSEIGNEUR, *que la finesse de vôtre goût surpasse encore l'étendue des connoissances que vous avés acquises & dans les Sciences & dans les beaux Arts; & que la Nature vous a prodigué les dons qu'elle est accoûtumée à repandre dans votre auguste Famille. C'est à un Prince dont l'es-*

prit est si éclairé, dont le goût est si délicat, que j'avois envie de plaire. Quel motif pour m'exciter, mais quelle raison en même-tems pour m'allarmer sur le succès de mon entreprise!

Aussi ne l'aurois-je jamais formée, si votre bonté, MONSEIGNEUR, *ne m'avoit rassuré. Cette bonté qui ne vous rend pas moins aimable que vos autres qualités vous rendent estimable, m'a donné de la confiance: elle m'a fait esperer qu'en faveur de mon zele, vous feriés grace aux imperfections de mon Ouvrage.*

Quelques admirateurs du Tasse ont prétendu que la Jerusalem délivrée étoit une école de l'Art Militaire, de la Politique, de la plus

parfaite Morale, & de toutes les vertus. Quand la prevention n'auroit point de part à un jugement si avantageux, je me garderois bien, MONSEIGNEUR, *de vous présenter la lecture de ce Poëme comme une instruction. Ce n'est point aux enfans des Heros qu'il faut proposer des exemples étrangers. Heritier de tous les talens d'un Pere qui a fait l'admiration de l'Europe, votre pénétration, votre secret dans les affaires, votre courage, votre fermeté dans vos résolutions, déja nous annoncent l'avenir. L'amour que vous faites éclater pour la justice, la favèur que vous accordés au merite dans tous les genres, déja préviennent nos plus douces esperances.*

Une illustre Princesse aprés vous avoir donné le principe de toutes les vertus en vous donnant le jour, s'est attachée à les former en vous par ses sages conseils, & par des exemples encore plus puissants que les conseils. Quelles leçons de sagesse peut-on donner? quels exemples de vertu proposer à celui que la vertu même a pris soin d'instruire?

Je ne presente donc à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *la lecture de ce Poëme que comme un délaßement d'esprit. Donnés à le parcourir,* MONSEIGNEUR, *quelques-uns de ces moments que vous destinés aux Muses. Comme mon unique bût a été de pouvoir*

contribuer pendant quelques heures à votre amuſement, l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous offrir n'eſt qu'un eſſai de mon zele : heureux s'il m'eſt permis de vous en donner un jour de plus fortes marques, heureux ſi j'ai occaſion de vous témoigner, MONSEIGNEUR, *la vive reconnoiſſance que j'ai de vos bienfaits.*

En atendant je ne puis que redoubler mes attentions & mon attachement pour une jeune Princeſſe à qui vous tenés à preſent lieu de Pere. Image vivante de ſa Mere & de ſon Frere, toutes leurs vertus ſe dévelopent chaque jour dans ſon ame ; & la maniere dont elle répond aux ſoins qu'on prend, ſoit pour

former son cœur, soit pour orner son esprit, nous est un sûr garant qu'elle ressemblera bien-tôt parfaitement à ceux qu'on lui propose pour modelles.

Puisse une Race si vertueuse jamais ne s'éteindre. Puissions-nous MONSEIGNEUR, *voir bientôt dans vos illustres descendans se perpetuer un Héroïsme aimable. Le Ciel sans doute écoûtera nos vœux: auteur des nœuds que vous venés de former, lui-même a pris soin d'assembler deux cœurs en qui la noblesse des sentimens se trouve jointe à la vertu & à la Religion.*

Quels fruits cette union ne doitelle pas produire? Que ne devons-

nous pas esperer d'une si heureuse alliance? Je suis avec un très-profond respect:

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur,
MIRABAUD.

PREFACE.

IL y a déja eû plusieurs Traductions Françoises de la Jerusalem Délivrée. Blaise de Vigenere en fit une du vivant même du Tasse, & sur les premiers exemplaires, assez imparfaits, qui parurent de son Poëme. Cette Traduction est écrite dans une langue si differente de celle qu'on parle aujourd'hui en France : elle est d'un stile si inferieur même à celui de nos bons Ecrivains de ce tems-là, que la lecture en est desagréable & penible. D'ailleurs Vigenere s'y est donné tant de libertés que son Ouvrage peut à peine avoir le nom de Traduction.

Jean Baudouin de l'Academie Françoise en fit une autre il y a environ cent ans. Celle-cy est plus

litterale & plus intelligible que celle de Vigenere : mais je ne sçais si la lecture en est beaucoup plus satisfaisante. M. de Segrais disoit que l'Iliade d'Homere, quoique traduite en vieux Gaulois, étoit néanmoins agréable à lire, au lieu que la Traduction de Baudouin, écrite en bon François, faisoit bâiller ceux qui la lisoient. Il vouloit par là relever le Poëte Grec au dessus du Poëte Italien; & il ne sentoit pas que par cette comparaison il ne mettoit réellement que le Traducteur moderne du Tasse au dessous du Traducteur Gaulois d'Homere. Il faut convenir que le stile de Baudouin répond assés à la mauvaise opinion qu'en avoit M. de Segrais.

Ces deux Traductions de la Jerusalem du Tasse sont en prose. M. le Clerc qui étoit poëte, & de l'Academie Françoise aussi avoit entrepris d'en faire une en vers. Il n'a paru de sa Traduction que les cinq premiers Chants : la mort ou

des raiſons que j'ignore l'ont empêché de donner le reſte. On ſçait la difficulté qu'il y a à traduire en vers ; ſur tout lorſqu'on veut le faire auſſi litteralement, & d'une maniere auſſi contrainte que M. le Clerc l'avoit entrepris. Non ſeulement il traduiſoit le Taſſe à la lettre ; mais même il le rendoit preſque vers pour vers. Il eſt moralement impoſſible de réuſſir dans un pareil projet. Tout le ſuccès qu'un Traducteur en peut attendre, c'eſt d'étonner ſes lecteurs par la peine que ſon ouvrage a dû lui couter. Quoiqu'il y ait dans la Traduction de M. le Clerc pluſieurs ſtances aſſés heureuſes, il y en a néanmoins un ſi grand nombre de manquées, & le nombre des vers mediocres y eſt ſi ſuperieur à celui des bons, qu'on a peu de regret que l'ouvrage ne ſoit pas achevé.

Il y a une autre Traduction de la Jeruſalem en vers François, imprimée en 1671. Cette derniere

eſt complette, & ce n'eſt pas un avantage pour le Public. La mediocrité du ſtile ſe ſouffre dans la proſe, mais elle eſt inſuportable dans les vers; & on peut aſſurer que la poëſie de cette Traduction eſt fort au-deſſous du mediocre. Qui ne connoîtroit la Jeruſalem du Taſſe que par la Critique hazardée que M. Des Preaux en a faite, & par les vers ennuyeux du mauvais Poëte qui l'a traduite, n'auroit certainement pas une haute idée de ce Poëme celebre.

Une Traduction Françoiſe qui conſerveroit au Taſſe les mêmes beautés qu'il a dans ſa langue, repareroit ſurement le tort que ſes mauvais Traducteurs & ſon injuſte Critique lui ont fait. Je ne me flatte point que la mienne ait aſſés de ſuccès pour produire un tel effet. Ma Traduction ne ſera point aſſez parfaite pour rendre au Taſſe toute la gloire qu'on lui a injuſtement enlevée : mais j'eſpere du moins

qu'elle donnera de ſon Poëme une idée plus avantageuſe que n'en ont donné ceux qui l'ont traduit avant moi. Ce n'eſt pas pouſſer la preſomption bien loin, que de prétendre l'emporter ſur des Traducteurs dont on ne lit aujourd'hui les Ouvrages qu'avec dégoût. J'ai pû mieux réuſſir, & être encore fort éloigné de la perfection.

Il ne me ſera pas ſi aiſé d'effacer l'impreſſion que la Critique de M. Des Preaux a faite dans l'eſprit d'un grand nombre de perſonnes contre le Poëme du Taſſe. Quelques ſuccès que puiſſe avoir ce Poëme que j'ai traduit : quelques raiſonnemens que j'employe pour détruire un prejugé déraiſonable ; je crains que le mal ne ſoit à préſent ſans remede. Si la Traduction que je donne eſt favorablement reçue du Public, le plaiſir que fera la lecture de cet ouvrage ſera paſſager, il ne tiendra guere contre une opinion qui a déja



pris de profondes racines. A l'égard des raiſons que je pourai alleguer ; on ſçait que les raiſons ne paſſent point juſqu'au cœur, elles s'arrêtent à l'eſprit : au lieu que la Satire s'imprime dans le cœur ; & lorſqu'un homme auſſi illuſtre que M. Des Preaux eſt auteur de la Satire, elle s'y grave avec des traits qui ſont preſque ineffaçables.

Pluſieurs perſonnes ont déja entrepris de deffendre le Poëme du Taſſe. M. l'Abbé Terraſſon eſt celui qui l'a fait juſqu'ici avec le plus de force. Ce rigoureux Cenſeur d'Homere dans ſa Diſſertation Critique ſur l'Iliade, n'a pas manqué de relever le Poëme moderne au deſſus de l'ancien, toutes les fois que l'occaſion s'en eſt préſentée : mais ſur tout il s'eſt attaché à faire voir combien eſt fauſſe l'idée que M. Des Preaux donne de la Jeruſalem Delivrée. Je ne repeterai point ce que M. l'Abbé Terraſſon a déja dit ſur cela beau-

coup mieux que je ne pourrois le faire ; ou plûtôt comme les raisonnemens qu'employe M. l'Abbé Terrasson sont tirées de la Jerusalem même, je ne previendrai point mes lecteurs. Ils vont avoir ce Poëme sous les yeux, & jugeront eux-mêmes lequel des deux doit l'emporter, ou du Critique du Tasse, ou de son Deffenseur.

M. Des Preaux, plus grand Poëte que Critique sûr, avoit lû la Jerusalem avec des yeux qui ne lui permettoient guere de trouver des beautés dans un Poëme moderne. Il sçavoit d'ailleurs confusément que ce Poëme avoit essuïé quelques contradictions en Italie. C'est sur une prevention excessive en faveur de l'Antiquité, & sur une notion vague des Critiques faites autrefois contre le Poëme du Tasse que M. Des Preaux a formé la sienne. La lecture de la Jerusalem fera connoître si c'est en general un Poëme meprisable : &

le ſimple recit des contradictions que le Taſſe a eſſuïées, fera voir ce qu'on doit juger, en particulier, du petit mot ſatirique par lequel M. Des Preaux l'a caracteriſé.

Entre les Ouvrages qui parurent à la louange de la Jeruſalem Delivrée, celui qui fit le plus de bruit fut un Dialogue que Pellegrini compoſa ſur le Poëme Epique. L'Auteur de cet Ouvrage y relevoit le Taſſe fort au-deſſus de l'Arioſte. Le Poëme de Roland, diſoit-il, eſt ſemblable à un grand & vaſte palais, rempli d'apartemens magnifiques, orné par tout de marbres precieux, & enrichi d'or & d'azur: mais conſtruit contre toutes les regles de l'art, & propre ſeulement à fraper l'imagination des ignorans: au lieu que la Jeruſalem reſſemble à un palais moins vaſte, mais qui a toutes ſes proportions: les ornemens n'y ſont point prodiguez ſans choix, ils y ſont répandus avec meſure & avec goût:

c'eſt un palais conſtruit dans la plus parfaite regularité, & qui plaît infiniment aux connoiſſeurs.

Ce fut à l'occaſion de cet Ouvrage de Pellegrini, que les Academiciens de la Cruſca firent paroître leur ſentiment ſur le Poëme de la Jeruſalem : ou plûtôt ce fut de-là que les Florentins prirent occaſion de faire éclater le ſecret reſſentiment qu'ils avoient contre l'Auteur de ce Poëme. Sebaſtien de Roſſi, Secretaire de la Cruſca fut chargé par ſes Confreres de répondre au Dialogue de Pellegrini ; & il le fit dans les termes les plus mordants, & de la maniere du monde la plus mépriſante pour le Taſſe. Il ſoutient dans ſa réponſe que le Poëme de l'Arioſte eſt un palais très-regulier, qui a par-deſſus celui du Taſſe tous les ornemens & toutes les beautés dont Pellegrini convient : au lieu que la Jeruſalem eſt un miſerable bâtiment, petit, étroit, écraſé, ſans

proportion, ſans ornement, & ſemblable à ces cabanes qui ſe voyent à Rome auprès des magnifiques Thermes de Diocletien. Un ſeul, dit il, des apartemens du palais conſtruit par l'Arioſte eſt préferable à tout l'édifice du Taſſe. Le moindre des épiſodes de Roland vaut mieux que toute la Jeruſalem enſemble : enfin ajoûte-t'il, il y a autant de difference entre ces deux Poëmes, qu'entre la lumiere du ſoleil & celle d'un petit lamperon.

Une Critique ſi outrée & ſi deraiſonnable fit d'abord croire que les Academiciens de la Cruſca ne parloient point ſerieuſement ; leur Ouvrage fut regardé comme un de ces jeux d'eſprit, que la plume de quelques ſçavants à produits, pour faire briller leur ſubtilité, en ſoutenant des paradoxes. Cette Critique ſi peu vrai-ſemblable étoit pourtant ſerieuſe. L'Academie de Florence avoit veritablement intention d'avilir le Taſſe, & Roſſi

eût ſoin de ne laiſſer aucun doute ſur l'intention de ſes Confreres. Comme l'aprêté avec laquelle les Florentins ſe déchaînoient contre un Poëme univerſellement aplaudi, ſurprenoit tout le monde, Roſſi rendit publiques les raiſons particulieres que les Florentins avoient de ſe plaindre de l'Auteur de ce Poëme. Voici quelles étoient ces raiſons.

Dans une édition des Oeuvres du Taſſe faite à Veniſe en 1583. on avoit inſeré deux Diſcours en forme de harangue, que le Taſſe avoit compoſés, l'un ſous le nom de ſon Pere, & l'autre ſous le nom d'un Florentin appellé Martelli. La conteſtation qui avoit été entre ces deux Hommes, au ſujet de la commiſſion dont le Prince de Salerne s'étoit chargé, d'aller repreſenter à Charles-quint les droits de la Nation Napolitaine, avoit donné lieu au Taſſe de compoſer ces Diſcours. Dans celui qu'il faiſoit faire à Mar-

telli, il expoſoit les raiſons qui pouvoient diſſuader le Prince de Salerne d'accepter cette commiſſion : dans l'autre il faiſoit valoir avec force celles qui devoient le porter à s'en charger : & il faut avoüer que dans ce dernier Diſcours, le Taſſe faiſoit parler ſon Pere, avec aſſés de mépris pour les Florentins. Naples, dit-il, n'eſt point comme Florence, une Ville remplie de Bourgeois & de Marchands : on peut dire du Senat de Naples ce que Cineas diſoit autrefois à Pirrhus de celui de Rome que c'eſt une aſſemblée de Rois.... La nobleſſe Napolitaine ne reſſemble point à la populace & aux vils Artiſans de Florence, qu'un Savonarole par ſes diſcours inſenſés a entraînés dans la revolte & dans le deſordre, &c.

Roſſi reproche encore au Taſſe de n'avoir pas daigné dire un ſeul mot de la Ville de Florence, dans un parallelle qu'il avoit fait des

beautés de France & de celles d'Italie : ce qu'il regarde comme un oubli injurieux aux Florentins, & une affectation inexcusable de mépris pour eux : & il a si fort à cœur ce mépris affecté pour sa Nation, qu'il fait ensuite une longue énumeration des hommes illustres que Florence a produits. Tout Juge partial est recusable. L'Academie de la Crusca eût beaucoup mieux fait de cacher son ressentiment contre le Tasse, que de le témoigner avec aigreur, comme elle eut l'imprudence de le faire. En rendant publiques les raisons particulieres qu'elle avoit de se plaindre du Poëte, elle énervoit la critique qu'elle avoit faite du Poëme, & rendoit son jugement nul.

Le Tasse fit d'abord l'Apologie de son Poëme : ensuite il fit la sienne propre, afin de se justifier des torts que les Florentins lui imputoient à leur égard. Pellegrini dont le Dialogue avoit été attaqué par

Roſſi, lui répondit; & celui-ci repliqua par un Ouvrage beaucoup plus gros que le premier, mais qui n'étoit pas plus ſolide. Je me garderai bien de faire entrer mes Lecteurs dans un détail de réponſes & de repliques, qui peut être amuſant dans la chaleur d'une diſpute, mais qui eſt fort ennuïeux lorſque la diſpute eſt refroidie. Il ſuffit de dire qu'on vit alors paroître un aſſés grand nombre d'Ouvrages, preſque tous en faveur du Taſſe, & que le paradoxe de la Cruſca, dont le faux étoit trop ſenſible, ne fit point fortune.

L'Arioſte eut néanmoins ſes partiſans, il en a même encore aujourd'hui, & en aura toûjours. Beaucoup de perſonnes ſont moins bleſſées du manque de regularité dans un Poëme, qu'elles ne ſont touchées du badinage, de la vivacité, des ſaillies agréables qui s'y trouvent. Les uns ſe plaiſent au ſerieux: les autres aiment mieux l'enjoüé

joüé & le Comique. Le plaiſir eſt un ſentiment involontaire qui dépend de notre humeur & de la ſituation particuliere de notre eſprit. Il eſt permis d'avouer qu'on ſe divertit davantage à une repreſentation du Malade Imaginaire ou du Bourgeois Gentilhomme, qu'à celles des Femmes Sçavantes & du Miſantrope : mais on ne pouroit ſoutenir, ſans deshonnorer ſon goût, que ces deux dernieres Pieces ſont inferieures aux deux autres, & qu'elles ne ſont pas plus régulieres. La Critique des Florentins étoit ridicule, en ce qu'ils ſoutenoient, que le Poëme de Roland n'étoit pas moins régulier que celui de la Jeruſalem, & que l'Arioſte avoit obſervé les regles du Poëme Epique auſſi exactement que le Taſſe.

Il ſeroit difficile de parler aujourd'hui plus judicieuſement ſur cette matiere, que le fit alors le petit



Neveu* de l'Arioſte. Quoique engagé en quelque ſorte à donner à ſon Oncle la preferance ſur le Taſſe, voici néanmoins comme il s'exprime. On ne peut, dit-il, comparer enſemble ces deux Poëtes, qui ne ſe reſſemblent en rien. Le ſtile de l'une eſt ſerieux & magnifique; celui de l'autre eſt ſimple & badin. Le Taſſe a ſuivi les regles d'Ariſtote; l'Arioſte n'a eû que la nature pour guide. Le Taſſe en s'aſſujetiſſant dans ſon Poëme à l'unité d'action, s'eſt privé d'un avantage conſiderable, qui eſt la multiplicité des avantures; L'Arioſte, exempt de cette contrainte, a rempli le ſien d'un grand nombre d'évenemens agréables, qui en rendent la lecture très-amuſante. Ils ſont néanmoins parvenus l'un & l'autre au même but, qui eſt de plaire: mais ils y ſont parvenus par des routes differentes; & comme on conviendra difficilement laquelle de ces

* Horace Arioſte.

toutes eſt la meilleure, on ne peut comparer enſemble ces deux Poëtes, ni par conſequent decider lequel des deux l'emporte ſur l'autre.

L'Academie de la Cruſca ne ſe contentoit point de metre le Taſſe infiniment au-deſſous de l'Arioſte, elle le mettoit encore au-deſſous de tous les Poëtes un peu eſtimés qui avoient vêcu avant lui. La Jeruſalem, diſoit Roſſi, eſt un Ouvrage fort inferieur à tous ceux qui ont paru juſqu'à preſent; la nouveauté le fait lire, mais il tombera bien-tôt dans l'oubli & ne s'en relevera jamais. C'eſt un Poëme ſec, pauvre, eſtropié, ſans proportion, ſans invention, ennuïeux, deſagréable: le ſtile en eſt peu fleuri, trop ſerré, froid, obſcur: Les comparaiſons baſſes & pedanteſques: les vers rudes & ſautillants. Voilà l'idée que les Critiques Italiens du Taſſe nous donnent de ſon Poëme. Voïons préſentement ſi cette idée répond à celle que M. Des

Preaux nous en veut donner.

Depuis que cet illuſtre Satirique a dit qu'un ſot peut préferer avec impunité le clinquant du Taſſe à tout l'or de Virgile, il n'y a perſonne qui ne regarde la Jeruſalem comme un Poëme dont le clinquant fait tout le merite. Le nom du Taſſe ne ſe preſente plus à notre eſprit qu'accompagné de l'idée deſavantageuſe de clinquant ; & c'eſt à M. Des Preaux que le Taſſe eſt redevable de cette compagnie, dont je crains qu'il ne puiſſe deſormais ſe debaraſſer que difficilement. Telle eſt l'impreſſion que la Satire fait dans nos cœurs naturellement malins.

Par un Ouvrage rempli de clinquant, on entend communément un Ouvrage fleuri, mais dont les fleurs ſont de courte durée : un ouvrage rempli de penſées plus ſpecieuſes que ſolide ; plein d'un faux brillant qui ſéduit d'abord, mais qui ne tient guere contre une

atention ſerieuſe: un Ouvrage où la raiſon & le jugement ont eû moins de part que l'imagination: un Ouvrage enfin rempli de ce que les Italiens apellent concetti, dont le ſerieux de notre langue condamne l'uſage. En raprochant ainſi la Critique de M. Des Preaux de celle de la Cruſca ; on voit que ces deux Critiques donnent du Poëme de la Jeruſalem deux idées entierement opoſées. Selon M. Des Preaux, la Jeruſalem eſt un Poëme qui doit ſéduire à la premiere vûë par un ſtile agréable, fleuri, brillant, vif, plein d'imagination. Selon les Italiens c'eſt un Poëme deſagréable, ſans fleurs, obſcur, froid, ennuïeux. M. Des Preaux reproche le clinquant au Taſſe; & c'eſt preciſément le contraire du clinquant que les Italiens lui ont reproché.

Si M. Des Preaux avoit ſçu quelles étoient les Critiques qu'on avoit faites avant lui contre la Je-

rusalem, il n'auroit pas caracterisé le Tasse par un défaut tout oposé à ceux que les Italiens lui reprochent. Il est aisé de voir qu'il n'avoit aucune connoissance de ces Critiques. Mais conoissoit-il mieux le Poëme même? En comparaison de l'Arioste & des autres Poëtes d'Italie, l'Academie de la Crusca avoit raison de trouver le Poëme du Tasse sec, & son stile froid & sans fleurs. Jamais en effet aucun Poëte Italien n'a été plus menager que lui de ces pensées brillantes, mais peu naturelles, de ces beautés qui ne sont qu'apparentes, de ces concetti en un mot que les Auteurs de cette nation prodiguent dans leurs écrits. Il semble cependant que M. Des Preaux ait fait en lui-même ce raisonnement avant que de caracteriser le Tasse. L'Auteur de la Jerusalem étoit Italien: on reproche aux Poëtes Italiens les concetti, qui sont ce que nous apellons du clinquant: par consé-

quent la Jerusalem est un Poëme qui n'est rempli que de clinquant. Voilà la consequence que M. Des Preaux a tiré d'un raisonement si solide. J'espere que le Lecteur se passera de mon secours pour en tirer une autre qui ne sera pas à l'avantage de M. Des Preaux.

Sans vouloir decider entre deux Poëtes qui ont également leurs beautés & leurs partisans; rien ne fait mieux sentir ce qu'étoit le Tasse, par raport aux autres Poëtes d'Italie, que son Aminte comparé au Pastor Fido de Guarini. Ces deux Pieces sont connuës de tout le monde. Dans le Pastor Fido les pensées sont fines, recherchées, l'esprit y est répandu par tout avec profusion: c'est un défaut qu'on pardonne aisément à l'Auteur; mais dans une Pastorale, c'est pourtant un défaut. Les pensées de l'Aminte sont plus naturelles, moins recherchées, plûtôt délicates que fines; les expressions plus simples, plus

convenables au genre paſtoral. Il en eſt de même de la Jeruſalem. Le ſtile en eſt élevé, tel qu'il convient au Poëme Epique: mais cependant le Taſſe y a conſervé ſon caractere. Avare de ces *concetti* ſi prodiguez en Italie, l'Auteur de la Jeruſalem fait à peine ſentir qu'il étoit Italien. La ſageſſe regne dans ſes penſées comme dans ſes expreſſions. Il obſerve toûjours une exacte bienſéance. C'eſt rarement qu'emporté par une imagination trop vive, il s'écarte du vraiſemblable. Son Poëme ſe ſoutient par une nobleſſe de ſtile, bien ſuperieure au brillant de l'eſprit.

Il faut pourtant convenir, comme l'a obſervé M. l'Abbé Teraſſon, qu'il y a dans la Jeruſalem quelques endroits que nous ſouhaiterions de n'y point trouver. Le Taſſe avoit à combatre dans un long Poëme le goût de ſa Nation; le genie même de ſa langue dependant de ce goût. S'il eſt tombé quelque-

fois dans des défauts qu'il vouloit éviter, la difficulté de ſon entrepriſe le rend aſſés excuſable. Peut-être même eſt-il volontairement tombé dans ces défauts qui lui atirent nos reproches: il a peut-être cru qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de donner quelque choſe à l'uſage de ſon Pays : mais du moins il s'eſt conformé en homme d'eſprit à un uſage qu'il n'aprouvoit point: s'il a ſuivi la mode, il l'a ſuivi de bien loin.

Mais ce qui doit encore plus nous tenir en reſerve dans notre Critique, ce qui doit même nous conduire à faire une reflexion triſte ſur l'incertitude de nos jugemens, c'eſt la varieté de ce que nous apellons goût daus les Ouvrages d'eſprit. Les autres Nations à part qui ont chacune le leur, il n'eſt queſtion ici que du goût des Italiens par raport au nôtre. Nous aimons l'exacte juſteſſe: de quelque btillanr, de quelque vivacité dont

l'apparent ſoit revêtu, nous préfe-rons le vrai à l'apparent. Les Ita-liens ne diſtinguent pas ſi ſcru-puleuſement que nous, leur ima-gination du reſte de leur être: ce qui plaît à leur imagination leur plaît: le brillant, le vif, ont de grands charmes pour eux; & le ton ſur lequel leur imagination eſt montée, leur fait ſouvent trou-ver froid ce qui nous paroit vif. Le Taſſe en eſt une preuve bien ſenſible. Nous reprochons à ce Poëte quelques excès, dans leſ-quels les Italiens trouvent qu'il n'a point aſſés donné: mais en ve-rité ces excès que nous lui repro-chons ſont en trop petit nombre, pour que M. Des Preaux ait dû le caracteriſer par un défaut qui ſe remarque à peine dans ſon Poëme.

Si M. Des Preaux s'étoit con-tenté de dire que le Taſſe eſt un Poëte fort inferieur à Virgile, je n'entreprendrois point de le

contredire là-dessus. Mon zele pour le Poëte que je traduis ne m'a point aveuglé sur ses défauts : il ne m'aveugle pas non plus sur les beautés qu'on admire avec raison dans Virgile. Je sens d'ailleurs mon insuffisance : Le Tasse auroit en moi un trop foible deffenseur, & le parti des Modernes un apologiste très-inutile. Après ce que tant d'habiles gens ont infructueusement écrit, soit pour détourner les adorateurs de l'Antiquité du culte superstitieux qu'ils lui rendent, soit pour inspirer aux Modernes rebelles plus de respect pour les Anciens : il n'y a plus lieu d'esperer que ceux-ci rentrent jamais sous le joug qu'ils ont secoüé, ni que les autres mettent plus de sagesse dans leur culte.

Le Tasse lui-même peut-être me desavoueroit, si j'osois mettre son Poëme en parallele avec l'Eneïde. On ne sçauroit être plus prévenu qu'il l'étoit en faveur de

Virgile & d'Homere. Il les traite * l'un & l'autre de Maîtres par excellence dans toutes les ſciences & dans tous les arts : il les prend pour ſes guides, il les regarde comme ſes modeles : il ſuit leurs pas, il imite leurs idées. Si je mettois le Taſſe à côté de ces grands Poëtes, leurs Admirateurs me diroient bien-tôt que la Jeruſalem eſt une copie très-défectueuſe, faite d'après d'excellens Originaux ; & que ſi Virgile à aſſés bien imité les idées d'Homere, le Taſſe les a gâtées. Il les a perfectionnées, leur répondroit pour moi M. l'Abbé Terraſſon. *Les plus grands Admirateurs d'Homere*, dit-il, *n'ont pû emprunter aucun de ſes traits, ſans y faire quelque changement ; ils croyent l'imiter, & ils le corrigent.* Le lecteur va voir quel uſage le Taſſe a fait des idées qu'il a empruntées, ſoit d'Homere, ſoit de Virgile : il comparera

* dans ſon Apologie.

lui-même le Poëte Moderne avec ses Originaux ; & il jugera si Paul Beni a eû raison de le préferer à eux.

Ce sçavant Grec, transplanté en Italie, fit au commencement du siecle passé un Ouvrage assés étendu, dans lequel il compare exactement la Jerusalem à l'Iliade & à l'Eneïde, & donne par tout la préference au premier de ces trois Poëmes. Les partisans des Modernes regarderont Paul Beni comme un homme éclairé, judicieux, qui a courageusement rendu témoignage à la verité. Les Admirateurs des Anciens traitteront ce Grec de transfuge, de traître, qui pour se rendre agréable aux Italiens, parmi lesquels il vivoit, a lâchement abandonné la bonne cause, & trahi son opinion. A cela leurs adversaires ne manqueront pas de repliquer, que le parti des Modernes n'ayant jamais été le plus nombreux, même en Italie, il ne

peut y avoir de lâcheté à se déclarer en leur faveur ; & que c'est au contraire le manque de courage qui retient encore un grand nombre de personnes dans le parti oposé. Peut-être même me reprocheront-ils ce deffaut de courage, comme une raison qui m'a empêché de me déclarer ouvertement pour le Poëte que j'ai traduit.

Mais si je n'ai point eû recours à des raisonnemens, qui m'ont paru inutiles, pour relever mon Auteur au-dessus de ses modeles : j'ai du moins tâché de le faire valoir d'une maniere que je crois beaucoup plus forte & plus persuasive que tous les raisonemens. J'ai essayé de rendre son Poëme agréable en notre langue. Si ma Traduction plaît, j'aurai rendu un bien plus grand service au Tasse, que si j'avois employé un grand nombre de raisons pour prouver que son Poëme doit plai-

re : au lieu que si elle ne réussit pas , tous les raisonnemens que j'aurois pû faire pour relever ce Poëme , tomberoient avec ma Traduction , dont il ne me reste plus qu'un mot à dire.

Il y a long-tems qu'on n'exige plus des Traducteurs qu'ils s'attachent servilement à la lettre des Ouvrages qu'ils traduisent. Quoique les Traductions litterales soient les seules qui fassent entendre chaque terme en particulier, dont un Auteur s'est servi ; on sçait qu'elles ne rendent pas ses pensées aussi exactement que ses termes ; qu'elles ne les rendent pas d'une maniere aussi juste, aussi convenable, souvent aussi fine & aussi noble : qu'elles font paroître desagréable un Auteur qui plaît beaucoup dans sa langue ; & que par consequent ces Traductions, pour être les plus litterales ne sont pas les plus fidelles. Lorsque c'est un Poëte qu'on traduit en

Prose, l'indulgence pour son Traducteur doit être encore plus étendue. Les expressions trop Poëtiques font un mauvais effet dans la Prose, elles ont besoin d'être soutenues par la cadence & l'harmonie des vers. J'ai usé de la liberté permise aux Traducteurs; & si l'on me reproche d'avoir quelquefois poussé trop loin cette libetté, du moins ce n'a pas été mon intention : j'ai eû dessein de me contenir dans les bornes que la raison & le goût prescrivent, & que l'usage autorise.

Les comparaisons trop frequentes dans un Poëme rallentissent le discours : au lieu d'échauffer l'imagination, comme c'est le dessein du Poëte, elles la refroidissent. Le Tasse, grand imitateur d'Homere, n'est pas tout-à-fait tombé dans l'excès qu'on reproche là-dessus au Poëte Grec : il ne s'est pourtant pas assés garanti d'un défaut, qu'il regardoit aparem-

ment comme une beauté ; & son Poëme auroit pû se passer de plusieurs comparaisons, dont il a cru l'embellir. Quelques personnes me conseilloient d'en suprimer une grande partie dans ma Traduction. Je n'ai pas osé le faire, à la reserve d'une seule, que j'ai pris la liberté de retrancher. C'est au troisiéme Chant, où l'adresse de Clorinde à se couvrir de son bouclier dans la chaleur du combat est comparée à celle des Maures, qui dans leurs jeux sçavent se parer des coups de balles. J'ai pû d'autant moins me resoudre à laisser cette comparaison, qu'elle est precedée immediatement par une autre beaucoup plus noble, où Clorinde est comparée à un taureau poursuivi par des dogues, qu'il met eux-mêmes en fuite, dès qu'il s'arrête, & qu'il leur presente ses cornes terribles.

J'ai suprimé au septiéme Chant une assés longue liste de noms.

qui m'ont paru rallentir inutilement la narration. C'eſt à l'endroit où le Heraut, envoyé par Argant, vient pour la ſeconde fois défier les Chrétiens. Le Poëte y fait une énumeration de ceux que la crainte empêchoit d'accepter le défi du Sarazin. Comme le lecteur connoît déja la pluſpart de ces Guerriers qui devoient être alors préſents, & qu'il s'intereſſe peu à quelques autres Guerriers obſcurs qui y ſont nommés : j'ai cru qu'il ne falloit pas l'ennuïer, en ne lui aprenant rien de nouveau. Voila tout ce que j'ai oſé retrancher. Car je n'appelle point retranchement, quelques endroits un peu trop diffus, que j'ai abregez en y laiſſant tout l'eſſentiel. J'eſpere qu'on ne me fera point un crime d'avoir rendu quelquefois les penſées du Taſſe en moins de mots que lui.

A l'égard des changemens, j'en ay fait quelques uns qui m'ont

paru neceſſaires. Les Italiens ne ſont pas bleſſés comme nous, de trouver dans des Poëſies Chrétiennes un mêlange de nos idées avec celles des Payens. Les noms de Michel & de Gabriel, à côté de ceux de Pluton & d'Alecto, ne les choquent point ou fort peu. Non-ſeulement ce mêlange d'idées profanes & ſacrées, dans un Poëme Chrétien, nous bleſſe : mais même il peut répandre ſur l'ouvrage entier une eſpece de ridicule qui nous empêcheroit d'en apercevoir les beautés. Vivement affectés du ridicule, par tout où nous le rencontrons, il nous arrête, il s'empare de notre atention, nous ne voyons que lui ſeul, c'eſt un levain pour nous capable de corrompre tout ce qu'il peut y avoir de beau daus un Ouvrage. J'ay voulu épargner au Taſſe ce deſagrément : ſon Poëme a trop de beautés pour les expoſer à n'être point arperçues, faute de quel-

ques mots changés. Ce changement après tout ne regarde point ſes penſées ; il ne tombe que ſur ſes termes. Par ceux de Pluton, d'Alecto, le Taſſe entend le Monarque des Enfers, le Demon de la diſcorde ; & c'eſt ainſi que je les ay rendus.

Par le même principe j'ai adouci dans ma Traduction quelques endroits, où le Taſſe m'a paru donner un peu trop dans le ſiſtême de la fable. Au quatriéme Chant, par exemple, il dit qu'on vit accourir au Conſeil des Demons les Harpies, le Sphinx, la Chimere, les Centaures, &c. J'ay traduit qu'on vit alors paroître des Demons qui avoient une figure ſemblable à celle de ces Monſtres. Au ſeptiéme Chant j'ai dit que le cheval de Raimond étoit né dans ces climats, où l'on aſſure que le vent rend les jumens fecondes : au lieu que le Taſſe dit un peu trop nettement qu'il étoit fils du vent

Aquilon. Il s'en faut bien que j'aye pour mon original le même respect que Me Dacier avoit pour le sien. Cette illustre Traductrice a cependant adouci, changé même, quelques endroits d'Homere: pourquoi me refuseroit-on cette liberté? Me Dacier l'a fait pour menager, dit-elle, la foiblesse des François, incapables de goûter aujourd'hui les idées mâles d'Homere: moy j'en ay usé ainsi pour ne pas blesser la justesse de leur esprit, la delicatesse de leur goût.

Une prévention assés ordinaire contre la Jerusalem du Tasse, c'est l'opinion où l'on est qu'un Poëme Epique à besoin pour réussir, d'être soutenu par ce merveilleux que la Theologie Payenne seule pouvoit fournir. Les Dieux des Payens étoient en même-temps l'objet de leur culte dans les Temples, & celui de leur amusement sur les Theatres & dans leurs Poësies: au lieu que notre Re-

ligion ſainte nous inſpire un reſpect, nous jette dans un ſerieux, qui s'accorde mal avec le plaiſir. On penſoit à peu près de cette maniere ſur le Poëme Dramatique, avant que les Tragedies de Polieucte & d'Athalie euſſent paru. Ces excellentes pieces ont détruit la prévention où l'on étoit au ſujet de la Tragedie. Ce que les Auteurs de ces Pieces ont fait par raport au Poëme Dramatique, l'Auteur de la Jeruſalem l'avoit fait avant eux à l'égard du Poëme Epique. Le Taſſe, Corneille & Racine, animés d'un genie également beau, ont puiſé dans les mêmes ſources. L'Ecriture Sainte leur a fourni leurs expreſſions, leurs ſentimens, leurs idées. Dans la Jeruſalem le merveilleux des miracles employé avec choix, ne fait point regretter les fictions Payennes: & dans ce Poëme, comme dans Polieucte, & dans Athalie, la pureté des ſentimens,

la ſainteté de la morale, la grandeur des idées ſe trouvent également ſoutenues par la nobleſſe des expreſſions.

C'eſt placer le Taſſe bien haut, que d'oſer le mettre à côté de Corneille & de Racine. La Traduction que j'ai faite de ſon Poëme ne ſoutiendra point l'idée que j'en donne: plus je m'efforce même de relever mon Auteur, & mieux on ſentira le foible de ma Traduction. Peut-être me reprochera-t on des fautes de plus d'une eſpece; & ces reproches, je l'avouë, ſeront d'autant mieux fondés & plus vrais, que l'envie ni la jalouſie n'auront aucune part à la Critique. En ce cas j'avoueray mes fautes avec modeſtie: mais en même tems, ſuivant l'uſage des Traducteurs, je ſoutiendrai qu'elles ne doivent point être imputées à mon Original dont je n'ai pû rendre les beautés; & j'en apelerai à la langue dans laquelle il

a écrit. Le grand Homere lui même, quoique traduit par une main beaucoup plus ſçavante que la mienne, a-t-il pû ſe paſſer d'un pareil ſecours?

Si j'avois été à portée de conſulter quelques Perſonnes qui font parmi nous honneur à l'Italie, ma Traduction ſeroit ſans doute plus parfaite: je me ſerois fait un devoir de ſuivre leurs avis: & comme je rends temoignage à leur goût, je me ſoumets d'avance à leur jugement. A l'égard du Public, quelques efforts que j'aye fait pour meriter ſon aprobation; comme le plaiſir que lui cauſe la lecture d'un Ouvrage, eſt la ſeule regle qu'il ſuit dans les arrêts qu'il prononce, je ſouhaite que ma Traduction lui plaiſe: en vain j'entreprendrois autrement de me rendre favorable ce juge inflexible. Mais une grace ou plûtôt une juſtice que je demande au Lecteur, c'eſt qu'il ait la bonté de

de ne pas mettre ſur mon compte ni l'ortographe qu'on a ſuivie, ni quelques fautes qui ſe ſont gliſſées dans l'impreſſion, à laquelle il ne m'a pas été permis de veiller.



ABREGÉ DE LA VIE DU TASSE.

LA famille du Tasse étoit noble & ancienne, quoique fort dechuë du lustre qu'elle avoit eû autrefois. On dit que ses Ancêtres, connus dans le Milanez sous le nom de la Tour, ayant été chassés du païs par les Visconti, vinrent s'établir entre Come & Bergame, sur la montagne de Tasso, dont le nom leur demeura depuis. Bernardo Tasso, pere de notre Poëte, étoit Poëte lui-même, & homme de merite. L'état de ses affaires l'obligea de s'attacher à Ferrand de Sanseverin Prince de Salerne, qui le fit son Secretaire, & eut toûjours une extrême confiance en lui. Etant

passé avec ce Seigneur dans le Royaume de Naples, il y épousa Porcie de Rossi d'une noble famille de ce païs là. C'est de Bernardo & de Porcie que nâquit Torquato Tasso, qui est celui dont nous parlons. Il vint au monde à Sorrente près de Naples le 11. Mars 1544.

Si les premieres années de la vie des hommes annoncent ce qu'ils feront un jour, jamais enfance n'a dû faire esperer un plus grand succès dans les Lettres que l'enfance du Tasse. A six moix, dit l'Auteur* Italien de sa vie, il parloit déja & articuloit distinctement ses paroles. A l'âge de trois ans il commença à étudier la Grammaire; & il se portoit à l'étude avec tant d'ardeur & tant de goût, que son Pere n'hesita point de l'envoyer au College des Jesuites dès l'âge de quatre ans. Sous ces habiles

* Jean Baptiste Manso Marquis de Ville qui avoit connu particulierememt le Tasse.

maîtres le petit Torquato fit de ſi grands progrès, qu'à ſept ans il ſçavoit parfaitement le Latin, & très-paſſablement le Grec. Il donna même à cet âge des preuves autenpiques de ſon genie, en recitant publiquement des pieces Latines, en Proſe & en Vers, qu'il avoit compoſées. Dans ſa plus tendre enfance il ne marqua jamais rien d'enfant, jamais on ne le vit rire, & très-rarement pleurer. Son eſprit étoit ſi avancé, que les Jeſuites le jugeant capable de participer aux plus ſaints miſteres de la Religion, lui firent faire à huit ans ſa premiere Communion. Enfin à l'âge de neuf ans il fut condamné à la mort avec ſon pere; & la maturité de ſon eſprit qui le diſtinguoit en tout des autres enfans, fut peut-être cauſe de cette ſeverité ſans exemple dont on uſa à ſon égard.

La raiſon admet difficilement le merveilleux : elle peut être en garde contre celui dont les pre-

mieres années de la vie du Tasse se trouvent accompagnées : mais sans adopter ce merveilleux dans toutes ses circonstances, il en resulte du moins que le Tasse étoit un de ces genies rares, en faveur de qui la Nature quelquefois s'écarte de l'uniformité qu'on lui voit observer à l'égard des autres. Voici quel fut le sujet de la sentence de mort rendue contre son Pere & contre lui.

Pierre de Tolede Viceroy de Naples, ayant entrepris d'établir l'Inquisition dans ce Royaume ; Sanseverin Prince de Salerne se chargea d'aller representer à l'Empereur Charles-Quint les droits de la Nation Napolitaine. Cette demarche lui attira la bienveillance du peuple & la haine du Viceroy, qui ne manqua pas dans la suite de faire passer Sanseverin dans l'esprit de l'Empereur, pour un sujet peu soumis & un homme dangereux. Sanseverin informé de la mau-

vaiſe impreſſion que le Viceroy avoit donné de lui à Charles-Quint, envoya demander à ce Prince un ſaufconduit, pour aller ſe juſtifier en ſa preſence : mais l'Empereur répondit durement à ſon envoyé, qu'il ne traitoit point avec ſes ſujets. Par cette réponſe Sanſeverin jugea qu'on l'avoit perdu dans l'eſprit de ſon Maître Il prit le parti d'abandonner le Royaume de Naples, en declarant qu'il renonçoit à l'obeiſſance qu'il avoit jurée à Charles-Quint. Bernardo Taſſo ſuivit le Prince de Salerne, & emmena avec lui ſon fils Torquato qui n'avoit alors que neuf ans. Dès que Sanſeverin fut parti, le Viceroy le fit declarer rebelle avec tous ſes adherans, qui furent condamnés à la mort, & Torquato y fut compris malgré ſon extrême jeuneſſe.

Quoique le Taſſe fut né à Sorrente c'étoit à Naples qu'il avoit été élevé : ſes Parens l'y avoient conduit dans un âge ſi tendre, qu'il regar-

doit cette derniere Ville comme le lieu de sa naissance. Il se vit contraint d'en sortir, & d'abandonner une Mere qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit encore plus aimé. On peut croire qu'il sentit vivement une si dure separation. Il fit à cette occasion de très-jolis vers, où il deplore son malheur, & où il se compare au jeune Ascanius, que dans un âge pareil au sien, le destin barbare chassa de sa patrie, & arracha comme lui d'entre les bras de sa Mere.

Bernardo Tasso obligé de suivre en divers lieux la fortune du Prince de Salerne, laissa son fils à Rome sous la conduite d'un de ses Amis; & cet Ami nommé Maurice Cataneo, cultiva avec un extrême soin les heureuses dispositions qu'il remarquoit dans le jeune homme qu'on lui avoit confié. Après la mort de Sanseverin, Bernardo étant passé au service du Duc de Mantouë, fit venir auprés

de lui ſon Fils, qu'il n'avoit poin vû depuis quelques années. Surpri de l'avancement de ſon eſprit, il l'envoya peu de tems après à la ſuite du Prince Scipion, depuis Cardinal de Gonzague, pour étudier dans l'Univerſité de Padouë. A l'âge de ſeize ans le Taſſe y ſoutint avec un aplaudiſſement general des Theſes ſur les quatre Sciences qu'on enſeigne dans cette celebre Univerſité. Et un an après il y compoſa ſon Poëme de Renaud, qui lui atira encore de plus grands aplaudiſſemens.

Le Pere du Taſſe vit avec quelque regret le ſuccès qu'avoit eû le Poëme de ſon Fils. Il craignoit avec raiſon que le talent de la Poëſie ne le détournât d'occupations plus ſerieuſes & plus utiles à ſa fortune. Cela ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prevû. Torquato entraîné par un goût dominant, ſuivit l'exemple de Petrarque & de Boccace, à qui un pareil

penchant avoit fait negliger l'étude des loix malgré les desirs & les remontrances de leurs Peres.

A l'âge de vingt ans le Tasse fut reçu dans l'Academie de Padoüe. Il y prit le titre d'Academicien Repentant, voulant dire par là qu'il se repentoit de tout le tems qu'il avoit emploïé à autre chose qu'à la Poësie & à l'étude des belles Lettres. Et pour se conformer parfaitement au titre qu'il avoit pris, il songea aussi-tôt à composer un nouveau Poëme qui fut celui de la Jerusalem Delivrée. Il en dressa le plan, & commença à y travailler.

Attiré par les offres que lui firent Alphonse second Duc de Ferrare, & Louis son Frere Cardinal d'Este, il alla s'établir à Ferrare à l'âge de vingt-deux ans. Il y fut reçu par ces deux Princes avec les demonstrations les plus fortes de bienveillance & d'estime; & il se détermina à dedier sa Jerusalem

au Duc Alphonse. Les quatre premiers Chants de ce Poëme parurent bien-tôt après. Ils répondirent parfaitement aux esperances qu'on en avoit eûes. Le nom du Tasse devint celebre dans les Pays étrangers. Les caresses qu'il reçut du Roi Charles IX. & des Seigneurs de sa Cour, dans un voyage qu'il fit en France à la suite du Cardinal d'Este, lui firent connoître que sa reputation ne se bornoit point à l'Italie. L'honneur qu'il fait à la Nation Françoise dans sa Jerusalem ; dont le Heros principal est François, devoit naturellement engager cette Nation à lui temoigner une estime particuliere. L'accueil que les François firent au Tasse fut un témoignage de leur reconnoissance ; & une preuve en même tems de la justice qu'ils rendoient à son merite.

Pendant les sept ou huit années qui s'écoulerent avant que le Poëme de la Jerusalem fut fini, le Tasse

composa plusieurs autres Ouvrages, moins connus en France qu'ils ne sont estimez en Italie. J'en excepte son Aminte qui a été traduit en notre langue; & dont les François connoissent le merite. On sçait que cette piece est l'original du Pastor Fido, & de la Fili di Sciro, qui parurent quelques années après. L'Aminte fit regarder son Auteur comme un homme qui avoit rétabli dans son siecle la Poësie Pastorale; & la Jerusalem Delivrée, qui fut achevée un an après que l'Aminte eut paru, fit passer le Tasse pour le restaurateur du Poëme Epique.

Le succès qu'eut le Poëme de la Jerusalem est prodigieux. Tous les beaux Esprits d'Italie, tous les sçavants qui y étoient alors en grand nombre, toutes les Academies, excepté une seule comblerent d'éloges son Auteur. Ce Poëme fut traduit en Latin, en François, en Espagnol, en Langues Orientales même, presque au mo-

ment qu'il vit le jour. Il s'en fit en cinq ans huit éditions differentes. Cinquante ouvrages, ſoit en Proſe, ſoit en vers, furent imprimés à la louange du Poëme & du Poëte. L'Auteur de la Jeruſalem univerſellement aplaudi, relevé par ſes contemporains au deſſus de tous les Poëtes Modernes, au deſſus même des Anciens, à qui on eût l'audace de le préferer : le Taſſe enfin peut-être trop exalté, jouiſſoit de la plus brillante reputation que jamais Poëte ait eû pendant ſa vie ; lors que ce bonheur fut troublé par un accident, qui devint pour lui la ſource de toutes les infortunes.

Le Duc de Ferrare avoit une jeune ſœur nommée Leonore. Cette Princeſſe demeuroit avec la Ducheſſe d'Urbin ſa ſœur aînée dans le Palais d'Alphonſe. Elle avoit de l'eſprit, elle aimoit les Lettres ; & eſtimoit particulierement le Taſſe. Malgré l'incertitude que le Manſo

veut répandre ſur les amours de ſon Ami, afin de le juſtifier de la faute qu'on lui imputa; il y a bien de l'aparence que le Taſſe fit de cette Princeſſe le but de ſes galanteries Poëtiques, & peut être l'objet d'une occupation plus ſerieuſe. Les vers où il ſe compare à Phaëton & à Icare, dont il dit qu'il imite la temerité: les plaintes qu'il fait ſur un mariage qui ſe traitoit pour la Princeſſe Leonore, & la joye qu'il temoigne enſuite ſur la rupture de ce mariage. La ſeverité avec laquelle Alphonſe en uſa à ſon égard après que ſon intrigue eut éclaté: l'intereſt que Leonore prit à ſa diſgrace qu'elle tâcha en vain de faire ceſſer: enfin ſes amours rendus publics par l'indiſcretion d'un Ami à qui il s'étoit imprudemment confié: toutes ces raiſons ne permettent guere de douter que le bruit qui ſe répandit dans Ferrare n'eut un fondement legitime. Quoiqu'il en ſoit

le Taſſe éprouva à l'âge de trente deux ans le ſort de ces Temeraires à qui il s'étoit comparé : & s'il ne perdit pas la vie comme eux, il lui en couta du moins la ſanté & la liberté. Son eſprit s'afoiblit, ſa raiſon ſe troubla, ſon imagination s'égara ; le reſte de ſa vie ne fut qu'un tiſſu d'amertume : & pendant les dix-huit années qu'il vêcut encore depuis, on peut dire qu'il paya bien cher la gloire que ſes Ouvrages lui avoient acquiſe, & les faveurs qu'il avoit reçûes de l'amour.

Un Gentilhomme Ferrarois, à qui le Taſſe avoit fait confidence d'un ſecret dangereux qu'il ne devoit confier à perſonne, manqua à la fidelité qu'il devoit à ſon Ami. Le Taſſe en fut informé. Il lui reprocha un jour ſon indiſcretion dans le Palais du Duc de Ferrare. Au lieu de s'excuſer comme il le devoit, cet infidelle Confident voulut mal à propos tourner la cho-

se en plaisanterie. C'étoit faire tacitement l'aveu du crime qu'on lui reprochoit. Le Tasse indigné d'une plaisanterie si deplacée, ne put retenir sa colere, & lui donna un soufflet. Comme ils étoient alors dans un lieu où le respect les empêchoit de pousser plus loin leur querelle, ils sortirent sur le champ pour l'aller vuider hors de la Ville. Trois Freres qu'avoit le Confident du Tasse, ayant apris ce qui venoit de se passer, coururent dans le moment au secours de leur Frere. Ils le trouverent aux prises avec son ennemi, & ils eurent assés peu de generosité pour l'attaquer tous quatre à la fois. Mais le Tasse se deffendit avec tant de valeur, qu'il blessa deux de ses quatre Adversaires, & donna le tems d'arriver à ceux qui accouroient pour les separer : après quoi l'imagination encore toute échauffée du courage qu'il venoit de faire paroître, il eut l'imprudence de

revenir chez lui. Pour les quatre Freres ils n'oserent rentrer dans la Ville, & previnrent d'eux-mêmes l'arrêt qui les en bannit. Cette action de vigueur, peu commune aux Poëtes, fit dire du Tasse que la plume ou l'épée à la main nul ne lui étoit comparable, & elle le rendit aussi celebre par sa valeur, qu'il l'étoit par ses écrits.

Cependant le Duc de Ferrare instruit de la querelle & du sujet qui y avoit donné lieu, fit arrêter le Tasse, sous pretexte de le mettre à couvert du ressentiment de ses Ennemis. Ce fut alors que son imagination refroidie lui laissa clairement envisager les suites dangereuses de son imprudence. Soit qu'il fut coupable ou non de la faute qu'on lui imputoit, la vraisemblance étoit contre lui. Il sçavoit que l'opinion d'une injure reçûe produit presque toûjours dans l'esprit des Princes le même effet que la réalité ; & il craignit avec raison

qu'Alphonse irriré ne couvrit son propre ressentiment du pretexte de vouloir le garantir de celui des autres.

Le Tasse étoit naturellement melancolique. Il n'est point de legeres disgraces pour les hommes en qui l'humeur noire domine : tout prend dans leur esprit la teinture désagréable de cette humeur dont ils abondent. Les reflexions que notre Poëte eut lieu de faire pendant une assez longue detention, augmenterent à l'excès sa melancolie. En proïe aux pensées les plus funestes, il s'abandonna à de vaines terreurs : la violence, le poison, la mort sous toutes les formes étoit sans cesse presente à son esprit. Il se résolut enfin à se tirer d'un peril, qui lui paroissoit inevitable, s'il y demeuroit plus longtems exposé. Il trouva le moïen de se deguiser; il sortit de sa prison, & s'en alla à Turin, où il croïoit pouvoir demeurer caché

ſous un autre nom que le ſien.

Malgré ſon deguiſement il y fut bientôt reconu. Le Duc de Savoye informé que ce Poëte celebre étoit dans Turin, le fit venir & le traita avec honneur. Si le Taſſe eut été dans une autre ſituation d'eſprit, il auroit pû être ſenſible aux traitemens que lui fit ce Prince, & ſe ſeroit crû en ſureté à ſa Cour : mais la melancolie avoit jetté dans ſon ame de trop profondes racines. La liberté qu'il s'étoit procurée n'avoit point diſſipé ſes frayeurs. Il ſe regardoit comme un criminel d'état que le Prince qu'il avoit offenſé devoit pourſuivre par tout. Dès qu'il ſe vit découvert, il craignit que le Duc de Savoye n'eut la lâche complaiſance de le livrer au Duc de Ferrare, ou de ſe défaire de lui par le poiſon. Cette noire penſée le fit ſortir avec précipitation de Turin, pour s'en aller à Rome où il eſperoit trouver un ſûr aſile.

L'inquietude de ſon eſprit ne le laiſſa pas jouïr long-tems des douceurs qu'il commençoit à goûter dans cet aſile. Le deſir lui prit d'aller à Sorrente voir ſa Sœur aînée, qui étoit établie dans cette Ville, & qu'il n'avoit point vûë depuis ſon enfance : c'étoit s'expoſer à de plus grands dangers que ceux qu'il avoit courus juſqu'alors. L'arrêt de mort rendu à Naples contre lui ſubſiſtoit toûjours, & il alloit dans un Pays où ſa tête étoit proſcrite : mais ſon imagination fortement affectée de la crainte du Duc de Ferrare, l'empêchoit de ſentir toute l'étendue d'un plus grand peril où il s'expoſoit. Il ſe traveſtit en payſan, & arriva heureuſement à Sorrente. Trois mois après qu'il fut chés ſa Sœur, il reçut une lettre de la Princeſſe Leonore, à qui il avoit ſoin de donner de ſes nouvelles, par laquelle cette Princeſſe lui conſeilloit de revenir à Ferrare, & elle l'aſſuroit qu'il n'auroit rien

à craindre de la part de ſon Frere. Peu de tems après il en reçut une ſeconde, où Léonore uſant de l'empire qu'elle avoit ſur ſon cœur, lui ordonnoit de revenir ſans differer. Cette ſeconde lettre le determina ſur le champ. *Je pars*, dit-il à ſa Sœur, *je vais me remettre volontairement dans mes premiers fers.* Il partit en effet, & après avoir eſſuïé à Rome une dangereuſe maladie, il ſe rendit à Ferrare.

Le Duc ne l'y reçut point mal, & dans les premiers jours il ne parut pas qu'Alphonſe eut conſervé du reſſentiment contre lui : mais la facilité avec laquelle il écouta peu après les diſcours qu'on lui tint ſur l'alienation de ſon eſprit, fait juger qu'il ne lui avoit pas rendu entierement ſes bonnes graces. Il eſt vray que ces diſcours n'étoient pas ſans fondement : la melancolie qui avoit ruiné la ſanté du Taſſe, lui avoit en même-tems afoibli l'eſprit ; mais ſa raiſon ne

fut jamais alterée au point que ſes Ennemis le publierent, & qu'Alphonſe parut le croire. Ce Prince qui ſe faiſoit autrefois un plaiſir de ſon entretien, en vint dans la ſuite avec lui, juſqu'à refuſer de l'entendre dans ſes juſtifications. Il ne lui fut plus même permis de voir la Princeſſe Leonore, & on lui ôta toute conſolation dans ſon malheur, comme on lui ôtoit tout moïen d'y remedier. La difference qu'il y avoit entre les traitemens que le Taſſe eſſuyoit alors à la Cour d'Alphonſe, & ceux qu'il y avoit éprouvés pendant les dix années brillantes de ſa jeuneſſe, le frapa vivement: il ne put ſoutenir la comparaiſon qu'il en fit, & il réſolut d'abandonner un ſéjour, où le ſouvenir de ſon bonheur paſſé ne ſervoit qu'à redoubler ſes peines.

Dans pluſieurs Villes d'Italie où il alla au ſortir de Ferrare, il ne trouva point le repos qui le fuïoit

par tout. Le bruit de ſa folie l'avoit devancé dans ces Villes ; & comme en tous lieux il portoit ſon humeur ſombre & chagrine, ſa preſence ne fit point revenir de l'opinion qui s'étoit répandue au deſavantage de ſa raiſon. Enfin ſon inquietude, ou plûtôt ſon malheur, le ramena dans une Ville, où il ne devoit jamais rentrer, & il revint une ſeconde fois à Ferrare. Ce fut alors qu'Alphonſe plus prevenu, ou plus irrité contre lui qu'auparavant, le fit enfermer dans l'Hopital de ſainte Anne, comme un malade à la gueriſon duquel il falloit ſerieuſement ſonger. Les ordres furent auſſi-tôt donnez pour qu'on lui fit tous les remedes neceſſaires, & ſur tout il y eut deffence expreſſe de le laiſſer ſortir.

Il eſt aiſé de juger l'effet qu'un pareil traitement dût produire ſur une tête déja auſſi affoiblie que celle du Taſſe. Les remedes aigrirent ſon mal au lieu de le diminuer,



ſa melancolie redoubla : il tomba dans des vapeurs noires, qui lui ôtoient par intervalles l'uſage de ſa raiſon : & dans les accès de ce mal il devint ſujet aux mêmes viſions qui s'emparent ordinairement des cervaux foibles. Il crut que ſa maladie n'étoit point naturelle, & que la Magie y avoit part. Il s'imagina qu'un Lutin avoit été ſuſcité par ſes Ennemis pour le tourmenter. Ce Lutin lui faiſoit éprouver de tems en tems les effets d'une malice badine, en lui enlevant, diſoit-il, les choſes deſtinées pour ſa nourriture, ou en dérangeant ſes papiers & ſes livres. Quelquefois un Genie plus grave s'aparoiſſoit à lui, & il croïoit avoir avec ce dernier des converſations ſerieuſes, & même remplies de pieté.

Le Taſſe eut été moins à plaindre, ſi ſa raiſon entierement égarée lui eut ôté le ſentiment de ſon état : mais ſes abſences d'eſprit étoient paſſageres ; il revenoit dans

dans son bon sens ; & le retour de sa raison étoit toûjours suivi de reflexions atristantes : son ame se replongeoit bien-tôt dans cette même noirceur qui avoit causé son mal, & qui l'entretenoit.

Mais ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que dans cet état deplorable son genie Poëtique ne l'abandonna point. Dans tout le cours de sa vie le Tasse n'a point cessé de faire des vers, ou d'écrire en Prose. Ce fut au plus fort de ses disgraces qu'il eut à repondre aux Critiques qui parurent alors contre sa Jerusalem ; & il le fit avec une force de raisonnement qui renversa ces Critiques. Accablé de malheurs & d'infirmitez son amour pour les Muses, vainqueur de sa mauvaise fortune, lui a fait produire un grand nombre d'ouvrages. Et si ses derniers écrits manquent du feu qui se trouve dans les premiers : on y remarque du moins une merveilleuse facilité, &

les restes encore estimables de ce rare talent qu'il avoit reçu de la Nature.

Cette seconde détention du Tasse fut bien plus longue & plus fâcheuse que la premiere. En vain l'Empereur, le Pape, toutes les puissances d'Italie s'entremirent pour obtenir sa liberté; soit que les recommandations de ces Princes ne fussent point assés fortes: soit que l'égarement de son esprit qui étoit connu de tout le monde, justifiât la conduite d'Alphonse à son égard; le Duc de Ferrare demeura inflexible jusqu'au tems du mariage du Prince Cesar d'Este. Ce fut pendant les rejouissances qui se firent à l'occasion de ce mariage, qu'Alphonse donnant son ressentiment à la joye publique, consentit enfin que l'infortuné Tasse sortiroit de son infirmerie, & il en sortit, comme on croira aisément, avec la santé du corps & de l'esprit plus alterée qu'il ne l'avoit eûe en y entrant.

Le Taſſe dit lui-même qu'il étoit dans ſa quarante-deuxiéme année, lorſque pour la ſeconde fois il recouvra ſa liberté, après neuf ans d'infirmitez continuelles & ſept ans de priſon. Il ſe retira d'abord à Mantouë chez le Duc Vincent de Gonzague, qui avoit le plus contribué à ſon élargiſſement; mais dégoûté avec raiſon de tout attachement pour les Princes, & ſentant d'ailleurs que l'air de Mantouë lui étoit contraire, il fit demander la permiſſion d'aller à Naples, afin d'y rétablir ſa ſanté, & de pourſuivre en cette Ville la reſtitution des biens de ſa Mere qui avoient été confiſquez. Cette permiſſion que le Taſſe obtint aiſément, ne lui procura point l'effet qu'il en atendoit. Sa vie fut trop courte pour qu'il pût voir la fin du procès qu'il lui fallut eſſuyer avant que de rentrer dans ſes biens: & ſa ſanté étoit trop alterée, pour que l'air

natal l'a pu parfaitement rétablir. Mais les douceurs d'une vie libre & paiſible ne laiſſerent pas d'éclaircir beaucoup ſon humeur ſombre; & s'il ne retrouva point à Naples une ſanté parfaite, il y trouva du moins un repos d'eſprit qui lui étoit inconnu depuis dix ans.

La vie tranquille que le Taſſe menoit en cette Ville, ne l'empêcha point de faire de tems en tems quelques voïages, ſoit à Rome, ſoit en d'autres Villes d'Italie. Le grand Duc Ferdinand, qui l'avoit connu étant Cardinal, & qui avoit conſervé pour lui beaucoup d'eſtime, voulut l'attirer à Florence, & employa même pour cela l'autorité du Pape. Le Taſſe ne put ſe diſpenſer d'avoir quelque complaiſance pour un Prince qui temoignoit le ſouhaiter avec tant d'ardeur. Il ſe rendit auprès de lui, mais il s'y rendit avec une ferme réſolution de ne faire à

Florence que fort peu de séjour. Ce fut à l'occasion de ce voïage que les Academiciens del la Crusca, pour reparer en quelque sorte le tort qu'ils avoient fait à leur goût, en critiquant son Poëme de la Jerusalem d'une maniere outrageante, lui firent d'aussi grands honneurs, & lui donnerent autant de louanges qu'ils avoient marqué de mépris pour lui dans leur injuste Critique.

Si les malheurs du Tasse n'avoient pû étouffer son genie Poëtique, si comme nous avons dit, au plus fort de ses disgraces, il ne cessa point de faire des vers, on peut juger que la tranquillité dont il joüit à Naples ne fut pas oisive. Les Critiques qui avoient paru de sa Jerusalem lui avoient fait faire de serieuses reflexions sur ce Poëme. Sans soucrire à tout ce qu'on lui reprochoit dans ces Critiques outrées, il convint que son Poëme, pouvoit être plus parfait,

& il entreprit de le corriger. Son premier deſſein avoit été de le faire en ajoûtant quatre Chants nouveaux, & en repandant une centaine de ſtrophes dans les autres Chants du Poëme, dont il devoit en même tems retrancher quelques endroits. Mais abandonnant ce premier deſſein : il en forma un autre qui auroit effraïé toute imagination moins feconde que la ſienne. Ce ne fut plus en retranchant où en ajoûtant quelques vers qu'il entreprit de corriger ſa Jeruſalem : il le fit en compoſant un nouveau Poëme, ſous le nom de Jeruſalem Conquiſe, dans lequel à la reſerve du ſujet principal, & de quelques idées particulieres qu'il a conſervées, tout juſqu'au titre eſt changé d'un bout à l'autre.

Malgré l'imitation ſervile d'Homere qu'on remarque dans la Jeruſalem Conquiſe ; malgré l'exactitude ſcrupuleuſe avec laquelle

le Tasse y a suivi les regles du Poëme Epique données par Aristote ; ce nouvel Ouvrage eut peu de succès. Le stile en est noble, mais diffus : la Poësie sonore, mais froide : le cœur y est peu touché, l'imagination peu émüe. Ce Poëme d'un quart plus long que la Jérusalem Délivrée, lui est infiniment inferieur, il ne servit qu'à faire admirer la fecondité de son Auteur.

Mais on l'eût admirée bien davantage si le Tasse eût eû le tems d'éxecuter le nouveau projet qu'il avoit formé. Aussi docile après que son second Poëme eut paru, qu'il l'avoit été avant que de le faire paroître ; pour contenter ses Critiques, ou pour se satisfaire lui-même, il avoit résolu d'en composer un troisiéme, dans lequel, en évitant les deffauts qu'on lui reprochoit dans les premiers, il vouloit faire entrer tout ce qui avoit plû dans les

deux autres, & peut-être y ajoûter encore des idées nouvelles.

Il n'y a pas d'aparence après tout, que cette troisiéme Jerusalem eût été plus parfaite que les deux premieres. Quelques genies heureux s'affranchissant de la loi commune, ont conservé leur feu Poëtique parmi les glaces de la vieillesse. Mais ces genies sont bien rares: il est peu de Sophocles; & les Muses, ainsi que les amours, n'ont qu'une saison. Quoique le Tasse ne fût pas encore dans un âge avancé, les disgraces qu'il avoit essuïées, les infirmités ausquelles il étoit sujet depuis tant d'années, avoient enfin étouffé son feu. Comme d'ailleurs il avoit commencé à être Poëte dans un âge où les hommes ignorent encore la difference qui est entre la Prose & les vers; il devoit subir le sort des Esprits prématurez: on sçait que la Nature les prive de bonne heure

des dons qu'elle leur a faits avant le tems.

Un homme tel que le Taſſe, qui ſembloit n'avoir reçu le jour que pour ſacrifier aux Muſes, à qui il s'étoit conſacré dès l'enfance, devoit naturellement ceſſer de vivre en ceſſant d'être Poëte : auſſi le terme de ſa carriere Poëtique fut celui de ſa vie. Mais cette carriere illuſtre ſe termina d'une maniere bien glorieuſe pour ce grand Poëte. On lui decerna des honneurs, que peu d'autres Poëtes avoient obtenus avant lui, & qu'aucun n'avoit ſi bien meritez. Avant que de mourir le Taſſe connut bien clairement l'eſtime qu'avoit pour lui toute l'Italie. Et s'il ne reçut point la récompenſe qu'on preparoit à ſon merite, il ſçut du moins qu'elle lui étoit deſtinée ; il vit l'empreſſement avec lequel on attendoit le jour de ſon triomphe ; & ce qui devoit être plus flateur encore pour

lui que le triomphe même, il entendit les regrets qui se faisoient par tout sur ce que la mort lui alloit ravir un prix que son merite lui avoit si justement acquis.

Le Cardinal Cinthio Aldobrandin, à qui il avoit dedié sa Jerusalem Conquise, demanda au Pape Clement VIII. son Oncle, que, selon un ancien usage, la couronne de laurier, & le triomphe au Capitole, lui fussent decernez. Clement y consentit avec joye, & le Tasse fut mandé à Rome. Il ne fut point insensible à une nouvelle si flateuse pour sa gloire. Malgré sa santé qui deperissoit tous les jours, il se rendit à Rome, & y fut logé dans le Palais du Pape. *Venez illustre Poëte*, lui dit Clement VIII. *venez recevoir une couronne, à laquelle vous allez faire autant d'honneur, qu'elle en a fait à ceux qui l'ont reçûe avant vous.* Les ordres furent donnez aussi-tôt pour preparer la

ceremonie du triomphe que le Cardinal Cinthio avoit desſein de rendre pompeuſe.

La ſanté du Taſſe extrêmement affoiblie ne permettoit guere qu'on differât cette pompe, le moindre retardement ſuffiſoit pour le priver des honneurs qu'on lui deſtinoit. En effet le Cardinal Cinthio ayant été quelques jours indiſpoſé, lorſqu'il fut rétabli, le Taſſe ne ſe trouva plus en état de recevoir ces honneurs qui lui étoient preparez. Il tomba dans une foibleſſe, qui lui fit juger que la fin de ſa vie étoit prochaine. Pour employer plus Chrétiennement le peu de tems qui lui reſtoit, il ſe fit porter dans la maiſon des Religieux de ſaint Onuphre. Il y vêcut encore trois ſemaines, & y mourut enfin le 15. Avril 1595. dans tous les ſentimens d'une veritable pieté. Il étoit âgé de cinquante-un an un mois & quelques jours.

Jamais Poëte n'a d'û se flater plus legitimement que le Tasse de s'être acquis dans la memoire des hommes cette immortalité à laquelle tous les Poëtes aspirent. Il en eut même dans les derniers jours de sa vie une preuve sensible. La crainte que lui temoignerent les Religieux de saint Onuphre qu'on ne leur enlevât son corps, l'empressement avec lequel ils lui demanderent qu'il fût inhumé dans leur Eglise, & qu'il voulût bien leur laisser sur cela sa volonté par écrit, dût lui faire juger qu'on le regardoit comme un de ces hommes extraordinaires, dont les restes sont precieux, parce que leur nom est immortel. Mais peu touché alors d'une gloire passagere, il ne s'occupoit que du Ciel, il ne songeoit qu'à se rendre digne d'y recevoir une couronne préferable au vain laurier qui l'attendoit au Capitole.



JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT PREMIER.

JE chante cette guerre que la pieté fit entreprendre, & ce Capitaine qui delivra le saint Tombeau de Jesus-Christ. Cette glorieuse conquête lui couta bien des travaux : il dut à sa valeur & à sa prudence le succès de son entreprise. En vain les peuples unis de l'Asie & de l'Afrique, s'opposerent à ses armes : en vain les puissances de l'enfer se declarerent contre lui ; aidé de la faveur du ciel il surmonta ces obstacles, & sous ses étendarts il sçut ramener ses compagnons égarez.

O Muſe, toy qui n'as pas ſur l'Helicon le front ceint d'un laurier periſſable, mais qui dans le ciel as la tête couronnée d'étoiles d'un immortel éclat; inſpire à mon cœur une ardeur divine : donne de la nobleſſe à mes chants; & daigne me pardonner ſi dans cet ouvrage j'oſe quelquefois parer la verité d'ornemens qui lui ſont étrangers. Tu connois le penchant des hommes pour ce qui leur paroît agréable : tu ſçais combien ils ſont ſenſibles aux charmes d'une élegante poëſie; la verité, lors qu'elle s'offre à eux ſous une image riante, entraine & ſoumet les plus indociles. C'eſt ainſi que nous preſentons à un enfant malade les bords du vaſe frottés d'une douce liqueur : trompé par cet innocent artifice, il avale la liqueur amere, & la ſanté qu'il recouvre devient le fruit de ſon erreur.

Et toy, magnanime Alphonſe, par qui j'ai évité les atteintes de la fortune ennemie; toy, qui me ſauvant d'une mer orageuſe prête à m'engloutir, m'as recueilli dans un heureux port; reçoi favorablement cet ouvrage que je te conſacre. Peut-

être, & j'ose l'augurer, il me sera permis un jour de raconter de toy les mêmes merveilles que tu vas entendre. Si la paix se rétablit jamais entre les peupris qui adorent Jesus-Christ, & qu'éples d'un saint zele ils arment par mer & par terre, pour arracher des mains des Infideles l'illustre proye qu'ils ont ravie ; qui sera plus digne que toy d'être le Chef d'une si haute entreprise ? C'est à toy sans doute qu'ils défereront alors le commandement general, ou sur mer ou sur terre à ton choix. Rival de Godeffroy préte une oreille attentive à mes chants, & te prépare aux combats.

Il y avoit déja plus de cinq ans que les Chrétiens étoient passez dans l'Orient pour l'execution de leur glorieux dessein. Ils avoient pris Nicée d'assaut ; ils s'étoient rendus maîtres par intelligence de la puissante Ville d'Antioche ; & après avoir deffait une armée innombrable de Persans, ils s'étoient emparé de Tortose. L'hiver ayant interrompu leurs exploits, ils attendoient alors le printemps pour recommencer la guerre. Déja la fin de cette saison fâcheuse qui suspend les travaux de Mars aprochoit, lors

que le Souverain maître du monde du haut de son trône sublime, de ce trône autant élevé au-dessus des étoiles, que les étoiles le sont au dessus de l'enfer., jetta les yeux icy bas, & à l'instant tout ce que renferme l'univers entier lui fut present. Tout s'offrit aux yeux de l'Eternel, mais ce fut particulierement en Sirie, sur les Princes Chrétiens qu'il arrêta ses regards.

Par cette penetration avec laquelle il sonde les cœurs, & decouvre les plus secretes pensées des hommes, il vit Godeffroy tout occupé du desir d'afranchir la ville sainte du cruel joug qui l'opprime: pour ce guerrier plein de foy & de zele, la gloire du monde est vile, les honneurs, les richesses sont meprisables; il remarqua dans Baudoüin son frere un esprit ambitieux, aspirant sans cesse aux grandeurs humaines. Le vaillant Tancrede lui parut épris d'un amour funeste qui le tourmente nuit & jour, & lui donne du degoût pour la vie. Il vid Boëmond attentif à jetter les fondemens de sa nouvelle souveraineté, à introduire dans ses Etats de nouvelles loix, de nouveaux usages,

& à y établir la veritable religion: le Prince d'Antioche eſt tellement occupé de ces ſoins, qu'il ſemble avoir oublié tout le reſte. Il decouvrit dans Renaud une ame toute guerriere & un courage ennemi du repos: ce n'eſt point pour les treſors ni pour les grandeurs qu'il ſoupire, mais il a une ſoif ardente & immoderée de la gloire. Guelfe ſon oncle l'entretenoit alors des illuſtres exemples qu'ont laiſſez les Heros de l'antiquité, & le jeune homme écoutoit avidement les diſcours de ce ſage guerrier.

Après que l'Eternel eut penetré les ſentimens les plus ſecrets de ces Princes, & des autres Chefs de l'armée Chrétienne, il fit venir à lui Gabriel, qui tient le ſecond rang dans la milice céleſte; cet Ange qui ſert d'interpréte fidelle entre Dieu & les juſtes, qui annonce ſur la terre les décrets du Tres-haut, & reporte aux pieds de ſon Trône les vœux des mortels. Partez, lui dit le Seigneur, allez trouver Godeffroy, & lui dites de ma part; pourquoy demeurez-vous dans l'inaction? pourquoy differez vous à rompre les fers où Jeruſalem gemit? Appellez les Chefs au Con-

ſeil, reveillez le zele des plus lents, excitez-les tous à cette ſainte entrepriſe. Soyez leur General, je vous éleve à ce haut rang : que ceux qui ont été juſqu'à preſent vos égaux, deviennent les executeurs de vos ordres.

Le Seigneur dit, & Gabriel à l'inſtant ſe diſpoſe à lui obéir. Il revêtit ſa ſubſtance inviſible d'une forme aërienne : il prit la figure d'un jeune homme d'une beauté majeſtueuſe : il entoura ſa tête de rayons éclatans ; & attacha à ſes épaules des aîles blanches dont les extremitez étoient dorées. C'eſt par le ſecours de ces aîles qu'il fend les vents & les nuës, & qu'il parcourt avec rapidité la terre & les mers. L'Ange ainſi revêtu s'élance du haut des cieux. Il ſuſpendit un moment ſon vol au deſſus du Liban, puis il ſe precipita vers les plaines de Tortoſe.

Le ſoleil commençoit à ſortir du ſein de l'Ocean : la moitié de ſon globe lumineux éclairoit déja le monde ; l'autre moitié étoit encore cachée ſous les eaux ; & Godeffroy ſelon ſa coutume offroit à Dieu ſes vœux & ſes homages, lorſque l'Envoyé

celeste, semblable au soleil & plus brillant encore, lui apparut du côté de l'Orient & lui dit, Godeffroy voici la saison favorable pour recommencer la guerre. Pourquoy differés-vous à tirer Jerusalem de l'oppression? Assemblés tous les Chefs de l'armée, reveillez leur zele, excitez leur courage. Dieu vous a élû pour être leur General : ils se soumetront à vous sans repugnance. C'est le Seigneur qui m'envoye vers vous, c'est sa volonté suprême que je vous annonce, quelle esperance ne devés-vous pas concevoir de la victoire? avec quelle ardeur ne vous acquiterez vous point de l'emploi qu'il vous confie? L'Ange à ces mots disparut, & remonta dans les cieux. Godeffroy fut ébloui de cette vision, il en demeura quelque tems interdit; mais après être revenu à lui, faisant reflexion sur ce qui venoit de lui être annoncé de la part de Dieu, le desir qu'il avoit de voir finir cette guerre, dont il doit dorénavant avoir la conduite, se convertit en un zele plein d'ardeur. La joye ambitieuse de se voir préferé aux autres n'y eut aucune part: mais on peut dire que sa vo-

lonté ſe trouvant en cela conforme à celle de ſon Dieu, elle en prit une nouvelle force, ainſi qu'une étincelle qui s'unit à un grand feu. Il envoya auſſi-tôt inviter tous les Chefs diſperſez aux environs de Tortoſe, à s'aſſembler dans cette ville. Au conſeil qu'il leur donnoit il joignit de fortes inſtances, & il ſçut ſi bien employer tout ce qui peut réveiller le courage, & exciter une ame genéreuſe, qu'il les perſuada: ils conſentirent à ce qu'il deſiroit & y conſentirent même avec joye. Les principaux de l'armée s'aſſemblent, une foule d'autres guerriers les ſuit. Le ſeul Boëmond ne s'y trouve point. Partie ſe loge dans la Ville, partie campe au dehors. Enfin le jour auquel ſe devoit tenir cet important conſeil étant arrivé, tous les Chefs ſe rendirent en un même lieu, & y formerent un illuſtre Senat. Alors Godeffroy leur adreſſa ce diſcours avec beaucoup de grace & de majeſté.

Soldats du Dieu vivant, qu'il a choiſis pour être les reſtaurateurs de ſon culte, vous qu'il a preſervez juſqu'icy de tous perils, & ſur mer &

dans les combats: vous dont il s'eſt ſervi pour arborer ſes étendarts, & faire reverer ſon ſaint nom chez les nations nombreuſes que vous avez ſoumiſes. Ce n'eſt point pour aquerir une gloire paſſagere en domptant des peuples barbares, que nous avons abandonné nos familles & notre patrie, & que nous nous ſommes expoſez ſans crainte aux hazards d'une guerre longue & difficile: nous n'avons point prodigué notre ſang pour un prix de ſi peu de valeur. Le but de notre entrepriſe a été de delivrer la cité ſainte, & de briſer le joug indigne ſous lequel nos freres ſont aſſujettis: de fonder enſuite un nouvel Empire dans la Paleſtine où la pieté puiſſe trouver un ſur azile, & où les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt oſent en liberté venir rendre leurs homages à ſon divin tombeau.

Si nous bornons icy nos conquêtes, ou ſi nous portons nos armes d'un autre côté; nous aurons à la verité par bien des travaux aquis une foible gloire, mais ſans avoir rien avancé pour l'execution de notre premier deſſein. Que nous ſert-il en effet d'avoir paſſé la mer avec de ſi

grandes forces? Que nous sert d'avoir porté dans l'Asie le flambeau de la guerre, si contens d'avoir renversé des Empires, nous négligeons à fonder celui dont l'établissement étoit notre principal objet?

Un ambitieux qui par des vûes humaines entreprend de s'établir dans ces climats, ou loin de sa patrie il est de tous côtés environné d'infideles; qui prétend s'y maintenir sans oser atendre aucuns secours de la Grece, sans en pouvoir esperer de l'Occident: cet ambitieux fonde un bâtiment sur le sable; il peut l'élever jusqu'à une certaine hauteur: mais bien-tôt l'édifice s'écroule, & celui qui l'éleve demeure lui-même enseveli sous les ruines.

Les Turcs battus, les Persans défaits, Antioche subjuguée, voila certainement de magnifiques exploits: mais ce n'est pas notre ouvrage, c'est à Dieu seul qu'il en faut atribuer la gloire; & si nous abandonnons la fin qu'il s'étoit proposée, en nous acordant la victoire, j'ay peur que ces exploits magnifiques ne deviennent bien-tôt plus qu'un vain nom. Fasse le ciel qu'il ne se trouve persone parmi

nous qui veuille perdre ſi mal à propos le fruit de tant d'avantages que nous avons reçus. Dieu eſt l'auteur de notre entrepriſe, il l'a dirigée juſqu'à ce moment, c'eſt à lui de conſommer ſon ouvrage. Aujourd'hui que les paſſages ſont ouverts, à preſent que la ſaiſon eſt favorable, qui nous empêche de marcher droit à la ville où doivent ſe terminer nos conquêtes?

Je vous proteſte, illuſtres Seigneurs, & je prens à témoins de ce que je dis tous les hommes qui vivent aujourd'huy, & tous ceux qui vivront un jour; j'oſe même ateſter le Dieu que nous adorons & qui m'entend des cieux: Je vous proteſte donc que le temps eſt venu d'acomplir notre glorieux deſſein. Plus nous tarderons à nous mettre en devoir de le faire, plus l'execution en deviendra difficile: ce qui eſt à preſent ſur, va devenir de plus en plus incertain. Je prevois enfin que pour peu que nous differions, le Roy de la Paleſtine recevra infailliblement le ſecours d'Egipte qu'il attend.

Godeffroy ayant ceſſé de parler, chacun fit conoître qu'il approuvoit

ſon diſcours. Le ſaint Solitaire qui avoit été le promoteur de l'entrepriſe, & qui ſe trouvoit aſſis parmi les Chefs, le venerable Pierre prenant alors la parole, leur dit: Ce que Godeffroy vient de nous faire entendre eſt une verité dont on ne peut s'empêcher de convenir, & je vois avec ſatisfaction qu'il n'y a perſonne dans cette illuſtre aſſemblée qui n'en ait été frappé, je n'ai donc qu'un mot à ajoûter.

Quand je fais reflexion à la meſintelligence qui a ſi ſouvent regné parmi vous, à cette diſcorde fatale qui vous a tant de fois empêché d'entreprendre des choſes importantes, & qui ſouvent a fait avorter le ſuccés de celles que vous aviés entrepriſes : je n'en puis attribuer la cauſe qu'à l'autorité qui s'eſt trouvée partagée entre pluſieurs, en qui preſque toûjours on a vû des ſentimens differens avec un pouvoir égal. Par tout où un ſeul n'eſt pas le maître de diſtribuer à chacun l'employ qui lui convient, de récompenſer le mérite, & de punir le crime: par tout en un mot ou un ſeul n'eſt pas revêtu de la puiſſance ſuprême, il faut néceſſairement que le déſordre regne, & que les Loix ſoient



ſans vigueur. Vous êtes tous amis, vous êtes tous des membres unis d'un même corps, mais il lui manque un Chef. Eliſez-en un qui ait la direction de tous ſes mouvemens: donnez à un ſeul l'autorité ſouveraine, qu'il rempliſſe parmi vous les devoirs d'un Roy, qu'il ſoit revêtu de ſon pouvoir, & qu'il en ſoutienne la majeſté.

Ainſi parla le ſaint Vieillard. Inſpiration divine, quels cœurs ne te ſont point ouverts? c'eſt toy qui mis ces paroles dans la bouche du Solitaire: c'eſt toy qui les fis goûter à tous les Chefs: tu éteignis en eux l'amour naturel qu'ont tous les hommes pour l'indépendance: tu réprimas ce penchant qu'ils ont à vouloir commander aux autres. Guillaume & Guelfe qui étoient les plus conſidérables de l'aſſemblée, furent les premiers à proclamer Godeffroy pour leur General. Tous les autres applaudirent unanimement à leur choix. C'eſt à lui, dirent-ils, à deliberer dorénavant & à ordonner ſeul. Qu'il porte la guerre où il voudra & quand il le jugera à propos. Qu'il impoſe aux vaincus telles loix qu'il voudra leur impoſer. Nous avons été juſqu'à preſent ſes é-

gaux : nous ſerons dorénavant les miniſtres de ſes volontez.

Toute l'armée fut bien-tôt inſtruite du choix qu'avoient fait les Chefs. Godeffroy ſe fit voir aux ſoldats ; il leur parut digne du rang ſuprême où il venoit d'être élevé. Le nouveau General reçut leur ſalut & leurs applaudiſſemens d'un air noble & tranquille ; & après les avoir remercié des marques qu'ils lui donnoient de leur zele, il ordonna pour le lendemain une revûë generale de toutes les troupes.

Le ſoleil alloit éclairer le monde, le jour commençoit à paroître plus pur, plus beau qu'à l'ordinaire ; lorſqu'on vit tous les guerriers dans un équipage leſte s'avancer avec leurs armes, & ſe ranger chacun ſous ſes enſeignes. Ils s'étendirent dans une vaſte prairie. Godeffroy s'y étant rendu toute l'armée defila devant lui, la Cavalerie d'abord, & puis l'Infanterie. Mémoire victorieuſe des ans & de l'oubli : toy qui es la depoſitaire de tout ce qui s'eſt paſſé dans le monde ; orne ma langue des richeſſes de tes immenſes treſors : redis-moi les noms de chaque troupe & de leurs

Capitaines, fais que je puiſſe rendre à leur merite l'éclat que les ſiecles ont obſcurci, afin que deſormais il ſoit à l'abri des outrages du tems.

Ceux qu'on vit paroître les premiers furent les François au nombre de mille hommes armés de pied en cap. Ils étoient venus de l'Iſle de France beau & ſpacieux païs ſitué entre quatre rivieres. Hugues frere de leur Roy les avoit commandés d'abord : après la mort de ce Prince ils avoient mis à leur tête Clotaire, Capitaine d'un rare mérite, à qui il ne manquoit qu'une naiſſance royale : c'eſt ſous les ordres de ce vaillant homme que marchoit alors la noble Enſeigne des Fleurs-de-lys.

Immediatement après ſuivoient les Normands ; ils étoient en pareil nombre que les François, montés & équipés de la même maniere ; & on ne remarquoit entr'eux aucune différence, ni quant à leur figure, ni quant à leurs armes ; Robert Duc de Normandie les commandoit.

Guillaume & Ademar Paſteurs des peuples, marchoient enſuite à la tête de leurs troupes. L'un & l'autre avoient conſacré leur vie au miniſtere

des Autels, mais un ſaint zele leur avoit fait ceindre l'épée & prendre le caſque & le bouclier. Celui-cy avoit amené de la ville du Puy, dont il étoit Evêque, quatre cens guerriers bien montés; l'autre qui étoit Evêque d'Orange, en conduiſoit un pareil nombre de cette ville & des environs.

Les Boulonois au nombre de douze cens hommes venoient après eux. Godeffroy qui les commandoit ayant été élu Capitaine general, avoit cedé le commandement à Baudoüin ſon frere. Le Comte de Chartres, homme également propre pour le conſeil & pour l'exécution, les ſuivoit à la tête de quatre cens chevaux.

On vit s'avancer enſuite Guelſe, Prince, dont le mérite égaloit la haute naiſſance & la grande fortune. Il tiroit ſon origine de la même ſouche dont eſt ſortie l'illuſtre maiſon d'Eſte. Le nom qu'il portoit alors étoit Allemand, parce qu'il l'avoit pris étant entré dans la maiſon des Guelſes dont il avoit herité des Seigneuries conſiderables en Allemagne. Il étoit Souverain de Carinthie & des païs ſitués

le long du Danube & du Rhin, qu'avoient autrefois occupé les Rhetiens & les Sueves. A ces Seigneuries qu'il avoit eûës de sa mere, il en avoit encore ajoûté d'autres & s'étoit formé de puissants Etats. Les hommes de ces climats bravent la rigueur des hyvers dans des lieux dont ils sçavent temperer la chaleur, & où ils se plaisent à passer le tems dans la joye & dans les festins. C'est delà que Guelfe avoit amené des guerriers qui ne craignoient point d'affronter la mort sous ses ordres. Ils n'étoient pas moins de cinq mille en partant; mais les combats precedents en avoient diminué le nombre de près des deux tiers.

Les Allemands étoient suivis de cette nation blonde qui habite entre la France, l'Allemagne & la mer, dans un païs arrosé de la Meuse & du Rhin, gras en paturages & abondant en bestiaux. Les habitans industrieux s'y sont fait un rempart contre l'Ocean dont souvent ils ont éprouvé la furie par le ravage de leurs biens, & par la perte entiere des Villes & des Provinces que ses flots ont englouties. Ils étoient au nombre de mille sous la conduite de Robert leur Seigneur.

La troupe ſuivante paroiſſoit un peu plus nombreuſe ; elle étoit composée d'Anglois, excellens Archers, auſquels s'étoient joints des hommes demi-ſauvages, ſortis des forêts de l'Irlande, & venus des extrémités du monde. Guillaume, ſecond fils du Roy d'Angleterre, en étoit le Chef.

Le brave Tancrede parut après eux ; il n'y avoit aucun guerrier dans toute l'armée, ſi on en excepte le ſeul Renaud, qu'on put lui comparer pour la valeur & l'intrepidité, ni pour la nobleſſe de l'ame, la bonne mine & les avantages perſonels. Parmi tant de vertus, le ſeul défaut qu'on put lui reprocher étoit un amour funeſte auquel il s'étoit laiſſé ſurprendre ; un ſeul regard l'avoit fait naître, & comme cette paſſion avoit pris naiſſance dans l'horreur des combats, elle ſe nourriſſoit de chagrins & d'amertumes, & en aqueroit une nouvelle force.

On dit que ce jour celebre où les Chrétiens remporterent une ſi glorieuſe victoire ſur les Perſans, Tancrede après avoir fait des prodiges de valeur revenant de la pourſuite des fuyards, entra pour ſe rafraîchir dans

un bocage où couloit une claire fontaine ; & que là il aperçut une fille toute armée hors la tête dont elle avoit ôté son casque. Elle étoit du nombre des Infideles & venoit d'arriver en ce lieu pour le même sujet que Tancrede. Il la vit, sa beauté le surprit, il ne put resister à ses charmes, il s'enflâma pour elle : l'amour en un instant prit naissance dans son cœur & s'en rendit le maître. Pour la guerriere elle remit promptement son casque, & si dans ce moment une troupe de Chrétiens n'étoit survenuë, elle alloit sans doute ataquer celui qu'elle avoit déja vaincu. Elle se retira donc parce qu'elle crut le devoir faire : mais en partant, elle laissa son image vivement empreinte dans le cœur de son nouvel amant. Depuis ce jour fatal, cette belle guerriere est toûjours presente à ses yeux : Son imagination lui retrace sans cesse le moment & le lieu où il la rencontra, & ces tristes pensées entretiennent son amour malheureux.

A l'air languissant de Tancrede, aux soupirs continuels qui lui échapoient, à la tristesse qu'on voyoit peinte sur son visage ; il étoit aisé de

juger qu'il aimoit, & qu'il aimoit ſans eſperance. Huit cens guerriers marchoient ſous ſon étendard. Ils avoient quitté pour le ſuivre les plaines & les côteaux de la Campanie; païs charmant, climat delicieux où la nature étale ſes pompes, & prodigue ſes treſors.

Deux cens Grecs venoient enſuite armés à la légere: un large cimeterre recourbé pendoit à leur côté, & derriere leurs épaules ils avoient l'arc & le carquois. Leurs chevaux ſont legers à la courſe, aiſés à nourrir & infatigables au travail. Ces guerriers fondent ſur leurs ennemis avec une promptitude étonnante; ils ſe debandent aiſément: mais quoique diſperſés, quoique en fuyant, ils ne laiſſent pas de combatre. Tatin commandoit cette petite troupe. A la honte de la Grece lui & ſes compagnons furent les ſeuls qui s'offrirent à partager avec les Chrétiens Occidentaux la gloire de cette ſainte entrepriſe. Malheureuſe nation ne t'en prens qu'à toy ſeule des maux qui te ſont arrivez depuis: le peu de zele que tu temoignas alors pour ta religion a été puni par la perte de ta liberté: tu es tom-

bée dans l'eſclavage; ne t'en plains point, tu ne l'as que trop merité.

Enfin parurent les derniers ceux qui par leur naiſſance & par leur valeur meritoient à juſte titre le premier rang dans l'armée. C'eſt la troupe des volontaires, compoſée d'autant de Heros que de guerriers. Ils ſont la terreur de l'Aſie, c'eſt par eux que le Dieu Mars lance ſes foudres. Que l'hiſtoire ne vante plus les exploits des fameux Argounates: que la fable ceſſe de debiter les chimeriques proüeſſes de ces Chevaliers qu'Artus inſtitua: ni les uns ni les autres ne ſont comparables aux Herós qui compoſoient cette troupe invincible. Mais quel ſera le Capitaine digne de les commander? il eut été difficile de faire un choix parmi tant de Seigneurs de la premiere nobleſſe, & de la plus haute valeur; c'eſt pourquoi d'eux mêmes ils avoient deferé le commandement à l'illuſtre Dudon. Ce guerrier joignoit à un grand courage une grande experience: il s'étoit trouvé à une infinité d'actions; il en portoit ſur ſon corps les glorieuſes marques: & dans un âge déja avancé, il conſervoit toute la vigueur



d'une verte jeunesse.

Parmi les premiers de cette troupe, on remarquoit Eustache plus considerable encore par son propre merite, que par ce qu'il étoit frere de Godeffroy. On y voyoit le superbe fils du Roy de Norvege, Gernand toûjours fier de ses titres & de sa naissance royale. On y comptoit Roger de Bernaville, Enguerand, Genton, Raimbaud, & deux Seigneurs du nom de Gerard. Ubalde y remplissoit dignement sa place, aussi bien que Rosemond fils & heritier du Duc de Lancastres. Obiron de Toscane, les trois vaillants freres Lombards, Achille, Sforce & Palamede, & le courageux Othon, qui se rendit maître de l'écu celebre, où l'on voit un enfant sortant de la gueule d'un monstrueux serpent, se distinguoient également dans cette troupe. Il ne faut point oublier Rodolphe, ni les deux guerriers dont la valeur à rendu le nom de Gui fameux. Evrard & Garnier meritent pareillement qu'on fasse mention d'eux parmi ces Heros. Mais qui le merite mieux que vous, Illustre couple Odoart & Gildippe? tendres amans, fideles époux, la guer-

re ne put vous ſeparer, la mort ne vous deſunira point.

De quoy n'eſt-on pas capable quand on aime? C'eſt à l'école de l'amour que la belle Gildippe apprit à porter les armes. La tendreſſe qu'elle a pour ſon époux n'a pû lui permettre de l'abandonner un moment, on la voit toûjours combatre à ſes côtés. Comme ils n'ont qu'une même ame un ſeul coup peut trancher la vie de tous les deux. Dès que l'un eſt bleſſé, l'autre tombe auſſi-tôt dans la langueur: & ſi l'un perd ſon ſang, la vie de l'autre s'écoule par la même playe.

Mais il n'y en avoit aucun dans cette troupe heroïque, ni même dans toute l'armée, que le jeune Renaud n'efaçât. Son air fier & haut, mais en en même temps noble & doux, attiroit ſur lui ſeul tous les regards. L'éclat de ſes actions dans un âge encore ſi tendre avoit devancé l'eſperance: on voyoit en lui les fleurs éclorre & les fruits paroître en même temps. Lorſque caché ſous ſes armes, il ſignaloit dans les combats ſa valeur incomparable; on l'auroit pris pour le Dieu de la guerre: ſi tôt qu'il levoit la viſiere de ſon caſque, on

le prenoit pour l'amour.

Ce fut ſur les rives de l'Adige, que la belle Sophie rendit le grand Bertold pere de ce jeune Heros. Il étoit encore à la mamelle, lorſque la Princeſſe Maltilde le prit dans ſa maiſon. Elle le fit élever avec ſoin dans tout ce qui convient à un Prince; & il demeura toûjours auprès d'elle, juſqu'à ce que le ſon de la trompete, qui retentiſſoit du côté de l'Orient, parvint à ſes oreilles. A peine avoit-il ateint ſon troiſiéme luſtre, lorſqu'il prit la reſolution de s'échaper ſeul des mains qui l'avoient nourri. Il traverſa bien des pays qui lui étoient inconnus, paſſa la mer qui ſepare l'Europe de l'Aſie, & ſe rendit enfin au camp des Chrétiens. Fuite heroique & digne d'être imitée par quelqu'un de ſes illuſtres neveux. Il y avoit déja trois ans qu'il avoit joint l'armée, & un poil leger commençoit à peine à paroître ſur ſon viſage.

Après que la Cavalerie eut achevé de paſſer, on vit paroître les gens de pied. La premiere bande étoit conduite par Raimond Comte de Toulouze. C'étoit aux pieds des Pirenées & le long des bords de la Garonne qu'il

qu'il avoit formé ses bataillons. Ils étoient quatre mille hommes bien armez, bien disciplinés & endurcis aux travaux de la guerre ; & ils ne pouvoient avoir à leur tête un Capitaine plus vaillant, ni plus experimenté.

Etiéne d'Amboise en conduisoit cinq mille qu'il avoit levez aux environs de Tours & de Blois. Quoiqu'ils fussent couverts de fer, ils étoient neanmoins peu capables de resister long-temps à la fatigue. Le pais agréable où ils avoient pris naissance produit ordinairement des hommes, qui se ressentent beaucoup de la mollesse & de la douceur du climat qui les a vû naître. Leur premier choc est impetueux, mais il ne se soutient point, & leur ardeur se ralentit aisément

Alcaste paroissoit ensuite à la tête de la troisiéme bande avec une demarche aussi fiere, que le fut jadis devant Thebes celle de l'audacieux Capanée. Il commandoit six mille Helvetiens. Cette nation guerriere qui habite dans les Alpes, a converti le fer de ses charuës en instrumens plus nobles; elle en a forgé des armes: & de la même main dont ils condui-

ſoient leurs troupeaux, ces hommes intrepides oſent attaquer les plus puiſſants Rois.

C'étoit enfin ſous l'étendard fameux où l'on voit la Tiare & les clefs de ſaint Pierre, que marchoit la quatriéme & derniere troupe. Camille en étoit le Chef. Fier de ſe trouver à cette ſainte entrepriſe, il ſe promettoit bien d'égaler la gloire de ſes ayeux. Il ſe flattoit du moins de faire conoître, que ſi dans la diſcipline militaire, les anciens Romains ont ſurpaſſé leurs deſcendans, ceux-cy ne ſont point inferieurs en courage à leurs ancêtres.

La revûë generale de l'armée étant faite & toutes les troupes s'étant trouvées en bon état; Godeffroy fit venir les principaux Capitaines & leur dit, qu'il falloit ſe tenir prêts à marcher le jour ſuivant, afin d'aller inveſtir la Ville ſainte pendant que les ennemis s'y attendoient le moins; qu'on devoit donc ſe diſpoſer à partir, ſe preparer au combat, & s'attendre à la victoire. L'aſſurance avec laquelle il leur parla redoubla leur ardeur: ils voudroient déja être au lendemain, ils ſont dans l'impatience de voir lever l'Aurore.

Cependant le ſage General n'étoit pas ſans inquiétude, quoiqu'il n'en fit rien paroître; il avoit eu avis que le Soudan d'Egypte s'étoit mis en marche, & qu'il s'avançoit vers Gaza, place forte, & très-propre à lui donner entrée dans la Paleſtine. Il s'atendoit bien que ce Prince entreprenant ne ſe tiendroit pas dans l'inaction, & qu'il auroit bien-tôt ſur les bras toutes les forces de l'Egypte. C'eſt pourquoi faiſant vénir Henri, en qui il avoit beaucoup de confiance, il lui ordonna de s'embarquer promtement ſur un bâtiment leger, & d'aller à Conſtantinople. Un homme, lui dit-il, de qui je ne reçois point d'avis incertains, m'a fait ſçavoir que le fils du Roi de Danemark, jeune Prince d'un grand courage, amenoit à notre ſecours une armée de ces regions voiſines du Pole, & qu'il étoit prêt d'ariver ſur les terres de l'Empire Grec : Je crains l'eſprit fourbe & artificieux de Comnene; il mettra tout en uſage pour engager le Prince Danois à s'en retourner, ou du moins à porter ſes efforts de quelque côté fort éloigné de nous. Diſpoſez donc ce Prince à nous venir

joindre inceſſamment. Repréſentés-lui que ſon propre interêt le demande, & que dans la circonſtance préſente, le retardement ne lui feroit point honneur. Mais, ajoûta-t-il, ne revenés point avec lui, il eſt à propos que vous reſtiés auprès de l'Empereur, pour preſſer le ſecours qu'il nous a ſouvent promis, & que le traité qu'il a fait avec nous l'engage à nous donner. Henri après avoir reçû les lettres & les ordres ſecrets de ſon General, prit congé de lui. Son départ calma un peu les inquietudes de Godeffroy.

Le ſon des trompetes & des tambours ſe fit entendre le lendemain matin dans le camp. A ce ſignal toutes les troupes avec une ardeur pleine d'allegreſſe ſe diſpoſent à partir : tous les Soldats s'animent les uns & les autres. Après une ſechereſſe brulante, jamais le bruit du tonerre qui annonce une pluie prochaine, n'a été ſi agreable aux mortels languiſſants, que le fut alors à ces troupes courageuſes le ſon des inſtrumens de guerre. Chacun s'équipe & ſe couvre de ſes armes, chacun ſe range ſous les ordres de ſon Capitaine. L'armée étant aſſemblée, toutes les enſeignes

furent déploiées pour se mettre en marche ; on en remarquoit une entre autres grande & magnifique, c'étoit l'enseigne generale où brilloit une Croix triomphante : à mesure que le soleil s'avançant dans sa course devenoit plus éclatant, ses raions qui frappoient avec plus de force les armes des Soldats, en faisoient sortir plus d'étincelles : l'air paroissoit en feu, & le bruit du fer agité retentissoit au loin dans la campagne.

Gódeffroy ne manqua pas, en Capitaine experimenté, d'envoyer une troupe de Cavaliers reconoître le païs ; il eut soin de faire preceder l'armée d'un bon nombre de Pioniers pour aplanir les chemins, combler les fossez, & ouvrir des passages aux endroits difficiles. Mais il n'y avoit ni ennemis en campagne, ni muraille entourée de fossez, ni torrent, ni forêt qui pût retarder la marche des Chrétiens : rien n'étoit capable de rallentir leur ardeur.

Tel est le Prince des fleuves, lors qu'ayant enflé ses eaux, il sort de son lit & se repand dans les plaines ; il n'y a point de barriere qu'on puisse alors oposer à sa vehemence. Le Roi

de Tripoli étoit le ſeul qui eut pû mettre obſtacle à la marche de l'armée, mais il n'oſa ſe declarer contre les Chrétiens ; il leur laiſſa le paſſage libre ſur ſes terres, & ſe renfermant dans de fortes murailles avec ſes troupes & ſes tréſors, il leur envoya des preſens pour obtenir d'eux les conditions qu'ils voulurent lui impoſer.

Du mont Seir peu éloigné de la ville ſainte, & d'où l'on découvre tout le pays, il deſcendit une multitude de Fideles, aportant à l'armée toutes ſortes de rafraîchiſſemens. La joye qu'ils avoient de voir leurs freres étoit peinte ſur leur viſage, elle éclatoit dans leurs diſcours, & ils témoignoient en même tems leur ſurpriſe à la vûë des armes étrangeres qui leur étoient inconnuës. Godeffroy leur demanda, & obtint d'eux des guides ſûrs pour conduire l'armée. On ne s'écarta point des bords de la mer, afin que la flote Chrétiene, qui étoit le long de ſes côtes, put fournir au camp toutes les proviſions neceſſaires. Il en étoit abondamment pourvû, Crete, Chio, toutes les Iſles de la Grece lui prodiguoient à l'envie leurs vendanges &

leurs moiſſons. Par la ſuperiorité du nombre de leurs vaiſſeaux, les Chrétiens étoient alors les maîtres de la mer; car outre les flotes que les Venitiens & les Genois avoient armées, la France, l'Angleterre, la Holande, la Sicile en avoient encore équipé d'autres; de ſorte que toutes ces forces maritimes concourant au même deſſein, après s'être muni de tout ce qui pouvoit être neceſſaire aux troupes de terre, s'étoient renduës ſur les côtes de la Paleſtine, ſans aucun empêchement de la part des Infideles.

Deja la Renommée qui publie également le menſonge & la verité, avoit répandu le bruit que l'armée Chrétiéne s'étoit miſe en marche, & qu'elle ne trouvoit aucun obſtacle en ſon chemin. Elle avoit anoncé quelles étoient ſes forces, elle en détailloit le nombre, elle vantoit en particulier la valeur de ſes plus illuſtres guerriers, elle en diſoit le nom, elle racontoit leurs exploits, & par ces bruits effroïants, elle avoit jetté la conſternation dans l'ame des uſurpateurs de la Cité ſainte. Souvent le mal qu'on craint paroît plus inſuportable que celui qu'on ſent. Dans la ville & aux

environs, les Sarazins étoient dans une inquiétude continuelle : toûjours atentifs à ce qui se debitoit sur cette guerre terrible dont ils étoient menacés, tout ce qu'ils entendoient dire entretenoit & redoubloit leurs alarmes. Mais le Prince qui regnoit alors dans Jerusalem étoit encore plus troublé & plus agité. Il se nommoit Aladin, homme naturelement cruel, quoi que l'âge avancé où il étoit eut un peu adouci sa ferocité. Il s'étoit emparé depuis peu de ce Roiaume, qu'il gouvernoit avec une defiance & des soupçons perpetuels. Dès qu'il eût appris le dessein qu'avoient les Chrétiens de le venir assieger, à cette défiance qu'il avoit de ses propres sujets, se joignit la crainte des ennemis qui le venoient attaquer.

Partie du Peuple de Jerusalem adoroit Jesus-Christ, partie suivoit la loi de Mahomet; & ceux-ci surpassoient en nombre les premiers. Aladin s'étant rendu maître de la Ville, pour favoriser ceux de sa secte, il les avoit entierement exemtés de charges & d'impôts, & en avoit accablé les Chrétiens; il ne pouvoit donc que leur être odieux : ainsi ses agitations

& ses inquiétudes ayant redoublé dans cette conjoncture, son esprit s'étoit aigri ; sa cruauté naturele, que l'âge n'avoit pas éteinte, s'étoit réveillée ; il devint plus que jamais alteré de sang. Tel un serpent que le froid a engourdi, reprend aux aproches de l'Eté son naturel dangereux. Tel un lion domestique, sitôt qu'on l'offense, redevient furieux & terrible. Je vois, disoit le Tiran, la joie peinte dans les yeux de cette troupe Infidele ; ils sont les seuls que le commun malheur ne touche point, le danger qui nous menace a des charmes pour eux. Peut-être même que les perfides roulent dans leur tête de pernicieux desseins ; peut-être qu'ils conspirent contre ma vie, ou qu'ils songent aux moyens d'introduire dans la place nos ennemis qu'ils regardent comme leurs freres. Mais je previendrai leurs complots ; les traîtres périront tous avant que de voir le succès de leur perfidie, je ne ferai grace à aucun d'eux ; les enfans mêmes entre les bras de leurs meres ne seront pas épargnez : leurs maisons & leurs Temples embrasés leur serviront de tombeaux, & leurs Prêtres seront les pre-

mieres victimes que choisira ma vangeance.

Ainsi menaçoit le Tiran. Il n'éxecuta pas neanmoins ce que lui suggeroit sa fureur, mais ce ne fut pas la pitié qui l'en empêcha : un sentiment plus fort le retint ; il eut peur de s'ôter, par cette inhumanité, tout moien de de traiter avec les Chrétiens qui venoient l'ataquer, il craignit de s'en faire par là des ennemis irreconciliables ; il reprima donc sa rage, ou plûtôt il songea à l'exercer d'une autre maniere. Il fit reduire en cendres tous les villages, & toutes les maisons des environs de la Cité sainte ; il fit détruire & arracher les arbres fruitiers, & generalement tout ce que la terre produit, afin que les assiegeans ne trouvassent ni à se loger ni à se nourrir, il troubla l'eau des fontaines & des ruisseaux ; & par une précaution barbare, le poison qu'il fit mêler aux ondes pures en rendit l'usage mortel. Il ne negligea rien de ce qui pouvoit contribuer à la defense de la Ville, elle étoit très-forte de trois côtez ; celui du Nord étoit un peu plus foible, il le fortifia par de hautes & épaisses murailles, & fit entrer ensuite

dans la place de nombreuses troupes, tant de ses propres sujets, que d'étrangers qu'il avoit pris à son service.

❉✤✤✤✤✤✤✤ ✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤ ✤✤✤✤✤✤❉

CHANT II.

PENDANT que le Roi de Jerusalem se prepare à la guerre, Ismen un jour se presente devant lui; Ismen dont la voix se peut faire entendre au fond des tombeaux, & ranimer quand il lui plaît la cendre des morts; Ismen qui par la force de ses charmes, fait pâlir le Monarque des Enfers jusque sur son trône, & dispose à son gré des demons comme s'ils étoint ses esclaves. Ce Magicien adoroit autrefois J. C. il suit à present la Loi de Mahomet; mais n'aïant pû oublier entierement son premier culte, on lui voit souvent faire un usage impie, & un mélange profane de deux Religions qu'il n'a jamais bien connuës. Ayant donc quitté les cavernes, où, loin des mortels, il exerce son art execrable, il vient dans le commun danger trouver son Roi, pour joindre à l'injustice de ce mechant Prince, les conseils d'un homme encore plus méchant.

Seigneur, lui dit-il, l'armée victorieuse arrive à nos portes. Faisons de notre côté ce qui convient à des hommes courageux : le Ciel & la terre favoriseront nos efforts. Vous remplissez également les devoirs d'un grand Roi & ceux d'un bon General. Votre prévoiance a pourvû à tout ; & si l'exemple du Prince sert ici de modele aux sujets, cette terre va servir de sepulture à vos ennemis.

Je viens, Seigneur, pour partager autant qu'il est en moi, les périls & les peines avec vous. Ce qu'on peut atendre d'un âge extrêmement avancé, ce sont des conseils, je vous offre les miens, avec tous les secours que je puis tirer de mon art. Je forcerai les esprits rebelles, qui furent autrefois chassez du Ciel, à seconder nos desseins : voici de quelle maniere je pretends m'y prendre, & par où je veux commencer. Il y a dans le Temple des Chrétiens un Autel secret, où est reservée l'Image de celle qu'ils regardent comme leur Déesse & la Mere de leur Dieu. Cette Image est couverte d'un voile, une lampe ardente brule perpetuélement devant elle, & l'on voit tout au tour un grand

nombre de témoignages de la credulité Chrétiéne, dans les tableaux de voeux qui lui ſont conſacrés. Je pretends donc que cette Image étant enlevée du lieu où elle eſt, vous la portiés de votre main dans notre principale Moſquée. J'emploierai enſuite des charmes ſi puiſſans, qu'elle deviendra pour cette Ville un gage aſſuré de ſa défenſe. Tant que nous aurons l'Image en notre puiſſance, la profondeur de mon art vous repond de la victoire & de la durée de votre Empire.

Il dit, & perſuada. Auſſi-tôt le Roi courut avec impatience à la maiſon du Seigneur, il y arracha des mains des Prêtres l'Image ſacrée, & la porta dans ſon Temple, ce Temple malheureux où les prieres qu'on offre à Dieu ne font que l'irriter. C'eſt dans ce lieu impur que la ſainte Image fut placée, c'eſt là que ce Magicien exerça ſur elle les plus horribles profanations: Mais le lendemain matin celui qui avoit ſoin de la Moſquée vit avec étonement que l'Image n'étoit plus au lieu où elle avoit été miſe: il la chercha en vain par tout, & ne la trouvant point, il alla ſur le champ rendre compte au

Roi de ce qui venoit d'arriver. A cette nouvelle Aladin fut saisi d'une extrême colere, il ne douta pas un moment que quelqu'un des Fideles ne fut l'auteur de cette action; soit qu'en effet quelque Chrétien y ait eû part, soit que les Anges irritez n'ayent pû souffrir de voir l'Image de leur Reine placée dans un lieu si indigne; il est encore incertain si cela se passa d'une maniere naturele ou miraculeuse: la pieté neanmoins nous porte à croire que le zele des Anges l'emporta dans cette occasion sur celui des hommes, & que c'est à eux qu'il en faut attribuer l'honneur.

Cependant le Roi fit faire une perquisition rigoureuse de l'Image enlevée: toutes les Eglises de Chrétiens, toutes leurs maisons furent exactement visitées; il promit de grandes recompenses à celui qui découvriroit le vol, & menaça de peines terribles quiconque le recéleroit. Le Magicien de son côté n'oublia rien pour s'éclaircir de la verité: mais ses conjurations, & les menaces du Roi furent également infructueuses; à la honte de l'autorité roiale & de l'art magique, rien ne se découvrit. Alors Ala-

din qui continuoit toûjours à ſoupçoner les Chrétiens, entra dans une vraie fureur contre eux ; ſa fureur devint bien-tôt une rage, il ne garda plus aucunes meſures, & jura de ſe venger cruelement. L'inſolent qui a oſé me braver, dit-il, n'échapera pas à mon couroux, il périra ; & c'eſt dans la perte commune de tous ceux de ſa ſecte qu'il va trouver la ſienne. Pour que le criminel ne puiſſe échaper, il faut que l'innocent périſſe. Que dis-je, l'innocent ? Y en a-t'il un ſeul parmi eux qui le ſoit ? Ne ſont-ils pas tous nos ennemis declarés ? Ne leur cherchons point d'autre crime, ils meritent tous la mort : allons mes fidelles ſujets, armés-vous du fer & du feu pour les détruire, frapez, brulez, exterminez.

Ainſi parla le Tiran furieux, l'Arreſt qu'il venoit de prononcer fut bien-tôt divulgué ; il parvint incontinent aux oreilles des Chrétiens. Ce coup les frapa & les étourdit : la crainte d'une mort prochaine ſaiſit tellement leurs eſprits, qu'ils reſterent privés de tout ſentiment. Ils n'emploierent ni excuſes, ni prieres pour ſe garantir d'un mal qui les accabloit

d'avance. Mais ces infortunés que la foiblesse retenoit dans l'inaction, trouverent du secours, d'où ils en devoient le moins attendre.

Il y avoit parmi eux une jeune fille d'une ame grande, & d'un coeur vraiment genereux ; sa beauté étoit parfaite, mais peu touchée de cet avantage, elle ne s'en soucioit qu'autant qu'une vertu severe le peut permetre. Ce qui augmentoit son merite, c'est qu'elle le cachoit avec soin dans l'obscurité de sa maison : craignant les louanges, fuiant les adorateurs, & se derobant scrupuleusement aux regards des hommes. Mais une beauté rare peut-elle être éternelement inconuë ? Amour tu ne le permis pas, tu la decouvris aux yeux d'un jeune homme dont tu enflammas le coeur. Quelquefois l'amour est aveugle, quelquefois c'est un Argus ; souvent il a les yeux bandez & souvent sa vûë penetre jusqu'aux lieux les plus retirés ; il fait que les beautez les plus soigneuses de se cacher ne peuvent échaper aux regards curieux des mortels. Cette jeune fille se nommoit Sophronie : Olinde est le nom de son amant ; ils étoient l'un & l'autre de

même païs & de même religion. Celui-ci avoit autant de modeſtie & de retenuë, que ſa Maîtreſſe avoit de beauté. Il avoit des deſirs ; mais peu d'eſperance, & il ne demandoit rien. Sa paſſion n'étoit point connuë de celle qui la cauſoit, ſoit qu'il n'eût oſé la declarer, ſoit qu'il n'en eut point trouvé l'occaſion. Elle de ſon côté, ou ne l'avoit point vû, ou n'avoit point fait attention à ſes ſoupirs, ou les avoit mepriſez ; ainſi le malheureux Olinde avoit aimé juſqu'alors ou ſans être vû de ſa maîtreſſe, ou ſans en être connu, ou ſans qu'elle eût daigné répondre à ſon amour.

Dès que Sophronie eut appris l'Arrêt cruel qui condamnoit tous les Chrétiens à la mort, elle forma le deſſein de ſauver ſes freres ; ſon eſprit courageux lui en ſuggera d'abord un moien ; ſa pudeur s'y oppoſa quelque temps ; mais enfin le courage l'emporta, ou plûtôt elle ſçut allier la pudeur avec un courage rempli de bienſeance. Elle ſort donc ſeule, contre ſon ordinaire, ſans affectation, ni de cacher ni de montrer ſa beauté. Elle marche les yeux baiſſés, & couverte d'un voile, avec une contenance dou-



ce & aſſurée. Il eut été difficile de juger s'il y avoit de la parure ou du negligé dans ſa perſonne, de l'art ou du naturel dans ſon maintien. Cette negligence étoit une artifice de la nature & de l'amour pour la faire paroître plus aimable, & le ciel autoriſoit cet innocent artifice. Attirant les yeux de tout le monde, elle continue ſon chemin ſans regarder perſonne, & elle arrive enfin devant le Roi. La colere qu'elle remarque ſur le viſage de ce Prince ne l'intimide point; elle ſoutient avec fermeté ſes regards terribles, & lui parle en ces termes. Seigneur, ſuſpendez un inſtant votre couroux, retenés la fureur de votre peuple: Je viens vous decouvrir, je viens remettre entre vos mains le coupable que vous cherchez, & qui vous a ſi cruellement offenſé.

A la vûe de cette beauté courageuſe Aladin fut d'abord frappé, il reprima ſa colere & adoucit ſes regards. S'il avoit eû une ame moins dure, & Sophronie un air moins ſevere, il auroit été touché d'amour pour elle; mais une ſevere beauté eſt peu propre à atendrir un cœur farouche; c'eſt l'envie de plaire, ce ſont

les manieres pleines d'attraits qui font naître l'amour. Il n'y eût donc dans le Roi qu'un mouvement de surprise & de curiosité. Racontez-moi ce que vous sçavez, lui dit-il, je vais donner ordre qu'on ne fasse aucun mal aux Chrétiens. Alors elle poursuivit de cette sorte. Vous voyez le criminel devant vous, Seigneur. C'est ma main qui a fait le coup: c'est moi qui ai enlevé l'Image; je suis celle que vous cherchez & la seule que vous devez punir. Ainsi cette genereuse fille se devoüa pour le salut de ses freres. O mensonge heroïque, qu'elle est la verité qu'on puisse te comparer? le Roi retenant la colere que ce discours excitoit en lui, dit à Sophronie. Il faut que je sache qui vous a conseillé, qui vous a aidé dans cette entreprise. Je n'en ai point voulu partager la gloire avec persone, reprit-elle, seule j'en ai conçu le dessein, je l'ai seule executé. Ce sera donc sur toi seule, s'écria le Tiran, que tombera ma vengeance. Il est juste, dit la fille sans s'émouvoir, qu'aiant eû tout l'honneur de l'action, j'en reçoive seule la récompense. Mais ajoûta le Roi, dont le couroux s'al-

lumoit de plus en plus, où as tu caché cette Image, que tu as derobée ? Je ne l'ai point cachée, lui répondit-elle, je l'ai brûlée, & j'ai eû raiſon de le faire ; puiſque par ce moyen elle ne ſera plus expoſée aux profanations des impies. Mais, Seigneur, continua Sophronie, ou vous voulez avoir l'Image, ou vous voulez conoître celui qui l'a derobée : voici le coupable, il eſt devant vos yeux ; pour l'Image vous ne la verrez jamais : cependant l'action que j'ai faite n'eſt point un vol : j'ai pû legitimement reprendre ce que vous nous aviez enlevé avec la derniere injuſtice. A ces mots la colere du Tiran éclata, la fureur s'empara de ſon eſprit. Genereuſe fille, n'eſpere plus de pardon : ta vertu, ton courage, ton ame noble & grande, ne peuvent te garantir. En vain l'amour prétend te faire un bouclier des charmes de ta beauté. Le Roi barbare la condamne impitoiablement à perir dans les flammes. Sophronie eſt arrêtée dans le moment. Déja on lui a arraché ſon voile, & on l'a depouillée de la chaſte robe qui la couvre. Déja ſes mains delicates ſont ſerrées de liens cruels.

Elle garde un profond silence : son courage n'est point ébranlé, mais les roses de son tein qui perdirent un peu de leur éclat ordinaire, firent juger que sa grande ame ne put s'exemter de ressentir alors un leger trouble.

Cependant le bruit de cette avanture se répand par toute la Ville, le peuple accourt en foule sur la place, Olinde y vient aussi ; il est instruit de l'action, mais il ignore encore le nom de l'Heroine, & son amour lui donne de l'inquietude. Il arrive donc & reconoît sa Maîtresse ; il la voit entre les mains des cruels executeurs avec l'air d'une persone qui vient d'être condamnée, mais qui n'est nullement criminele. Dans l'instant il fend la presse, il s'aproche du Roi, & s'écrie. Cette fille n'est point coupable du vol, c'est folie à elle de s'en vanter. Une femme seule oseroit-elle former un pareil dessein ? Le pouroit-elle executer ? Comment est-ce qu'elle a fait pour tromper les Gardes ? Qu'elle dise comment elle a pû enlever l'image du lieu où elle étoit si sûrement renfermée. C'est moi, Seigneur, c'est moi qui l'ai derobée. O pouvoir de l'amour dans un amant



même qui n'eſt pas aimé ? Le jeune homme ajoûte enſuite, je ſuis entré la nuit par une des fenêtres de la Moſquée, je me ſuis fait un chemin impratiquable à tout autre. Comme je ſuis l'auteur de l'action, il eſt juſte que j'en ſouffre la peine; que Sophronie ne vienne donc pas m'enlever un châtiment qui m'eſt dû. C'eſt moi qui dois porter les fers dont elle eſt chargée; c'eſt pour moi que ce bucher s'aprête, & que cette flamme s'allume.

Sophronie alors levant les yeux, jetta ſur Olinde un regard plein de douceur, & lui dit : Que pretens-tu faire innocent malheureux ? Quel eſt ton deſſein ? Quelle fureur te guide & t'entraine ? Ne me crois-tu donc pas aſſez de courage pour ſoutenir la colere d'un homme ? Sache que je puis braver auſſi bien que toi tout ce que la mort a de plus terrible. Ces paroles ne font point changer Olinde, il perſiſte dans ſa reſolution. O ſpectacle charmant où l'on voit l'amour & la magnanimité diſputer la victoire, où la mort doit être le prix du vainqueur, & la vie la peine du vaincu ? Mais la colere du Roi redouble d'autant

plus que Sophronie & ſon amant font paroître de conſtance à s'accuſer eux-mêmes : il croit que leur fermeté le deshonore : le mépris qu'ils témoignent de la mort, lui paroît une inſulte. Eh bien, dit-il en furie, il faut les croire tous deux, l'un & l'autre obtiendra ce qu'il demande & dans le moment il donne ordre aux miniſtres de ſa vengeance de ſaiſir Olinde.

Le jeune homme eſt incontinent chargé de fers. Il eſt enſuite lié à un même poteau avec ſa maitreſſe : Sophronie & lui y ſont attachez dos à dos, & ils ne peuvent ſe voir. Le bucher ſe dreſſe autour d'eux, la flâmme étoit prête à l'embraſer, lorſque le malheureux amant ne pouvant retenir ſes ſanglots, adreſſe ces plaintes douloureuſes à la compagne de ſon ſuplice. Voici donc belle Sophronie les liens qui devoient un jour nous unir : voilà la flamme qui devoit embraſer nos cœurs d'une ardeur mutuelle. L'amour helas ! m'avoit fait eſperer une autre flamme & d'autres nœuds ; mais le deſtin Barbare nous reſervoit ceux-ci. Une conſolation du moins me reſte dans mon malheur, c'eſt que n'aiant pu paſſer ma vie a-

vec vous, je vous tiendrai compagnie dans la mort cruelle qui vous eſt preparée. Non, Sophronie, il n'i a que votre ſort rigoureux qui m'afflige ; le mien eſt digne d'envie puiſque je meurs à côté de vous. Mais que la mort me paroîtroit douce, que mon ſuplice auroit de charmes, s'il m'étoit permis de finir ma vie, attaché bouche à bouche avec vous, afin que venant à pouſſer en même temps notre dernier ſoupir, nous puſſions faire enſemble un tendre échange de nos ames.

Ainſi ſe plaignoit cet amant infortuné. Sa maitreſſe alors le reprenant avec douceur, lui parla de cette maniere. L'état où nous ſommes préſentement l'un & l'autre demande de vous, cher ami, d'autres penſées & d'autres plaintes. Occupez-vous du Seigneur que vous avez offenſé, implorés ſa miſéricorde, ſongez à vous rendre digne de la recompenſe qu'il promet à ſes ſerviteurs. Souffrez la mort pour ſon ſaint nom, & que cette penſée ſeule vous faſſe trouver de la douceur dans votre ſuplice ; élevez les yeux vers le Ciel, conſiderés-en la beauté : contemplez ce ſoleil brillant qui

qui ſemble nous inviter à nous élancer vers lui.

La multitude des Infideles qui aſſiſtoient à ce triſte ſpectacle, ne put alors retenir ſes pleurs : les Chrétiens en verſoient auſſi, mais en ſecret. Une émotion inconnuë ſe fit même ſentir au cœur farouche d'Aladin : il s'en aperçut ; mais voulant demeurer inflexible, il tourna la vûe d'un autre côté, & ſe retira. Dans cette afliction generale tu conſervas ſeule de la fermeté, magnanime Sophronie, tout un peuple eſt atendri ſur toi, tu paroît ſeule inſenſible à ce qui te regarde.

Nos deux amans étoient reduits à cette extremité, lorſqu'on vit arriver ſur la place un guerrier de haute aparence. Ses armes & ſon habit étranger font voir qu'il vient d'un païs éloigné. Le Tigre qu'il porte pour cimier ſur ſon caſque atire tous les regards : c'eſt l'enſeigne fameuſe à laquelle Clorinde ſe faiſoit ordinairement reconoître dans les combats. Chacun crut donc que c'étoit cette illuſtre guerriere ; & en effet c'étoit elle-même. Dès l'âge le plus tendre aiant conçu du mepris pour tous les

amusemensdes femmes, la fiere Clorinde ne daigna jamais ocuper ses mains superbes de l'aiguille & du fuseau. Fuiant le sejour des villes, & l'air de mollesse qu'on y respire, elle habita toûjours les forêts & les campagnes: ce n'est pas dans les lieux sauvages que la pudeur court le plus de risque. La fierté étoit peinte sur son visage. Elle ne l'ignoroit pas, cette fille altiere se plaisoit à inspirer la terreur. Dans sa premiere jeunesse elle s'ocupa à dompter un coursier fougueux, à manier l'épée & la lance, à endurcir ses membres à la course, à la lutte, & à tous les exercices qui peuvent rendre le corps vigoureux.

La chasse des Lions & des Ours devint ensuite son amusement ordinaire. Enfin elle s'adonna au metier des armes, & se rendit une guerriere redoutable. Dans les forêts, les animaux feroces la prenoient pour un homme d'un courage intrepide; & dans les combats, les hommes la regardoient comme un Lion terrible. Elle arrivoit alors du fond de la Perse, en intention de faire sentir aux Chrétiens la force de son bras; & déja plus d'une fois elle avoit couvert la terre

de leurs corps & teint les rivieres de leur ſang.

Le premier objet qui s'offrit à ſes yeux fut l'appareil du ſuplice des deux malheureuſes victimes ; curieuſe de voir de plus près, & d'aprendre le ſujet de leur châtiment, elle pouſſe ſon cheval vers le bucher. Le peuple lui fait place, enſuite elle obſerve que des deux criminels l'un gemit & l'autre garde le ſilence, que le ſexe le plus foible eſt celui qui témoigne en cette ocaſion le plus de courage. Elle remarque neanmoins, que le jeune homme ſe plaint, mais d'une maniere à faire conoître que ſon malheur particulier n'eſt pas ce qui l'ocupe le plus ; pendant que la jeune fille, ayant les yeux élevez vers le Ciel, ſemble avant que de mourir, être déja detachée de la terre. Clorinde eſt atendrie, elle laiſſe échaper quelques larmes, cependant elle s'intereſſe d'avantage pour celle qui paroît le moins afligée, le ſilence de celle-ci la touche plus que les plaintes de l'autre. Voulant donc s'inſtruire de tout, elle s'adreſſe à un homme d'un âge déja avancé, & lui dit. Aprenés-moi, je vous prie, qui ſont ces

infortunez, quel crime ils ont commis, & si c'est leur malheur ou leur faute qui les a conduit à cet état déplorable. Cet homme la satisfit sur le champ. Clorinde comprit aisément l'innocence de l'un & de l'autre, leur sort la toucha, & elle resolut aussi-tôt d'empêcher, ou par priere ou par force, que ces deux amans genereux ne périssent.

Elle accourt promptement au bûcher, en fait éteindre le feu qui commençoit à s'allumer, & dit aux executeurs: Qu'aucun de vous ne songe à poursuivre cette entreprise, jusqu'à ce que j'aie parlé au Roi, je vous garantis qu'on ne vous fera point un crime de ce retardement. Son air majestueux & terrible les intimide, ils lui obéïssent, & du même pas elle va chercher le Roi; elle le trouva bien-tôt qui venoit au devant d'elle. Seigneur, lui dit la guerriere, je suis Clorinde, ce nom ne vous est peut-être pas inconnuë; je viens ici pour défendre notre Religion, & pour soûtenir votre couronne: Soit qu'il s'agisse d'emploier mon bras pour vous dans l'enceinte de ces murs, ou de combatre à la campagne, vous n'avés

qu'à commander: quoiqu'il vous plaiſe de m'ordonner, vous me voiés prête à l'executer; je ne crains point les entrepriſes les plus dificiles, & ne dedaigne pas les plus aiſées.

Elle dit, & le Roi lui repond de cette ſorte: Illuſtre fille, il n'i a point de lieu ſi reculé dans le monde, où la gloire de votre nom ne ſoit parvenuë: quel bonheur pour moi de vous voir aujourd'hui joindre votre redoutable épée à nos armes? Mon cœur eſt preſentement inacceſſible à la crainte; une armée entiere me donneroit moins d'aſſurance, que le ſecours de votre bras. J'ai deja impatience de voir Godeffroy campé devant nos murailles. Clorinde ne recevra point ici d'ordres de perſone, & tout le monde en recevra d'elle; tous nos Guerriers ſe feront un devoir & un honneur de lui obéir.

La Guerriere aiant repondu avec modeſtie aux loüanges que le Roi lui donnoit, elle ajouta: Il vous paroîtra peut-être un peu étrange, Seigneur, que je vous demande une récompenſe avant que de vous avoir rendu aucun ſervice, mais votre generoſité me donne de la confiance.

Je vous ſuplie donc par ces ſervices que j'ai deſſein de vous rendre, d'accorder la liberté aux deux malheureux que vous avés condamné ; s'ils ſont criminels, c'eſt leur grace que je vous demande ; & s'ils ſont innocens, je vous demande juſtice pour eux : mais il n'eſt pas queſtion de vous alleguer ici les preuves de leur innocence. Je vous dirai ſeulement, Seigneur, que malgré l'opinion generale qui attribue aux Chrétiens l'enlevement de l'Image, je penſe diferemment, & crois être bien fondée dans mon ſentiment. Il me paroît que le conſeil du Magicien a bleſſé la sainteté de notre Religion ; il nous eſt defendu, comme vous ſçavés, de mettre aucune Idole dans nos Temples, & à plus forte raiſon d'y placer les Idoles d'une ſecte étrangere. C'eſt le grand Prophete, ſans doute, qui eſt l'auteur de l'action : il n'a pû ſouffrir qu'on ſoüillât la pureté de nos Temples, c'eſt à lui ſeul qu'il faut attribuer le miracle de cet enlevement. Qu'Iſmen exerce à ſon gré l'art magique : laiſſons-lui emploier les enchantemens & l'artifice, ce ſont ces armes. Pour nous, Seigneur, qui ſom-

mes guerriers, emploions la valeur; c'eſt ſur notre épée ſeule qu'il faut fonder notre eſpoir.

Quoique le Roi irrité s'appaiſât dificilement, ce Prince voulant neanmoins ſe rendre agréable à Clorinde, & étant d'ailleurs émû par ſes raiſons, il lui dit: valeureuſe guerriere, on ne refuſe rien à une perſone de votre merite. Que ces malheureux vivent, & qu'ils ſoient mis en liberté: Soit juſtice en moi, ſoit clemence, s'ils ſont innocens, je leur rends la vie qu'ils n'ont pas merité de perdre; & s'ils ſont criminels, je leur fais grace en votre faveur. C'eſt ainſi que furent delivrez ces deux amans genereux. Olinde qui avoit donné une ſi forte preuve de ſon amour, toucha le cœur de ſa maîtreſſe; non ſeulement il en fut aimé, mais il devint ſon époux. Du bucher ils allerent enſemble au lit nuptial; la belle Sophronie conſentit ſans peine à paſſer ſa vie avec un amant qui avoit voulu mourir avec elle.

Mais le tiran ſoupçonneux croiant qu'il y auroit du danger à garder dans ſon empire une vertu ſi rare, donna ordre à ces deux époux de ſortir ſur

le champ de la Ville, & des terres de ſon obéïſſance; il voulut même que tous les Chrétiens fuſſent compris dans ce cruel banniſſement. On vit donc alors parmi les Fideles une triſte & dure ſeparation; car Aladin ne bannit que les hommes faits, il retint les femmes & les enfans, de qui il n'avoit rien à craindre, & il les retint comme des gages de la fidelité de leurs époux & de leurs peres. Partie de ces malheureux errerent à l'aventure, partie ſe laiſſant aller au deſeſpoir, étoufferent les ſentimens de la nature, & ſe revolterent ouvertement contre le Tiran. Ceux-ci allerent ſe joindre à l'armée Chrétienne, au moment qu'elle entroit dans Emaüs: c'eſt une petite ville qui n'eſt diſtante de Jeruſalem que d'environ trois heures de chemin. Les Chrétiens reçûrent leurs freres avec joie, le traitement qu'on venoit de leur faire les indigna, ils ſentirent redoubler leur impatience. Cependant comme le jour commençoit à être ſur ſon declin, le General ne permit pas que l'armée allât plus avant, il la fit camper en ce lieu.

Les tentes venoient d'être dreſſées,

& le soleil étoit sur le point de se précipiter dans l'Ocean, lorsqu'on vit arriver dans le camp deux Seigneurs étrangers qui avoient avec eux une suite nombreuse, on jugea à leur air qu'ils venoient avec des sentimens de paix ; & en effet, c'étoit des Ambassadeurs que le Soudan d'Egipte envoioit à Godeffroy : l'un des deux étoit Alete, homme de basse naissance, mais qu'une éloquence douce, flateuse, insinuante, avoit fait parvenir aux premiers honneurs de la Cour. C'estoit un esprit souple, dissimulé, artificieux, & qui possedoit parfaitement l'art de donner sous l'apparence de loüanges, des blâmes à ceux qu'il vouloit perdre. L'autre étoit le Circassien Argant, qui d'un païs éloigné s'étoit venu rendre auprès du Soudan. Sa rare valeur l'avoit fait élever par ce Prince aux plus hauts emplois de la guerre ; au reste il étoit violent, cruel, impitoiable, méprisant également toutes les Religions, & faisant dépendre de son épée seule la raison & l'équité.

Ces Ambassadeurs aiant été admis à l'audience, ils trouverent Godeffroy vêtu simplement, & assis familie-

rement parmis ſes Capitaines. Le vrai merite n'a pas beſoin d'une pompe exterieure pour ſe ſoûtenir, il eſt à lui-même ſon plus grand ornement. Argant aborda le General avec peu de demonſtration de civilité, & à la façon d'un homme qui dedaigne & mepriſe les ceremonies. Pour Alete, il porta la main droite à ſa poitrine, baiſſa les yeux à terre, s'inclina profondement, & obſerva exactement en cette occaſion l'uſage de ſon païs; un fleuve de miel ſortit enſuite de ſa bouche éloquente; & comme les Chrétiens avoient appris la langue Sirienne, tout le monde entendit ſon diſcours. Il adreſſa donc ces paroles à Godeffroy.

Digne Chef de ces Heros, qui par une valeur étonnante, ſoutenuë de votre exemple & de vos conſeils, ont remporté tant de victoires & conquis tant de Provinces; la gloire de votre nom eſt parvenuë juſqu'à nous, elle vole même juſqu'aux extremités du monde. La renommée a publié dans l'Egipte vos glorieux exploits, il n'y a perſone qui n'en parle avec ſurpriſe & admiration; mais je puis dire que le Roi mon Maître en parle avec

admiration & avec plaiſir. Ce grand Prince aime la valeur & le courage; ce qui excite dans les autres la crainte & l'envie, produit en lui l'amour & l'eſtime. Pouſſé par ces nobles ſentimens il nous envoie vers vous, Seigneur, pour vous demander votre amitié de ſa part, & pour vous offrir la ſienne; ſans égard à la difference de nos Religions, il pretend que la vertu ſeule ſoit le nœud de l'alliance qu'il veut contracter avec vous.

Mais aiant appris le deſſein que vous avés d'ataquer un Roi ſon ami & ſon Allié, il a voulu avant toutes choſes vous faire connoître par nous ſes intentions, & quelles ſont les conditions auſquelles il deſire votre alliance & votre amitié. Il ſouhaiteroit Seigneur, que content des conquêtes que vous avés faites, vous ne portaſſiés point la guerre dans la Judée, ni dans aucun des Etats qui ſont ſous ſa protection; & de ſon côté il s'engagera volontiers à vous maintenir, malgré tous les efforts de vos ennemis, dans la poſſeſſion encore chancelante des païs que vous avés conquis.

Tant de villes forcées, tant de victoires remportées, tant de Provinces

parcouruës & soumises en si peu de temps, sont certainement des exploits dignes d'une éternelle mémoire. Votre rapide valeur a répandu la crainte & l'effroi chez tous les Peuples de l'Asie; enfin votre gloire est parvenuë au plus haut point où elle puisse parvenir : & quand même vous pouriés faire encore de nouveles conquêtes, il est cependant vrai qu'il ne se peut plus rien ajoûter à votre gloire. Quel fruit tirerés-vous donc d'une nouvelle guerre, où dans l'incertitude de joindre encore quelque Province aux immenses païs que vous avés déja soumis, vous allés risquer non seulement de perdre toutes vos conquêtes, mais même de voir obscurcir en un moment, cette gloire éclatante dont vous êtes couvert ? Il n'i a persone qui ne sente l'imprudence qu'il y auroit, de s'exposer à un hazard si inégal.

Vous dirés peut-être, Seigneur, qu'aiant sçû jusqu'à présent conserver vos conquêtes, vous avés toûjours eu du succès dans vos nouvelles entreprises. Peut-être que le titre de conquerant, qui a tant de pouvoir sur les grands cœurs, aura des charmes pour vous : ce titre ambitieux

vous donnera peut-être autant d'éloignement pour la paix que les autres hommes en ont ordinairement pour la guerre. Vous voudrés continuer à marcher dans la route glorieuse, où votre courage & la fortune vous ont guidé jusques ici. Vous refuserés de remettre dans le foureau cette redoutable épée qui vous a rendu vainqueur de tant de Peuples, jusqu'à ce que vous aiés entierement aboli la Loi de notre Prophete, & que vous vous soiés rendu maître de toute l'Asie : esperance flateuse & séduisante, mais trompeuse, & capable de conduire aux plus grands malheurs. Car enfin, Seigneur, si la haine que vous avés conçû contre notre Religion ne vous ferme pas les yeux, vous devés sentir que tout est à craindre pour vous dans un pareil projet. La fortune, comme vous sçavez, est legere & bizare, ses faveurs & ses disgraces se suivent tour à tour ; & l'on n'est jamais plus prêt de tomber dans le précipice, que lors qu'on veut s'élever trop haut. Si l'Egipte puissante en homme & en trésors, s'unit contre vous aux Persans & aux Turcs, quelles forces pourés-vous opposer à

de ſi formidables ennemis ? Eſt-ce dans le ſecours qu'on vous a promis de Conſtantinople que vous mettrés votre confiance ? Non, Seigneur, vous connoiſſez trop bien la perfidie Grecque ; & à qui n'eſt-elle pas connuë ? Cette Nation avare & ſans foi vous a déja tendu mille pieges ; ce que vous avés éprouvé d'elle, à dû vous faire connoître ce que vous en devés attendre : ceux qui ont fait tous leurs efforts pour s'oppoſer à votre paſſage ne ſeront certainement pas diſpoſés à prodiguer leur ſang pour vous.

C'eſt donc ſur la valeur de ces ſeules troupes qui vous environnent, que vous fondés votre eſperance. Vous vous flattés de vaincre des ennemis réunis, avec la même facilité que vous les avés déja vaincus ſeparés. Cependant, Seigneur, vous ne pouvés ignorer combien les combats & les maladies ont diminué le nombre de vos ſoldats, ſur la valeur deſquels vous vous promettez la victoire : & d'ailleurs vous devés ſonger que toutes les forces d'Egipte ſeront jointes à ces mêmes enemis que vous n'avés encore combatus que ſéparément.

Mais, Seigneur, je veux croire un moment avec vous que vous êtes invincible : je ſupoſe qu'il vous a été donné du Ciel de ne pouvoir être ſurmonté par la force des armes. Un nouvel ennemi vous attend, plus redoutable ſans comparaiſon que tous ceux que vous avés vaincus : un adverſaire auquel on opoſe en vain la valeur & le courage ; & ce nouvel ennemi c'eſt la famine. Vous entrez dans un païs que ſes propres habitans ont deſolé ; vous allés camper devant une Ville dont les environs ſont ravagez, & où vous ne trouverés ni vivres pour vos ſoldats, ni fourages pour vos chevaux. La flotte Chrétienne, dirés-vous, mettra l'abondance dans votre camp. Ainſi donc vous faites dependre des vents le ſuccés de vos deſſeins ; comme ſi la fortune qui vous favoriſe ſur la terre, vous avoit en même temps donné le pouvoir de commander aux flots & de fixer l'inconſtance des vents. Mais les vents & les flots ne ſeront pas le ſeul obſtacle que vos vaiſſeaux auront à ſurmonter : l'Egipte & ſes alliés ſeront aſſés puiſſants pour armer d'autres vaiſſeaux qu'ils auront à combatre. Il vous fau-

dra donc remporter une double victoire pour réussir dans votre entreprise, une de ces victoires manquée en fera necessairement arrêter le succés. Si vous êtes battu sur terre, votre flotte devient inutile; & si vos vaisseaux sont dispersés, votre armée de terre est perduë sans ressource.

Après ce que vous venés d'entendre, Seigneur, il y a lieu de croire que vous prendrés sans balancer le parti de la paix. J'ose dire même que ce seroit mal répondre à la haute idée qu'on a de votre sagesse, que de persister encore dans le dessein de faire la guerre. Que le Ciel vous detourne d'un pareil dessein; qu'il vous en inspire un contraire; rendés le calme, Seigneur, à l'Asie agitée & joüissés desormais avec tranquilité du fruit de vos victoires.

Et vous, illustres guerriers qui partagés avec votre General ses travaux & sa gloire: que les faveurs de la fortune ne seduisent pas votre courage au point de vous faire souhaiter une nouvele guerre, imitez l'exemple du sage Nocher, qui se voiant échapé des perils d'une longue navigation, ne songe plus qu'à joüir du fruit de

ses peines, sans vouloir s'exposer davange, à la merci des flots infideles.

Après qu'Alete eut cessé de parler, tous les Chefs temoignerent par un murmure d'indignation combien son discours leur avoit deplû. Godeffroy examina atentivement leur contenance & leurs gestes : & ayant lû dans tous les yeux les sentimens de l'assemblée, il se tourna du côté d'Alete, & lui répondit en ces termes. Vous venés de mêler avec beaucoup d'art la flatterie aux menaces dans le discours que vous avés fait entendre. Si j'ai sçu m'atirer l'estime & l'amitié du Roi votre maître, vous pouvés l'assurer que je suis sensible comme je le dois aux sentimens dont il m'honore. Pour ce qui est de la guerre dont vous avés tâché de nous faire craindre les suites fâcheuses ; je vais sur cela vous expliquer ma pensée d'une manière simple & avec franchise.

Vous devés sçavoir que le but des travaux que nous avons jusqu'à present suportés & sur mer & sur terre, a été de nous ouvrir un chemin vers la Ville de Jerusalem. Nous avons prétendu nous faire un merite auprès de Dieu en tirant d'esclavage cette Ville



ſainte : & pour parvenir à une ſi glorieuſe fin nous ſacrifierions volontiers nos biens & notre vie. Ce n'eſt point l'ambition , ce n'eſt point le deſir des richeſſes qui nous a portez à cette entrepriſe. Que des vûes ſi baſſes & ſi crimineles ſoient pour jamais bannies de nos ames : & que la grace divine qui penetre tous les cœurs, excite en nous des ſentimens plus nobles & plus conformes à la juſtice. C'eſt Dieu qui eſt l'auteur de notre deſſein, c'eſt lui qui au travers de mille dangers nous a conduits juſqu'ici ; ſon bras puiſſant ſçait aplanir les montagnes & deſſecher les rivieres. Il ſçait moderer l'ardeur des Etés & la glace des Hivers. Il calme les flots de la mer irritée : & retient ou dechaîne à ſon gré l'impetuoſité des vents. Par lui les plus fortes murailles ſont renverſées, par lui les armées les plus formidables ſont miſes en deroute ; c'eſt ſur lui ſeul enfin que nous fondons toute notre eſperance : nous ne mettons point notre confiance dans les troupes qui nous ſuivent : nous ne la metrions pas davantage dans toutes les forces réunies de la Grece & de l'Occident.

Pourvû que Dieu ne nous abandonne point, il nous importe peu que tout le reste nous manque. Quand on connoît dequel prix est son divin secours, on n'en implore jamais d'autre dans les dangers les plus pressants.

Mais quand même il arriveroit que ce secours dans lequel nous mettons notre confiance viendroit à nous manquer; il n'y a persone parmi nous qui ne regardât comme un insigne bonheur de trouver son tombeau dans cette même terre où le fils de Dieu n'a pas dedaigné d'avoir le sien : nous y perirons si le Ciel l'ordone, & nous y perirons sans regret : nous mourrons s'il le faut, mais nous ne mourrons pas sans vengeance : nous ne nous plaindrons pas de notre sort, mais nous empêcherons du moins nos Enemis de s'en réjouir. Ne croiés pas cependant que nous aions de l'éloignement pour la paix, & que nous souhaitions la guerre; l'amitié que votre Roi nous offre; nous est très-agreable: nous ne refusons pas son alliance. Mais la Judée est-elle soumise à sa domination? de quel droit veut-il se mêler d'une affaire qui ne le regarde point? on ne l'empêche pas de main-

tenir en paix ſes Etats, ni de porter la guerre dans les pais où il la veut porter : qu'il laiſſe les autres dans la même independance.

La réponſe du General excita un depit furieux dans le cœur d'Argant ; il ne le cacha point, & s'avançant auprès de Godeffroy, il lui dit : que celui qui refuſe la paix, accepte dont la guerre, puiſque la guerre a des charmes pour lui. Les ſujets de diſſenſion ne manqueront jamais parmi les hommes : & vous faites aſſez voir quel eſt votre penchant, en refuſant de vous rendre aux fortes raiſons qu'on vous a fait entendre. Le Sarazin prenant enſuite un pan de ſa robe, & y donnant la forme d'une bourſe, ajoûta d'un air encore plus animé & plus furieux. O vous qui ne craignés point de vous expoſer aux entrepriſes les plus perilleuſes, je vous aporte ici dedans la paix & la guerre. Choiſiſſez lequel des deux vous aimés le mieux, & choiſiſſez-le dans le moment. Ces paroles d'Argant & l'air dont il les prononça, enflamerent de couroux tous les Chefs ; de ſorte que ſans atendre la reponſe du General, ils s'écrierent tous enſemble, la

guerre. Auſſi tôt le farouche Circaſien ouvrant ſa robe & la ſecoüant, leur dit. Je vous declare donc la guerre à tous, & vous la declare mortele. Ce qu'il accompagna d'un ton ſi terrible, qu'on eut dit, qu'il ouvroit en même temps les portes du Temple de Janus; il ſembloit qu'en ſecoüant ſa robe il en eut fait ſortir la diſcorde & la fureur; ſes yeux paroiſſoient allumés du flambeau des furies. Tel parut jadis l'impie & audacieux mortel qui ſe revoltant contre Dieu même entreprit d'élever cette Tour ſurperbe qui portoit ſon front dans les nües & menaçoit les étoiles.

Godeffroy prenant alors la parole: nous acceptons, dit il aux Ambaſſadeurs, la guerre dont votre maître nous menace; qu'il vienne donc à nous, & qu'il vienne ſans differer: ou s'il ne veut pas ſe donner la peine de venir juſqu'ici, qu'il nous attende du moins ſur les rives du Nil. Après cette fiere réponſe le General d'un air gracieux leur fit à l'un & à l'autre de magnifiques preſens. Il donna au premier un riche caſque, qui s'étoit trouvé dans le butin fait à la Ville de Nicée. Argant eut une très-belle épée,

dont la poignée étoit garnie d'or & de pierres pretieuſes : l'ouvrage en ſurpaſſoit la matiere. Ce guerrier feroce la prit, en examina ſuperficiellement la beauté, & puis il dit à Godeffroy : vous verrez bien-tôt l'uſage que je ſçaurai faire de vos dons. Aiant enſuite pris congé du General, vous pouvés, dit-il à ſon compagnon, partir demain matin pour porter au Roi la réponſe qui nous a été faite. Quant à moi, je m'en vais droit à Jeruſalem, & je pars dès ce ſoir; ma preſence n'eſt pas neceſſaire aux lieux où vous allez ; & je ne puis m'éloigner d'une Ville où l'ocaſion ſe ſe preſente d'exercer mon courage. Ainſi d'Ambaſſadeur Argant devint ennemi. Que ſon action fut raiſonnable, ou non ; que ſon procedé violât le droit des gens, & l'uſage de toutes les nations, c'eſt à quoi il ne penſa gueres, & dequoi il s'embaraſſa encore moins : ſans attendre de reponſe, il partit dans le moment, guidé par la clarté des étoiles, & ſe rendit dans la Ville.

La nuit avoit deploié ſes voiles obſcurs : un calme profond regnoit dans les airs & ſur les flots : tous les

animaux de la terre, les oiſeaux du Ciel, & les habitans des eaux, invités par le ſilence à s'abandonner au repos, goutoient alors les charmes d'un ſomeil paiſible. Mais l'ardeur impatiente des Chrétiens ne leur permit pas de ſe livrer à ſes douceurs. Ils ſoupirerent ſans ceſſe après le lever de l'Aurore, afin qu'elle leur montrât le chemin qui devoit les conduire au terme où tendoient leurs deſirs. Toute leur ocupation pendant la nuit fut d'examiner ſi les tenebres ne ſe diſſipoient point : toute leur atention fut d'obſerver s'ils ne decouvriroient point les premiers raions d'une lumiere naiſſante.

CHANT III.

DEs que la fraîcheur du matin eut annoncé l'arrivée prochaine du jour & que l'Aurore eut commencé d'orner ſa tête de raions d'or & de pourpre : on entendit par tout le camp des cris d'allegreſſe que les ſoldats en ſe couvrant de leurs armes pouſſoient juſqu'au Ciel ; & à ces cris ſucceda le



bruit encore plus éclatant des trompetes qui donnoient le ſignal du depart. Il eut été plus facile d'arrêter les flots qui ſe precipitent dans le goufre de Caribde, ou de ſuſpendre la violence du vent qui ébranle les forêts de l'Apennin, que de contenir l'ardeur impetueuſe des troupes. Cependant le ſage General ſçut moderer cette ardeur : il mit l'armée en bataille : il la fit enſuite marcher d'un pas rapide à la verité, mais pourtant avec ordre & avec meſure. L'ardeur des Chrétiens leur donne des ailes : ils volent plûtôt qu'ils ne marchent, & ils ne s'aperçoivent point de la rapidité de leur courſe.

Lorque le ſoleil montant ſur l'Horiſon eut répandu ſa lumiere dans les campagnes, Jeruſalem ſe decouvrit à leurs yeux. On vit alors tous les ſoldats ſe montrer les uns aux autres la Ville ſainte : Jeruſalem fut alors ſaluée d'autant de voix qu'il y avoit de guerriers dans l'armée. Ainſi les navigateurs entreprenans & hardis, qui pour decouvrir une terre inconnuë, ſe ſont expoſés ſans crainte à la merci des flots, du plus loin qu'ils aperçoivent le rivage deſiré, ils ſe le mon-

montrent

trent l'un à l'autre; ils le ſaluent de mille cris de joie, & cette vuë leur fait oublier en un moment tous les travaux qu'ils ont eſſuiez, & tous les dangers qu'ils ont courus. A la joie que les Chrétiens firent éclater en decouvrant la Cité ſainte, ſucceda bientôt un ſentiment de reſpect, de crainte & d'humilité; ils n'oſent plus lever les yeux vers cette Ville que le fils de Dieu pendant ſa vie mortele a honorée de ſon ſéjour, où il a été mis à mort avec ignominie & où il eſt enſuite ſorti vivant du tombeau. Leurs paroles baſſes & entrecoupées de ſoupirs, où la douleur & la joie ſont confonduës, excitent dans les airs un murmure ſemblable à celui des feüilles qu'un vent leger agite, ou à celui d'une onde qui coule ſur des rochers & le long du rivage. A l'exemple des Chefs tous les ſoldats quittent leur chauſſure: chacun ſe depoüille des ornemens qu'il a ſur ſes habits & ſur ſes armes: & les pleurs, qu'on leur voit répandre en abondance, ſont un ſûr témoignage que leur cœur eſt ſincerement touché. Recevez, Seigneur, diſoient-ils en s'adreſſant à Dieu leur Sauveur, rece-

vez les larmes que nous répandons en memoire de l'effusion cruelle qui a été faite ici de votre sang precieux : nous souhaiterions que nos cœurs se pussent dissoudre, & couler par nos yeux, pour vous en faire de même un sacrifice. Celui que le souvenir de votre mort ne penetre pas en ce moment de douleur & de reconnoissance, est bien digne, Seigneur, de souffrir une douleur éternelle.

Cependant un des soldats de la Ville qui étoit en sentinelle sur une tour élevée d'où l'on decouvroit aisément la campagne, aperçut de loin une épaisse nuée de poussiere, au travers de laquelle brilloit un nombre infini d'étincelles : & bientôt cette nuée s'avançant de plus en plus, lui laissa distinguer les hommes, les chevaux & les armes luisantes des Chrétiens. Alors il s'écria d'une voix forte & à plusieurs reprises ; aux armes, Citoïens, aux armes ; voici une horrible nuée de poussiere & de feu qui s'aproche ; voici l'ennemi qui arrive, preparés-vous à la deffence. Les enfans, les femmes, les vieillards & generalement tous ceux que leur foiblesse rendoit peu propres à la guer-

re, coururent dans le moment aux mosquées pour implorer le secours du Ciel ; pendant que les jeunes gens & les hommes vigoureux s'arment en diligence, & vont ensuite les uns sur les remparts, les autres aux portes de la Ville, afin de s'opposer à l'ennemi.

Après que le Roi de Jerusalem eut visité tous les quartiers, & donné par tout de bons ordres, il monta sur une tour située entre deux portes de la Ville, & voisine de l'endroit par où l'ennemi s'avançoit : il y conduisit avec lui la Princesse d'Antioche, la belle Herminie, à qui après la mort du Roi son pere, & la perte de son Roïaume, il avoit doné une retraite honorable dans ses Etats. Cependant Clorinde étoit sortie à la tête d'une troupe de Cavaliers, pour aller reconnoître & combatre les Chrétiens qui aprochoient. Argant se tenoit prêt avec une autre troupe pour la soutenir ; la Guériere par ses paroles, & encore plus par son air intrépide, encourageoit ceux qui la suivoient. C'est aujourd'hui compagnons, leur disoit-elle, qu'il faut signaler notre valeur ; c'est aujourd'hui qu'il faut, sur un

début éclatant fonder l'esperance de l'Asie. En parlant ainsi elle aperçût un parti énemi, qui après s'être écarté dans la campagne pour faire quelque butin, venoit rejoindre le gros avec des bestiaux qu'il avoit enlevés. Gardon le comandoit, home brave & vigoureux. Dans le moment la Guerriere pique droit à lui; celui-ci ne refuse pas le combat, mais il étoit trop inferieur en forces à Clorinde : il fut renversé sur la poussiere en presence de tous ses gens. Les Infideles spectateurs de cette action en conçûrent, quoique vainement, un bon augure pour le succès de la guerre. Clorinde après ce coup se mêle parmi les Chrétiens : elle tuë les uns, renverse les autres; son bras redoutable ouvre un chemin facile à ceux qui la suivent. Les Chrétiens abandonent leur butin. Obligés de céder à un éfort qu'ils ne peuvent soutenir, ils se retirent vers le haut d'une coline, & là aidés de l'avantage du lieu, ils tâchoient de tenir ferme, lors qu'on vit venir à leurs secours un Guerrier qui acouroit avec l'impetuosité de la foudre : c'étoit Tancrede. Godeffroy voïant le besoin qu'avoit

la troupe de Gardon d'être secouruë, lui avoit donné ordre de marcher avec son escadron pour la soutenir.

L'air terrible de Tancrede, qui voloit à l'ennemi fut remarqué d'Aladin. Il jugea que ce guerrier devoit être un des plus vaillants de l'armée Chrétienne. Curieux de sçavoir son nom il s'adressa donc à Herminie, & lui dit, Princesse, la guerre longue & funeste que vous avez soutenuë contre les Chrétiens, a dû vous faire conoître les plus illustres d'entreux, aprenez-moi, je vous prie, quel est celui que nous voions prêt à fondre sur nos gens avec un air si fier & si terrible. L'infortunée Princesse d'Antioche dont le cœur en ce moment étoit émû malgré elle, fut prête à répondre au Roi par ses soupirs & par ses larmes : elle les retint pourtant ; mais son beau visage se couvrit d'un incarnat involontaire, sûr indice de l'émotion de son cœur. Ensuite cachant sous l'apparence de la haine un sentiment bien contraire ; helas, Seigneur, dit elle au Roi, je ne le connois que trop, il ne m'a donné que trop de sujet de le reconnoître entre mille autres. Je l'ai

vû cens fois couvrir les Campagnes: & combler les fossés des corps de mes malheureux sujets. Que c'est un vainqueur redoutable? que les blessures qu'il fait sont dangereuses? il est impossible d'en guerir. Celui dont vous me demandés le nom, Seigneur est le Prince Tancrede: Ne verrai-je jamais ce fier vainqueur en ma puissance? je serois au desespoir qu'il perit dans le combat: mais quel charme pour moi, si le tenant quelque jour dans mes fers, je pouvois à mon gré exercer sur lui ma vengeance. Un soupir qu'Herminie ne put alors retenir l'empêcha de poursuivre. Le Roi ignorant ce qui se passoit dans le cœur de cette Princesse, attribua ce soupir au ressentiment, & donna à ses paroles un sens different de celui qu'elles avoient.

A la vüe du nouvel ennemi qui s'avance Clorinde aussi-tôt vole à sa rencontre: ils fondent l'un sur l'autre avec une valeur également intrepide, & s'atteignent tous deux à la visiere. Leurs lances se briserent dans leurs mains jusqu'à la poignée: mais le coup de Tancrede fut si violent que les couroies du casque de Clorinde

s'étant rompues, la tête en demeura desarmée. Dans le moment ses blonds cheveux tombant sur ses épaules, & son beau visage découvert firent voir à tout le monde une fille au milieu du champ de bataille. Ses yeux, quoi qu'étincelans de colere, ne laissent pas de paroître charmans. Quels seroient donc leurs charmes, s'ils étoient animés par les ris & par les plaisirs? Tancrede est saisi d'étonnement: il reconoît dans Glorinde la beauté qu'il adore, il voit en elle cette belle guerriere qu'il avoit rencontrée dans le bocage, & dont les traits sont restés si profondement gravés dans son cœur, & cette vûe le rend immobile. Mais Glorinde se couvrant la tête de son écu, l'ataque avec furie. Lui cependant se détourne d'elle, & songe à faire tomber sur les autres sa foudroiante épée. La Guerriere le poursuit, & lui crie d'une voix menaçante, arête, où coure-tu? C'est contre-moi qu'il faut combatre. Voulant triompher par les armes d'un ennemi déja vaincu par ses atraits; elle le frape & il ne se défend point: plus atentif à la regarder qu'à se garantir de ses coups. Belle Guerriere, disoit en lui-même Tan-

crede, je crains peu les éforts de ton bras ; mais que les traits qui partent de tes yeux ſont redoutables, ils portent dans les cœurs de ſûres ateintes. Enfin prenant la réſolution de découvrir ſon amour, quoique ſans eſperance, Tancrede veut avant que de perir de la main de ſa maîtreſſe, lui faire conoître du moins quel eſt celui qu'elle pourſuit avec tant d'acharnement. Si c'eſt à moi ſeul que vous en voulés, lui dit-il, écartons-nous un peu de la mêlée, nous pourons plus comodement éprouver la valeur l'un de l'autre. Clorinde ſans s'embaraſſer de la perte de ſon caſque accepte le défi. Ils s'écartent; & déja la Guerriere ſe diſpoſoit à l'ataquer. Atendez, lui dit Tancrede, il faut avant toutes choſes convenir des conditions de notre combat. Elle s'arête, alors cet amant infortuné, à qui le déſeſpoir donoit en ce moment de la hardieſſe, continuë de cette ſorte. Puiſque vous avés juré ma mort, trop cruelle & trop aimable ennemie, je ne veux plus conſerver une vie que vous voulés m'ôter ; percés mon cœur que je vous preſente. Que dis-je ? mon cœur : il n'eſt plus à moi. Percés ce cœur dont

vous êtes souveraine, disposés d'un bien qui est tout à vous : frapés, je vous ouvre mon sein, me voilà prêt d'aller moi-même au devant de vos coups.

Il n'eût pas le tems de poursuivre un discours si passionné & si touchant. Les Chrétiens aïant mis en déroute la troupe de Clorinde, ariverent dans ce moment même avec ceux qu'ils poursuivoient, au lieu où elle étoit avec son amant. Un des gens de Tancrede voïant alors la Guerriere dont la tête étoit désarmée, leva le bras pour la fraper par derriere. Tancrede s'en aperçût, il s'écria, & oposa promtement son épée à celle de ce barbare. Par ce moïen la plus grande force du coup fut rompuë; la Guerriere néanmoins reçût une legere blessure : les goutes de son sang qu'on voïoit couler sur ses beaux cheveux ressembloit à des rubis artistement enchassés dans de l'or. Cette action brutale met Tancrede en fureur : il fond l'épée haute sur le barbare, qui par une promte fuite ne songe plus qu'à se dérober à son couroux. Clorinde remarqua l'action de Tancrede: elle le suivit des yeux, courant après le lâche qui

venoit de la bleſſer, juſqu'à ce que l'éloignement les deroba l'un & l'autre à ſa vûë. La Guerriere prit enſuite le parti de ſe retirer avec ſa troupe. Mais elle ſe retita ſans ceſſer de combatre, faiſant continuelement face à ceux qui la pourſuivoient, & abatant quiconque oſoit la ſerer de trop près. Tel un taureau furieux pourſuivi par des dogues, dès qu'il tourne contre eux ſa tête terrible, il perce les plus hardis, & met en fuite tout le reſte. Clorinde en ſe retirant ſembloit moins craindre & fuir l'ennemi, que l'ataquer & le pourſuivre.

Déja les Infideles avoient été pouſſés juſqu'au pied des murailles de la Ville, lorſque tout d'un coup, on les vit revenir à la charge avec un grand cri, & prendre leurs ennemis en flanc, pendant qu'une troupe fraîche de leurs gens ſortoit pour les ataquer en tête. C'étoit la troupe d'Argant: ce guerrier impatient de combatre, paroiſſoit à la tête des ſiens, branlant une lourde & forte lance. Celui qui eût la hardieſſe de s'opoſer à lui le premier fut renverſé ſur le ſable avec ſon cheval; & avant que le fier Circaſſien eut rompu ſa lance, beaucoup

d'autres eurent le même ſort. Tirant enſuite ſa formidable épée, il ſe jette au travers des Chrétiens, & ne done pas un ſeul coup qu'il ne tue, ou ne bleſſe mortelement tous ceux qu'il ateint. Clorinde de ſon côté ne veut point lui ceder en valeur. Elle ôte la vie au courageux Ardelion, homme qui dans un âge avancé conſervoit une grande vigueur. Deux fils qui l'acompagnoient, inutile ſoutien de ſa vieilleſſe, ne purent le garantir; car Alcandre l'aîné venoit de recevoir une dangereuſe bleſſure: & l'autre qui ſe nomoit Poliſerne eut beaucoup de peine à ſe ſauver lui-même.

Après que Tancrede eut pourſuivi quelque tems, mais en vain, le brutal qui avoit bleſſé ſa maîtreſſe, il jetta les yeux ſur ſes gens, & vit qu'ils étoient entourés d'ennemis. Il reconut le danger où leur ardeur imprudente les avoit précipités, & pouſſa ſon cheval auſſi-tôt vers la Ville, afin de les ſecourir. On vit auſſi paroître à l'inſtant le fameux étendard ſous lequel marchoit la troupe de Dudon. Cette troupe invincible de Heros, la fleur & l'élite de l'armée acouroit pour ſoutenir Tancrede. Renaud le

plus vaillant de tous, & le plus aimable en même tems, devançoit les autres de bien loin. A l'aigle qu'il portoit sur son casque, & encore plus à la rapidité avec laquelle il venoit fondre sur l'enemi ; Herminie le reconut d'abord, & elle dit au Roi, qui de son côté le regardoit avec attention : celui que vous voïés est invincible. De tous les Guerriers de l'Univers, il n'y en a peut-être pas un seul qui lui soit égal en valeur, & cependant il est encore dans la premiere jeunesse. Si parmi nos ennemis il s'en trouvoit seulement six semblables à celui-ci, il y a long-temps qu'ils se seroient rendus maîtres, non seulement de la Sirie, mais du monde entier. Ils auroient poussé leurs conquêtes jusqu'aux rivages où se leve l'Aurore, & jusqu'aux lieux inconus où le Nil prend sa source. Ce Guerrier si redoutable se nomme Renaud. Son bras seul est plus à craindre pour nos murailles, que les machines de guerre les plus terribles. Mais, Seigneur, continua Heminie, regardés cet autre Guerrier, dont la côte d'armes est vert & or, c'est le brave Dudon. Il est chef de la troupe

qui s'avance, & cette troupe est toute composée de vaillants hommes, mais leur Capitaine a par dessus eux une grande experience dans la guerre. Celui à qui vous voïés des armes brunes est Guernand frere du Roi de Norvege, un orgueil insuportable est le seul défaut qui ternisse ses bones qualités. Remarqués encore ces deux autres dont les armes sont blanches. Ce sont deux amans, deux époux illustres, l'un se nome Odoard, & l'autre Gildipe, inseparables jusques dans les combats; on les voit toûjours marcher ensemble, & ils sont l'un & l'autre aussi fameux par leur valeur, que par leur amour & leur fidelité.

Avant qu'Herminie eut cessé de parler, la fortune avoit déja changé de face à l'avantage des Chrétiens. Tancrede & Renaud venoient de les joindre; ils avoient forcé cette bariere d'enemis qui les environoient. Et un instant après la troupe de Dudon étant arivée, il se fit un effroïable carnage des Infideles. Argant luimême, le terrible Argant fut renversé par Renaud: Peut-être ne s'en seroit-il jamais relevé, si par bonheur pour lui, le cheval de Renaud s'é-

tant abatu, n'eut engagé ſous ſon poids ce jeune Heros. Les Infideles mis en deroute s'enfuient vers la Ville. Les Chrétiens les pourſuivent l'épée dans les reins. Il n'y a que Clorinde & Argant qui ſe retirant les derniers, arêtent ou plûtôt ralentiſſent l'éfort des vainqueurs.

Le vaillant Dudon ardent après la victoire, ne done point de relâche à l'enemi. Il enleve de deſſus les épaules la tête à Tigrane. La forte cuiraſſe d'Algazar ne le garentit point d'un coup dont il lui perce le corps d'outre en outre. La fine trempe du caſque de Gorban n'empêche point qu'il ne lui fende la tête juſqu'à la poitrine. Dudon prive pareillement de la vie Amurat, Mehemet, & le cruel Almanſor. C'eſt tout ce que peut faire Argant que de continuer devant lui ſa retraite avec ſûreté. De tems en tems le fier Circaſien ſe retourne pour écarter cet enemi dangereux qui le preſſe : mais il n'en peut venir à bout, & il en fremit de rage. A la fin réüniſſant toutes ſes forces & toute ſon adreſſe, il porte à Dudon un revers terrible au défaut de ſa cuiraſſe ; & lui ouvre les flancs d'une large &

profonde plaie. Ce brave Capitaine tombe étendu ſur la pouſſiere. Trois fois il ouvre les yeux, que le ſomeil de la mort referme trois fois malgré lui: trois fois il eſſaïe de ſe relever ſur un bras, & autant de fois il retombe ſans avoir la force de ſe soutenir: une ſueur froide ſe répand partout ſon corps il reſte immobile & privé pour jamais de ſentiment.

Après ce coup Argant continua de ſe retirer, mais avant que de rentrer dans la Ville, il ſe tourna vers les Chrétiens & leur dit. Cette épée que vous voïés teinte de votre ſang, eſt la même dont votre General me fit hier préſent. Ne manqués pas de lui raconter de quelle maniere j'ai ſçu m'en ſervir aujourd'hui. Cette nouvele lui fera plaiſir; il conoîtra que l'épée qu'il m'a donné n'eſt pas moins bone qu'elle eſt belle. Dites-lui de ma part, ajoûta le feroce Guerrier, dites-lui que j'eſpere dans peu lui en faire conoître la bonté aux depens de ſa propre vie. S'il m'évite dans le combat, j'irai moi-même le chercher & je ſçaurai bien le rencontrer. Les Chrétiens irités de ces paroles brutales, fondirent ſur Argant; mais il é-

toit trop près de la Ville, il y rentra malgré eux aussi bien que le reste de sa troupe. Alors les assiegez faisant tomber du haut des murailles une grêle de pierres & de fleches sur leurs enemis, les contraignirent de s'éloigner.

Cependant Renaud s'étant degagé de dessous son cheval, acouroit les yeux alumez de fureur, pour vanger l'illustre Dudon de qui il avoit apris la mort. Aïant joint ses compagnons, qui nous arête, leur cria-t-il? Notre brave Capitaine n'est plus. Que tardons-nous à le vanger? dans un pareil sujet de ressentiment ces foibles murs peuvent-ils nous arêter? Quand même le cruel Argant seroit environé d'une double enceinte d'acier, il n'échapera pas à mon couroux, rien ne peut le dérober à ma vengeance. Allons, mes amis, suivés-moi. Escaladons ces murailles, deriere lesquelles le barbare se croit en sûreté. A ces mots il part le premier. Les pierres & les fleches qui pleuvoient sur lui ne l'arrêtent point. Son air est si terrible, que les enemis sur leurs remparts se sentent déja glacés d'éfroi. Mais dans le moment arive le sage Sigier, dont

Godeffroy se servoit pour anoncer ses ordres les plus importants. Quités cette entreprise, dit-il à Renaud & à ses compagnons. Ce n'est point ici un lieu propre, ni une ocasion favorable pour exercer votre valeur. Retirez-vous ; notre General vous l'ordone. Cet ordre absolu retient leur courage impetueux : ils obéïssent quoi qu'à regret. Renaud sur tous fait assés conoître le dépit qu'il en ressent ; mais enfin il se retire avec les autres, sans que les Infideles entreprenent de troubler leur retraite. Ils rejoignent l'armée, portans entre leurs bras le corps de Dudon, leur vaillant Capitaine, pour qui ils avoient également de l'amour & de l'estime.

Durant ce combat le General de l'armée Chrétiene observoit sur une éminence la situation & la force de la Cité sainte. Jerusalem est située sur deux montagnes d'inégale hauteur, & séparées l'une de l'autre par une profonde valée. L'accez de trois côtés en est escarpé & fort difficile : Une pente douce rend l'abord du quatriéme plus aisé ; mais ce côté, qui est celui du Nord, avoit été fortifié par

de très-hautes murailles. Il y avoit dans la Ville des citernes & des puits en abondance : les dehors en étoient secs & arides ; on n'y voioit ni fontaine, ni ruisseaux ni herbes. A la distance d'environ six milles on découvroit un bois d'un aspect qui inspiroit l'horreur & d'un ombrage dangereux, hors cela on ne remarquoit sur la terre ni arbres ni buissons d'aucune espece. Le fleuve du Jourdain couloit à l'Orient de la Ville : elle avoit au Couchant la Mer Mediteranée : au Nord étoient Samarie & Bethel, que l'impieté d'Israël a rendu fameuse ; enfin Bethléem où nâquit le Sauveur du monde, étoit au Midi.

Pendant que le General des Chrétiens considéroit la Ville & le païs des environs, qu'il observoit de quel côté il feroit camper l'armée, & par quel endroit il ataqueroit la place, Herminie l'aperçut, & le montrant au Roi, voilà Godeffroy, lui dit-elle, c'est lui qui a sur ses armes un manteau de pourpre, & en qui vous voïez une contenance si noble & si majestueuse. Ce Prince est veritablement né pour comander aux autres ; mais

quoiqu'il ait au plus haut dégré toutes les parties d'un Roi & d'un General, il n'en est pas moins brave de sa persone. Entre tous ceux qui suivent ses ordres, le seul Raimond lui peut être comparé pour la sagesse & pour le conseil ; & il n'y a que Renaud & Tancrede qui l'égalent en valeur. Je le conois, lui répondit Aladin. Je me souviens de l'avoir autrefois vû en France, lorsque j'étois Ambassadeur d'Egipte en cette Cour. Je le vis dans un tournois entrer en lice avec grace, & rompre une lance avec vigueur & adresse. Il étoit alors bien jeune ; cependant par ses discours & par ses actions on concevoit déja de lui de bien hautes esperances. L'évenement n'a que trop justifié ce presage.

Aladin ne put prononcer ces derniers mots sans faire paroître du trouble dans ses yeux. Il se remit, & dit ensuite à Herminie : Princesse, quel est celui que nous voïons à côté de Godeffroy, avec une cote d'armes couleur de feu ? Il me paroît qu'il lui ressemble beaucoup, quoiqu'il soit d'une taille un peu moins haute. C'est Baudoüin son frere, répondit

Herminie, il eſt encore plus ſemblable à Godeffroy par la valeur que par la figure. Cet autre Guerrier, continue-t-elle, dont le General ſemble écouter les avis, eſt Raimond, le même de qui je viens de vous vanter la ſageſſe. Une expérience conſomée eſt le fruit de ſes armes, & il n'y a perſone qui poſſede mieux que lui l'art de la guerre. Un peu plus loin celui dont le caſque brille de l'or dont il eſt couvert, eſt Guillaume, fils du Roi d'Angletere. Vous voïés auprès de lui Guelfe, Prince qui ne lui cede ni en naiſſance ni en merite. A ſon air martial on le reconoît aiſément. Mais je n'aperçois point parmi ces Guerriers mon implacable enemi. Boëmond l'uſurpateur de mes Etats, le cruel deſtructeur de ma famille, ne s'offre point à mes yeux.

Ainſi la Princeſſe d'Antioche s'entretenoit avec Aladin. Cependant Godeffroy après avoir reconu que la Ville ſeroit imprenable par les trois côtés eſcarpés, prit ſa réſolution de l'ataquer par le côté du Nord. Il dona donc ſes ordres pour que les tentes fuſſent dreſſées de ce côté-là; c'eſt-à-dire, depuis la porte Septentriona-

le, en descendant jusqu'à la Tour angulaire; dans un espace qui entouroit environ le tiers de la Ville. Il ne lui put pas être possible d'en faire une circonvallation parfaite. Jerusalem avoit trop de circuit, par raport au nombre des troupes qui en formoient le siege. Mais il s'empara de tous les passages, afin que rien ne pût entrer dans la place ni en sortir. Il ordona ensuite qu'on fist de profonds & larges fossés autour de son camp, tant du côté de la Ville que du côté de la campagne; afin de se précautioner également contre les sorties des assiegez, & contre les ataques de l'enemi du dehors.

Après qu'il eut doné ces ordres, il songea à s'aquiter de ce qu'il devoit à la memoire de ce vaillant Dudon. Il alla au lieu où l'on avoit porté son corps. Il y trouva les amis & les compagnons de cet illustre mort, qui après l'avoir honorablement placé sur un lit élevé, repandoient autour de lui des pleurs. A l'arivée de Godeffroy leurs regrêts & leurs larmes redoublerent. Le General avec un visage où l'on ne remarquoit ni trop de serenité, ni trop d'abatement, leur fit

ſigne de moderer un peu leur douleur. Aiant enſuite, fixé ſes regards ſur celui qui étoit étendu devant lui, il garda quelque tems le ſilence ; & puis il lui adreſſa ces paroles. Illuſtre Heros, ce n'eſt point ſur vous que nous devons répandre des larmes, puiſqu'en mourant ſur la terre, vous vivés preſentement dans le Ciel, & qu'avec cette dépoüille mortelle que vous venés de quiter ici-bas, vous y laiſſés une réputation glorieuſe & immortelle. Vous avés mené dans ce monde une vie digne d'un Guerrier Chrétien. Cette vie a été terminée par une fin honorable & prétieuſe. Goutez en paix le fruit de vos peines ; joüiſſés à jamais dans le Ciel de la récompenſe duë à vos travaux. C'eſt ſur nous-mêmes que nous devons verſer des pleurs, ſur nous à qui la mort vient de ravir un ami ſi cher, & un ſi digne compagnon de nos armes. Nous eſperons neanmoins que vous ne nous laiſſerés pas deſtitués de ſecours. Nous en atendons même de vous à l'avenir un plus puiſſant que celui que vous nous avés doné juſqu'ici. Aprés avoir emploié pour nous les éforts d'un home mortel, nous

vous conjurons de déploier en notre faveur tout le pouvoir d'un habitant des Cieux. Recevés les vœux que nous vous presentons. Que le Dieu des armées nous fasse par votre moien remporter la victoire sur nos ennemis; & qu'ensuite pleins de reconoissance nous allions vous remercier, & lui en rendre gloire dans son saint Temple.

Godeffroy aiant parlé de cette maniere, se retira. Bien-tôt après la nuit étendit ses voiles sur la terre; & le someil qui suspend les peines des plus malheureux, calma pour quelque tems la douleur des amis de Dudon. Le General avant que de se livrer au repos, comprenant que la Ville ne pouvoit être reduite sans le secours des machines de guerre, songea en lui-même de quel endroit il pouroit tirer le bois propre pour les construire, & puis il s'endormit. Le lendemain il se leva avec le soleil, & voulut assister à la pompe funebre de Dudon. Le corps de ce brave Guerrier fut porté au pié d'une coline peu éloignée des barieres du camp. Il fut mis ensuite dans un tombeau de bois de Ciprès qui lui avoit été préparé. Les Ministres des Autels offroient à

Dieu leurs prieres par de lugubres chants. On voioit au-dessus du tombeau, s'élever un palmier d'une hauteur prodigieuse. Aux branches de cet arbre pendoient de tous côtés les glorieuses dépoüilles que ce vaillant homme avoit dans des ocasions plus heureuses, enlevées de sa propre main sur les Infideles. Au tronc on avoit ataché son casque, sa cuirasse & ses autres armes ; & on lisoit au-dessous ces mots : *Ci git Dudon, honorés passans, cet illustre Guerrier.*

Les derniers devoirs aïant été rendus à ce Heros, Godeffroy fit partir tous les travailleurs de l'armée avec bone & sûre escorte pour aller dans la forêt couper le bois necessaire à la construction des machines. Cette forêt étoit cachée entre des vallées, mais un homme du païs la découvrit aux Chrétiens, & les y introduisit. Les travailleurs étant arrivés, s'exhortent les uns & les autres à l'ouvrage. Chacun se pique de surpasser son compagnon. Ils font à l'envi à cette antique forêt des outrages qu'elle n'avoit jamais ressentis. Les sacrés palmiers, les ciprès funebres, les pins, les frênes, les sapins sont mis par terre, les ormes

ormes ausquels la vigne s'unit si volontiers, ne sont point épargnés : les chênes, tant de fois vainqueurs des années & des vents en couroux sont abatus ; les cedres exhalant dans les airs une si agréable odeur, sont renversés. La coignée impitoiable ne respecte rien ; les poutres dont les chariots sont ensuite chargez font gemir les roües sous le faix. A ce bruit les oiseaux éfraiés s'envolent. Les bêtes sauvages abandonent leurs tanieres, & s'enfuient.

CHANT IV.

PEndant que les Chrétiens s'empressoient de construire les machines de guerre dont ils avoient impatience de faire usage, le Prince des Demons, l'ancien ennemi du genre humain, tournant vers eux ses yeux pleins d'envie, les aperçut : il en grinça les dents de rage, & semblable à un taureau qui vient d'être blessé, il exhala sa fureur par d'éfroiables mugissemens. Songeant ensuite aux moiens d'exercer contre eux sa plus

noire malice ; il donna ordre que tous ſes ſujets euſſent à s'aſſembler dans ſa cour, afin d'y tenir un horrible conſeil, inſenſé qu'il étoit de prétendre s'opoſer aux decrets du Très-Haut, de vouloir s'égaler à ſon maître, & d'oublier en ce moment ce que peut le bras vengeur du Tout-puiſſant. Au ſon de la trompete infernale qui apeloit les Demons au Conſeil, le tenebreux empire retentit ; ſes cavernes obſcures & profondes furent ébranlées. Le Tonere roulant dans les vaſtes regions de l'air fait moins de bruit ; l'éfet des vapeurs de ſoûfre qui font trembler la terre, n'eſt pas comparable à celui de cette épouvantable trompéte.

On vit auſſi-tôt les Demons, ſous des formes hideuſes, s'aſſembler de toutes parts : la fureur, la rage, & la mort ſont dans leurs yeux. Les uns avec une figure humaine marchent à la façon des bêtes, ils ont des ſerpents pour chevelure, & leur corps ſe termine par une queüe longue & tortueuſe. Les autres ont la forme d'Harpies, de Sphinx ou de Gorgones : d'autres reſſemblent aux Centaures, à l'Hidre, ou à la monſtreuſe

Scylla. Tout ce qu'on dit de la Chimere qui vomit des flâmes, du cruel Poliphéme, ou du tiran Gerion : toutes ces figures parurent alors, & bien d'autres plus inoüies encore & plus afreuses; partie de ces horribles sujets du Monarque des enfers se place à sa droite, partie se met à sa gauche. Le Prince est au milieu sur son trône, & tient en sa main un pesant sceptre de fer tout couvert de roüille. La taille de ce Monarque est si énorme, qu'auprès de lui les plus hautes montagnes paroîtroient à peine des colines. L'air de son visage imprime un respect plein d'horreur; ses regards sont terribles & funestes. Une barbe épaisse & mal-propre, lui descend sur la poitrine, sa bouche ressemble à un goufre qui exhale un soufre empesté, & vomit, come l'Etna, la fumée, la flâme & le soufre. Dès que le Prince des Demons eut ouvert cete bouche éfroiable, pour faire entendre ses intentions ; tous les monstres de son empire retinrent leurs hurlemens : les fleures de l'Enfer suspendirent le cours de leurs noires ondes; un silence profond regna par tout, ensuite il parla de cete sorte.

Divinitez infernales, plus dignes de regner dans les Cieux où vous avez pris naissance, que d'habiter ces lieux tenebreux où vous êtes releguées avec moi : persone n'ignore le succès de cete fameuse entreprise que nous formâmes autrefois contre le tiran de l'univers. Le sort se declara pour lui : il est resté sur son trône, & nous nous avons été regardés depuis come des Esprits rebelles. Au lieu de la lumiere pure & éclatante dont nous joüissions, nous avons été condamnés à vivre pour jamais dans ces abîmes obscurs. Mais ce qui doit redoubler notre rage, le cruel, pour nous braver a voulu élever une vile créature à ce haut degré d'honeur dont nous somes déchûs : il a apelé au séjour céleste l'home formé de terre & de boüe ; & pour nous faire une afront plus sensible, son propre Fils qu'il avoit livré à la mort, est venu dans mon empire ; il en a brisé les portes, & après avoir enlevé malgré moi un grand nombre de mes sujets, il les a conduits en triomphe dans les Cieux.

Ne renouvelons point ici nos douleurs ; qui ne conoit tous les outrages que le tiran nous a faits, & qu'il con-

tinue de nous faire encore ? Ne pensons plus au passé. Occupons-nous seulement de la nouvele injure que nous en recevons aujourd'hui. Ne voiés-vous pas de quelle maniere il tâche d'atirer toutes les nations de la terre à son culte ? Soufrirons-nous tranquilement que ses esclaves étendent leurs conquêtes dans l'Asie, & se rendent maître de la Judée ; afin de faire celebrer ses loüanges dans des langues étrangeres, & de graver son nom sur de nouveaux marbres ? Verrons-nous sans indignation, nos autels détruits, nos images renversées, pendant que tous les sacrifices ne s'ofriront qu'à lui seul, & qu'il sera l'objet de tous les voeux ?

Nos Temples, autrefois si frequentez, seront-ils donc desormais abandonés ? Mes états toûjours si peuplés vont-ils devenir deserts ? cela ne sera point : nous avons encore ce même courage, dont nous donâmes autrefois des preuves si éclatantes lorsque nous entreprîmes de disputer l'empire du monde à celui qui en est en possession. A la verité nous fumes vaincus ; la fortune favorisa notre enemi : mais du moins la gloire nous est restée

d'avoir osé former un si noble dessein.

Mais pourquoi vous retenir ici plus long-temps ? allez, mes fideles compagnons, vous qui faites toute ma force & toute mon esperance, partez, volés contre ces indignes sujets de notre enemi. Oprimez-les avant qu'ils se soient rendus plus redoutables : éteignés cete flâme naissante dont ils menacent d'embraser la Palestine; emploiés pour leur perte indiferemment la force & l'artifice. Que ma volonté serve aujourd'hui de regle au destin. Frapez & dispersés les uns, livrez les autres à une lâche & honteuse passion qui les rende esclaves de la beauté. Allumés parmi eux le flambeau de la discorde ; qu'ils méconoissent les ordres de leur General : qu'ils tournent leurs armes les uns contre les autres : que toute cette armée criminele soit exterminée, & qu'il n'en reste pas même le moindre vestige.

Le Prince des Demons eut à peine cessé de parler, que tous les Esprits infernaux sortant avec furie du noir abîme, se répandirent sur la terre, afin d'éxecuter les ordres de leur Souverain. Ainsi les vents déchainés s'échapent de leurs grotes profondes

pour éxercer par tout leurs ravages. Les Demons aussi-tôt s'occupent à tendre toutes sortes de pieges à ceux qu'ils veulent perdre : ils ont recours aux artifices les plus nouveaux, les plus inoüis, & dont il étoit le plus difficile de se parer. Mais quel fut celui qu'ils mirent le premier en usage pour nuire à leurs ennemis ? Muse c'est à toi de nous l'aprendre ; tu en es parfaitement instruite, & à peine un bruit leger en est venu jusqu'à nous.

En ce temps-là regnoit à Damas & dans le païs des environs un Prince nomé Hidraot ; ce Prince ayant eû dès sa jeunesse un extrême penchant pour l'art magique, s'y étoit apliqué toute sa vie, & y avoit fait de très-grands progrez. Mais à quoi lui servoit cette science trompeuse, puisque malgré l'observation assiduë des astres, & les réponses des Demons, il ne put penetrer dans l'avenir quel seroit le succès de la guerre ? Il s'étoit faussement imaginé que les Chrétiens seroient defaits, & que ce seroit l'Egipte qui auroit la gloire de cette defaite. C'est pourquoi il avoit dessein de joindre ses troupes à celles du Soudan, afin qu'elles partageassent avec

elles l'honeur & le fruit de la victoire. Cependant conoiſſant la grande valeur des Chrétiens, & prevoiant qu'ils ne feroient pas vaincus ſans qu'il en en coutât beaucoup de ſang, il ſongeoit en lui-même de quelle maniere il pouroit afoiblir leur armée, afin qu'elle fut enſuite plus aiſée à defaire. Comme il étoit tout occupé de cette penſée, un Ange de tenebre l'i vint fortifier & lui découvrit en même temps un moien ſûr de parvenir à ce qu'il ſouhaitoit.

Hidraot avoit une niece qui étoit ſans contredit la plus belle Princeſſe de l'Orient, & qui aux charmes naturels de ſa perſone, ſçavoit parfaitement joindre tout l'art qu'une femme & une femme inſtruite dans la Magie, peut emploier pour gagner les cœurs. Il la fit venir, & lui dit: Ma chere Armide, (c'eſt ainſi qu'elle s'apelloit), vous qui ſous la fleur de la premiere jeuneſſe, & ſous la delicateſſe de vos traits, cachez une haute prudence & un courage viril, vous qui me ſurpaſſez de bien loin dans le grand art que je vous ai enſeigné; j'ai formé un important deſſein : ſi vous me voulez ſeconder, le ſuccès

ne peut manquer de répondre à mon atente : je vous ai preparé l'ouvrage. C'est à vous d'y mettre la derniere main. Voici quel est mon projet. Il faut que vous alliés au camp de nos énemis, & que vous mettiés tout en usage pour leur inspirer de l'amour. Emploiés pour cela les paroles les plus séduisantes & les regards les plus tendres : aïés recours aux soupirs, aux pleurs, dont les charmes sont si forts, lorsque de beaux yeux les répandent. Que les cœurs les plus farouches ne puissent resister aux atraits réunis de votre esprit & de votre beauté. Mais sur tout qu'une feinte pudeur sache couvrir la hardiesse de votre entreprise : déguisés bien l'artifice sous l'aparence de la sincerité. Quel bonheur pour nous si Godeffroy lui-même donant dans le piége, vous pouviés lui faire quiter le dessein où il est de continuer la guere, & lui inspirer des sentimens de paix. Mais si le General vous échape, songez du moins de faire tomber dans vos filets les plus vaillans de l'armée, vous les conduirés ensuite en des lieux, d'où malgré tous leurs éforts ils ne sortiront jamais. Hidraot dona après cela des

instructions plus particulieres à sa niece, & il finit en lui disant. Tout est permis lorsqu'il est question de servir sa Religion & sa Patrie.

Armide fiere de sa jeunesse & de sa beauté, accepta sans balancer la proposition. Dès le soir même elle partit sans suite, prenant un chemin détourné & inconu. N'ayant pour armes que ses seuls atraits, elle entreprend de dompter les plus vaillants gueriers de l'univers, & ne doute pas un moment qu'elle ne réussisse dans son entreprise. Cependant il se répandit parmi le peuple de Damas divers bruits également faux au sujet de son départ. Peu de jours après, elle ariva au camp des Chrétiens. A la vûe de cette beauté inconnüe tous les Soldats sont surpris : ils la regardent avec admiration. Tel un astre nouveau qu'on voit luire pour la premiere fois dans le Ciel, attire tous les regards des mortels : chacun acourt pour voir cette charmante étrangere, & pour sçavoir le sujet de son arivée. Jamais la Reine des Dieux ne parut dans Argos avec tant d'éclat : les Déesses de Delos & de Chipre n'eurent jamais tant de beauté ni tant de

graces. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Un voile blanc & transſparent tomboit négligement ſur ſon viſage; & de tems en tems elle relevoit ce voile afin de faire briller tous ſes charmes. Ainſi le ſoleil ſe couvre quelque fois d'un nuage clair que ſes raïons ne laiſſent pas de percer; & quelque fois il répand une lumiere vive dont les yeux ſont ébloüis. Un Zephir leger agitant ſes cheveux, donoit encore un nouveau luſtre aux boucles donc la nature les avoit ornés. Avare de ſes plus rares thréſors, & des plus redoutables traits de l'amour, elle tenoit ſes beaux yeux preſque toûjours baiſſés. On voïoit les roſes & les lis indiferemment répandus ſur ſes joües: il n'i avoit que ſes levres ſeules ſur leſquelles ont vit briller les roſes ſans melange. Sa gorge auſſi éclatante que l'albâtre, & en qui on remarquoit tout le piquant de la jeuneſſe, étoit en partie decouverte, & en partie cachée par une robe envieuſe & jalouſe: L'imagination plus penetrante que les yeux, en decouvroit pourtant les beautés. Semblables aux raïons de la lumiere, qui ſans diviſer l'onde & le criſtal paſſent néanmoins

au travers, il n'i a point d'apas secrets que l'imagination n'aperçoive, & sur le recit qu'elle fait ensuite des beautés qu'elle a decouvertes, le cœur s'enflâme, les desirs en deviennent plus impatients & plus vifs.

Cependant la belle Armide entre dans le camp, entourée d'une foule de soldats, qui lui donoient des loüanges & des aplaudissemens. Charmée en elle-même du début de son entreprise, elle en concevoit de hautes esperances. Elle s'arêta ensuite un moment afin de prier quelqu'un de la conduire au General de l'armée. Eustache le plus jeune des freres de Godeffroy, ariva dans ce moment même au lieu où elle étoit. Il la vit & en fut surpris. Mais voulant considerer de plus près cette beauté dangereuse, qui par une feinte modestie baissoit alors les yeux, il courut à sa perte come l'imprudent papillon. Son cœur fut atiré par les regards qu'Armide lança sur lui, avec la même facilité que la flâme atire une paille legere qu'on en aproche de trop près. Le feu de la jeunesse, joint à celui de l'amour qu'il ressentoit déja, lui donant alors de la hardiesse, il lui

dit. Que cherchés-vous ici ? beauté celeste & divine ; car sans doute vous n'êtes pas une simple mortelle : par quel insigne bonheur vous trouvez-vous en ces lieux ? Dites-nous, je vous prie, ce que vous désirés. Aprenés-nous qui vous êtes, afin qu'on vous rende les honeurs & les respects qui vous sont dûs. Vous me donés des loüanges que je ne merite point, lui répondit Armide, vous avés de moi une opinion bien éloignée de la verité. Helas ! Seigneur, non seulement je suis une mortelle, mais même je suis une infortunée déja morte à la joie & aux plaisirs, & qui ne respire que pour les douleurs. Vous voïés une étrangere, une fugitive, que la plus cruelle disgrace conduit en ces lieux. J'i viens implorer le secours de Godeffroy ; je lui viens demander avec confiance une protection qu'il ne refuse jamais aux malheureux. Si votre courtoisie répond aux aparences, ajoûta-t-elle, faites moi le plaisir, Seigneur, de me conduire à votre General. Il est trop juste, lui répartit Eustache, que je vous conduise moi-même à mon frere & que je vous serve de protecteur au-

près de lui. Vous ne vous êtes point mal adressée Madame, je me flate d'avoir quelque credit sur son esprit. Comptés dès à present sur tout ce qui dependra de son pouvoir, & disposés de mon bras. Il la conduisit ensuite à Godeffroy, qui étoit alors avec les principaux Chefs de l'armée. En abordant le General, Armide fit une profonde reverence ; après quoi elle rougit, & demeura quelque temps sans parler, comme si la timidité & la pudeur étoient causes de son silence. Godeffroy la rassura & la consola avec bonté. Enfin elle lui adressa ce discours artificieux acompagné d'un son de voix & d'une grace dans sa persone, capables d'enchaîner tous les cœurs.

Prince invincible, dont la haute valeur est tellement reconuë qu'on peut desormais sans honte ceder à vos armes : Heros dont la reputation glorieuse est montée à un si haut point, que les Rois & les peuples se font un honeur de se soumetre à votre empire. Ne soïés point surpris si ceux que vous avés comptés jusqu'à présent parmi vos enemis vienent avec confiance implorer votre protection.

Quoique née dans une Religion que vous avés résolu d'éteindre, & que vous avés déja détruite en partie, je me suis néanmoins flatée, Seigneur, de remonter par votre secours sur le trône de mon pere, qu'un perfide a indignement usurpé sur moi. C'est d'ordinaire à ses parens & à ses amis qu'on s'adresse pour se delivrer d'une opression étrangere; moi c'est à mon enemi que j'ai recours, & c'est contre mes plus proches que j'implore son apui. C'est en vous seul que j'espere, Seigneur, c'est vous seul qui pouvés me faire rendre, ce qui m'a été injustement enlevé. Il ne vous sera pas plus difficile de me rétablir sur mon trône, qu'il vous l'a été de conquerir tant d'autres Roïaumes: & vous n'aquérerés pas moins de gloire en protégeant l'innocence oprimée, qu'en surmontant vos enemis. Que la difference de nos Religions ne vous empêche point d'avoir égard à mes prieres. C'est votre justice, c'est votre generosité que j'implore; & j'ateste le Dieu suprême, que jamais vous n'aurés emploïé vos armes pour une cause plus juste & plus raisonable. Mais pour vous en convaincre je vous su-

plie, Seigneur, de doner un moment d'atention à ce que je vais vous raconter.

Je suis fille d'Arbilan Roi de Damas, mon pere eut l'avantage de devenir époux de la Princesse Cariclée & de monter par cet himen sur un trône où sa naissance ne lui donnoit pas lieu de prétendre. J'eus le malheur de perdre la Reine ma mere en venant au monde : ce fut aux dépens de sa propre vie que cette Princesse me dona le jour : mais avant sa mort elle declara mon pere heritier de son empire. Cinq ans après je le perdis lui-même. Arbilan alla rejoindre dans les Cieux la Reine son épouse, chargeant du soin de mon éducation & de la conduite de mon Roïaume, un frere qu'il aimoit beaucoup. Si la reconoissance & la fidelité se trouvoient parmi les hommes, il y avoit lieu de croire que l'une & l'autre se rencontreroient dans celui dont il faisoit choix. Pendant quelques années mon oncle parut s'aquiter parfaitement des soins qui lui étoient confiés. Il m'aimoit en aparence avec tendresse, & gouvernoit mes état d'une maniere ireprehensible. Mais le perfide deguisoit

ſes ſentimens, & cachoit ſes vuës ambitieuſes. Il avoit un fils qu'il me deſtinoit pour époux, & ce fils étoit un monſtre de corps & d'eſprit. On n'a jamais vû d'homme plus groſſier, plus brutal, plus vitieux, & qui eut plus d'éloignement pour tout ce qui convient non ſeulement à un Prince, mais même à un honête homme. Il étoit avec cela d'un regard farouche, & d'une figure diforme. Tel étoit, Seineur, celui avec qui on avoit réſolû de me faire partager mon lit & mon trône.

Au bout de quelque tems mon oncle me découvrit ſur cela ſes intentions. Il emploïa ſouvent les diſcours les plus perſuaſifs & les plus forts, ſans que je puſſe jamais me réſoudre à conſentir à ſes déſirs. Au contraire je lui fit clairement conoître l'averſion inſurmontable que je ſentois pour une telle alliance. Enfin rebuté de mes refus, il me quita un jour en me lançant des regards ſombres & terribles; je crus voir ma perte écrite dans ſes yeux, & je ne me trompois pas. Depuis ce jour une inquiétude mortele ne m'a point quitée: des ſonges afreux n'ont pas ceſſé de troubler



mon repos. L'image de ma mere pâle & défaite s'est plusieurs fois presentée à moi pendant la nuit : Fuïés, ma fille, me disoit elle, fuïes la mort qui vous menace : je vois le poison qu'on vous prépare, je vois le fer tout prêt à tomber sur votre tête. Mais que me servoit-il d'avoir des pressentimens de mon malheur, si la timidité ordinaire à mon âge & à mon sexe me metoit hors d'état de l'éviter? M'enfuir seule de la maison de mon pere & du lieu de ma naissance, me paroissoit une entreprise au-dessus de mon courage & de mes forces. La mort me sembloit moins dificile à souffrir ; je la craignois pourtant, mais sans avoir la résolulution de faire ce qu'il falloit pour m'en garentir. D'un autre côté je n'osois confier à persone l'état où je me trouvois, de peur d'avancer par ce moïen le coup fatal que je voulois éviter.

Comme j'étois dans cette situation cruele, soit que la fortune s'adoucit en ma faveur, soit qu'elle me voulut reserver à d'autres maux ; un des officiers de la Cour, qui avoit de grandes obligations au Roi mon pere, me vint decouvrir que ma mort étoit ré-

ſoluë, il me dit, que le Tiran l'avoit chargé de ſe défaire de moi, par un poiſon quil devoit me préſenter le lendemain, & qu'il n'i avoit qu'une promte fuite qui pû me ſauver de ce danger preſſant. Il ajoûta qu'il étoit prêt à m'acompagner lui-même, & qu'il s'ofroit à me conduire en lieu de ſureté. Encouragée par les diſcours qu'il me tint & par les offres qu'il me fit, je banis la crainte, qui m'avoit retenuë juſqu'alors, & me determinai à partir dès le ſoir même. La nuit étant très-obſcure, je me mis en chemin avec lui & deux de mes femmes, que je choiſis pour être compagnes de ma fuite. Vous ne ſçauriés croire Seigneur, la peine que j'eus à quiter ma patrie, l'éfort que je me fis pour abandoner le palais de mon pere, & pour m'éloigner d'un trône qui m'apartenoit avec tant de droit, je tournois à tout moment mes yeux baignés de larmes vers cette Ville où j'avois pris naiſſance. J'étois au même état où ſe trouvent ces infortunés matelots qu'un tourbillon furieux & imprevû arache du rivage cheri. Nous marchâmes toute la nuit & tout le jour ſuivant, & nous arivâmes enfin à un

château qui apartenoit à Aronte, c'est le nom de cet Officier qui me conduisoit.

Dès que le tiran eut apris ma fuite il entra en fureur contre Aronte & contre moi: Il eut la noirceur de nous acuser l'un & l'autre du crime qu'il avoit voulu cometre lui-même: le perfide répandit le bruit que j'avois corompu cet Officier pour l'empoisoner: que mon dessein étoit de me defaire d'un oncle qui surveilloit à ma conduite, afin que n'étant plus retenuë, je pusse m'abandoner sans crainte aux plus infâmes desordres. Honeur sacré que je respecte, plûtôt que jamais je m'écarte de tes plus severes maximes, que le feu du Ciel vengeur me reduise en poudre. Je pardone au Tiran de m'avoir enlevé ma courone & d'avoir attenté sur ma vie, le coup qu'il porte à mon honeur est pour moi sans comparaison plus sensible. Le lâche au reste ne débitoit ces mensonges, que dans la crainte où il étoit, qu'il ne s'excitât dans la Ville quelque mouvement en ma faveur. Mais non content d'avoir usurpé mes états, & noirci ma réputation par la plus horrible des calomnies, le bar-

bare me pourſuit juſque dans cette retraite, où ſa cruauté m'a contrainte à me cacher. Il menace Aronte de porter chés lui le fer & la flâme s'il ne me livre entre ſes mains. Il prétend, dit-il, laver dans mon ſang la honte que j'ai faite à ma famille & à la majeſté roïale. Ou plûtôt le tiran veut s'aſſurer par ma mort un trône, ſur lequel, tant que je verrai le jour, il ne ſe croira jamais bien afermi.

Voila la ſituation cruelle où je me trouve, Seigneur, voila le coup éfroïable qui va m'acabler, ſi vous n'embraſſez ma défence. C'eſt ce qui m'a fait prendre le parti de venir avec confiance me jeter à vos genoux. Je me ſuis flatée que mon âge, que ma foibleſſe, que mon innocence vous toucheroient. J'ai eſperé que les larmes, dont j'aroſe à preſent vos piés, me ſauveroient du malheur de voir couler mon ſang. Je vous en conjure, Seigneur, par ces piés dont vous foulés l'orgueil des méchants & des impies; par cette main qui eſt l'apui des malheureux; par votre valeur qui vous a fait remporter de ſi éclatantes victoires: Je vous en conjure enfin par



le Dieu que vous adorez & pour qui vous combatez avec tant de gloire. Quoique mon ſort ſoit certainement digne de pitié, c'eſt néanmoins votre juſtice ſeule que j'implore. Je ſçais que la raiſon eſt toûjours ce qui vous determine : il vous a été doné du Ciel de pouvoir tout ce que vous voulés, & de ne vouloir jamais rien que de raiſonable. Conſervez donc la vie d'une jeune Princeſſe oprimée ; & Souverain maître enſuite du trône ſur lequel vous m'aurez rétablie, que votre generoſité vous acquere un Roïaume. Pour réuſſir dans cette entrepriſe je n'ai pas beſoin d'un ſecours bien conſiderable : parmi cette foule de Guerriers qui vous environnent je ne vous en demande que dix des plus vaillants. Ce petit nombre me ſufira. Le peuple de Damas eſt pour moi : j'ai tous les amis de mon pere : à l'un d'entre-eux eſt confiée la garde d'une des portes de la Ville : il m'introduira dans la place dès que je paroîtrai. C'eſt lui-même qui me l'a fait ſçavoir ; & tous m'ont aſſuré qu'ils faiſoient plus de cas du moindre ſecours venant de votre camp invincible, que d'une armée entiere qui leur vien-

droit d'ailleurs. Telle eſt Seigneur, l'opinion qu'on a de ces Guerriers redoutables qui marchent ſous vos ordres. Telle eſt la confiance que votre nom ſeul eſt capable d'inſpirer.

Armide aïant parlé de cette maniere atendit en ſilence la réponſe du General, & le ſilence qu'elle garda ne fut pas moins éloquent que ſes paroles. Cependant Godeffroy étoit agité de differentes penſées. Il craignoit d'un côté les artifices des Saraſins, étant bien perſuadé qu'il ne falloit pas ajoûter beaucoup de foi aux diſcours de ces Infideles. D'un autre côté il ſe ſentoit émû de pitié en faveur d'Armide, & il ne vouloit pas manquer en cette ocaſion à ſa generoſité naturele. Dailleurs l'utilité s'i trouvoit jointe: il regardoit l'alliance de Damas comme très-utile à ſes deſſeins. Cette Ville puiſſante lui pouvoit fournir des ſecours conſiderables en hommes & en argent, qui le metroient en état de ne plus craindre les forces de l'Egipte & de ſes alliez. Il fut quelques temps à balancer ces raiſons en lui-meme, ſans répondre à Armide. Cette Princeſſe obſervoit atentivement ſon viſage & ſa conte-



nance, & trouvant que la réponſe tardoit un peu trop à ſon gré, elle en conçut de la crainte & en ſoupira. Enfin Godeffroy après avoir bien éxaminé & bien peſé toutes choſes, ſe determina à lui parler de la ſorte. Si nous n'avions pas conſacré nos armes au ſervice du Dieu que nous adorons, vous auriés raiſon, Madame, d'atendre de nous le ſecours que vous demandez. Mais nos freres, qui ſervent le même Dieu que nous, ſont captifs dans ces murs, & nous nous ſomes engagés à les délivrer de la ſervitude où ils gemiſſent. Il ne nous eſt pas permis de rien entreprendre qui puiſſe retarder l'éxecution d'un ſi loüable deſſein. Je vous promets cependant, & vous done ma parole ſur laquelle vous pouvés ſûrement compter; je vous promets, Madame, que dès que nous nous ſerons rendus maîtres de cette Ville ſainte que nous tenons aſſiégée, nous volerons à votre ſecours, ainſi que la juſtice de votre cauſe nous y oblige. Quant à préſent nous ne pourions ſans crime nous diſpenſer de rendre à Dieu & à nos freres ce que nous leur devons préférablement à tout.

A cette réponse Armide parut consternée, elle baissa les yeux à terre & puis les relevant d'un air où la douleur la plus profonde se faisoit remarquer; malheureuse que je suis, dit-elle, fut-il jamais une destinée pareille à la miene? Les hommes changent de caractere & de nature, plûtôt qu'on voïe ariver aucun changement dans mon sort déplorable. Il ne me reste plus d'autre ressoùrce que d'aller moi-même me metre à la merci du Tiran, & de tâcher de l'atendrir par mes larmes, puisque je n'ai pû vous inspirer de la pitié. Mais, Seigneur, ajoûta-t-elle tout de suite, je ne vous acuse point de dureté à mon égard, je n'en acuse que le Ciel auteur de tous mes maux. C'est lui seul qui vient de vous rendre inflexible, contre votre naturel: vous étiés disposé sans doute à prendre ma défence, mais mon destin rigoureux s'i est oposé. Destin barbare, il ne te sufisoit point de m'avoir enlevé mes parens dans la fleur de leur jeunesse, tu voulois encore me priver de ma courone, & tu me reservois pour être la derniere Victime de ton couroux.

Puisque l'honeur & la bienséance

ne me permetent pas de demeurer ici plus long-tems, partons. Mais où porter mes pas incertains ? Où chercher un azile contre le cruel uſurpateur de de mon trône ? Il n'i a point de lieux ſous le Ciel où je puiſſe me derober à la mort qui me pourſuit. Je la vois qui me menace ; alons courageuſement au devant d'elle, ma main ſçaura prévenir ſes coups.

Un noble dépit parut alors dans ſes yeux. Elle ſe mit en devoir de ſe retirer avec une contenance où l'indignation étoit jointe à la douleur. Il lui échapoit des larmes qui ſembloient autant de perles, ſes belles jouës en furent bien-tôt couvertes ; on les voioit couler juſque ſur ſon ſein. Tel eſt un partere émaillé de fleurs blanches & incarnates, ſur lequel tombe une abondante roſée. Mais ces larmes quoique froides & humides, produiſirent un éfet pareil à celui de la flâme, elles embraſerent le cœur de mille Guerriers. L'amour eſt fecond en prodiges, il ſçait brûler dans l'onde & tirer des flâmes de la glace : ſon pouvoir eſt en tout temps au-deſſus de la nature ; mais jamais il ne parut ſi grand que dans cette ocaſion. Les feintes

larmes d'Armide en firent répandre de véritables à tous ceux qui la regardoient, les plus insensibles furent atendris. Chacun s'aflige avec elle, chacun s'interesse pour elle. Si Godeffroy demeure inflexible, disoient-ils, il faut qu'un Tigre cruel lui ait doné le jour, il faut qu'il soit sorti d'entre les rochers du Caucase, ou que la mer impitoïable l'ait produit.

Mais pendant que les uns se plaignent tout haut, & que les autres se contentent de desaprouver interieurement le procedé de leur General, le jeune Eustache plus touché de compassion & plus épris d'amour qu'aucun, s'avance avec hardiesse, & parle ainsi à Godeffroy. Il faut, Seigneur, que vous aïez de bien fortes raisons, pour tenir comme vous faites, contre l'opinion generale, & contre les désirs de tous ceux qui vous environent. On n'éxige point de vous que les principaux Chefs qui sont à la tête des troupes dont l'armée est composée, quitent le siége de la Ville, & interompent l'éxecution d'une si sainte entreprise. Mais qui empêche que parmi nous, qui somes de simples volontaires, on n'en détache le petit

nombre que cette Princeſſe vous demande pour aller ſoutenir ſa cauſe? Eſt-ce abandoner le ſervice de Dieu que de défendre l'inocence oprimée? Quelles depoüilles peuvent être plus agréables au Seigneur, que celles qu'on lui preſente après la défaite d'un perfide uſurpateur? Quand même l'alliance étroite, que nous aurions avec le Roïaume de Damas, ne nous ſeroit pas extrémement avantageuſe, les devoirs de l'honeur & du métier dont nous faiſons profeſſion nous engagent à ſecourir les Dames. A Dieu ne plaiſe qu'on diſe un jour en France, où la generoſité & la courtoiſie ſont ſi recomandables, que nous aïons craint de nous expoſer aux dangers pour une cauſe ſi juſte. Quand à moi, plûtôt que d'entendre un pareil reproche, j'aime mieux quiter ici mon épée, me depoüiller de mes armes & renoncer pour jamais au titre de Chevalier.

Le diſcours d'Euſtache fut hautement aplaudi par tous les guerriers de ſa troupe. Dans le moment ils entourerent Godeffroy; & le preſſerent avec les plus fortes inſtances de ſe rendre à leurs deſirs. Enfin, leur dit-

il, je céde à vos empressemens. Cette Princesse obtiendra ce qu'elle demande. Ce n'étoit point mon avis, ce ne l'est point encore; mais vous m'i forcez & je me rends malgré moi. Cependant, ajoûta-t-il, si vous avés quelque confiance en votre General, je vous exhorte à ne vous pas livrer si aveuglément aux desirs que vous faites paroître. Ainsi Godeffroy leur acorda, quoiqu'à regret, ce qu'ils souhaitoient. Aussi-tôt chacun d'eux témoigna sa joïe dans l'espérance d'être du nombre de ceux qui suivroient Armide: Que ne peuvent point les discours & les larmes d'une beauté touchante. Ce sont de douces chaînes, mais qui atachent fortement les cœurs. Eustache alors s'adressant à cette belle afligée lui dit, faites tréve à vos pleurs, Madame, vous allez être servie comme vous le désirez. A l'instant ce nuage sombre, qui couvroit son visage, se dissipant, elle éssuïa ses beaux yeux avec son voile, & parut plus brillante que l'Astre du jour. Elle leur rendit ensuite graces à tous du zéle qu'ils avoient marqué pour ses interêts: elle les assura qu'elle publieroit par tout le monde leur

generosité, & qu'elle en conserveroit dans son cœur une éternele reconoissance.

Ce succès favorable excite Armide à presser l'éxécution de son dessein pervers, & pour le conduire à une heureuse fin, elle entreprend de faire par ses regards & par ses manieres seduisantes au-delà de ce que Medée & Circé avoient fait autrefois par la force de leurs charmes: Elle prétend par la douceur de ses paroles surpasser la voix enchanteresse des Sirenes. Elle veut enfin par toutes sortes de moïens atirer le plus qu'il lui sera possible, d'amants dans ses piéges. Pour cet éfet elle change continuelement de manieres & de discours selon les circonstances, & selon le Caractere particulier de ceux qu'elle a résolu de séduire. Tantôt elle affecte de la pudeur & de la retenuë, tantôt elle fait paroître une gaïeté pleine d'enjoüement. Modeste avec ceux en qui elle aperçoit de la hardiesse, & vive avec ceux qui témoignent de la timidité. Si elle decouvre dans quelqu'un de ces derniers une defiance de lui-même prête à étoufer son amour; elle jette alors sur lui des regards si animez &

ſi expreſſifs, qu'il banit auſſi-tôt cette defiance, & qu'il croit avoir tout ſujet d'eſperer. Si quelque autre moins timide exprime un peu trop clairement ſa paſſion ; un regard ſévere, & des manieres froides qu'elle ſçait emploïer à propos le font rentrer incontinent dans le reſpect : mais cette ſeverité eſt ſi bien temperée, que l'amant le plus hardi, l'aime ſans oſer rien entreprendre, & ne l'en aime pas moins.

Quelque fois pour atendrir ceux que ſes atraits ont enflâmez, elle ſe retire à l'écart, & fait ſemblant d'être acablée d'une douleur profonde. Cet artifice lui réuſſit ; l'amour lance dans leurs cœurs des traits qu'il allume au feu de ſa feinte douleur, & qu'il trempe dans ſes larmes. On la voit enſuite venir rejoindre ſes amans avec un air de gaïeté, comme ſi l'eſperance, qu'elle avoit lieu de concevoir ſur leur valeur, avoit bani ſa triſteſſe ; alors les nouveaux traits qui partent de ſes yeux vifs & brillants, ne ſont pas moins redoutables pour eux. Ainſi leur faiſant éprouver tour à tour qüel eſt le pouvoir de ſes yeux, lorſqu'ils répandent des pleurs, & lorſ-

qu'ils ſont animés par la joïe, elle les fait paſſer d'une ivreſſe dans une autre : également aimable, également dangereuſe dans la triſteſſe & dans la gaïeté, ſes amans s'afligent & ſe réjoüiſſent avec elle, & ſe trouvent atachés d'une double chaîne.

Elle emploïe donc les ris ou les larmes, elle a recours à un air ſerieux ou enjoüé, elle excite la crainte ou l'eſperance, pour augmenter le nombre de ſes eſclaves, pour les retenir dans ſes fers, & pour rendre leurs chaînes plus fortes. S'il arrive que quelqu'un de ces malheureux ne pouvant ſuporter la violence de ſa paſſion, la ſuplie en tremblant de vouloir ſoulager ſes peines : alors affectant la ſimplicité d'une jeune fille, à qui le langage de l'amour eſt inconnu, elle fait ſemblant de ne pas l'entendre, ou bien faiſant paroître moins d'ignorance, elle baiſſe alors les yeux avec pudeur, & témoigne par ſon air, & par le vif incarnat dont ſes belles joües ſe couvrent, combien un pareil diſcours la bleſſe. Elle reſſemble en cet état à l'Aurore naiſſante, dans laquelle on remarque un mélange de lumiere avec les tenebres de la nuit.

Mais dès qu'elle peut juger par les regards & par les manieres d'un de ſes adorateurs, qu'il eſt prêt à lui parler de ſon amour; elle le quite en ce moment, & le rejoint un peu après; & puis elle le quite encore; lui donnant ainſi & lui ôtant tour à tour le moïen de lui parler: de cette maniere elle l'amuſe tout le jour, & il ſe retire enfin ſans avoir pû acomplir ſon deſſein: comme un chaſſeur, qui après avoir ſuivi juſqu'au ſoir l'animal, dont il veut faire ſa proïe en perd enfin la piſte, & s'en retourne ſans avoir rien pris. Voilà les artifices qu'emploïa la trompeuſe Armide, ou plûtôt voilà les armes dont elle ſe ſervit pour ſoumetre mille & mille cœurs. Eſt-il ſurprenant qu'Hercule, Theſée, Achille aïent ſubi le joug de l'amour: puiſque des Guerriers qu'un ſaint zele avoit armés pour la cauſe de leur Dieu, n'ont pû ſe garantir de ſés charmes.



CHANT V.

L'Artificieuse Princesse de Damas n'oublioit rien pour atirer ces vaillants guerriers dans ses piéges. Non-seulement elle comptoit sur les dix que le General lui avoit acordez ; mais elle se prometoit bien d'en engager un plus grand nombre à la suivre secrétement. Cependant Godeffroy voïant l'ardeur avec laquelle tous les volontaires se portoient à suivre Armide, étoit embarassé de quelle maniere il pouroit faire choix de dix d'entr'eux, sans mécontenter les autres. Il prit sur cela un parti sage, qui fut de leur proposer d'élire eux-mêmes un de leur troupe pour remplacer le brave Dudon, & charger ensuite le nouveau Capitaine qu'ils auroient, du soin de nomer lui seul les dix qui acompagneroient Armide. Par ce moïen il se tiroit d'embaras, & leur donoit en même temps une marque de la consideration qu'il avoit pour eux, en leur laissant le choix de leur Capitaine. Il les assembla donc, & leur parla de cette maniere.

Vous ſçavés quel a été mon avis ſur le ſecours que la Princeſſe de Damas nous a demandé. J'aurois ſouhaité qu'on eut diferé juſqu'après la priſe de la Cité ſainte à lui acorder ſa demande. Vous me voiés encore dans le même ſentiment, & peut-être que les vôtres ſeront aujourd'hui conformes au mien; car enfin les opinions des hommes ſont changeantes. Mais ſi vous perſiſtés à croire que votre honeur vous engage à ſecourir dès à preſent cette Princeſſe; je ne m'opoſe point à vos déſirs, & ne rétracte point la permiſſion que je vous ai déja donée. L'Empire que j'ai ſur vous doit être un Empire doux auquel vous vous ſoumetiés volontairement. Il eſt à propos cependant de donner un ſucceſſeur à l'illuſtre Capitaine que la mort vous a enlevé. Eliſés donc parmi vous quelqu'un qui ſoit digne de remplacer le brave Dudon : & que le Capitaine que vous aurés élû faſſe enſuite choix lui-méme des dix guerriers qui marcheront à cette entrepriſe. Comme je n'en ai acordé que dix, je prétens qu'on ne paſſe pas ce nombre, & veux être obéï ſur ce point.

Il dit, & Euſtache du conſente-



ment de tous les autres, lui répondit de cette ſorte. La prudence, Seigneur, eſt une vertu neceſſaire au poſte que vous ocupés, au lieu que l'ardeur & l'impetuoſité convienent à des Guerriers ſubalternes, tels que nous ſomes. Cette circonſpection meſurée, qui dans un General eſt une bone qualité, nous ſeroit peut-être reprochée comme un manque de courage. Ainſi puiſque vous le permettez, ceux d'entre nous, qui ſeront nomez pour cela, marcheront au ſecours de la Princeſſe. Les dangers qu'ils pouront courir en cette ocaſion leur feront honeur, & ne ſeront pas comparables à l'avantage qui nous en doit revenir. Le jeune homme ſçut de cette maniere cacher un autre interêt ſous le voile de la gloire & du devoir : & tous ſes compagnons deguiſants leurs ſentimens ſecrets, couvrirent comme lui leur paſſion du même voile.

Cependant Euſtache connoiſſant combien Raimond joignoit de merite & d'agrémens perſonels à une extrême valeur, & redoutant par avance un rival ſi dangereux, auroit fort ſouhaité de ne pas l'avoir pour compagnon dans cette entrepriſe. Sa jalouſie

adroite & éclairée lui inſpira un moïen pour écarter ce redoutable rival. Il alla trouver Renaud, & lui parla ainſi. Illuſtre fils de Bertold, à qui malgré votre grande jeuneſſe le prix de la valeur eſt dû ſur tous les guerriers de l'univers; Il s'agit de doner un ſucceſſeur au Capitaine que nous avons perdu. L'âge & l'experience de Dudon m'avoient fait réſoudre ſans peine à marcher ſous ſes ordres. Mais puiſque ce vaillant homme n'eſt plus, je vous avoüerai franchement qu'étant frere de Godeffroy, & croïant d'ailleurs n'être pas inferieur aux autres en merite, vous êtes le ſeul dans notre troupe à qui je me ſente diſpoſé à ceder ſans répugnance ce dêgré d'honeur. Votre naiſſance vous égale aux plus illuſtres d'entre nous, & il n'i en a aucun qui puiſſe vous diſputer en valeur. C'eſt donc ſur vous ſeul que le choix doit tomber avec juſtice. Vous paroiſſez avoir peu d'empreſſement pour être de l'expedition de Damas. En effet, des exploits qui, ſelon toutes les aparences devront leur ſuccès à la ſurpriſe & aux ombres de la nuit, ne vous convienent point. C'eſt au grand

jour que votre courage doit se produire, & vous ne manquerez pas d'ocasions de le faire éclater. Pour peu donc que vous soïés dispofé à accepter le comandement dont vous êtes si digne, je ferai en sorte de vous le faire unanimement déferer par tous mes compagnons. Mais, Seigneur, j'exige de vous une condition; comme je ne sçais pas encore si le desir ne me prendra point d'être du nombre de ceux qui marcheront à Damas, donez-moi votre parole, en cas que vous soïés notre Capitaine, que vous me permetrés de suivre sur cela mon inclination, & qu'il me sera libre d'acompagner la Princesse, ou de rester auprès de vous.

Eustache ne put s'empêcher de rougir en proférant ces derniers mots: Renaud s'aperçut fort bien d'un trouble qu'il cachoit mal, il fit un souris; & comme en éfet il se soucioit fort peu de suivre Armide, dont la beauté lui avoit à peine éfleuré le cœur, & que d'ailleurs il avoit une impatient desir de venger la mort de Dudon; il répondit de cette sorte au frere de Godeffroy. J'aimerai toûjours mieux, Seigneur, meriter les premiers rangs,

que les obtenir. La maniere dont vous me parlez me fait un plaisir sensible; non parce que vous voulés m'élever à ce haut degré d'honeur, mais parce que vous me jugés digne d'i monter. Rien n'est plus flateur pour moi que cette opinion avatageuse que vous paroissés avoir de ma persone. Je ne briguerai point la place que vous m'offrés, & ne la refuserai pas nonplus si on me la presente : mais au cas qu'on m'i éleve, je vous done ma parole que vous suiverés Armide. Eustache le quita aussi-tôt & alla trouver ses compagnons, afin de les disposer à donner à Renaud leurs sufrages.

Celui d'entreux qui croïoit être sans comparaison le plus digne de succéder à Dudon, étoit le fier Gernand. Quoique les charmes d'Armide eussent fait impresion sur son cœur, l'orgueil étoit néanmoins bien plus fort en lui que l'amour. Issu d'une longue suite de Rois, les sceptres & la puissance de ses peres étoient toûjours presents à son esprit. Renaud, quoique descendu d'Aïeux, qui de puis plus de cinq siecles s'étoient rendus illustres dans la paix & dans la guerre, ne prétendoit tirer avantage que de son

propre merite. Mais le ſuperbe fils du Roi de Norvége n'eſtimant rien qu'au poids des grandeurs, ne pouvoit ſe reſoudre à faire cas de ceux qui n'étoient point comme lui d'une naiſſance Roïale: & par conſequent il ne pouvoit ſoufrir ſans un violent dépit qu'on lui donât pour concurrent, un homme tel que Renaud, qu'il croïoit lui être fort inferieur. Comme Gernand étoit dans cette diſpoſition; un des eſprits infernaux trouvant une ſi belle ocaſion d'exciter la diſcorde entre les Chrétiens ſe gliſſa dans ſon ame. Par ces noires inſpirations il aluma de plus en plus le depit & la colére de ce Prince orgueilleux: il lui fit continuellement entendre une voix maligne qui lui parloit ainſi au fond de ſon cœur.

Renaud oſe entrer en concurrence avec vous! Quel eſt donc ſon merite, quelle eſt ſa naiſſance, quels ſont ſes Aïeux? Se peut-il qu'un petit Prince d'Italie, qu'un homme né dans un païs eſclave ou tributaire depuis ſi long-temps, ait l'audace de vouloir l'emporter ſur le fils de tant de Rois? Non, quelque avantage qu'il ait ſur les autres, il n'en peut avoir ſur vous.

Toutes ſesbones qualites diſparoiſſent auprès des vôtres. Voici ſans doute ce qu'on dira. Renaud avoit l'honeur d'être compagnon d'armes de Gernand. La place que Dudon rempliſſoit vint à vaquer. Ces deux Guerriers la demanderent; mais cette place étoit autant au-deſſus de l'un, qu'elle étoit au-deſſus de l'autre. Etant ocupée par Gernand elle auroit acquis un nouveau luſtre, au lieu que Renaud l'avilit & la deshonora. Mais independament de ce qu'on peut dire ſur la terre, quelle penſés-vous que doive être dans les Cieux l'indignation de l'illuſtre Dudon, lorſqu'il voit un jeune ambitieux à peine ſorti de l'enfance, aſpirer à une place que rempliſſoit un Guerrier de ſon âge & de ſon merite? Non-ſeulement le temeraire Renaud oſe aſpirer à cette place, mais même il la demande hautement, & bien loin d'être repris de ſa temerité, il en reçoit des loüanges. Quelle honte, qu'il ſe puiſſe trouver des gens aſſés lâches pour aplaudir à cette folle demarche? S'il arive cependant que Godeffroy ait la foibleſſe de lui acorder ce qu'il demande, ſi votre General eſt aſſés injuſte pour

vous frufter de ce qui n'étoit dû qu'à vous feul ; le fouffrirés-vous ? Ne lui ferés-vous pas fentir qui vous êtes, & qui il ofenfe ?

Au fon de cette voix interieure le dépit du fuperbe Gernand s'irrite ; fa coleres'allume ; & ne pouvant plus contenir en lui-même la violence de fes fentimens, il l'exhale bien-tôt par les difcours les plus outrageux. On l'entend en toute ocafion traiter de vanité la noble gloire de fon rival : fa valeur n'eft felon lui que temerité, que frenefie : il condamne dans Renaud tout ce qu'on admire en ce jeune Guerrier de grand, d'illuftre, de magnanime : de fes vertus les plus éclatantes il lui fait autant de défauts : il le decrie par tout fans menagement & fans raifon. Il garde enfin fi peu de mefures, que le rival qu'il outrage ne peut manquer d'être bientôt informé de fes difcours. Mais pour cela Gernand ne difcontinuë point dans fes emportemens injurieux ; il n'eft plus maître de la fureur qui le domine, & qui l'entraine à fa perte : le Demon qui s'eft emparé de fon efprit, conduit fa langue & s'exprime par fa bouche, afin d'aigrir Renaud de plus

en plus, & d'atirer le feu de sa colere.

Il y avoit dans le Camp une place assés spatieuse, où un nombre considerable de Guerriers d'élite se trouvoient ordinairement pour s'exercer ensemble à la joute ou à la lutte. Gernand y vint, son mauvais sort l'i conduisit. Il commença selon sa coutume à parler de Renaud de la maniere la plus injurieuse & la plus fausse en même temps. Renaud étoit present : il entendit lui-même de quelle maniere un rival furieux le déchiroit. Vous mentés impudent, s'écria-t-il; & aussi-tôt il fondit l'épée à la main sur le Prince de Norvége. Sa voix parut comme un tonere, le fer qui brilloit en sa main ressembloit à l'éclair qui anonce la foudre toute prête à tomber. Gernand fut saisi de crainte: mais il n'i avoit plus moïen pour lui d'échaper au danger qui le menaçoit. La fuite en presence de tant de Guerriers l'auroit couvert de honte; il afecta donc la contenance d'un homme intrépide, & atendit de pié ferme son ennemi. Dans le moment mille épées furent tirées : tous ceux qui se trouvoient présens se mirent au devant de Renaud pour arêter sa

furie. Mais leurs éforts furent vains, leurs cris ſemblables au murmure confus de l'onde & du vent ne l'intimiderent point ; il s'ouvrit un paſſage au travers des hommes & des armes, & malgré ce fort rempart qu'on oposoit à ſon impetuoſité, il joignit Gernand. Alors quoi qu'animé de la plus violente colere, il ſçût ſe poſſeder, & joindre l'adreſſe à la force, afin de tirer une ſure vengeance de celui qui l'avoit ſi cruellement ofenſé. Il tournoit de tous côtés ſon épée foudroïante ; il la manioit avec tant de promptitude & de legereté que les yeux ne pouvoient la ſuivre. Enfin il ateignit Gernand d'un coup mortel qu'il ne put parer, & ce coup fut auſſi-tôt ſuivi d'un autre ; deux fois de ſuite il plongea ſon épée dans le corps du malheureux Prince de Norvege qui tomba ſur le viſage, perdant par une double plaïe ſon ſang & ſa vie. Après cela le vainqueur, dont la colere fut éteinte dès que ſa vengeance fut ſatisfaite, remit dans le foureau ſon épée ſanglante & ſe retira.

A peine étoit-il parti que Godeffroy atiré par les cris & par le tumulte, ariva au lieu du combat, il vit

Gernand étendu sur la poussiere & baigné dans son sang; il fut témoin des regrets que faisoient sur ce Prince infortuné tous ceux qui s'interessoient à son sort. Surpris & indigné, il demanda qui avoit osé cometre une action si violente. Arnalde qui étoit des amis particuliers du Prince de Norvege prit la parole, & lui dit, que Renaud en étoit l'auteur: que par un emportement inexcusable, & pour un sujet très-leger, ce jeune Guerrier avoit tourné contre les serviteurs de Jesus-Christ, le fer qu'il ne devoit emploïer que contre ses énemis: que par consequent il meritoit la mort, non seulemeut pour avoir injustement ôté la vie à Gernand, mais encore pour avoir violé l'ordonance expresse, par laquelle il étoit défendu, sous peine capitale à tous les Chrétiens, de metre l'épée à la main dans l'enceinte du camp. Il ajouta que l'impunité d'un tel crime entraineroit après elle toutes sortes de desordres; puisque chacun pretendroit être en droit de se faire justice soi-même, sans égard aux Loix, ni à ceux qui sont préposés pour les maintenir. Il s'étendit ensuite sur le rang & sur les



grandes qualités du mort, & emploïa tout ce qui pouvoit exciter d'avantage la compassion & la colere dans le cœur du General.

Tancrede qui se trouva present prit la défense de l'accusé, & mit tout le tort du côté de Gernand. Godeffroy l'écoutoit, mais avec un air à lui laisser peu d'esperance ; c'est pourquoi Tancrede continua de cette sorte : Faites un peu d'atention, Seigneur, au mérite singulier de Renaud, à ses services, à sa naissance, aux égards qu'on doit avoir pour l'illustre Guelfe son oncle. Songés, s'il vous plaît, que tous ceux qui tombent dans les mêmes fautes, ne doivent pas être également punis, & que la diference des personnes & des circonstances doit rendre les châtimens diferens. C'est à ceux qui sont les plus élevés en naissance & en mérite à doner l'éxemple aux autres, lui répondit Godeffroy. Vous me donnés un dangereux conseil en m'exhortant à laisser les Grands dans l'impunité. Quelle seroit l'autorité d'un General, si elle ne s'étendoit que sur les simples Soldats de l'armée ? Jamais à ce prix je n'eusse accepté le comandement. Mais

la puiſſance m'a été donnée pleine & entiere, je ne prétens point la laiſſer tomber dans le mépris. Pour ce qui eſt de la diference ou de l'égalité des châtimens, je ſçais dans quelles circonſtances on en doit garder, & de quelle maniere il en faut uſer. Le reſpect empêcha Tancrede de repliquer. Raimond, ſevere obſervateur de l'ancienne diſcipline, aprouvoit hautement la fermeté de Godeffroy. C'eſt ainſi, diſoit-il, qu'on rend l'autorité reſpectable aux inferieurs: rien n'eſt ſi préjudiciable au gouvernement qu'une clemence deplacée : le déſordre regne par tout, où la crainte du châtiment ne retient point les hommes. Tancrede voïant le péril qui menaçoit Renaud, alla incontinent le chercher.

Il le trouva dans ſa tente où il s'étoit retiré après avoir privé de la vie ſon énemi. Il lui aprit ce qui venoit de ſe paſſer: il lui dit que Godeffroy étoit inflexible, & que ſelon toutes les aparences il étoit dans l'intention de le faire arêter. Renaud avec un ſouris d'indignation lui répondit. C'eſt aux eſclaves & à ceux qui leur reſſemblent, à défendre leur cauſe & à ſe

justifier. Pour moi je suis né libre, j'ai vêcu tel, & je mourrai de même. Mes mains acoutumés à combatre & à vaincre, ne sont point faites pour porter des fers. Puisqu'une indigne prison est la récompense que Godeffroy reserve à mes services, qu'il envoïe donc ici les Ministres de ses ordres. Qu'il y vienne lui-même; je l'atens de pié ferme. La valeur & le sort des armes en decideront entre lui & moi. Il veut que nous donnions à nos énemis le spectacle d'une sanglante tragedie, je ne m'i opose point, me voilà tout prêt. A ces mots il demanda ses armes, il se couvrit promtement d'un acier dur & luisant, il chargea son bras gauche d'un large bouclier, & mit à son côté sa fatale épée. En cet état il parut semblable au Dieu de la guerre, lorsqu'il descend ici bas pour inspirer la terreur.

Tancrede faisoit cependant tous ses efforts pour calmer l'esprit irrité de son ami. Jeune & invincible Guerrier, lui dit-il, je sçais que votre courage peut tout entreprendre. Persone n'ignore que c'est dans les entreprises les plus dificiles où votre valeur brille le plus, & qu'il n'i a point de dangers que

que vous ne ſurmontiés aiſément. A Dieu ne plaiſe que nous en faſſions aujourd'hui à nos dépens la cruelle experience. Mais dites-moi, je vous prie, quel eſt votre deſſein ? Pretendez-vous tremper vos mains dans le ſang de vos freres ? Avés-vous reſolu d'immoler à votre reſſentiment mille Chrétiens innocens ? Une gloire vaine & paſſagere aura-t-elle plus d'empire ſur vous, que la raiſon, que la Religion ſainte que vous profeſſez, & qui vous doit faire aſpirer à une gloire éternelle ? Etoufez donc une aveugle colere que le Ciel condamne. Cedés, non à la crainte, mais à la raiſon. Triomphez de vous-même, ce triomphe vous ſera plus glorieux qu'aucun autre. Si j'oſois citer pour exemple un homme de mon âge, je vous dirois, qu'aïant été ofenſé comme vous, je n'ai point voulu emploïer la violence pour tirer raiſon de l'injure qu'on me faiſoit. Après que je me fus rendu maître de la Cilicie, l'ambitieux Baudoüin vint dans cette Province, il ſçût par des artifices dont je ne me défiois point, s'aproprier injuſtement le fruit de mes travaux. Pour épargner le ſang Chrétien, je n'ai

jamais voulu le contraindre par la force des armes, à me restituer un bien qui m'apartenoit par droit de conquête; & peut-être en serois-je aisément venu à bout, si je l'avois entrepris. Mais la prison, dirés-vous, est une ignominie, à laquelle votre fier courage ne poura jamais se soumetre. Les maximes de l'honneur reçûes dans le monde ne permetent point qu'un Guerrier tel que vous subisse cette indignité. Eh bien, Seigneur, prevenez l'afront qu'on veut vous faire: partez, retirés-vous à Antioche. Boëmond sçaura vous metre à couvert du couroux de Godeffroy, tandis que je resterai ici pour vous justifier auprès de lui. Je prevois que vous ne demeurerés pas long-tems dans cette retraite. Nous allons incessamment avoir sur les bras toutes les forces de l'Egipte. C'est alors qu'étant absent de l'armée, on en sentira mieux le prix de votre valeur; croïés que tout le camp, dont vous êtes le plus ferme apui, vous regretera, vous desirera, ne soupirera qu'après votre retour.

Comme il parloit encore, Guelfe ariva dans la tente de Renaud. Il a-

prouva l'avis de Tancrede, & emploïa toute l'autorité qu'il avoit sur l'esprit de son neveu, pour l'obliger à partir dans le moment. Renaud ne put tenir contre leurs raisons, il se rendit à la fin, & consentit à faire ce que son oncle & Tancrede lui conseilloient. Grand nombre de ses amis s'ofrirent pour l'acompagner, il les remercia tous, & ne voulut avec lui que deux Ecuiers; il monta à cheval aussi-tôt & partit. Le desir de la gloire étoit en lui plus vif & plus ardent que jamais. Il se proposoit les entreprises les plus étonantes & les plus inoüies; il ne projetoit pas moins que d'entrer dans l'Egipte, de parcourir ce vaste païs, d'afronter seul un peuple d'énemis, & de cueillir parmi eux des palmes, ou d'y trouver une mort digne d'un Heros Chrétien.

Lorsque Guelfe eut vû Renaud disposé à partir, il le quita & s'en alla sur le champ trouver Godeffroy: dès que le General l'aperçut, vous arivés fort à propos, Seigneur, lui dit-il: J'avois moi-même envoïé vous chercher en plusieurs endroits pour vous prier de me venir trouver. Aïant ensuite fait retirer tout le monde, Go-

deffroy continua de cette ſorte. Il faut convenir que votre neveu s'eſt laiſſé trop emporter aux mouvemens d'une injuſte colere : je ſouhaiterois que ſa faute pût recevoir quelque excuſe, mais j'ai de la peine à me le perſuader. Le comandement qui m'a été déferé me met, comme vous ſçavés, dans une obligation abſoluë de maintenir l'ordre & la diſcipline dans l'armée. Mon intention eſt de m'aquiter d'une maniere irreprochable de l'emploi dont on m'a jugé digne. Puiſque Renaud a violé l'ordonance par laquelle nous avons défendu les voïes de fait, il eſt neceſſaire qu'il vienne ſe juſtifier, il faut qu'il expoſe devant nous les raiſons qui l'ont contraint à uſer de cette violence. Je n'éxige point qu'il ſoit conduit ici par force & comme un criminel ; il peut y venir libre, c'eſt un égard que j'aurai pour ſa perſone. Mais ſi, comme j'ai lieu de le craindre, la fierté de ſon caractere l'empêche de ſe ſoumetre à une démarche que la juſtice & la raiſon demandent de lui, c'eſt à vous de le porter à prendre un parti ſage. Faites-lui bien enviſager les conſequences de ſon refus, & qu'il ne m'oblige point d'en venir

avec lui à des extremitez, dont je me sens naturellement très éloigné.

Il dit, & Guelfe lui répondit ainsi: Seigneur, il est impossible à un homme de courage de s'entendre outrager d'une maniere indigne, & de ne pas repousser l'outrage qu'on lui fait. S'il arive alors que l'agresseur périsse dans la querelle qu'il a lui-même excitée, l'ofensé est très-excusable. On n'est pas maître en ces ocasions des premiers mouvemens de sa colere. Quant à ce que vous demandés que mon neveu se vienne justifier devant vous, je suis fâché que cela ne se puisse: Renaud a quité l'armée, il vient de partir. Mais, Seigneur, vous me voïés prêt à prendre sa défense: je soutiendrai les armes à la main contre son acusateur, & contre quiconque entreprendra de mal parler de mon neveu qu'il a tué Gernand en homme de cœur. A la verité la colere l'a empêché dans ce moment de faire atention comme il le devoit, aux ordonances de son General. En cela je conviens qu'il a tort, & ne pretens nullement l'excuser. Je ne consentirai point, repartit Godeffroy, que vous leviés une nouvelle querelle au sujet de votre neveu.

Puiſque Renaud eſt parti, à la bone heure, je ſuis fort aiſe qu'il porte ailleurs ſon caractere fier & impatient. Faſſe le Ciel que l'eſprit de diſſenſion s'éloigne de ces lieux avec lui.

Cependant Armide ne perdoit point de vûë ſon mauvais deſſein. Elle paſſoit le jour à emploïer les prieres, & à joindre les plus dangereux artifices aux charmes naturels de ſa perſone, afin d'engager mille Guerriers à la ſuivre. La nuit d'un air modeſte elle ſe retiroit dans ſon pavillon, en la compagnie de deux femmes & de deux Ecuiers qui l'avoient ſuivie. Mais quoique jamais aucune mortelle n'eut reçû du Ciel une beauté comparable à la ſienne, & n'eut poſſedé l'art de plaire au point quelle le poſſedoit : il lui fut neanmoins impoſſible d'ébranler le cœur de Godeffroy. Tel l'oiſeau raſſaſié ne tourne ſeulement pas les yeux vers l'apas qu'on lui preſente. Ainſi le ſage General dégoûté des vains plaiſirs du monde, n'avoit pour objet dans ſes penſées que le Ciel. Tous les traits qu'Amour lança ſur lui trouverent ſon cœur impenetrable. En vain l'artificieuſe Armide l'ataqua pendant le jour ſous mille for-

mes diferentes. En vain les ſonges ſéduiſans lui retracerent pendant la nuit l'image charmante de cette Princeſſe. Rien ne put le détourner des voïes de la ſageſſe dans leſquelles il marchoit. La grace divine lui fit aiſément ſurmonter tous les éforts que l'amour faiſoit pour le ſéduire.

La belle Armide qui s'étoit atenduë qu'un regard de ſes yeux lui ſoumetroit tous les cœurs, fut ſurpriſe & même un peu confuſe de trouver Godeffroy inébranlable. Mais enfin prenant ſur cela ſon parti, elle imita le Capitaine habile qui, après avoir reconu qu'une place eſt imprenable, tourne ſes armes d'un autre côté. La Princeſſe de Damas ne ſongea plus qu'à ſe dédomager du cœur qui lui reſiſtoit, par la conquête de mille autres. Godeffroy ne ſut pourtant pas le ſeul qui échapa au pouvoir de ſes charmes. Tancrede s'en défendit auſſi. L'ardeur vive & fidele dont ce Heros bruloit pour Clorinde, le rendoit inſenſible à tous les autres atraits. Mais à la reſerve de ces deux Guerriers, il n'y en eut aucun dans l'armée, que l'amour ne bleſſât plus ou moins dangereuſement, par les traits qui par-

toient des beaux yeux de cette Princeſſe. Ce prodigieux nombre d'amans qu'elle avoit atirés dans ſes piéges la conſola en partie d'avoir manqué la conquête du General. De crainte cependant qu'un trop long ſejour dans le camp ne fit à la fin ſoupçoner ſes artifices, elle reſolut de ne plus diferer à conduire ſes amans dans ces lieux où elle avoit intention de les charger d'autres chaînes que celles de l'amour. Dans ce deſſein elle alla trouver Godeffroy & lui dit. Il eſt tems, Seigneur, que vous me doniés le ſecours que vous avés eu la bonté de m'acorder. Je crains que l'uſurpateur de mes Etats aprenant que j'ai eu recours à vous, ne prene des meſures pour ſe défendre, & que ſa défaite n'en deviene plus difficile. Avant donc qu'il puiſſe être inſtruit de ce qu'on projete contre lui, nommez, s'il vous plaît, les dix Guerriers que vous deſtinés à me ſuivre, & ordonés-leur de partir avec moi. Si le Ciel protege l'inocence, & ſeconde une juſte entrepriſe: j'ai lieu de croire que je vais inceſſamment remonter ſur un Trône, où tant que je reſpirerai ce ſera vous ſeul qui donerés des Loix.

Elle dit, & Godeffroy lui acorda ce qu'il ne pouvoit plus lui refuser. Il comprit néanmoins que le promt départ d'Armide l'alloit mettre dans la necessité de faire ce choix qu'il auroit voulu éviter. Tous les Amans de la Princesse également empressés de marcher avec elle sollicitoient & importunoient le General, pour qu'il les mit au nombre des dix qui devoient l'accompagner. Armide voïant leur empressement l'augmentoit encore par une jalousie secrete qu'elle sçavoit leur inspirer. Cette beauté habile dans l'art de seduire les cœurs, n'ignoroit pas que l'amour a besoin d'être animé pour se maintenir dans sa vivacité ; que semblable à un coursier, son pas se ralentit aisément quand il marche seul : au lieu que l'exemple l'excite, & qu'il avance bien plus vîte lorsqu'il marche de compagnie. Mais elle menageoit si bien ses regards, son air, ses discours que tous ces amans abusés étoient jaloux les uns des autres, sans avoir pourtant de défiance d'eux-mêmes. Tous se flatoient également d'être aimés & d'être préferez. Godeffroy qui ne pouvoit les contenter tous, & qui

vouloit néanmoins ne donner à aucun d'eux ſujet de ſe plaindre de lui, prit enfin l'expedient de laiſſer au ſort la deciſion de ce choix, qui l'embaraſſoit.

Il faut, leur dit-il, que tous vos noms ſoient mis dans un vaſe, & que les dix premiers que le hazard en fera ſortir, ſoient ceux qui acompagneront la Princeſſe. Cela fut auſſi-tôt executé. On écrivit leurs noms ſur des billets, on les mit enſuite dans un vaſe, on les mêla bien. Le premier dont le nom parut fut Artemidore, Comte de Pembrock. Après lui vint Gerard. Venceſlas fut tiré le troiſiéme. Ce guerrier avoit vieilli avec la réputation d'un homme ſage, mais il eut la foibleſſe de livrer ſon cœur à l'amour, dans un âge où il n'eſt plus permis d'être amoureux avec bienſéance. La joïe de ces trois premiers ne ſe diſſimula point, on voïoit clairement dans leurs yeux, le feu dont leur cœur étoit embraſé. Tous les autres au contraire faiſoient paroître une jalouſie mêlée d'impatience & d'inquiétude, ſur ce qui alloit être decidé de leur ſort. Le nom de Gaſton parut le quatriéme : enſuite celui de

Rodolphe ; puis celui d'Olderic, le ſeptiéme fut Guillaume de Boüillon qui fut ſuivi d'Evrard le Bavarois, & du François Henri. Enfin Raimbaud fut le dixiéme ; l'amour ſe rendit tellement maître de ce dernier, qu'il lui renverſa l'eſprit, lui corrompit le cœur, & lui fit dans la ſuite oublier ſa Religion & ſon Dieu.

Voila les dix Guerriers en faveur de qui la fortune ſe declara à l'excluſion des autres. L'envie, le dépit, la colere s'emparérent alors de tous ceux à qui la deciſion du ſort venoit d'ôter toute eſpérance. Ils acuſérent hautement la fortune d'être aveugle, injuſte & cruelle. Ils s'en prirent à l'amour d'avoir ſoufert un choix ſi bizare : & comme leur paſſion étoit extrême, grand nombre d'entr'eux formerent interieurement le deſſein de ſe dérober du camp la nuit ſuivante, & d'aller joindre la Princeſſe de Damas. Il n'y avoit point de fatigues qu'ils ne vouluſſent eſſuier, point de perils qu'ils ne fuſſent prêts à braver pour elle. Armide de ſon côté n'oublioit rien pour les fortifier dans cette réſolution. Par des regards triſtes & languiſſants, par des ſoupirs affectez,

elle leur faisoit conoître la douleur qu'elle avoit de les quiter. Il n'y en avoit aucun à qui elle ne fît entendre en particulier, combien elle étoit afligée de partir sans lui, & de se voir privée par cette separation d'un secours qui lui étoit cher.

Cependant les dix Guerriers s'étant couverts de leurs armes, vinrent prendre congé de Godeffroy. Le General les exhorta à se conduire avec prudence dans cette entreprise douteuse; il leur recomanda de se tenir toûjours sur leurs gardes, sans s'abandonner temerairement à la foi des Infideles, dont ils alloient être environnez. Il les instruisit de la maniere dont ils devoient éviter les embûches qu'on pouroit leur dresser. Mais ses instructions & ses discours furent la proie des vents. Ceux qui se sont livrés à l'amour ne goutent gueres les conseils sages. Ils partirent dans le moment avec Armide, qui ne voulut pas atendre la nuit pour se mettre en chemin. L'artificieuse Princesse s'éloigna du camp, traînant après elle ces dix vaillants hommes, comme des esclaves atachés à son char, & laissant la foule de ses autres amants dans le deses-

poir & dans la desolation. Mais dès que les tenebres eurent couvert la terre, tous ceux qui avoient formé le dessein de suivre secrement Armide, executerent ce qu'ils avoient projeté. Le premier qui partit fut Eustache. A peine ce jeune Guerrier eut-il la patience d'atendre la fin du jour. Il marcha toute la nuit, au milieu de l'obscurité, conduit par l'amour le plus aveugle de tous les guides. Au lever de l'Aurore il joignit la Princesse & sa troupe dans un Village où ils s'étoient arêtés. Raimbaud reconnoissant à ses armes le frere de Godeffroy. Que venés-vous faire ici, lui dit-il? J'y viens pour servir la Princesse de Damas, répondit Eustache; & j'espere, si elle me le veut permetre, que mes services ne lui seront pas moins utiles que ceux d'un autre. Mais qui vous a chargé de ce glorieux emploi? continua Raimbaud. C'est l'amour, répartit le jeune amant. L'amour m'a choisi, au lieu que vous ne devés le choix qui a été fait de vous qu'au sort aveugle & bizare. Vous vous prévalés d'un faux titre, repliqua l'autre. En vain vous préten-

dés servir la Princesse. On ne souffrira point qu'elle accepte vos services illegitimes. Eh, qui m'en empêchera? lui dit Eustache en colere. Ce sera moi, reprit le jaloux Raimbaud. Dans le moment ils mirent tous deux l'épée à la main, & alloient se charger avec furie, si Armide acourant aussi-tôt ne se fut mise entre deux. D'où vient cet emportement? dit-elle à Raimbaud. Devés vous être fâché, Seigneur, de voir un compagnon se joindre à vos armes, & de ce que j'aquere pour ma défense un vaillant Guerrier de plus? Si vous m'aimiés, si vous vous interessiés veritablement à moi, vous devriés plûtôt vous réjoüir d'une si heureuse avanture. Et vous, Seigneur, poursuivit-elle en s'adressant à Eustache, comptés que je reçois avec reconoissance le secours que vous m'ofrez si genereusement. A Dieu ne plaise que je dedaigne jamais les services d'un Guerrier tel que vous. Comme elle parloit encore, elle vit arriver à la file beaucoup d'autres de ses adorateurs, qui sans s'être comuniqué leur dessein, venoient de tous côtés pour la rejoindre. Elle les reçût tous d'un air afable & gratieux,

& ne manqua pas de les assurer de l'extrême joïe que lui causoit leur arivée.

Le lendemain matin Godeffroy aprit avec chagrin le départ de tous ces Guerriers qui avoient abandoné le camp pour suivre Armide. Il blâma leur ardeur imprudente; & comme s'il eut prevû le sort qui les attendoit, il déploroit en lui-même leur malheur, lorsqu'un homme couvert de poussiere & hors d'haleine se vint presenter à lui. On jugeoit à son air qu'il aportoit de tristes nouveles. Seigneur, dit-il au General, la mer va être incessamment couverte des vaisseaux d'Egipte; Guillaume qui commande la flote Genoise en a eu des avis certains, c'est lui qui m'envoie pour vous l'aprendre. Cet homme lui dit ensuite qu'un grand convoi de vivres étant parti des bords de la mer pour venir au camp, avoit été enlevé par les Arabes: que ces brigands avoient envelopé les soldats qui l'escortoient, de maniere qu'il n'en étoit pas rechapé un seul: tous aïant été tués ou pris. Il ajoûta que le nombre & la hardiesse des Arabes croissant chaque jour: il étoit absolument necessaire d'envoïer

un detachement considerable pour réprimer leurs brigandages, & pour assurer la comunication entre la mer & le camp.

Cette mauvaise nouvele se répandit en un moment dans l'armée. Tous les soldats, croïant déja que les vivres leur alloient être coupés, començoient à se decourager. Mais Godeffroy, qui remarqua bientôt leur crainte, les rassura. Est-il possible, leur dit-il, que des hommes qui ont surmonté tant de perils se laissent abatre à une legere disgrace? Se peut-il que dès Gurriers armés pour la cause de Dieu qui les a toûjours protegés, se puissent défier de son secours? Le Seigneur, pour qui vous combatés, a-t-il donc retiré de vous sa main puissante? Ne cessons point mes amis de metre en lui notre confiance. Le jour aproche auquel les travaux que nous essuïons presentement feront notre joïe & notre gloire. Atendons sans inquietude le triomphe qui nous est réservé. Ainsi le General par des discours pleins d'une piété courageuse, banissoit la crainte du cœur des soldats. Mais bien qu'il leur parlât d'un air tranquile & assuré, il étoit néan-

moins interieurement agité de pensées diférentes. Il aprehendoit pour les vaisseaux Chrétiens cette formidable flote qu'ils auroient bien-tôt à combatre. Il songeoit aux moïens de réprimer les courses des Arabes : & de quelle maniere il pouroit pourvoir à la disete prochaine dont son camp étoit menacé.

CHANT VI.

LEs Infideles assiegés dans Jerusalem començoient à revenir de la consternation où ils avoient été d'abord. Outre les vivres qui étoient déja dans la place on leur en amenoit chaque nuit en abondance. Ils avoient fortifié le côté du Nord par d'épaisses murailles qui paroissoient à l'épreuve du belier : ils avoient placé sur les remparts quantité de machines de guerre, afin d'en empêcher les aproches. Le Roi faisoit travailler nuit & jour à tout ce qu'il jugeoit necessaire pour une vigoureuse défense : un grand nombre d'ouvriers étoient emploïés par son ordre à for-

ger toutes ſortes d'armes.

Pendant qu'il étoit ocupé de ces ſoins, Argant ne pouvant plus contenir en lui-même ſon courage impatient, le vint trouver & lui parla de la ſorte. Juſqu'à quand, Seigneur, nous retiendrés-vous priſoniers dans ces murs? J'entens de tous côtés reſoner l'enclume; je vois forger un nombre prodigieux d'épées, de caſques, de boucliers; mais je ne vois point qu'on faſſe aucun uſage de ces armes. Cependant nos énemis courent & deſolent la campagne tout à leur aiſe, perſone ne s'opoſe à leur fureur. Le jour ils prenent leurs repas avec tranquilité, & la nuit il ſemble que le ſon de nos trompetes n'oſeroit troubler leur repos. Avés-vous réſolu d'atendre ici que la faim nous faſſe perir, ou que nous ſoïons obligés de nous rendre avec honte, en cas que l'armée d'Egipte tarde à nous ſecourir? Pour moi, je vous declare que mon courage ne ſçauroit demeurer plus long-tems oiſif, & que dès demain le lever du ſoleil ne me retrouvera point dans cette Ville. Quelque ſoit le ſort qui m'atende hors ces murs, il ne ſera pas dit qu'Argant aura vêcu ſans

gloire, ou sera mort sans vengeance. Mais, Seigneur, continua-t-il, ce n'est point à une mort honorable que nous devons courir. Allons ensemble à la victoire. Si cette valeur dont vous avés donné tant de preuves n'est pas éteinte en vous, qui nous empêche de sortir avec toutes nos forces, & d'aller nous-mêmes attaquer nos énemis? Dans le peril les conseils les plus hardis sont souvent les meilleurs. Mais enfin, si cette entreprise vous paroît temeraire, si vous ne jugés pas à propos d'exposer votre empire au hazard d'une bataille; faites ensorte qu'un combat singulier decide du succès de cette guerre. Pour que le General des Chrétiens accepte le défi, laissés-lui le choix des armes, qu'il soit maître des conditions du combat. Argant sera votre champion, & si l'adversaire qu'on lui oposera n'est qu'un simple mortel, cette main que je vous presente, Seigneur, cette main qui combatra pour vous, regardés-la, je vous conjure, comme un gage assuré de la victoire.

Il dit, & le Roi lui répondit ainsi. Jeune homme d'une ardeur intrepide, bien que je vous paroisse apesanti par

les années ne croïés pas que mon âge ait rendu languiſſante cette valeur que j'eus autrefois. Je me ſens plus que jamais capable de préferer une mort glorieuſe à la honte de me rendre ou de céder à la famine. Mais nous n'avons pas lieu de craindre ces malheurs que vous me faites enviſager. Je vais vous découvrir un ſecret que je cache à tous les autres. Soliman ce vaillant Roi de Nicée impatient de venger les injures qu'il a reçuës des Chrétiens, a raſſemblé les troupes vagabondes des Arabes, & s'eſt mis à leur tête. Afin de jeter l'épouvante & la confuſion parmi nos énemis, il doit ataquer leur camp pendant la nuit & entrer en cette Ville avec un puiſſant renfort d'homme & de vivres. Je l'atens de jour en jour; inceſſament nous le verons ariver. Les Chrétiens, il eſt vrai, courent & déſolent ſans obſtacle toute la campagne; ils brûlent & ſaccagent tous les lieux des environs, mais le ſiege de mon Empire me reſte: ils païeront cher le repos dont nous les laiſſons joüir. Atendés comme moi l'ocaſion qui va ſe preſenter d'aquerir de la gloire; & de ſignaler notre vengeance.

Le fier Circaſſien jaloux depuis long-tems de la reputation de Soliman, ne put voir ſans dépit qu'Aladin conçût de ſi hautes eſperances ſur la valeur de ce Prince. Vous ferés ce qui vous conviendra, dit-il au Roi, je ne vous parlerai plus de ſortir à la campagne; atendés tranquilement dans ces murs que Soliman vienne à votre ſecours; mettez, puiſque vous le jugés à propos, votre confiance dans un Prince qui n'a pû défendre ſes propres états: regardés-le, ſi vous voulés comme un liberateur que le Ciel reſerve à ſon peuple. Pour moi c'eſt de mon épée ſeule que j'atens ma liberté. Je ſçaurai me la procurer moi-même. Car, Seigneur, ajoûta tout de ſuite Argant, puiſque vous refuſés de confier votre querele à mon bras, j'eſpere du moins qu'il me ſera permis de combatre pour ma propre cauſe, & que vous ne me refuſerés pas de défier en mon nom les plus braves de nos énemis. Vous feriés mieux, reprit Aladin, de reſerver votre valeur pour une meilleure ocaſion. Mais puis que vous avés tant d'impatience de la faire éclater, je ne m'y opoſe point. Auſſi-tôt Argant

apela un Heraut. Alés de ce pas au camp des Chrétiens, lui dit-il, adressés-vous à leur General, & lui declarés en presence de tous ses Chefs, qu'un Guerrier de la Ville dedaignant l'avantage de combattre du haut des murailles, défie le plus vaillant de l'armée Chrétiene, de l'atendre dans la plaine qui sépare la Ville du camp. Ajoutés, poursuivit Argant, que ce Guerrier est prèt à combatre non seulement le premier qui se presentera, mais le second, le troisiéme, & generalement tous ceux qui oseront s'oposer à lui, sans distinction de rang ni de naissance; à condition que le vaincu restera au pouvoir du vainqueur, ainsi que le portent les Loix de la guerre.

Le Heraut se revêtit incontinent de sa cote d'armes, il prit les marques exterieures de sa charge, & s'en alla au camp. Aïant été admis à l'audience du General: M'est-il permis, Seigneur, lui dit-il, de m'aquiter avec liberté de la comission dont je suis chargé. Parlés, lui repondit Godeffroy, declarés sans crainte le sujet qui vous amene. Alors le Heraut exposa le défi d'Argant dans les mêmes

termes dont avoit usé ce superbe Guerrier. Tous les principaux de l'armée qui étoient presens, ne purent s'empêcher de fremir d'indignation. Dès qu'il eut cessé de parler, Godeffroy lui repondit. Celui qui vous envoïe a formé un dessein dont il poura bien se repentir : dites-lui qu'il viene en toute assurance. Un Chevalier de mon armée le combatra sans avantage, & je ne crois pas que nous aïons besoin de lui en oposer un second.

Après cette réponse le Heraut s'en retourna dans la Ville. Aussi-tôt qu'il aperçût Argant, armés-vous promtement, Seigneur, lui dit-il, votre défi est accepté ; les Chrétiens brulent d'impatience d'en venir aux mains avec vous : leur General vous done pleine & entiere assurance. Le superbe Circassien ravi de joïe, demande à l'instant ses armes. Comme il étoit prêt à partir, le Roi se tournant du côté de Clorinde qui étoit presente, lui dit. Valeureuse Guerriere, metés-vous à la tête de mille hommes de nos troupes, & sortés avec Argant. Si malgré la parole qu'ils ont donée, nos énemis entreprenoient d'user de perfidie à son égard, ou votre presence

les contiendra dans le devoir, ou du moins vous aurés une belle ocasion de signaler votre valeur. Persone n'est plus capable que vous d'assurer la liberté du combat. Clorinde prit ses armes, elle monta à cheval avec ceux qui la devoient suivre, & sortit de la Ville, elle mit ensuite ses gens en bataille sur une hauteur à certaine distance du lieu où Argant devoit combatre. Pour ce Guerrier il avoit déja poussé son cheval dans la plaine. Fier de son courage indomptable & de sa force extraordinaire, on voïoit ce superbe Sarazin d'une taille gigantesque, atendre avec un air de mépris, quiconque auroit la hardiesse de se presenter à lui. Tel l'antiquité fabuleuse nous dépeint Encelade. Tel parut aux yeux d'Israël l'orgueilleux Philistin dans la vallée de Terebinte.

Cependant les Chrétiens ne scachant pas combien étoit redoutable l'énemi qui les défioit, ne paroissoient aucunement éfraiés de ses arrogantes menaces. Mais quoique tous se crussent assés vaillans pour le combatre & pour le vaincre, c'étoit neanmoins sur Tancrede que chacun jettoit les yeux pour qu'il eut l'honneur de ce combat.

combat. Godeffroy dont l'intention étoit de nommer Tancrede, voïant qu'on aplaudiſſoit d'avance à ſon choix, apela ce Guerrier & lui dit: Partés Prince, allés combatre l'arrogant Sarazin qui nous brave ; allés humilier ſon orgueil.

Tancrede charmé de l'honeur que ſon General & ſes compagnons faiſoient à ſon courage, demanda auſſitôt ſon cheval & ſortit du camp, ſuivi d'un grand nombre d'autres Guerriers.

Comme il avançoit dans la plaine, il aperçût Clorinde qui avoit levé la viſiere de ſon caſque. La blancheur éclatante de ſes armes, jointe à l'avantage du lieu élevé où elle s'étoit placée, la lui firent aiſément reconoître. Alors oubliant le deſſein qui l'avoit fait ſortir du camp, il ne ſongea plus qu'à joüir de la vûë de cette belle Guerriere pour qui ſon cœur étoit enflâmé. Il s'en aprocha le plus près qu'il put, & demeura comme en extaſe à la contempler. Le Circaſſien de ſon côté impatient de ce que perſone ne ſe preſentoit pour entrer en lice avec lui : C'eſt pour combatre, dit-il aux Chrétiens, que je ſuis ſorti de la Ville. Quel eſt donc celui d'en-

tre vous qui veut accepter le combat que je lui presente ? Tancrede plongé dans une profonde rêverie, ou n'entendit point ces paroles d'Argant, ou n'y fit aucune atention. Mais le jeune Othon, un de ceux qui l'avoient suivi, brulant d'envie de s'éprouver contre le Sarazin, quoique par déference pour Tancrede il lui eut cedé l'honneur de combatre le premier, ne put laisser échaper une si belle ocasion de satisfaire son désir. C'est pourquoi voïant que Tancrede ne branloit point, il marcha avec impetuosité contre Argant, qui vint à sa rencontre avec furie. Le bruit de leur course aïant enfin tiré Tancrede de son assoupissement. Arêtés, cria-t-il à Othon, que faites-vous ? C'est moi seul que ce combat regarde. Mais il s'avisa trop tard de vouloir suspendre l'ardeur de ce jeune Guerrier, Othon étoit trop avancé dans sa course ; Tancrede s'arêta donc honteux & piqué d'avoir été prevenu.

Dans le moment les deux champions se rencontrerent. La lance d'Othon se brisa contre le heaume de son adversaire, & le fer d'Argant aïant percé de part en part l'écu d'Othon,

lui faussa sa cuirasse & l'atteignit si rudement, que le jeune Chevalier fut contraint d'aller mesurer la terre. Argant qui n'avoit pas seulement été ébranlé sur sa selle, adressant alors la parole à son énemi, rendés-vous, lui dit-il, vous êtes vaincu. Il suffit pour votre gloire d'avoir osé combatre contre moi. Mais Othon qui s'etoit déja relevé, & qui avoit mis l'épée à la main, lui répondit fierement, ce n'est point l'ordinaire de mes pareils de se rendre à si bon marché : je n'entreprendrai pas de justifier ma chute, mais je vais en tirer vengeance ou mourir sur la place. Le Circassien fremissant à ces mots de dépit & de colere lui repartit, puisque tu méprises la courtoisie dont j'use à ton égard, éprouve donc ce que peut ma fureur. Aussi-tôt oubliant toutes les loix de l'honeur & de la chevalerie, il poussa brutalement son cheval contre un énemi qui étoit à pié. Othon évita ce premier choc, & fut même assés heureux pour faire en passant au fougueux Sarasin une blessure legere. Mais de quoi lui sert cet avantage ? Argant plus furieux qu'aupa-

ravant revient tout d'un coup ſur lui, & le heurte avec tant de violence que le jeune guerrier tombe étendu ſur la pouſſiere, preſque privé de ſentiment. Le Circaſſien feroce, non content de l'avoir renverſé, lui fit pluſieurs fois paſſer ſon cheval ſur le corps: C'eſt ainſi, diſoit-il en inſultant à ſon malheur ; c'eſt ainſi que je traite un temeraire qui a oſé m'irriter. Tancréde ſpectateur d'un procédé ſi indigne ne put l'endurer, il picqua droit à Argant, & lui dit. Homme brutal qui te deshonores même dans la victoire. C'eſt ſans doute parmi les brigands d'Arabie que tu as fait ton aprentiſſage aux armes. Indigne que tu es de vivre parmi les hommes, va-t-en dans les forêts habiter avec les animaux farouches à qui tu reſſembles. Le fier Argant peu acoutumé à s'entendre outrager de la ſorte, fut ſaiſi d'une telle rage, que les paroles lui venant en foule à la bouche pour répondre à Tancréde, il ne put en articuler aucune, mais il fit ſeulement entendre un ſon confus pareil au mugiſſement d'un taureau, ou au bruit du tonnere qui gronde dans les nuës. Des outrages & des paroles, ces deux Guerriers

en vinrent bien-tôt aux éfets. C'est ici Muse, que j'implore ton secours; afin que mes vers puissent exprimer avec force ce terrible combat.

Tancrede & son adversaire fondirent à l'instant l'un sur l'autre. Leurs lances quoique d'une grosseur démesurée volerent en mille éclats: le fer dont ils s'ateignirent fit sortir de leurs armes un nombre infini d'étincelles; le bruit du coup qu'ils se porterent fit retentir au loin les échos; la terre qui les soutenoit fremit sous leurs pas. L'un & l'autre cependant plus inébranlables qu'un Rocher resterent fermes dans la selle; mais leurs chevaux moins vigoureux ne purent soutenir un si rude choc, ils furent tous deux renversés. Ces Gurriers redoutables se débarassant promtement des étriés, vinrent aussi-tôt se charger l'épée à la main avec une égale furie. Tout ce que l'art & l'adresse jointes à la force & au courage peuvent emploïer, fut pratiqué dans ce combat. Tancréde sur tout plus léger & plus adroit que son énemi, sçut profiter de cet avantage; car faisant semblant de le vouloir fraper en d'autres endroits il le blessa d'abord d'un coup

de taille dans les flancs, & d'un coup de pointe ensuite entre l'épaule & le bras. Un Ours qui vient d'être blessé par des chasseurs, & qui se jette de rage au travers des épieux, n'est pas si terrible que le devint Argant lorsqu'il vit son sang couler. Tancréde eut besoin de toute son adresse pour parer les coups redoublés que le furieux Circassien fit pleuvoir sur lui. Il ne songea assez long-tems qu'à se tenir sur la défensive, pour voir si la fureur du Sarazin ne se ralentiroit point. Mais à la fin aïant été blessé lui-même & concevant le danger inévitable auquel il s'exposoit, il se livra à la même fureur qui s'étoit emparé de son énemi. L'adresse & les ruses furent alors negligées, la rage & la plus extrême colere tinrent lieu de toutes regles.

Les spectateurs de ce combat éfroïable gardoient de part & d'autre un profond silence, saisis d'étonement & d'horreur, il ne leur échapoit aucune parole, ils ne faisoient aucun mouvement. Déja la terre autour des deux combatans étoit toute couverte des débris de leurs armes : déja l'un & l'autre de ces Guerriers trempé de

ſueur & de ſang, commençoit à s'afoiblir, lorſque la nuit déploïant ſes voiles ſombres vint interrompre leur combat. Les tenebres étant devenües ſi épaiſſes, qu'à peine les objets les plus proches ſe pouvoient diſcerner, deux Herauts s'avancerent, chacun de leur côté, ſur le champ de bataille, Aridée du parti des Chrétiens, & Pindore du parti contraire, c'étoit le même qui étoit venu quelques heures auparavant anoncer le défi de l'orgueilleux Sarazin. Ils eurent l'aſſurance de metre leurs caducées pacifiques entre les épées de ces furieux combatans. Pindore, homme ſage & d'une grande experience dans ſon métier, leur adreſſant alors la parole, vous vous êtes également couverts de gloire, leur dit-il, vous avés combatu l'un & l'autre avec un avantage égal : Il eſt temps de donner quelque relâche à vos heroïques éforts. Ceſſés, Guerriers, de pourſuivre un combat auquel les loix de la Chevalerie s'opoſeroient. La lumiere du jour eſt ſeule digne d'éclairer votre prodigieuſe valeur : les tenebres de la nuit ne la doivent point cacher.

Pour ſignaler mon courage, dit

aussi-tôt Argant, je préfererai toujours la lumiere aux tenebres : mais la nuit ne m'empêchera point de continuer le combat que nous avons commencé ; à moins que mon énemi ne s'engage à le poursuivre, dès que les tenebres seront dissipées. Mais toi-même, lui dit Tancrede, t'engages-tu à revenir ici demain matin avec ton prisonier ? A cette condition seule je veux bien suspendre la fureur qui m'anime. Les deux Guerriers aïant ensuite donné leur parole de se rejoindre au même lieu, les Herauts, afin de leur donner le tems de faire panser les blessures qu'ils avoient reçûës, leur assignerent le matin du sixiéme jour suivant, pour se retrouver ensemble sur le champ de bataille.

Après que ces deux illustres Combatans se furent rétirés, il ne fut mention, & dans la Ville, & au camp, que de la valeur étonnante qu'ils avoient fait paroître l'un & l'autre. Incertain auquel des deux donner l'avantage, chacun remetoit son jugement, au jour marqué pour la décision de cette grande queréle : on devoit voir alors si le courage l'empor-

teroit sur la fureur, ou si l'intrepidité cederoit à la ferocité. Mais il n'y avoit persone qui fut plus ocupée & plus inquiete du succès qu'auroit ce cruel combat, que la belle Herminie, puisqu'il s'agissoit pour elle de voir exposer au caprice des armes ce qu'elle avoit de plus cher au monde. Cette Princesse, fille du Cassan Roi d'Antioche, après la perte de ses états, étant tombée avec sa mere en la puissance de Tancrede, en avoit été traitée avec tous les égards & tous les respects dûs à son sexe & sa naissance Roïale; son vainqueur plein de generosité, non-seulement lui laissa tous ses trésors, mais même peu de tems après lui offrit la liberté. Herminie touchée d'un procedé si noble, & remarquant dans Tancrede les qualités les plus rares, jointes à tous les agrémens de la jeunesse, ne put défendre son cœur contre le merite d'un Prince si acompli. Elle conçût pour cet aimable énemi les sentimens les plus tendres, & ressentit bientôt pour lui la passion la plus forte qui fut jamais. Un éternel esclavage auprès de son vainqueur eut été l'objet de ses vœux, la raison cependant & les severes loix de

l'honeur lui firent accepter ſans balancer la liberté qu'on lui ofroit. Elle s'éloigna donc de Tancrede, mais ce fut en laiſſant ſon cœur dans ſes chaînes qu'elle ne quitoit qu'à regret. Elle ſe retira à la Cour d'Aladin, où la Reine ſa mere ſuccombant ſous le poids de ſes diſgraces finit quelques jours après ſa vie & ſes malheurs.

Quoique la Princeſſe d'Antioche ne put atribuer la perte d'une mere qu'elle aimoit tendrement qu'aux ſeules armes de Tancréde, cette mort ne diminua point ſon amour, il ſe conſerva dans la même force. A la verité ſa paſſion n'étoit point ſoutenuë par l'eſpérance. Herminie ne ſe flattoit pas d'atendrir un jour ſon amant; elle ne comptoit pas même le revoir jamais; mais elle l'avoit vû; elle avoit vêcu quelque temps avec lui. C'en étoit aſſés pour qu'elle l'aimât toûjours. Enfin les Chrétiens étant venus metre le ſiége devant Jeruſalem, la fille de Caſſan vit renaître l'eſperance dans ſon cœur, & ſentit redoubler ſon amour. L'aproche de cette armée victorieuſe qui avoit jetté la conſternation dans la Ville ſainte, fut pour elle un ſujet de joie; la

vûë de ces Guerriers redoutables qui inſpiroit de la terreur aux Sarazins, étoit à ſes yeux un ſpectacle charmant.

Il y avoit au Palais d'Aladin une haute tour, peu éloignée des murs de la Ville, d'où l'on decouvroit le camp des Chrétiens, & tout l'eſpace qui étoit entre la Ville & le camp. C'eſt là que la Princeſſe dans l'eſperance de voir paroître Tancréde paſſoit ordinairement les jours entiers. Souvent ſon atente étoit vaine, elle ne découvroit point ſon amant. Mais dès qu'il paroiſſoit, ſes yeux éclairés par l'amour le lui faiſoient aiſément reconoître. Ainſi ou elle joüiſſoit de la vûë d'un énemi qui lui étoit infiniment cher, ou bien ſoutenuë par l'eſperance, elle paſſoit les heures dans l'atente d'un plaiſir, le ſeul qui lui fut permis dans le triſte état de ſa fortune. Du haut de cette tour Herminie avoit été ſpectatrice du combat de Tancrede & d'Argant: on peut juger qu'elles furent ſes allarmes tant que dura ce combat furieux. Le Sarazin ne porta aucun coup à ſon adverſaire, dont la Princeſſe ne reſſentit vivement les ateintes: Les bleſſures de Tancré-

de furent autant de plaïes morteles pour ſon Amante. Elle vit enfin les combatans ſe ſéparer ; mais cette joïe ne fut pas de longue durée pour elle. Preſque auſſi-tôt le bruit parvint à ſes oreilles que le combat n'étoit que ſuſpendu, & que dans ſix jours il devoit recomencer avec plus de fureur. A cette terrible nouvelle ſes ſens furent glacés, la crainte & la douleur s'emparerent de ſon ame, elle ſe livra entierement aux ſoupirs & aux larmes. Si l'excès de ſon abatement la contraignoit malgré elle à fermer quelques inſtans ſa paupiere, un doux ſomeil ne ſuſpendoit point ſes alarmes. L'image de ſon amant ſanglant & couverts de plaïes ſe preſentoit alors à ſon eſprit, & ſembloit implorer ſon ſecours. Car l'événement du combat prochain n'étoit pas la ſeule cauſe de ſon inquiétude : elle ſçavoit que Tancréde étoit bleſſé. La renommée qui groſſit toûjours les objets, avoit répandu le bruit dans la Ville que les bleſſures de ce Prince étoient conſiderables ; & l'amour d'Herminie enchériſſant encore ſur l'opinion publique, lui faiſoit aiſément croire que les bleſſures de ſon

amant étoient très dangereuses.

Comme la Princesse d'Antioche avoit été instruite par la Reine sa mere dans la conoissance des simples, & qu'elle sçavoit parfaitement l'art de guerir les plaïes, art merveilleux que dans l'Orient les Princesses de sang Roïal ne dedaignent pas d'exercer, elle forma aussi-tôt le dessein d'aller elle-même panser les blessures de Tancréde. Mais helas! que son sort est déplorable! Herminie veut partir pour secourir un énemi qui lui est cher, tandis que la bienséance exige d'elle qu'elle offre auparavant son secours à celui de tous les hommes qui lui est le plus odieux. Que les soins qu'elle se crut obligée de rendre au cruel Argant lui causerent d'amertume? Si elle eut eû une ame moins genereuse, au lieu d'apliquer sur les plaïes de ce barbare des herbes salutaires, elle n'en eut emploïé que de morteles. Le cœur de cette belle Princesse étoit incapable de former un dessein si lâche; mais du moins en pansant les blessures du Sarazin, elle se crut permis de souhaiter, que la nature, d'acord avec son amour, dedaignât de seconder ses soins, & refusât

aux remedes qu'elle emploïoit leur éficacité ordinaire.

Dans le dessein d'aller secourir Tancréde, la crainte de se trouver seule au milieu d'une armée énemie n'étoit point capable d'arêter la Princesse. Acoutumée depuis long-tems au tumulte des armes; une cruelle experience lui avoit rendu les perils familiers. Son amour d'ailleurs étoit assés fort pour lui faire afronter hardiment les monstres même de la Libie. Ce n'étoit donc point pour sa vie qu'Herminie pouvoit être susceptible de crainte; le risque de perdre un bien qui lui étoit encore plus precieux que la vie, la faisoit hesiter, elle craignoit pour son honeur, qu'elle avoit jusqu'alors conservé sans tache au milieu des plus grands dangers, & qu'elle sembloit vouloir exposer temerairement à l'insolence du soldat. Deux sentimens toûjours rivaux se disputoient la victoire dans le cœur de cette infortunée Princesse. L'honeur lui representoit son entreprise comme dangereuse pour sa gloire, & même contraire à l'acomplissement de ses desirs. Il lui dépeignoit Tancréde surpris de sa hardiesse, refusant

le ſecours qu'elle lui offroit, & dedaignant le cœur d'une avanturiere qui venoit elle-même le chercher dans un camp. Mais l'amour par des diſcours flateurs & ſeduiſants la faiſoit bientôt revenir de ſa crainte. Vous étes tendre, Herminie, lui diſoit-il, livrez-vous à votre tendreſſe. Vous étes belle & aimable, ne croïez pas que Tancréde ait pû reſiſter à vos charmes : ce Prince vous aime autant que vous l'aimés. Quelle cruauté, quelle injuſtice, d'emploïer ici vos ſoins pour un barbare que vous devés haïr, tandis qu'un Heros qui vous eſt cher eſt ſur le point de perir, faute d'un ſecours que vous lui refuſez. Partés Princeſſe, allez ſecourir un amant qui vous adore, la gloire & les plaiſirs couroneront votre genereuſe entrepriſe. En rendant la vie à Tancréde, vous le metrés en état de ſignaler ſa valeur par de nouveaux exploits, & vous partagerés avec lui la gloire dont il va ſe couvrir. Unie enſuite avec cet aimable Prince par les nœuds les plus doux & les plus ſacrés ; votre époux vous conduira dans la delicieuſe Italie. C'eſt là que cherie & honorée des Dames du païs, vous

vivrés à jamais avec lui, dans ces climats fortunés, où la vraïe valeur, la foi & la constance ont établi leur empire.

Seduite par un espoir trompeur, l'Amante de Tancréde se prometoit déja le bonheur le plus charmant. Elle s'afermit donc dans le dessein qu'elle avoit formé d'aller secourir ce Prince. Mais comme de nombreux corps de garde veilloient sur les remparts, & que les portes de la Ville toûjours fermées ne s'ouvroient jamais sans un ordre exprès du Roi, elle concevoit dans l'exécution de son dessein une dificulté qui lui causoit beaucoup d'inquiétude.

La Princesse d'Antioche étoit unie avec Clorinde d'une étroite amitié. Toutes deux logées près l'une de l'autre au Palais d'Aladin, elles se voïoient à toutes les heures du jour, & la nuit souvent un même lit les recevoit toutes deux. Elles n'avoient aucun secret l'une pour l'autre. L'amour seul dont Herminie brûloit pour Tancréde étoit ignoré de son amie; & lorsque cette passion violente la jetoit dans une langueur dont Clorinde s'apercevoit, la Princesse ne manquoit pas de rejeter sur ses

malheurs passés la cause de sa tristesse. Elle vint un soir à l'apartement de Clorinde. La guerriere étoit alors chés le Roi ocupée à deliberer sur les afaires de la guerre. Dès qu'Herminie parut, tous ceux qui étoient presents, se retirerent par respect, & la laisserent seule. Après avoir été quelque tems ensevelie dans une profonde reverie, elle jeta les yeux vers un endroit de la chambre, & y vit suspenduës les armes brillantes de Clorinde. Valeureuse Guerriere, dit aussitôt la Princesse en soupirant, que votre sort me paroît digne d'envie? Ce n'est point la beauté qui éclate en vous dont je suis jalouse, vous semblés vous-même dedaigner ces atraits dont la nature vous a si liberalement pourvûë: mais je porte en vie à cette valeur heroïque qui a rendu votre nom célebre. Le métier des armes que vous avés embrassé, & que vous éxercés avec tant de gloire, vous met en état de sortir quand il vous plaît de ces murs où ma foiblesse me retient captive. Si le Ciel m'avoit doné un courage pareil au vôtre, je ne serois point à present dans la situation penible où je me trouve. Que dis-je?

Sans cesse à la campagne, on me veroit nuit & jour chercher un énemi que j'adore. Le cruel Argant n'auroit point éprouvé sa valeur contre Tancréde, Herminie l'auroit devancée dans ce combat. Peut-être que la fortune secondant mon amour, j'auroiseû le bonheur de faire prisonier cet aimable Prince. Ah! que j'aurois pris soin d'adoucir son esclavage, que les chaînes dont son Amante l'auroit chargé eussent été legéres? Ou si le sort m'eut été contraire, le fer de Tancréde en me perçant le cœur, m'auroit du moins guérie de la blessure mortele que l'amour m'a faite. Peut-être enfin que ce Guerrier genereux touché de mon infortune, auroit honoré ma cendre de quelques larmes. Mais, ajoûta Herminie, pourquoi m'ocuper ainsi de vaines chimeres? l'amour m'inspire une pensée. Il faut que je me couvre des armes de Clorinde, & que sous cet équipage j'entreprene de sortir de la Ville. Toutes les portes me seront ouvertes, nul n'osera s'oposer à mon passage. C'est là le plus sur & peut-être l'unique moïen de venir à bout de mon dessein. O amour qui sçais doner du courage au moins

hardis, toi, qui m'as inſpiré cet artifice innocent, rens moi la fortune propice.

La Princeſſe auſſi-tôt détache les armes, & ſans être aperçuë de perſone les emporte chez elle. La nuit toûjours favorable aux larcins & aux amours, couvrit de ſes ſombres voiles l'action d'Herminie. Dès qu'elle fut dans ſon apartement elle apelle un de ſes écuiers dont la fidelité lui étoit conuë, & celle de ſes femmes en qui elle avoit le plus de confiance; elle leur declare le deſſein qu'elle avoit formé de ſortir de la Ville, cachée ſous les armes de Clorinde, mais elle ne leur decouvrit point la cauſe principale de ſon entrepriſe. L'écuier alla incontinent préparer les chevaux neceſſaires pour le depart de ſa maitreſſe. Herminie étant reſtée ſeule avec la femme qui la devoit ſuivre, ſe dépoüilla promtement de ſes habits ordinaires, & ſe revêtit des armes qu'elle avoit aportées. Elle enferma ſon ſein delicat ſous une dure cuiraſſe, elle cacha ſes beaux cheveux blonds & ſon viſage gratieux ſous ce caſque terrible qui jetoit par tout l'épouvante; elle prit à ſon bras gauche le peſant bou-

clier, fardeau bien diſproportioné à ſa foibleſſe. Ainſi l'amoureuſe Herminie pour répondre à l'équipage militaire dont elle ſe couvroit, comença par ſe vaincre elle-même, en ſurmontant ſa propre foibleſſe. Amour auteur & témoin de ſon action, fit un ſouris, tel qu'il avoit fait autre fois, lorſque par une metamorphoſe diferente, il contraignit le vaillant Alcide à prendre de ſes mains nerveuſes la quenoüille & le fuſeau, pour ſe rendre agréable à la belle Reine de Lidie.

Aprés que la Princeſſe fut armée, elle marcha d'un pas inégal & mal aſſuré vers l'endroit, où ſon Ecuier l'atendoit avec des chevaux. Elle chancele ſous le poids de ſes armes & ne ſe ſoutient qu'avec le ſecours de ſa compagne qui marchoit devant elle; ou plûtôt l'amour & l'eſperance lui donoient du courage & augmentoient ſes forces. Sans perdre de tems elle monta à cheval, & par un chemin peu frequenté ſe rendit à la porte de la Ville. Ouvrez promtement, dit-elle aux gardes, le Roi m'envoïe pour une entrepriſe utile à ſon ſervice. Les gardes entendant une voix de femme, & reconoiſſant les armes de Clorinde,

qui brilloient dans l'obſcurité, ne douterent pas un moment que ce ne fut cette illuſtre Guerriere. Ils ouvrirent auſſi-tôt la porte, & laiſſerent ſortir la Princeſſe avec les deux perſones qui l'acompagnoient. Lorſque Herminie ſe vit échapée de ce premier danger, faiſant de plus ſerieuſes reflexions ſur ſon entrepriſe, elle crut qu'il étoit de la prudence de prendre quelques meſures, avant que de s'expoſer la nuit au milieu d'un camp énemi. Elle jugea qu'il y auroit plus de bienſéance à ne ſe préſenter aux yeux de Tancréde, qu'après lui avoir fait anoncer ſon arivée. C'eſt pourquoi ſe détournant un peu dans la campagne, elle apela ſon Ecuier & lui parla de la ſorte. Allez au camp des Chrétiens, faites-vous conduire à la tente du Prince Tancréde, & lui dites, qu'une Dame qui s'intereſſe particulierement à ſes jours lui demande la permiſſion de le venir trouver pour un affaire également importante au bonheur de l'un & de l'autre. Ajoûtés que cette Dame ne lui demande point d'autre aſſurance que la ſeule parole; telle eſt la haute opinion qu'elle a de lui, que ſur ſa

parole ſeule, elle croira ſa vie & ſon honeur en ſureté au milieu même de ſes énemis. Au reſte, continua Herminie, ne dites cela qu'au ſeul Tancréde, que tout autre ignore le ſujet de votre arivée. Partés, & revenés avec un extrême diligence. Je vais vous atendre ici, aquités-vous avec zele & avec adreſſe de la comiſſion dont je vous charge.

A l'inſtant l'Ecuier partit, il arriva bientôt au camp, & s'étant fait conduire à la tente de Tancréde, il s'aquita parfaitement de ſa comiſſion. Tancréde l'écouta avec une joie mêlée de doute & d'inquiétude. Il fit la réponſe la plus favorable à l'envoïé d'Herminie, qui repartit auſſi-tôt pour aller porter à ſa maîtreſſe cette agréable nouvele. Cependant la Princeſſe à qui les momens paroiſſoient des heures, ne put demeurer long-tems au lieu où elle avoit dit à ſon Ecuier qu'elle l'atendroit. Guidée par une amoureuſe impatience, elle s'avança vers le camp, afin de rejoindre plus promtement celui qu'elle y avoit envoïé. Sitôt qu'elle decouvrit les tentes des Chrétiens, que cette vûë me plaît, dit-elle? Que je reſpire ici

un air pur & délicieux qui recrée mes ſens agités. Camp invincible, daignés me recevoir dans votre enceinte. Je ne viens point pour implorer le ſecours des Heros que vous renfermés, pour qu'ils me rétabliſſent dans les états qu'ils m'ont enlevés. J'y viens chargée de leurs fers; mon eſclavage m'eſt trop cher pour vouloir m'en afranchir. Faſſe le Ciel que je puiſſe trouver chez vous le repos que j'y viens chercher, & que je ne puis trouver ailleurs. L'infortunée Herminie, ignorant les nouveaux malheurs que lui preparoit la fortune, s'entretenoit ainſi de ſon amour avec le ſilence & les ombres de la nuit.

Il y avoit hors du camp une garde avancée que Godeffroy avoit établie pour empêcher les convois d'entrer dans la Ville. Alcandre & Poliferne, deux freres dont Clorinde avoit quelques jours auparavant tué le pere, étoient les Chefs de cette troupe. Par malheur pour Herminie la nuit étant fort ſereine, & les raïons de la lune donant à plomb ſur ſes armes luiſantes, elle fut bientôt remarquée. A l'inſtant Polipherne le plus jeune & le plus boüillant des deux freres ſui-

vi de plusieurs de ses gens, fondit sur la Princesse qu'il prenoit pour Clorinde & lui lança un javelot en criant. Barbare, tu n'échaperas pas à ma vengeance. Tu vas perir. Le trait partit d'une main que l'extréme colére rendoit peu sûre, n'ateignit point Herminie. Telle une biche outrée de soif & de lassitude, croit se rafraîchir dans une onde claire que le hazard offre sous ses pas; mais si les chiens surviennent, la peur lui faisant alors oublier sa lassitude & sa soif, elle ne songe plus qu'à s'enfuir. Ainsi l'infortunée Princesse croïoit toucher un moment favorable où son amour alloit recevoir quelque soulagement, elle se repaisoit déja de cette douce idée: mais le siflement du javelot & les cris de ceux qui venoient sur elle, ne lui permirent plus d'autre pensée que celle de se derober par la fuite au peril qui la menaçoit. La suivante d'Herminie saisie de la même fraïeur, s'enfuit d'un autre côté: & son Ecuier arivant sur ces entrefaites prit le partit de suivre de loin les traces de sa maîtresse.

Quoi qu'Alcandre eut reconu aussi bien que son frere les armes de Clorinde

Clorinde il ne voulut point branler. Plus sage que Politerne il crut qu'il étoit de son devoir de ne point quiter pour un interêt particulier le poste que son General lui avoit confié. Mais il dépêcha dans le moment un de ses gens à Godeffroy, pour l'informer que Clorinde aïant paru fort près de leur troupe, Politerne & plusieurs autres l'étoient allé ataquer, qu'ils l'avoient mise en fuite & la poursuivoient vivement. Il ajoûta, que selon toutes les aparences une Guerriere si considerable n'étoit point sortie la nuit sans quelque important dessein; qu'il eut à lui marquer sur cela ce qu'il y avoit à faire, & qu'il éxécuteroit ses ordres. Le bruit se répandit bien-tôt dans l'armée que Clorinde avoit paru à la vûë du camp. Tancréde en fut incontinent informé. N'en doutons point, dit-il aussi tôt: c'étoit la belle Clorinde elle-même qui venoit consoler un amant dont elle ne peut ignorer la tendresse & la fidelité. C'est pour moi que cette genereuse fille n'a pas craint de s'exposer au danger. Allons, volons à son secours. A l'instant il demande ses armes, il s'en couvre avec

précipitation, & montant à cheval il pique à toute bride vers l'endroit où il crut la pouvoir plus ſurement rencontrer.

CHANT VII.

CEpendant la Princeſſe d'Antioche ſaiſie d'une mortelle fraïeur, ſe laiſſoit emporter par ſon cheval à travers les campagnes. Elle entra enfin dans un bois qui la deroba entierement aux yeux de ceux qui la pourſuivoient. Poliferne & ſes compagnons l'aïant perduë de vûë s'en retournerent au camp, pleins de honte & de colere de ne l'avoir pû joindre. C'eſt ainſi qu'après avoir perdu la piſte de l'animal qu'ils ont en vain pourſuivi, on voit les chiens hors d'haleine revenir triſtement ſur leurs pas. Herminie courut tout le reſte de la nuit, ſans avoir même l'aſſurance de regarder derriere elle. La lumiere du ſoleil put à peine diſſiper ſa fraïeur, elle erra à l'avanture la plus grande partie du jour ſuivant ſans rencontrer perſone, & ſans ſavoir en quels

lieux la conduisoit le sort impitoïable. Enfin le soleil étant prêt de finir sa course, elle se trouva sur les rives du Jourdain. C'est-là qu'épuisée de fatigues, elle mit pié à terre pour prendre quelque repos. Sans autre nouriture que ses sanglots & ses larmes, elle se coucha au bord du fleuve, & s'endormit bien-tôt d'un someil souvent troublé par son amoureuse inquiétude.

Au lever de l'Aurore le chant des oiseaux & le murmure des ondes qu'agitoit un zephir leger la reveillerent. Elle jetta les yeux autour d'elle, & decouvrit des cabanes de Bergers peu éloignées du lieu où elle avoit passé la nuit. Quelques momens après elle crut entendre le son d'un instrument champêtre; elle se leva aussi-tôt, & marcha vers l'endroit d'où lui paroissoit venir le son qui avoit frapé ses oreilles. Après avoir fait quelques pas, elle vit un vieillard assis à l'ombre, qui s'amusoit à faire des corbeilles d'ozier, & qui sembloit écouter avec plaisir le chant de trois jeunes garçons qui gardoient des troupeaux auprès de lui. La vûë des armes dont la Princesse étoit couverte éfraïa d'a-

bord ces Bergers. Mais levant la visiere de son casque, elle fit briller à leurs yeux les charmes de son visage, elle s'aprocha d'eux ensuite avec un air plein de douceur & leur dit. Mortels cheris des Cieux, rassurés-vous, continués vos jeux inocens. Les armes qui vous éfraïent ne sont point faites pour troubler vos amusemens. Puis adressant la parole au vieillard; Mon pere, lui dit-elle, vous êtes entouré d'énemis; tout le païs est ravagé: coment se peut-il faire qu'au milieu des horreurs de la guerre, vous meniés en ces lieux une vie si douce & si paisible? Mon fils, lui répondit le vieillard, ce n'est point sur les roseaux que tombe le tonere. Ce sont les chênes superbes que la foudre menace. Nos énemis n'en veulent qu'aux puissans de la terre, ils dédaignent notre bassesse. Soit que le Ciel protege notre inocence, soit que l'avidité du soldat ne trouve rien chez nous qui l'excite, au milieu même du tumulte des armes, nous joüissons des douceurs d'une paix profonde. Ces jeunes garçons que vous voïés sont mes enfans; en eux consiste toute ma famille. Ils sont les gardiens

d'un petit troupeau qui paît autour de nous. Comme nos desirs sont bornés, nos besoins le sont aussi. Le lait de nos chevres & quelques fruits que nous cultivons sont notre nouriture, & sans crainte qu'une perfide main empoisone notre boisson, une onde toûjours pure nous desaltere. Les chevreaux bondissans dans la prairie, les poissons folâtrans dans les eaux, les oiseaux étalans au soleil leur plumage émaillé de mille couleurs, voilà quels sont nos spectacles & nos plus doux plaisirs. Non, la fortune la plus brillante ne me fait point d'envie : la pauvreté si redoutable aux hommes, parce qu'ils en ignorent le prix, cette pauvreté fait mes plus cheres délices, puisque c'est elle qui assure le bonheur & la tranquilité de ma vie.

Helas, poursuivit le vieux pasteur, il s'en faut bien que j'aïe toûjours pensé comme je pense aujourd'hui ; il a été pour moi un tems d'ignorance & d'illusion. Dans cet âge où les passions de l'homme sont plus vives & ses desirs plus inquiets, dégoûté du séjour champêtre, une folle ambition me transporta dans la grande Memphis, j'entrai au service du Soudan :

il me confia le ſoin de ſes jardins : mais quoique dans cet obſcur emploi je remarquai parfaitement l'eſprit qui regne à la Cour, j'en conus toute la corruption. Le chimerique eſpoir d'une fortune qui ſe refuſoit à mes deſirs, me retint à Memphis pluſieurs anées : enfin mes eſperances s'étant évanoüies avec ma jeuneſſe, le regret me prit d'avoir ſi legerement quité les lieux qui m'avoient vû naître ; je reſolus d'y retourner, & dans cette reſolution j'abandonai pour jamais la Cour. Que je revis avec joïe ces tranquiles campagnes ! C'eſt de ce moment ſeul, mon fils, que j'ai comencé à conoître le bonheur, & à goûter les veritables plaiſirs.

Pendant que le vieillard parloit, Herminie qui l'écoûtoit avec atention ſentit ſes inquiétudes ſe diſſiper peu-à-peu, & le calme ſucceder dans ſon cœur au trouble dont il étoit agité. La penſée lui vint auſſi-tôt de paſſer le reſte de ſes jours avec ces Bergers, ou d'y atendre du moins que la fortune daignât jeter ſur elle un regard plus favorable. C'eſt pourquoi dès que le Paſteur eut ceſſé de parler, elle lui dit. Vous êtes heureux, mon

pere, de conoître par votre experience combien une vie douce & tranquile est préferable à toutes les grandeurs de la terre. Mais si vous n'êtes point jaloux du bonheur que vous possedés, je vous conjure de m'en faire part. Recevés-moi, je vous prie, dans votre maison. Soufrés qu'une malheureuse Princesse, partage avec vous votre felicité. C'est un trésor qu'on ne sçauroit trop païer. Voici, ajoûta-t-elle en lui presentant de l'or & des pierreries, voici de quoi remplir les desirs d'un cœur, en qui la raison n'auroit pas entierement éteint l'amour des richesses. Elle lui aprit ensuite qui elle étoit; elle lui fit le récit de ces infortunes d'une maniere si touchante, que le bon vieillard ne put s'empêcher de mêler ses larmes à celles qui échapoient des yeux de la Princesse. Il la consola, il lui ofrit avec une afection paternele tout ce qui dependoit de lui, & la prenant par la main il la conduisit dans sa maison. La Princesse y fut reçûë avec bonté par une femme d'un âge déja avancé. C'étoit l'épouse du Pasteur, épouse que le Ciel lui avoit choisie d'un âge convenable, & d'un caractere

parfaitement conforme au ſien.

Herminie ſe dépoüilla de ſes armes, elle ſe revêtit du ſimple habit d'une Bergere. Dans cette demeure champêtre les ſoins & les amuſemens de ſes hôtes devinrent les ſiens. La houlette à la main elle conduiſoit les troupeaux ; de ſes doits delicats elle preſſoit les laitages. Mais ſous la ſimplicité de l'habit qui la couvroit, malgré la groſſiereté des ſoins dont elle s'ocupoit, elle conſerva toûjours un air noble & majeſtueux qui faiſoit aiſément ſentir ſon rang & ſa naiſſance. Souvent pendant la chaleur du jour aſſiſe à l'ombre des hêtres, elle écrivoit ſur l'écorce des arbres le nom du Prince qu'elle adore. Elle y joignoit le ſien: elle y traçoit l'hiſtoire de ſes amours. Croiſſez, cheres plantes, diſoit-elle enſuite, conſervez pretieuſement le dépôt que je vous confie. Si jamais quelque fidele amant vient ſe repoſer à votre ombre, aprenés-lui mes diſgraces, faites-lui plaindre mon infortune. Qu'il diſe en voïant mes malheurs, ſe peut-il que l'amour ait traité avec tant de rigueur une Princeſſe ſi tendre & ſi fidele ? Peut-être que le ſort conduira quelque jour en ces lieux

l'aimable Prince qui cause ma langueur, faites-lui conoître l'ardeur vive & constante dont j'ai brulé pour lui ; forcés son cœur insensible à s'atendrir sur les maux qu'il m'aura fait soufrir. Qu'il repande quelques larmes, qu'il lui échape quelque soupir : doux, mais helas ! trop tardif soulagement aux peines d'une infortunée, qu'un amour rigoureux aura privée de la lumiere du jour.

Tancrede alors étoit bien éloigné de songer à la tendre Herminie. Croïant voler au secours de Clorinde, cette belle Guerriere ocupoit toutes ses pensées. Il courut pendant toute la nuit, traversant les bois & les plaines, & adressant toûjours ses pas aux lieux où le moindre bruit se faisoit entendre. Enfin au lever de l'Aurore, le murmure d'une onde claire l'atira sur les bords d'un ruisseau, où l'amoureux Guerrier s'arêta. Tancrede ne remarquant aucunes traces autour de lui, s'écria plusieurs fois pour voir si quelqu'un répondoit à sa voix : mais dans ces lieux deserts l'écho seul lui répondit. Acablé de douleur de n'avoir pû secourir sa maîtresse, il se livra quelque tems aux

ſoupirs & aux regrets ; & comme le jour aprochoit auquel il avoit doné ſa parole de combatre Argant ; après avoir hautement juré qu'il vengeroit la genereuſe Clorinde, il prit le parti de s'en retourner au camp. Mais come il ignoroit en quels lieux l'avoient conduit le hazard & les tenebres de la nuit, il començoit deja à ſuivre une route incertaine, lorſqu'il entendit le bruit d'un cheval, & vit un moment après ſortir d'un valon un homme un foüet à la main, & un petit cor pendu derriere les épaules à la façon des couriers. Le Prince auſſi-tôt lui demanda le chemin qui conduiſoit au camp. C'eſt-là où je vais, lui répondit en Italien ce Chevalier ; c'eſt au camp que Boëmond m'envoïe. A cette réponſe Tancrede ne doutant point que ce ne fut effectivement un courier que ſon oncle depêchoit à l'armée, s'abandona imprudemment à la conduite de ce guide Infidele. Il le ſuivit pendant tout le jour par des routes qui lui étoient inconuës ; & ſur le ſoir ils ariverent à la vûë d'un château environé d'eau de tous côtés, & qui paroiſſoit extraordinairement fort. Alors le feint courier ſe tournant vers

Tancrede, lui dit, vous pourés passer ici la nuit; & si vous êtes Italien, je vous assure que vous y serés bien reçû. Le château que vous voïés apartient au Comte de Cozence, il y a fort peu de jours que ce Seigneur l'a conquis sur les Sarazins. Il sona ensuite de son cor, & on baissa aussitôt un pont levis par où le courier entra dans la forteresse.

Cependant Tancrede examinant la forme singuliere, la situation & la forme de ce château, dont il n'avoit point entendu parler, comença à entrer en quelque défiance de son guide, il ne voulut point le suivre & resta sur le bord du fossé. Ce n'est pas que son grand cœur fut susceptible de crainte, il avoit sans doute un courage à l'épreuve de tous les dangers. Mais il aprehendoit de s'exposer au hazard de quelque avanture nouvele, qui pût le détourner du combat auquel son honeur étoit engagé. Apeine eut-il prit la resolution de ne point entrer, qu'il vit paroître sur le pont un Guerrier armé de toutes pieces, qui s'avançant l'épée à la main, lui cria d'un ton menaçant. O toi que le sort a conduit dans ce lieu fatal, aprens

que tu es ſur les terres d'Armide ; viens preſenter tes mains aux fers de cette incomparable Princeſſe, & reſous-toi à paſſer ici tes jours dans un éternel eſclavage, à moins que tu n'embraſſes ſa défenſe, & que tu ne conſentes à marcher avec ſes gens contre les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt.

A ſes armes & au ſon de ſa voix, Tancrede reconut d'abord ce Guerrier : c'étoit le perfide Raimbaud, qui ſeul de tous les amans d'Armide eût la lâche foibleſſe de renoncer à la foi de ſes peres, pour ſe rendre l'indigne champion de cette dangereuſe enchantereſſe. Traitre, lui répondit le Prince ſaiſi d'horreur & de colere, ſçais-tu bien que je ſuis Tancrede ? Sçais-tu que celui à qui tu propoſes d'abandoner Jeſus-Chriſt, ne s'eſt armé que pour ſa gloire ? C'eſt par la vertu toute puiſſante de ſon bras que j'ai juſqu'ici ſurmonté ſes énemis ; & c'eſt par cette même vertu que je vais tout preſentement te punir de ton impieté. Au nom de Tancrede le perfide Raimbaud ſe troubla ; mais diſſimulant ſa crainte, il repartit. En vain tu crois m'épouvanter, ſi ma valeur ne ſe dement point aujourd'hui, tu

vas laiſſer ici la vie, & j'envoïerai ta tête altiere à ton General, en ſigne de ta défaite & de ma victoire. Tancrede au lieu de repliquer voïant que ſon énemi étoit à pié, ſauta promtement à bas de ſon cheval, & malgré ſa laſſitude, & ſes bleſſures dont il n'étoit pas encore bien guéri, il fondit ſur Raimbaud avec ſon impetuoſité ordinaire.

Le ſoleil s'étoit precipité dans les ondes, d'épaiſſes tenebres començoient à couvrir la terre; mais le château parut alors éclairé d'un nombre infini de lumieres qui prirenr la place du jour. Armide envieuſe du ſuccès de ce combat voulut en être ſpectatrice; elle ſe plaça au haut de ſa fortereſſe, dans un lieu où ſans être vûë elle pouvoit tout entendre, & voir aiſément tout ce qui ſe paſſoit au dehors. Les deux Guerriers ſe chargerent avec la même furie, mais avec des forces bien inégales. Quelques éforts que fit Raimbaud pour parer les coups redoublés de ſon adverſaire, ſes armes fracaſſées en cent endroits furent bien-tôt toutes couvertes de ſon ſang. Tancrede lui portoit ſans ceſſe l'épée au viſage, il le menaçoit & joignoit

dans le moment les éfets aux menaces, il le remplissoit de crainte & lui faisoit éprouver en même tems la peur & le mal par les coups terribles qu'il lui portoit. Le Chevalier d'Armide plein de dépit & de ráge voulut faire un dernier éfort, afin de terminer un combat si honteux pour son amour. Il jeta ce qui lui restoit de son bouclier, & prenant son épée à deux mains, il en déchargea un grand coup sur le casque de son énemi. L'acier en étoit d'une trempe trop fine pour que le bras de Raimbaud pût l'entamer, mais il en sortit un million d'étincelles; & le coup fut si pesant que Tancrede en chancela. Ce vaillant Guerrier se livrant alors à la plus extrême fureur leva son bras redoutable, & auroit sans doute fendu Raimbaud jusqu'à la ceinture, si celui-ci n'avoit eu l'adresse ou le bonheur d'éviter le coup. Le fer de Tancrede ne l'ateignit point, il tomba avec un bruit éfroïable sur un pilier de marbre qui étoit à l'extremité du pont: il le mit en piece, & en fit voler les éclats jusqu'au Ciel. A ce coup terrible la crainte de la mort s'empara tellement de Raimbaud, que desespe-

rant de pouvoir l'éviter en s'opiniatrant au combat, il abandona le champ de bataille & s'enfuit. L'enfer vint dans ce moment au ſecours de l'impie qui combatoit pour lui. Toutes les lumieres dont le château étoit éclairé s'éteignirent, afin de favoriſer ſa fuite. Tancrede environé d'une épaiſſe obſcurité perdit de vûë ſon énemi, mais il ne laiſſa pas de le pourſuivre ; ſa fureur lui ſervant de guide il paſſa le pont, & ſans s'en apercevoir entra dans la forteresſe. Apeine eut-il mis le pié dans cette funeſte demeure qu'il entendit la porte ſe fermer derriere lui. Il ſe retourna auſſi-tôt, & ſecoüant cette porte d'un bras vigoureux, il fit tous ſes éforts pour l'ouvrir, mais il ne pût jamais l'ébranler. C'eſt ainſi qu'aux côtes de Ferrare on voit pendant la tempête les poiſſons éfraïés ſe refugier dans les terres que les flots ont inondées ; mais dès que l'orage ceſſe, & que les eaux ſe ſont retirées, ils reſtent pris dans les marais où ils ſe ſont eux-mêmes enfermez. Une voix alors ſe faiſant entendre, dit à Tancrede. En vain pretens-tu ſortir de cette noire priſon, tu paſſeras ici tes jours privé à jamais de la

lumiere du ſoleil. Ce n'eſt point la lumiere du ſoleil que je regrete, dit en lui-même l'amoureux Guerrier, il eſt bien plus cruel pour moi de perdre pour toûjours la vûë des beaux yeux que j'adore. La penſée du combat où il devoit inceſſamment ſe trouver contre Argant, lui venant enſuite dans l'eſprit, il ſe mit à déplorer ſon malheur, & à blâmer ſon imprudence, qui ſe reduiſoient à la triſte neceſſité de manquer en même-tems & à ſon amour & à ſon devoir.

Pendant que l'infortuné Tancréde ſe plaignoit ainſi dans les priſons d'Armide, le feroce Argant ne reſpirant que ſang & que vengeance atendoit le jour du combat avec une extraordinaire impatience. Quoique ſes bleſſures ne fuſſent point encore fermées, à peine voulut-il prendre un moment de repos la nuit qui preceda ce jour deſiré. Il ſe leva avant l'Aurore, & demanda ſes armes. Son Ecuier lui en preſenta de magnifiques dont le Roi lui faiſoit preſent; Argant ſans daigner les conſiderer s'en couvrit promtement, mais il retint ſon ancienne épée dont la fineſſe & la bonté lui étoient connuës. Sous ces armes écla-

tantes le terrible Circassien parut comme une fatale cométe présageant aux mortels éfraïés les plus insignes malheurs. La fureur étoit peinte dans ses yeux, sa demarche menaçante inspiroit la terreur, ses regards farouches & avides de sang faisoient trembler les plus hardis. Il tenoit son épée à la main dont il frapoit les airs : voici enfin le jour, disoit-il, auquel je vais punir l'audace du Chrétien temeraire qui ose s'ataquer à moi. A la honte du Dieu qu'il adore, il va tomber sous mes coups, je le dépouillerai de ses armes, & quelques prieres qu'il me fasse en mourant, ses membres sanglants seront la pâture des chiens. Tel un taureau que l'amour & la jalousie ont rendu furieux, fait entendre ses mugissemens ; tel on le voit fraper vainement les airs de ses cornes terribles, ou contre les troncs des arbres exercer sa rage, en atendant qu'il puisse la faire sentir à son rival. L'impatient Sarazin aïant doné ordre à un Heraut d'aler anoncer à son adversaire qu'il l'atendoit sur le champ de bataille, monta àcheval aussi-tôt & faisant conduire son prisonier devant lui, il descendit dans la plaine.

Dès qu'il y fut arivé, du ſon éfroïable de ſon cor il fit retentir les lieux des environs, & ce ſon ſemblable au bruit du tonere, jetta l'épouvante dans tous les cœurs.

Cependant le Heraut étant arivé à la tente de Godeffroy, s'aquita de ſon meſſage; il noma Tancréde le premier, comme devant pourſuivre le combat qu'il avoit comencé contre Argant, mais ſans exclure les autres du défi que le Sarazin faiſoit generalement à tous les Chrétiens. Quoique Godeffroy fut alors environé d'un grand nombre de Guerriers, les plus fameux néanmoins étoient abſens : on ignoroit depuis deux jours ce qu'étoit devenu le vaillant Tancréde : L'illuſtre Boëmond ſon oncle ſe tenoit dans ſes nouveaux états d'Antioche; l'invincible Renaud s'étoit lui-même bani du camp : & outre les dix que le ſort avoit élus pour acompagner Armide, tous les plus braves de l'armée avoient volontairement ſuivi cette Princeſſe. Le General remarquant ſur le viſage de ceux qui l'environoient combien le terrible Argant leur inſpiroit de crainte, ſe leva de ſa place & s'avançant

d'un air d'indignation contre ces timides Guerriers. C'est trop soufrir, dit-il, qu'un arrogant ose ainsi nous braver, je veux moi-même le combatre. Rassurés-vous, c'est moi qui soutiendrai l'honeur de notre nation. Je serois bien indigne de vivre, si je craignois d'exposer ma vie pour un si noble sujet. Qu'on me done mes armes.

Il dit, & ses armes lui furent incontinent aportées. Mais le Comte de Toulouse qui étoit présent, & qui dans un âge avancé joignoit à une grande experience tout le courage & tout le feu de la jeunesse, le sage Raimond s'adressant à Godeffroy; Seigneur lui dit-il, vous êtes notre General, & non pas un simple Guerrier. De votre tête seule dépend le succès de notre sainte entreprise; de votre vie dépend le salut de toute l'armée, & votre perte seroit la perte comune de tous ceux qui marchent sous vos ordres. Ce n'est point à vous de vous exposer au hazard d'un combat singulier. Votre devoir est de comander. Vous obéir & combatre est le nôtre. Quoique le nombre des années ait bien diminué mes forces, je ne pretens point, quant à moi, que

mon âge me dispense d'une ocasion qui se presente d'aquerir de la gloire. J'irai, Seigneur, remplir la place que vous voulés ocuper. Quelque danger qu'il y ait à courir dans ce combat, je sens que mon cœur est inaccessible à la crainte qui s'est emparé de mes compagnons. Ah! que n'ai-je encore, continua le Comte, que n'ai-je aujourd'hui cette vigueur dont je donai autrefois de si éclatantes marques, lorsqu'en presence de l'Empereur Conrad & de toute sa Cour j'otai la vie au superbe Leopold, la terreur de son temps. Cette victoire que je remportai sur un si formidable énemi, fut sans comparaison plus glorieuse, que ne seroit la défaite de tous ces Guerriers ensemble que le seul nom d'Argant fait pâlir. Si j'étois à present tel que je fus dans ma jeunesse, j'aurois déja reprimé l'audace de cet orgueilleux Sarazin. Mais j'ai le même courage, & peut-être assés de force encore pour le combatre avec avantage; ou si je sucombe dans le combat, du moins lui ferai-je acheter bien cher la victoire. Fasse le Ciel que ce jour done un nouvel éclat à ma gloire.

Le discours de ce genereux vieillard fut pour tous ceux qui étoient présents un aiguillon qui reveilla leur courage. A la crainte qui les avoit jusqu'alors retenu dans le silence on vit aussitôt succeder une noble ardeur. Tous à l'envie demanderent à combatre Argant. Mais il n'y en avoit aucun qui témoignât pour ce combat plus d'empressement que le sage & courageux Raimond. Déja il s'étoit couvert de ses armes; il n'avoit plus que son casque à metre, & il se disposoit à partir lorsque Godeffroy lui adressa ces paroles. Vous êtes, sage Comte, l'honeur de notre nation, & le plus parfait modéle de tous les guerriers de l'Univers. C'est à votre école qu'il faut aprendre la discipline militaire, & tout ce qui concerne le grand art de la guerre. S'il y avoit dans l'armée dix jeunes hommes seulement d'une valeur égale à la vôtre, l'Empire du Demon seroit bien-tôt renversé; du couchant à l'Aurore, nous ferions reverer le saint nom de Jesus-Christ Mais cette valeur dont vous avés donné tant de preuves est assés reconuë. Jouissés desormais de la gloire dont vous êtes couvert; votre

haute ſageſſe & votre experience conſomée vous ont rendu l'ame de nos conſeils ; conſervés - vous pour diriger toutes nos entrepriſes ; & ſoufrés aujourd'hui que quelqu'un de ces jeunes Guerriers qui nous environent s'expoſe au hazard que vous voulés courir. Vous voïés l'ardeur qu'ils ſont paroître à l'envi pour ce combat ; permetés que le ſort decide lequel d'entre eux en aura l'honeur, ou plûtôt prions le Souverain maître de tous les évenemens qu'il daigne nous déclarer par le ſort ſa ſuprême volonté.

Le genereux Comte ne ſe rendit pas entiérement aux deſirs de ſon General. Il conſentit à la vérité que les noms des autres Guerriers fuſſent écrits ſur des billets, afin que le ſort en décidât ; mais il voulut en même temps que le ſien y fut compris, & il refuſa conſtament d'être diſpenſé du peril honorable qu'alloient courir ſes compagnons. Godeffroy lui acorda enfin ce qu'il demandoit. Il fit écrire tous leurs noms ; & après les avoir lui - même mêlés dans ſon caſque, le premier qu'il tira fut celui du Comte. Perſone ne ſe

plaignit de la decision du sort, Godeffroy sur tout en temoigna une joie extrême; il embrassa Raimond, il l'assura de la victoire, & ôtant ensuite de son côté sa propre épée il la lui présenta en disant. Prenés cette épée, vaillant Comte, c'est la même que portoit jadis le fameux rebelle Saxon, dont la valeur & les crimes ont rendu le nom célebre; je l'ôtai avec la vie à ce terrible énemi. Ce fer a toûjours été victorieux dans mes mains, il n'aura pas des succès moins glorieux dans les vôtres. Le courageux vieillard au comble de ses désirs, fit alors briller dans ses yeux une ardeur toute guerriere; il rapella son anciene vigueur, & parut rajeunir, comme le serpent revêtu d'une nouvele peau, semble renaître, & reprendre une vigueur nouvele.

Après que l'impatient Sarasin eut atendu quelque tems son adversaire dans la plaine où il s'étoit rendu, voïant que persone ne paroissoit. Où est donc Tancrede, s'écria-t-il. Où est le temeraire qui a ôsé me combatre? Qu'est devenuë cette valeur dont il faisoit tant de parade? le lâche difére sans doute à se rendre sur

le champ de bataille, afin que la nuit venant encore à ſon ſecours, puiſſe une ſeconde fois faire interompre notre combat. Mais ſi Tancréde n'oſe paroître, ajoûtoit le fier Circaſſien, qu'un autre viene remplir ſa place; ou ſi un ſeul craint de m'ataquer, qu'ils vienent en grand nombre: ſoit à pié, ſoit à cheval je ſuis prêt à les recevoir. Venés braves Chrétiens, qui vous vantiés d'aſſujetir l'Aſie, venez tous contre moi, j'ai le courage de vous défier tous. C'eſt dans cette Ville qu'eſt le tombeau du Dieu que vous adorés; voici le chemin qui doit vous y conduire. Qu'atendés-vous pour lui aller rendre vos reſpects, & vous aquiter de vos vœux?

Par de ſemblables diſcours le feroce Argant inſultoit à ſes énemis, lorſqu'on vit paroître le Comte de Touloufe, monté ſur ſon incomparable aquilin. Ce courſier fameux étoit né ſur les rives du Tage, dans ces climats où l'on aſſure que le vent rend les jumens fécondes. Du nom de ſon pere on l'apeloit aquilin. Dans ſa courſe rapide à peine l'œil pouvoit-il le ſuivre, il avoit la legereté & la viteſſe de celui qui lui dona le jour.

Raimond

Raimond entendit les dernieres paroles du Sarazin, il en fut indigné, son indignation excita son zele & redoubla son courage; il leva aussi-tôt les yeux au Ciel, & adressa au Seigneur cette courte priere. Dieu des armées, dit-il, toi, qui dans la valée du Terebinte fis triompher le jeune David du terrible Philistin qui défioit ton peuple, livre en mes foibles mains l'impie qui ose outrager ta gloire, comme tu fis tomber autrefois ce formidable Geant sous les coups d'un enfant. Signale aujourd'hui ta puissance, en rendant un foible vieillard victorieux du superbe énemi que l'enfer a suscité contre toi. Ainsi que la flâme s'éleve dans les airs, la priere du Comte pleine d'ardeur, & soûtenuë d'une vive esperance pénetra les Cieux. Le Seigneur l'exauça: il dona ordre à un de ces Esprits immortels qui veillent au tour de son trône, de voler au secours de Raimond, & de lui faire remporter la victoire.

L'Ange tutelaire du Comte se transporte à l'instant dans l'Arcenal celeste où sont gardées les armes du Très-Haut. C'est là qu'on voit cette lance divine qui mit jadis hors de combat



le Prince des Démons. On y remarque le fameux trident dont Dieu sçait ébranler la terre jusque dans ses fondemens. Là sont en reserve les foudres vengeurs, soit visibles, soit invisibles, que l'Eternel lance dans sa fureur. Il y avoit entre autres armes un immense bouclier plus brillant & plus dur que le diamant : c'est sous ce bouclier impénetrable que les Princes pieux, que les Cités peuplées d'hommes justes, que les Provinces & les Empires favorisés du Ciel, sont à couvert des traits de leurs énemis. L'Ange le prit à son bras, & vola dans le moment au secours du Comte.

Les murailles de la Ville sainte étoient toutes couvertes de peuple. Clorinde d'un côté étoit sortie à la tête d'une troupe d'Infideles ; & de l'autre un grand nombre de Chrétiens s'étoient avancés hors du camp. Au milieu étoit un espace vuide qu'on avoit laissé pour les deux combatans. Le fier Argant voïant venir à lui un adversaire inconu, témoigna sa surprise de ne pas voir Tancrede. Celui que tu demandes n'est pas au camp, lui dit Raimond, & c'est un avantage pour toi, de ce que tu n'auras pas au-

jourd'hui à faire à ce vaillant homme. Mais ne te flate pas pour cela de remporter la victoire. Je viens pour te combatre au lieu de lui, & tâcherai de bien remplir sa place. Quoi! répondit Argant, c'est ainsi que Tancrede tient sa parole? Après ses vaines menaces & ses bravades, c'est ainsi qu'il se cache pour éviter le combat? Il ne l'évitera point, fut-il au centre de la terre, ou au plus profond des eaux, je sçaurai l'y forcer. Tancrede est sans comparaison plus brave que toi, repartit le Comte, & tu mens faussement, lorsque tu avances qu'un Guerrier tel que lui est capable de te craindre. Prens du champ ce qu'il t'en faut, dit le Sarazin, voïons de quelle maniere tu soutiendras l'impudence avec laquelle tu oses me parler. Les deux Guerriers aïant mis leurs lances en arêt, coururent à l'instant l'un contre l'autre: Raimond ateignit son adversaire, mais il ne l'ébranla point. Pour Argant il manqua son coup, l'Ange écarta le fer, & garantit le sage Comte de cette rude ateinte. Le Circassien de dépit brisa sa lance contre terre en blasphemant, & mettant aussi-tôt l'épée à la main

il fondit sur son énemi. Celui-ci monté sur un cheval d'une adresse & d'une legereté sans pareille, évita la rencontre d'Argant. Envain le Sarazin tâcha plusieurs fois de le joindre & de le fraper, le leger aquilin sçut toûjours tirer son maître du péril qui le menaçoit ; & toûjours le Comte en passant portoit quelque coup au fougueux Sarazin qui écumoit de rage.

Le combat dura assés long-tems de cette maniere, sans que le Comte eut reçû la moindre blessure, au lieu qu'Argant étoit déja blessé en deux ou trois endroits. Mais quelque legereté, quelque adresse qu'eut le cheval de Raimond, il ne put à la fin empêcher que son maître ne se vit exposé au danger manifeste de perdre la vie. Argant livré à la plus horrible fureur ne gardoit plus de mesures, il serroit de si près son énemi, qu'il alloit enfin l'ateindre d'un fendant terrible qui eut terminé le combat, si le le Protecteur invincible du Comte n'eut oposé promtement l'écu celeste au fer du Sarazin. Il n'y a point d'armes humaines qui puissent resister aux armes divines. L'épée d'Argant quoique d'une trempe excélente, eut le

fort d'un verre fragile, à la rencontre du bouclier immortel ; elle se rompit en mille pieces. La surprise du Circassien fut extrême lorsqu'il vit sa main desarmée. Le fier Argant ne pouvoit concevoir un éfet si étrange & si nouveau pour lui ; car il ne doutoit point que ce ne fut sur l'écu de son adversaire qu'il eut rompu son épée ; & Raimond lui-même ignorant le secours celeste qui lui étoit acordé, le croïoit pareillement. Ce genereux Comte hesita quelque tems s'il poursuivroit un combat, où il lui paroissoit peu de gloire à aquerir. Il fut sur le point de dire au Sarazin qu'il se munit d'une autre épée. Il fit ensuite reflexion qu'il ne combatoit point pour son honeur particulier, mais pour l'honeur de son parti ; & il ne sçavoit si dans cette ocasion, il n'étoit pas de son devoir de préferer la gloire publique à la siéne. Son feroce énemi le tira bien-tôt de cette inquiétude ; car s'avançant avec furie, il lui lança d'une extrême roideur la poignée de son épée qui lui étoit restée dans la main. Raimond fut ateint à la visiere, il en eut le visage meurtri, mais ce coup ne le troubla point.

Il évita la rencontre d'Argant, qui fit en vain tous ses éforts pour le joindre & le serrer de ses bras nerveux, afin de lui ôter par ce moïen l'avantage qu'il avoit conservé sur lui. Voltigeant continuelement au tour du Sarazin, le Comte le frapoit sans cesse, & ne s'en laissoit point aprocher : & le Sarazin furieux ne songeant qu'à saisir le Comte, comme un ours fait sa proïe, s'exposoit audacieusement à ses coups. Tel au milieu des ondes, un navire solidement construit, après avoir perdu par la violence de la tempête ses mâts & son gouvernail, semble encore braver les vents & les flots, dont il est le joüet.

Ce combat inégal auroit pourtant eu une fin desavantageuse au fier Argant, si l'enfer n'eut entrepris de le secourir. Un Demon aïant pris la ressemblance & la voix de Clorinde, s'aprocha d'Oradin. C'étoit un Archer Sarazin fameux par son adresse extraordinaire. Brave Oradin, lui dit l'Esprit infernal, soufrirons-nous que l'intrepide Argant tombe ainsi sous les coups de son énemi ? Il ne dépend que de vous de sauver à ce vaillant homme l'honeur & la vie. Prenés

un de ces traits dont l'atteinte est toûjours sure lorsque votre main les dirige. Frappés ce lâche Chrétien, qui ne doit qu'au hazard seul la victoire qu'il est prêt à remporter ; cette action vous couvrira de gloire, & le Roi vous en marquera sa reconnoissance par les dons les plus magnifiques. A ce discours de la fausse Clorinde, Oradin prit dans son carquois la plus forte & la meilleure de ses fléches, il banda son arc, le trait partit à l'instant. Raimond en fut ateint au défaut de la cuirasse. Mais l'Ange qui le protegeoit afoiblit le coup, de maniere que le fer lui entama seulement la peau, & ne penetra point plus avant.

Godeffroy atentif au combat remarqua aussi-tôt la perfidie des Sarasins ; saisi d'indignation, & touché de douleur en même tems par raport au Comte dont il croïoit la blessure dangereuse, il excita les Guerriers qui l'environoient à en tirer une promte vengeance, & à punir les lâches auteurs de cette action. Animés par la voix de leur General, les Chrétiens courent vers le champ de bataille, où Raimond, après avoir araché de

ses armes cette fleche fatale, faisoit au Circassien des reproches menaçans sur son manque de foy. D'un autre côté les Sarazins voïant leurs énemis s'avancer, marchent fierement à leur rencontre. Il y eut entre eux un sanglant combat, la terre bien-tôt fut couverte de morts & de mourans. Le feroce Argant s'étant saisi d'une lourde masse de fer, qu'il aracha des mains d'un soldat, fit avec cette arme nouvele des éforts prodigieux: il se jetta au milieu des Chrétiens frapant & renversant tout ce qui s'oposoit à lui. Mais celui à qui il en vouloit particulierement étoit le Comte de Toulouse; il ne cherchoit que lui seul. Semblable à un loup furieux qui se jette au travers des Bergers, il paroissoit ne pouvoir assouvir sa rage que contre celui qui l'avoit blessé. Ormant, Roger de Bernaville, & un des deux Guerriers qui portoient le nom de Gui, voulurent pour leur malheur s'oposer à sa furie: il tua Ormant, blessa Gui dangereusement, & renversa Roger. Comme le feu n'est jamais plus violent que lorsqu'on veut le contraindre, de même la fougue indomtable du Circassien s'irritoit

par les obstacles : cependant à ceux qu'il abatoit en succedoient d'autres en si grand nombre qu'il ne lui fut pas possible de forcer cette barriere.

Le General de l'armée Chrétiene voïant alors que la valeur d'Argant tenoit seul la victoire en balance, ordona à son frere d'aler avec sa troupe ataquer les Infideles par le flanc gauche. Baudoüin obéit dans le moment. Les Sarazins ne purent tenir contre l'impetuosité Françoise, ils furent renversés de ce côté-là, & leur déroute entraîna bien-tôt celle de l'aîle droite où Argant combatoit. Il n'y eut que lui qui tint ferme, tous ceux qui l'acompagnoient lâchant le pié, lui seul soûtint le choc de mille chevaux, & les éforts de mille Guerriers qui l'assailloient de toutes parts. Ainsi qu'un autre Briarée, le formidable Circassien sembloit avoir cent bras pour parer les coups qu'on lui portoit, & pour en porter lui-même de terribles. Ses armes étoient en piéces, la sueur & le sang lui couloient de tous côtés, & neanmoins la fureur qui l'animoit l'empêchoit d'en rien sentir. Il fit tout ce qu'il put & par ses discours & par son exemple pour rassurer ses compa-

gnons. Mais la crainte conoit-elle un frein qui puisse l'arrêter ? Les Sarasins sourds aux paroles d'Argant, & insensibles à son exemple abandonerent le champ de bataille, & lui-même enfin quoi qu'en combatant toûjours, fut obligé de ceder au torrent des fuïards qui l'entrainerent avec eux. Godeffroy aïant encore envoïé un nouveau renfort à ses gens, les Infidéles mis entierement en déroute, furent poursuivis avec un grand carnage jusqu'aux portes de la ville. Jerusalem seroit tombée ce jour même en la puissance du vainqueur, les Chrétiens auroient mis fin à leur glorieuse entreprise, si par ses decrets irrevocables, l'Eternel n'en eut autrement ordonné. A la vûë du péril qui menaçoit son empire, le Prince des Demons pâlit de crainte : mais lui aïant été acordé du Ciel de prolonger encore pour quelque tems la durée de son regne, il se disposa à faire changer en un moment la face du combat.

Les Esprits infernaux s'étant par son ordre répandus dans les airs, assemblerent de tous côtés les nuages les plus noirs & les plus épais ; ils dechaînerent les vents en furie, & firent

tomber sur la tête de leurs énemis la plus éfroïable tempête qu'ait jamais excitée l'enfer en couroux. Le vent, la pluie, la grêle, les éclairs donant avec violence dans les yeux des Chrétiens, leur ôterent la vûë des Infideles qu'ils poursuivoient. Les éclats redoublés du tonere les étourdirent: La foudre tombant sans relâche autour d'eux les épouvanta; la terreur s'empara de leurs esprits. Ils ne purent tenir contre cette tempête horrible; ils tournerent eux-mêmes le dos à ceux qu'ils avoient mis en fuite, & reprirent en desordre le chemin de leur camp. Clorinde alors voïant l'éfroi qui avoit saisi les Chrétiens; allons, mes amis, dit-elle aux Sarasins, le Ciel combat pour nous. Profitons d'une faveur si marquée, arachons des mains de nos adversaires une victoire qu'ils se flatoient trop legérement d'avoir remportée. A ces mots elle ataqua avec furie des énemis consternés qui fuïoient devant elle, & dans le même tems Argant revenant à la charge plus terrible qu'auparavant, les Sarasins à leur tour couvrirent la campagne de morts; ils vengerent leur défaite, & teignirent du

ſang de leurs vainqueurs les torrens qui couloient dans la plaine. Parmi le grand nombre de Chrétiens qui périrent en cette occaſion, Pirrhus & Rodolfe furent les plus conſiderables; celui-ci fut tué de la main de Clorinde, l'autre tomba ſous les coups d'Argant.

L'intrepide Godeffroy fut le ſeul que ni la tempête ni les armes des Infideles ne purent épouvanter. Après avoir fait en vain ſes éforts pour banir la crainte du cœur de ſes ſoldats, il ſe plaça à l'entrée du camp, afin de faciliter par ſa valeur la retraite à ſes troupes. Deux fois il pouſſa ſon cheval contre le terrible Argant, & deux fois il écarta ce redoutable ennemi qui ſerroit ſes gens de trop près. Enfin toutes les troupes étant rentrées dans le camp, il y rentra lui-même le dernier. Les Sarazins reprirent le chemin de la Ville, & le combat ceſſa, mais la tempête ne ceſſa point. Les Demons implacables pourſuivirent les Chrétiens juſques dans leurs retranchemens, tout le camp fus inondé, les piquets des tentes arachés, les pavillons renverſés & mis en pieces; rien ne reſta ſur pié. Les

plaintes des blessés, les cris de tant de milliers d'hommes éfraïés, se mêlant au siflement des vents & au bruit du tonere, faisoient dans les airs un mélange de sons confus qui inspiroit l'horreur.

CHANT VIII.

LE Ciel avoit repris sa serenité, les vents étoient tranquiles, le tonere ne se faisoit plus entendre, la tempête avoit enfin cessé, & déja la brillante Aurore anonçoit aux mortels rassurés un jour encore plus brillant qu'elle, lorsque les Demons dont la rage n'étoit point assouvie, songerent à faire sentir aux Chrétiens de nouveaux éfets de leur noire malice. Un des plus considerables entre les Esprits infernaux s'adressant donc au Demon de la discorde, lui parla de cette sorte. Voïés-vous, lui dit-il, ce Chevalier qui s'avance vers le camp sans que nous puissions y mettre d'obstacles? Il est seul échapé de la sanglante défaite où son Prince & tous ses compagnons sont tombés sous les

coups de l'illuſtre défenſeur de notre parti. Ne doutés point que ſur le récit qu'il va faire de cette funeſte avanture, le General de l'armée Chrétiene ne ſe détermine à rapeller l'invincible fils de Bertold. Vous ſçavés de quelle conſequence il eſt pour nous de prevenir les malheurs, dont ſon retour nous menace, & combien il eſt important d'emploïer en cette ocaſion tout l'artifice dont nous ſommes capables. Allés au camp des Chrétiens, rempliſſés-le de vos plus malignes vapeurs. Que l'Italien, l'Anglois, l'Helvetien en ſoient infectés. Faites couler dans leurs veines vos flâmes empoiſonnées. Excités parmi eux le trouble & la diſſenſion; que toute cette armée malheureuſe tourne contre elle ſes propres armes, & ſe détruiſe elle-même. L'entrepriſe eſt digne de vous, il eſt tems d'executer ce que vous avés promis à notre Souverain Monarque: partés, rempliſſés votre promeſſe. Ainſi parla l'Eſprit infernal, & il n'en fallut pas davantage pour déterminer le monſtre auquel ce diſcours s'adreſſoit.

Cependant ce Chevalier que les Demons avoient aperçû arive au

camp : il ſe fait conduire à la tente de Godeffroy, tous les ſoldats curieux d'aprendre ce qu'il avoit à lui dire, l'y acompagnent. Il aborde le General avec un air reſpectueux, & lui parle en ces termes. Illuſtre Chef dont la gloire vole juſqu'aux extremités du monde je voudrois pouvoir vous anoncer de plus heureuſes nouvelles. A ces mots il pouſſa un ſoupir, & puis il continua. Le brave Suene fils unique du Roi de Dannemark bruloit d'envie, Seigneur, d'être compagnon de vos exploits, il ſouhaitoit avec ardeur de venir aprendre de vous le noble métier de la guerre. Ni la crainte des dangers auſquels il alloit s'expoſer, ni les delices de la Cour qu'il abandonoit, ni la tendreſſe d'un pere qui dans un âge avancé, le regardant comme ſa plus douce conſolation, le voïoit partir à regret, rien n'avoit pû le détourner de ce genereux deſſein. La valeur de Renaud dont on racontoit parmi nous des choſes étonantes, piquoit d'émulation ſon grand courage. Mon Prince ne pouvoit ſe reſoudre à mener plus long-tems une vie obſcure & oiſive à la Cour de ſon pere, tandis que le

jeune Guerrier dont la Renomée publioit tant de merveilles, s'étoit dans un âge pareil au sien déja couvert d'une gloire immortelle. Mais par dessus tout ce qui le portoit à cette illustre entreprise, étoit le zele pur & ardent qu'il se sentoit pour consacrer à Dieu ses armes & sa vie. Il se détermina donc à partir; & aïant bien-tôt fait choix d'un nombre d'hommes courageux pour l'acompagner, il se mit à leur tête, & prit le chemin de la Thrace.

Nous arivâmes à cette Ville fameuse où l'Empereur des Grecs tient sa Cour. Suene y fut reçû avec les honeurs dûs à son rang & à sa naissance: peu de jours après notre arivée, vint en la même Ville un envoïé de votre part. Nous aprîmes de lui de quelle maniere les Chrétiens s'étoient emparés d'Antioche, & coment après la reduction de cette importante place, ils avoient remporté une victoire complete sur un nombre prodigieux d'Infideles. Cet homme nous parla ensuite de vous, Seigneur, il nous entretint de ce rare merite qui vous a fait unanimement déferer par tous les Chefs de l'armée le comandement

ſuprême. Il nous dit après cela les noms & les exploits de ces illuſtres Guerriers qui marchent preſentement ſous vos ordres. Il s'étendit en particulier ſur le jeune Renaud : il nous raconta la maniere heroïque dont, à peine ſorti de l'enfance, il avoit abandoné ſa patrie pour paſſer en Orient, d'où le bruit de ſa valeur s'étoit répandu par toute la terre. Enfin il nous aprit le deſſein que vous aviés formé d'aller mettre le ſiege devant Jeruſalem ; & il exhorta mon Prince à ſe preſſer de vous venir joindre, afin que n'aïant pû juſqu'ici avoir part aux victoires que les Chrétiens avoient remportées, il partageât du moins avec eux la gloire de cette derniere conquête, qui étoit le but unique de leur ſainte entrepriſe.

Ces paroles de votre envoïé, Seigneur, exciterent de telle ſorte le boüillant courage de Suene, qu'il ne ſongea plus qu'à precipiter ſon départ. Quelque artifice que les Grecs emploïaſſent pour l'en détourner, quelque peril qu'on lui fit enviſager, il ne voulut rien entendre. Sa ſeule crainte étoit de ne pouvoir vous joindre aſſez tôt. Dès le lendemain à la poin-

te du jour nous quitâmes Constantinople, & sans égard aux dificultés de la route, nous prîmes le chemin le plus court pour nous rendre à votre armée. Nous eûmes à ésuïer dans cette route tantôt la disete de vivres, tantôt les embuches que les barbares nous dresserent : quelques fois nous fûmes ataqués à force ouverte ; mais nous surmontâmes tout. En ces petits combats les avantages que nous remportions sans cesse nous faisoient croire que nous étions invincibles. Enfin nous étions près d'entrer dans la Palestine, lorsqu'un jour quelques uns de nos Coureurs nous vinrent anoncer qu'ils avoient entendu un grand bruit d'armes & de chevaux, & qu'ils avoient reconu à des indices certains qu'une armée considerable étoit dans notre voisinage. A cette nouvelle il y en eut peu d'entre nous qui ne fussent éfraïés. Mais l'intrepide Suene sans changer de visage ; eh bien ! mes amis, nous dit-il, c'est donc ici que nous allons être couronés des mains de la victoire, ou que nous recevrons l'inestimable courone du martire. L'un & l'autre nous sera également glorieux, quoique l'un soit sans compa-

raison préférable à l'autre. Il faut que le lieu où nous sommes rende notre memoire immortele ; soit que nous y élevions des trophées à notre gloire, soit que nous y trouvions une honorable sepulture. Aussitôt il dispoſa tout pour n'être point surpris, il ordona que tout le monde couchât sous les armes, & lui-même en donna l'exemple.

A l'heure de la nuit où le someil répand d'ordinaire sur les yeux des mortels ses pavots les plus assoupissants, nous fûmes reveillez par des cris & des hurlements qu'une multitude de barbares poussoient jusques au Ciel. Notre vaillant Prince fut le premier sur pié ; & comme nous nous atendions à être ataqués, nous fûmes d'abord en état de recevoir l'énemi. Un moment après nous sentîmes tomber sur nous une nuée éfroïable de fléches ; & presqu'aussitôt nous nous trouvâmes environés de tous côtés par une haïe impenétrable de piques, de lances & d'épées. Quoique la partie fut fort inégale, ceux qui nous ataquoient étant vingt contre un, nous combatîmes néanmoins pendant toute la nuit sans nous apercevoir de cette

inégalité. Plusieurs milliers de barbares tombérent sous nos coups. Mais les éforts de notre courage étoient cachez sous d'épaisses ténebres. La valeur étonante de Suene pouvoit seule percer cette obscurité. Il portoit par tout une mort certaine; environé d'un nombre prodigieux d'énemis qu'il avoit abatus de sa main, des flots de leur sang couloient autour de lui. Mais enfin lorsque la lumiere naissante du jour commença d'éclairer le champ de bataille, nous conûmes clairement notre désavantage. Quoique la terre fût couverte des corps de nos énemis, nous vîmes en même tems combien leur défaite nous avoit couté cher. Presque tous nos gens étoient peris dans ce combat nocturne, de deux mille que nous étions, à peine en restoit-il cent en état de combatre. Il ne parut point que ce triste spectacle troublât le cœur de notre illustre Prince. Au contraire haussant la voix, suivons, mes cher amis, nous dit-il, suivons l'exemple glorieux que nous ont doné nos compagnons. C'est au Ciel qu'ils vienent de monter. C'est au Ciel que nous devons les joindre.

A ces mots qu'il prononça avec

une joie que l'esperance prochaine du martire peignoit sur son visage, il se precipita au milieu des barbares & en fit à nos yeux un éfroïable carnage: ni casque, ni cuirasse, de quelque finesse qu'en fut la trempe, ne pouvoit résister au tranchant de sa redoutable épée. Assailli de toutes parts, il donoit encore plus de coups qu'il n'en recevoit. Couvert de blessures, ses forces s'écoulant avec son sang, il combatoit toujours: son grand courage seul le soutenoit. Il repoussoit ainsi les ateintes d'une multitude d'énemis, lorsqu'un Sarasin d'une taille extraordinaire & d'un regard terrible le vint ataquer avec furie. Le brave Suene épuisé de sang & de forces se défendit encore long-tems contre ce nouvel adversaire. A la fin il sucomba. Nous vîmes tomber notre Prince, & pour comble de disgrace nous le vîmes tomber sans qu'aucun d'entre nous put se flater d'en tirer une juste vengeance. Mais ne pouvant le venger, quels éforts du moins ne fis-je point pour mourir glorieusement avec lui? C'est toi, que j'en atteste, cher & illustre Heros dont je vis alors terminer la vie. Le Ciel m'est témoin qu'en cette

ocafion je n'oubliai rien pour mêler avec ton fang, jufqu'à la derniere goute du mien. Mais Dieu qui avoit fes deffeins fur moi ne permit point que mes defirs s'acompliffent, tous mes compagnons aïant été tués, je tombai moi-même avec eux percé de coups & privé de fentiment.

Comme je paffai tout le jour étentendu fans conoiffance, j'ignore ce que devinrent nos énemis après leur victoire. Lorfque la nuit fut venuë, la fraîcheur de la terre me fit un peu revenir à moi; je commençai à reffentir la douleur de mes bleffures, & puis mes yeux s'ouvrirent à moitié. Je crus voir enfuite comme une foible lumiere, qui s'aprochant de moi peu à peu me fit enfin diftinguer, quoique confufément, deux hommes vêtus de longues robes, & d'un afpect venérable; ils avoient à la main chacun un flâmbeau pour guider leurs pas dans l'obfcurité. Alors il me parut que l'un des deux m'adreffa ces mots. Mon fils, aïés confiance en celui qui prévient même par fa grace les prieres des juftes. Ce faint homme après cela étendant la main fur moi me donna fa benediction, & me

dit, levés-vous : auſſitôt mes plaïes s'étant refermées, ma foibleſſe aïant diſparu, je me levai plein de vigueur & de ſanté. Surpris & hors de moi, je regardois avec étonement ces hommes divins; je ne pouvois en croire mes yeux; ce que je venois d'éprouver me paroiſſoit un ſonge, & je gardois un profond ſilence, lorſque l'auteur de ce miracle reprenant la parole me dit. Homme de peu de foi pourquoi doutés vous? Quelles vaines penſées vous vienent preſentement dans l'eſprit? Ceux que vous voïés ici ſont de ſimples mortels auſſi bien que vous: nous ſommes des ſerviteurs de Jeſus-Chriſt qui nous retirant dans ces lieux deſerts, avons renoncé à tout, afin de nous doner plus parfaitement à lui. Dieu qui ſe ſert des inſtrumens les plus vils pour operer ſes merveilles, nous a choiſis pour vous conſerver la vie que vous alliés perdre: Le même Dieu ne permetra point que le corps du jeune Prince en qui habitoit une ame ſi heroïque demeure en cette terre étrangere privé d'une honorable ſepulture. Il eſt juſte qu'un monument digne de lui rende à jamais ſa memoire celebre. Levés les

yeux, mon fils, continua le solitaire, voïés cette lumiere éclatante qui descend exprès des Cieux pour nous guider au lieu où est étendu le corps de l'illustre Suene.

Alors levant les yeux je vis un raïon lumineux qui se détachant de l'astre de la nuit vint se poser precisément à l'endroit où étoit le corps de mon Prince. Cette lumiere vive & brillante me fit d'abord reconoître le vaillant Suene parmi la foule des morts. Il étoit étendu les yeux tournés vers le Ciel, comme un homme qui remet avec confiance son ame entre les mains du Seigneur. Dans sa main droite il tenoit encore cette épée redoutable, dont il sembloit vouloir continuer de fraper ses énemis. Sa gauche humblement posée sur sa poitrine faisoit voir qu'il étoit mort en implorant la miséricorde de son Dieu. Pendant que touché d'un objet si atendrissant, j'embrassois le corps de mon Prince, & lavois ses blessures avec les larmes qui couloient en abondance de mes yeux, le saint solitaire lui ouvrant doucement la main, en tira le fer dont elle étoit encore armée. Cette épée, me dit-il, que vous voïés
teinte

teinte du ſang des infideles, eſt peut-être la meilleure & la plus parfaite épée qu'il y ait au monde. Dieu ne veut point qu'elle ſoit inutile, il la deſtine à venger un jour la mort de ſon maître. Il faut qu'au ſortir des vaillantes mains qui la portoient, elle paſſe en d'autres mains auſſi vaillantes, mais plus heureuſes, qui vengeront la mort de Suene. C'eſt Soliman qui a terminé la vie de votre brave Prince: Cette épée tranchera les jours du fier Soliman. Je vous la confie pour que vous la portiés au camp des Chrétiens. Ne craignés rien, quoique ſeul & environé d'énemis vous y ariverés ſans obſtacles. Le Ciel y conduira vos pas. Dès que vous aurés joint l'armée, ne manqués pas de publier la pieté, la haute valeur & la mort glorieuſe du fils de votre Roi. Que ſon exemple reveille le courage des Chrétiens d'aujourd'hui. Qu'il excite ceux qui viendront après eux à marcher ſur ſes traces. Il ne me reſte plus qu'à vous dire quel eſt celui entre les mains de qui vous devés remetre cette épée. C'eſt l'invincible Renaud, la fleur des Guerriers de l'Univers; le Ciel deſtine ce jeune

Heros à venger le ſang de Suene. C'eſt de lui que la terre atend cette juſte vengeance.

Le ſaint ſolitaire eut à peine ceſſé de parler, que mes yeux furent ſoudain frapés d'un nouveau prodige. Je vis un tombeau magnifique qui s'étoit miraculeuſement élevé au lieu même où le corps de mon Prince étoit un inſtant auparavant étendu ſans honeur. Son nom, ſa naiſſance, ſa vertu, ſes exploits y étoient gravés ſur le marbre. Je ne pouvois detourner ma vûë d'un objet ſi conſolant & ſi merveilleux. C'eſt ici, me dit le ſolitaire, que le corps de votre maître va repoſer en paix au milieu de ſes fideles compagnons, tandis que dans le celeſte ſéjour leurs ames joüiront enſemble d'une inéfable felicité. Mais, ajoûta-t-il, voilà les derniers devoirs rendus à ce vaillant Prince, il eſt tems de quiter ces lieux. Faites deſormais trêve à vos pleurs: ſuivés-nous, mon fils. Vous paſſerés avec nous le reſte de la nuit. Demain au lever de l'Aurore, vous vous mettrés en devoir d'executer ce que le Ciel vous ordone. A ces mots ils partirent l'un & l'autre, je les ſuivis:

nous marchâmes par des chemins dificiles jusqu'à une grotte taillée dans une roche sauvage. C'étoit la demeure de ces divins Solitaires, c'est là que parmi les loups & les ours ils passoient des jours tranquiles. La sainteté de leur vie les metoit à l'abri de tous les dangers. Ils me servirent un repas frugal & grossier, le lit où je reposai quelques heures n'eût pas plus de délicatesse. A la pointe du jour mes hôtes s'étant levés pour rendre à Dieu leurs homages je les acompagnai dans ces pieux exercices, & ensuite après avoir pris congé d'eux, je me suis mis en chemin vers votre camp, Seigneur, où je suis heureusement arrivé.

Le Danois aïant cessé de parler, Godeffroy lui répondit de cette sorte. Le triste recit que vous venés de nous faire, livre avec raison nos cœurs à la douleur la plus amere. Il est bien malheureux pour nous que la mort nous ait, en un seul jour, enlevé tant de vaillans hommes qui venoient partager nos travaux. Que ne devions-nous point atendre de l'heroïque valeur du Prince qui marchoit à leur tête? Il est disparu d'ici bas comme

un éclair, le Ciel n'a fait que nous le montrer. Leur mort cependant est preferable aux plus éclatantes victoires, elle leur a aquis une courone prétieuse dans le séjour de l'éternele felicité. Les plaïes morteles qu'ils ont reçûës en combatant pour leur Dieu, sont devenuës pour eux une source intarissable de gloire. Et vous, brave Chevalier, à qui la vie a été miraculeusement conservée pour rendre un digne témoignage à la pieté & à la valeur de vos compagnons, loin de vous afliger de leur perte, vous devés au contraire vous réjoüir de leur triomphe. Quant à celui entre les mains de qui le Ciel vous ordone de remettre l'épée de votre Prince, il n'est point au camp. Nous ignorons même en quels lieux il a porté ses pas; je vous conseille d'atendre parmi nous jusqu'à ce qu'on en aprene des nouveles certaines. Le discours du Chevalier Danois reveilla dans tous les cœurs l'amour de Renaud, il renouvela les regrets qu'on faisoit sur son absence. Helas! disoit-on, ce jeune & incomparable Guerrier erre presentement seul au milieu des Barbares. Chacun entretenoit l'étranger de

la prodigieuſe valeur du fils de Bertold, chacun à l'envi lui racontoit les actions étonantes qu'avoit faites ce jeune Heros.

Pendant que les eſprits étoient ainſi échaufez, un parti de l'armée Chrétiene qui venoit de courir la campagne, rentra dans le camp. Ils emmenoient des beſtiaux qu'ils avoient enlevés, & quelque fourage pour la nourriture des chevaux. Mais ils aportoient avec eux des marques aparentes d'un étrange malheur. C'étoit les armes de Renaud qu'ils avoient trouvées toutes ſanglantes, & percées en pluſieurs endroits. Cette triſte nouvelle ſe répandit en un moment par tout le camp : tout le monde acourut pour voir & pour conſiderer ces armes, il n'y eut perſone qui ne les reconut. La cuiraſſe étoit remarquable par ſa grandeur & par ſon poids. Le caſque l'étoit encore davantage par l'oiſeau celebre qui porte ſon vol au-deſſus des nuës, & qui ſans s'arêter au plumage de ſes petits, ne reconoit pour legitimes, que ceux dont les yeux encore tendres peuvent ſoutenir le vif éclat du ſoleil. Les ſoldats avoient vû trop ſouvent le vaillant Renaud afronter

ſeul ou à leur tête les plus grands périls, pour méconoître les armes que portoit un Guerrier ſi fameux. La vûë de ces mêmes armes qui leur avoient tant de fois fraïé le chemin de la victoire, & qu'on leur preſentoit alors ſoüillées de ſang & ſi defigurées, leur inſpira à tous une compaſſion mêlée de plainte & d'aigreur; ce fut bientôt un murmure univerſel dans toute l'armée, chacun raiſonant à ſa maniere ſur cette funeſte avanture.

Cependant Godeffroy fit venir le Chef de ce parti qui avoit aporté les armes de Renaud. Il ſe nomoit Aliprand. C'étoit un homme d'honeur, & incapable d'impoſture. Racontés-moi, lui dit le General, dequelle maniere ces armes ſont tombées entre vos mains. Quelque fâcheux qu'en ſoit le récit, ne me déguiſés point la verité. Seigneur, lui repondit Aliprand, vous ſçaurés qu'à deux journées d'ici, tirant vers la ville de Gaza, il y a un petit vallon aſſés écarté du grand chemin. Les colines qui l'environent ſont couvertes de bois; il deſcend de ces colines un ruiſſeau, qui humectant le valon, y fait croître de l'herbe en abondance. Ce lieu

détourné paroît très-propre à y dresser une embuscade: nous venions de nous y poster, en intention d'enlever les bestiaux qu'on conduiroit au pâturage, lorsque nous aperçûmes le corps d'un Guerrier étendu au bord du ruisseau. Nous nous aprochons de ce corps: quoique les armes du Guerrier fussent sanglantes & délabrées, nous croïons d'abord le reconoître. Chacun s'écrie: c'est Renaud. Aussitôt voulant m'éclaircir de la verité, je m'avance afin de voir ce Guerrier au visage: mais, Seigneur, la tête manquoit au tronc, je vis le casque vuide qui étoit par terre auprès du corps; la main droite y manquoit aussi, l'une & l'autre avoit été coupée, & ce corps étoit percé de plusieurs coups par derriere. Dans le moment nous découvrons à quelques pas de nous un Païsan, qui dès qu'il nous aperçût voulut se cacher. Nous courons à lui pour en tirer quelques lumieres; on l'arête, on l'interoge; il répond que le jour d'auparavant il avoit vû sortir du bois une troupe de gens de guerre, que l'un d'eux tenoit par de longs cheveux blonds une tête sanglante, dont le visage, autant qu'il

avoit pû remarquer, lui paroiſſoit être d'un jeune homme parfaitement beau. Il ajoûta qu'à en juger par les armes & par l'air de ces Guerriers, il y avoit toute aparence qu'ils étoient de notre armée. Ces paroles du Païſan ne firent qu'augmenter notre inquiétude. Je donai ordre enſuite qu'on dépoüillât ce corps, & qu'on eût ſoin de lui doner la ſepulture. Mais ſi c'eſt celui que nous ſoupçonons, il eſt bien juſte, Seigneur, qu'on lui rende d'autres honeurs funebres. Au récit d'Aliprand Godeffroy fut touché de compaſſion, ne trouvant pas neanmoins en ce qu'il venoit d'entendre, ſurquoi fonder un jugement bien certain, il reſolut d'aprofondir le fait, & de découvrir s'il étoit poſſible, & le mort, & les auteurs d'un aſſaſſinat ſi odieux.

La nuit avoit étendu ſur la terre ſes voiles tenebreux. Tous les Guerriers de l'armée goûtoient la douceur du repos. Toi ſeul, Argillan, ne pus te réſoudre à fermer les yeux. Ton eſprit inquiet & agité de penſées violentes, ne te permit pas de ceder aux charmes du ſommeil. Argillan étoit un homme emporté, impétueux, hardi dans ſes diſcours, plus hardi encore

à entreprendre & à éxecuter. Il étoit né ſur les rivages du Tronte : nourri dès ſon enfance dans les diſſenſions civiles, ſon eſprit factieux le fit banir de ſa patrie. A la tête d'une troupe de bandis il avoit long-tems deſolé le païs de ſa naiſſance par des brigandages & par des meurtres. Enfin il étoit paſſé dans l'Orient, où exerçant plus légitimement ſon courage, il s'étoit aquis la réputation d'un vaillant homme, & s'étoit fait un nom plus honorable. Au lever de l'Aurore il s'endormit, mais ce ne fut pas d'un ſomeil naturel. Le Demon de la diſcorde répandit ſur ſes yeux des pavots empoiſonés, qui aſſoupiſſant ſes ſens, ne firent qu'augmenter le trouble & l'agitation de ſon eſprit.

Dès qu'il eût les yeux fermés, cette Furie Infernale ſe preſenta à lui ſous une forme qu'il reconut auſſi-tôt. Il vit un Guerrier de haute taille dont la tête & la main droite étoient coupées. L'Ombre tenoit de la main gauche ſa tête ſanglante, le viſage tourné vers Argillan, afin qu'il pût le voir & le reconoître. Fui, mon cher ami, lui dit le fantôme, ſors d'un camp où regne la deloïauté, fui un General

inique & barbare. Le Tiran qui m'a ôté la vie a resolu de perdre tous mes amis après moi, la fuite seule peut les garantir de son artificieuse cruauté. Mais non, brave Argillan, demeure plûtôt pour me venger; que Godeffroy expie dans son sang sa detestable perfidie. Suivés les mouvemens de votre courage, mes Manes irrités seconderont vos genereux éforts. Argillan se réveilla le sang alumé d'un feu seditieux que l'esprit infernal avoit fait couler dans ses veines. Il s'arma promtement, & alla trouver les Italiens ses compagnons : il les assembla tous au lieu où les armes de Renaud étoient exposées, & leur parla ensuite de cette maniere.

Jusques à quand serons nous esclaves d'un peuple barbare & sans foi? Ne secoüerons-nous jamais le joug que nous nous laissons imposer par une Nation également insatiable de sang & de richesses? Les afronts que depuis six anées nous avons lâchement souferts de la part des François seront éternellement la honte de notre patrie. Je ne vous parlerai point de l'injure qu'ils ont faite au vaillant Tancrede. Vous sçavés de

quelle maniere ce Prince aïant sçû par sa conduite & par son courage se rendre maître de la Cilicie, l'ambitieux Baudoüin s'est injustement aproprié sa conquête. Vous n'ignorés pas qu'étant toûjours les premiers à signaler notre valeur dans les ocasions, nous n'avons encore combatu que pour faire triompher nos tirans, sans avoir jusqu'à present eu de part aux dépoüilles. Le péril a été pour nous, la gloire & l'utilité entierement pour eux. Mais tous les outrages que nous en avons reçûs, ne sont rien en comparaison de celui qu'ils viennent de nous faire. L'incomparable Renaud, l'honeur de l'Italie, le plus ferme rempart de notre armée, la fleur des Guerriers du monde vient d'être cruélement massacré. Son corps percé de coups & indignement mutilé, est resté sur la poussiere, privé des honeurs de la sepulture, & après un tel atentat le Ciel retient ses foudres? Et la terre n'ouvre point ses abîmes, pour engloutir les auteurs d'une trahison si noire? Vous les conoissés comme moi. L'envie que Godeffroy & son frere portent depuis long-temps à la valeur Italiene, n'a que trop éclaté. A qui

l'affront qu'ils ont voulu faire à Renaud n'est-il pas conu ?

Mais pourquoi en chercher d'autres preuves, Renaud, mes chers amis, Renaud lui-même m'a nommé ses assassins. Cette nuit son ombre sanglante s'est montrée à moi. Ce n'étoit point un songe, il me semble que je le vois encore, & j'ateste le Ciel de la verité de mon recit. Ce jeune & infortuné Guerrier m'a tout revelé; il m'a decouvert la perfidie de Godeffroy, & les desseins pervers que cet artificieux General a formés contre nous. Quel est donc le parti que nous devons prendre? Continuerons-nous de suivre les loix d'un Tiran? Abandonerons-nous son camp pour marcher vers l'Eufrate, & faire le long de ce fleuve de nouvelles conquêtes où les François n'auront point de part? Partons si vous le jugés à propos : laissons ici sans vengeance le sang illustre qu'un lâche a inhumainement versé. Mais je vois que votre courage ne peut consentir à laisser un tel crime impuni. Vous brulés de venger Renaud. Eh bien! mes amis, que le traître qui l'a fait perir étone par son suplice les scelerats qui lui ressem-

blent. Suivés moi, ma main portera les premiers coups dans le cœur du barbare qui nous oprime.

Il dit, & son discours inspira à tous ses compagnons la même fureur qui l'animoit: ils courent tumultueusement aux armes. Le Demon qui présidoit à cette assemblée, après avoir secoüé parmi les Italiens son flambeau empoisoné, vole au quartier des Helvetiens, & ensuite à celui des Anglois. Il y répand ses noires flâmes. L'esprit de révolte se comunique en un moment chés ces étrangers, également jaloux de la domination Françoise, également admirateurs du merite de Renaud. Tancrede & Camille n'étoient point alors au camp; Guillaume & les autres Chefs, dont l'autorité auroit pu retenir les mutins, étoient absents de leurs quartiers: & ceux que leur sagesse empêcha de prendre part à la revolte, se trouverent en trop petit nombre pour pouvoir arêter la fougue de leurs camarades. On n'entend par tout que menaces & que voix seditieuses. Comme une liqueur boüillante surmonte les bords du vase & se répand impetueusement au dehors: ainsi ces

forcenés ne pouvant contenir en eux-mêmes le feu qui les embrase, vienent en foule joindre Argillant, prêts à seconder les éforts de ce rebelle furieux.

Godeffroy fut incontinent averti de ce qui se passoit. Tous ses amis se rangerent auprès de lui : Baudoüin fut le premier qui s'étant armé vint se metre courageusement à côté de son frere. Lorsque le General eut apris de quoi ces revoltés l'acusoient ; Seigneur ; dit-il en s'adressant à Dieu, vous qui sçavés combien j'ai l'horreur du sang que les seditions font répandre, faites rentrer ces rebelles dans leur devoir. Otés leur le bandeau qui leur couvre les yeux, afin qu'ils conoissent mon innocence comme vous la conoissés. Dieu lui inspira dans le moment un courage surnaturel, il répandit sur son visage une majesté capable d'imprimer dans tous les cœurs le respect & la crainte. Environé de ses amis Godeffroy marche aussitôt au devant des seditieux qui s'avançoient, leurs vaines menaces & leurs cris tumultueux ne l'intimident point. Il avoit mis sur sa cuirasse une cotte d'armes plus magnifique qu'à l'ordinaire,

ſa tête étoit deſarmée & ſa main nuë. Pour reduire ces mutins, il ne vouloit emploïer contre eux que l'autorité ſuprême dont il étoit revêtu.

Dès qu'il fut à portée de ſe faire entendre. Quel eſt donc ce deſordre, leur dit-il? Quel eſt l'audacieux qui a oſé l'exciter? Qu'eſt-ce que j'entens? on oſe ſoupçoner Godeffroy d'un lâche aſſaſſinat. Après tant d'années je ne vous ſuis pas encore connu. Un furieux a l'audace de m'imputer une noire perfidie, & vous êtes aſſés inſenſés pour y ajoûter foi. N'atendés pas ici de moi que je daigne me juſtifier. Je ne ternirai point ma gloire par cette indigne baſſeſſe. C'eſt ma réputation établie par toute la terre, c'eſt ma conduite paſſée, c'eſt le choix que vous avés fait de moi pour vous comander qui me juſtifieront. Votre rebellion meriteroit ſans doute d'être punie du dernier ſuplice; mais je veux bien en cette ocaſion ne conſulter que ma clemence. Je vous pardone en faveur du Heros que vous m'acuſez d'avoir fait perir. C'eſt au merite de Renaud ſeul que j'acorde votre grace. Pour Argillan qui vous a ſeduits, il eſt indigne de pardon, je

veux que par son châtiment il serve à jamais d'exemple aux rebelles.

Les paroles de Godeffroy ainsi qu'un coup de foudre, répandirent la terreur dans l'ame de ces mutins. Argillan lui-même, le furieux Argillan fut si saisi de crainte qu'il n'osoit lever les yeux sur son General. Quoique environé de cette troupe séditieuse, les ministres des ordres de Godeffroy l'arêtent & le chargent de fers; aucun n'osa branler; aucun même n'en eut la pensée. Tel un lion feroce répand l'éfroi par ses regards terribles & ses rugissemens: mais dès que paroît celui qui l'a sçu domter, oubliant alors sa ferocité, il tend un cou docile à la chaîne dont son maître le charge, & tremble à l'aspect de la verge dont il le menace. On dit que les rebelles éfraïés virent, pendant que Godeffroy leur parloit, un Guerrier aîlé tenant d'une main un bouclier lumineux dont il couvroit le General, & de l'autre un épée dégoutante encore du sang des criminels, qui avoient atiré sur leur tête la colere celeste.

La sedition aïant été ainsi étoufée, tous ces mutins se retirerent dans leurs

quartiers, & il n'y en eût presque pas un seul qui ne depoüillât avec ses armes son esprit factieux. Le courageux Godeffroy s'en retourna dans sa tente, ne songeant plus qu'à executer le dessein où il étoit de faire donner dans peu de jours un assaut general à la Ville. Il alla ensuite visiter les machines, qu'il faisoit construire, & vit avec joïe qu'incessament il en pouroit faire usage.

CHANT IX.

LE Demon de la discorde voïant avec dépit la sédition apaisée, & qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lutter contre les decrèts célestes, sortit du camp en intention de chercher ailleurs à susciter de nouveaux maux aux Chrétiens. Par tout où passa ce monstre, les campagnes se secherent, la lumiere du soleil fut obscurcie. Comme l'esprit infernal n'ignoroit pas que Renaud, Tancréde, & tous les plus vaillants de l'armée étoient absens. Qu'atens-je, dit-il, pour aller exciter Soliman à venir ataquer un camp mal d'acord avec lui-même; &

privé du ſecours de ſes plus braves défenſeurs ? A ces mots il vole vers les lieux où campoit alors le fier Soliman au milieu d'un grand nombre d'Arabes qui l'avoient élu pour leur Chef.

Ce Prince étoit le plus irreconciliable énemi des Chrétiens, & quand même la terre eut armé contre le Ciel encore de nouveaux geants, il eut été dificile de trouver un mortel plus rebelle à Dieu. Il avoit regné ſur les Turcs. Ses états s'étendoient le long du Sangar & du Meandre, dans ces païs que les Phrigiens & les Lidiens avoient jadis ocupés. Il tenoit outre cela ſous ſa puiſſance, la Bithinie & le Pont, & c'étoit dans la Ville de Nicée qu'il avoit établi le ſiege de ſon Empire. Lorſque les Chrétiens paſſerent dans l'Orient il fut le premier contre qui ſe tourna l'éfort de leurs armes : ils le défirent en deux batailles rangées & malgré ſon courage & ſa vigoureuſe reſiſtance, ils le chaſſerent de ſa capitale & de tous ſes états. Après avoir fait en vain ſes éforts pour y rentrer, il ſe retira en Egipte, où il fut parfaitement bien reçu. Le Soudan qui dès lors ſongeoit à de-

clarer la guerre aux Chrétiens fut ravi de joïe qu'un Guerrier si fameux se vint joindre à lui. Cependant comme les troupes nombreuses qu'il faisoit lever en Asie & en Afrique n'étoient pas encore assemblées, il jugea à propos d'engager les Arabes à entrer dans cette guerre. Il dona pour cet éfet des sommes considerables à Soliman, & l'envoïa vers ces Peuples. Les Arabes naturelement avides de richesses & amateurs du pillage, n'eurent pas de peine à se laisser persuader. Ils formerent un corps considerable de leurs troupes dispersées, ils mirent le Prince Turc à leur tête ; & c'étoit sous la conduite de ce vaillant Chef qu'ils faisoient avec succès de continueles courses dans la Palestine, & qu'ils avoient ôté toute comunication entre le camp des Chrétiens & la mer.

Soliman rêvoit profondement aux outrages qu'il avoit reçûs de ses énemis, & aux moïens d'en tirer vengeance, lorsque l'esprit de tenebres vint s'ofrir à ses yeux, sous la figure d'un homme qu'il conoissoit depuis long-tems. Il vit entrer dans sa tente un veillard vêtu d'une longue veste à la façon des Turcs, sa tête étoit

couverte d'un Turban, une épaisse moustache lui descendoit sur le manton. A son côté pendoit un cimetere, il avoit derriere les épaules un carquois, & tenoit un arc à la main. Sous cette forme familiere à Soliman, le Demon s'avançant lui adressa ces paroles. Tandis que dans un païs desert & ravagé, nous nous amusons à faire de vaines courses, qui nous raportent peu d'utilité & encore moins de gloire; Jerusalem est prêt à tomber sous la puissance de notre superbe Enemi. Nous verrons bien-tôt d'ici la flâme qui va consumer cette ville celebre; & cependant sans y mettre d'obstacles nous bornons nos éforts à enlever quelque betail, ou à réduire en cendres quelque miserable hameau. Est-ce ainsi que le grand Soliman doit venger ses injures? Est-ce par de semblables exploits qu'il prétend reconquerir ses Etats? Ah! Seigneur, croïés-en votre cher Araspe: croïés un serviteur, dont vous avés éprouvé la fidelité dans l'une & l'autre fortune. Osez ataquer un énemi afoibli par ses pertes, & que vous surprendrés pendant la nuit. Portés la terreur & la mort dans son camp éfraïé, je vous

répons de la victoire. Les Arabes seroient par eux-mêmes peu propres à l'execution d'un dessein si hardi. Mais quand vous marcherés à leur tête, animés par votre grand courage ils oseront tout entreprendre; secondés par votre héroïque valeur, ils seront capables de tout executer.

Le Demon aïant parlé de cette maniere, soufla dans l'ame de Soliman ses plus noires fureurs, & puis disparut. Ce Prince étendant le bras aussi tôt vers le lieu où étoit le fantôme: O toi, s'écria-t-il, qui sous une figure humaine, viens de m'inspirer une ardeur qu'aucun mortel ne peut inspirer, je te suis, n'en doute point, me voilà prêt à t'obéir. Je vais dans cette plaine élever des montagnes de morts. J'y ferai couler des fleuves de sang. Songe seulement à seconder mes éforts. Il dit, & sans perdre un seul moment il assemble ses troupes, il leur declare son dessein, & donant du courage aux moins hardis, il les dispose tous à le suivre. L'Esprit infernal done lui-même le signal du départ, il déploïe de sa main l'étendard general. Les Arabes decampent, & la promtitude de leur marche prévient

tous les avis qu'en auroient pû recevoir leurs énemis. Après que le Demon les eut acompagnés quelque tems, il vola vers la Ville, & y entra ſur le ſoir, ſous la figure d'un homme qui aportoit au Roi d'importantes nouvelles. Il inſtruiſit Aladin de la marche de Soliman. Il l'aſſura que cette nuit même les Arabes ataqueroient le camp des Chrétiens. Une afreuſe obſcurité prit bien-tôt la place du jour; les plus épaiſſes tenebres dont les ſombres Roïaumes ſont couverts ſe répandirent ſur la terre, au lieu de la roſée ordinaire on vit tomber une roſée de ſang. L'air fut rempli de ſpectres horribles, tous les Démons prêts à déploïer leur rage ſortirent du noir abîme.

Ce fut à la faveur de cette nuit éfroïable que marcha le fier Sultan des Turcs. Vers le milieu de la nuit il ariva à un mille du camp. En cet endroit il fit faire halte à ſes troupes, afin de leur doner le tems de prendre quelque repos, enſuite il leur parla de cette maniere. Nous voici à la vûë d'un camp rempli de richeſſes. C'eſt là que ſont renfermées les dépoüilles de toute l'Aſie; les armes dorées, les

harnois ſuperbes, les treſors acumulez ; tous ces biens, mes amis, vont être votre partage, & la fortune ne pouvoit vous ofrir une ocaſion plus favorable, ni un moïen plus aiſé pour vous en rendre maîtres. Nous ſommes en preſence d'une armée plus fameuſe qu'elle n'eſt redoutable. Nos adverſaires ſont bien moins à craindre aujourd'hui qu'ils ne l'étoient au commencement de la guerre. Car enfin, ne croïés pas que nous aïons à faire à cette armée victorieuſe des Perſans & des Turcs. Afoiblie par une infinité de combats, à peine en reſte-t-il la moitié. Mais quand même elle ſeroit entiere, des énemis que vous allés ſurprendre déſarmés & endormis, pourront-ils vous réſiſter ? Avant que de ſe reconoître ils ſeront oprimés, & des bras du ſomeil ils paſſeront tout de ſuite entre les bras de la mort. Allons, mes amis, ſuivés-moi. Votre General va vous montrer l'exemple. Détruiſons aujourd'hui la tiranie des Chrétiens. Faiſons diſparoître de ces climats le culte de leur Dieu. Rendons à l'Aſie la liberté, & couvrons-nous d'une gloire immortele.

A ces mots qui redoublent le cou-

rage des Arabes, Soliman marche à leur tête, & les devance de bien loin. Il aperçut bien-tôt les ſentineles d'une garde avancée qui veilloit au dehors du camp, & comprit par là qu'il ne lui ſeroit pas ſi aiſé qu'il l'avoit crû, de ſurprendre le General des Chrétiens. Les ſentineles aïant reconu les énemis qui s'avançoient crierent aux armes, & ſe retirerent promtement à leur troupe, qui montant à cheval à la hâte ſe mit en devoir de ſoûtenir cette ataque imprévuë. Alors les Arabes voïant qu'ils étoient découverts pouſſerent de grands cris, & firent retentir les valons du ſon de tous leurs inſtrumens de Guerre. Et dans le même moment le monſtre tenebreux qui avoit guidé l'entrepriſe élevant dans les airs ſon infernal flambeau, dona aux aſſiegés le ſignal du combat. Ainſi qu'un furieux ouragan déracine les pins & les chênes; ou que la foudre renverſe les tours & les réduit en poudre. Tout de même & plus terrible encore, le redoutable Sultan tombant ſur cette garde éfraïée & mal en ordre, renverſe les uns, & fait ſentir aux autres la peſanteur de ſon bras. Il ne porte pas un ſeul coup qu'il ne bleſſe,

blesse, & toutes les blessures qu'il fait sont morteles. Il défit seul cette premiere troupe; ceux qui échaperent au tranchant de son épée s'enfuirent à toute bride, & les Arabes qui arivoient en grand nombre, trouvant déja leurs énemis en fuite, les poursuivirent, & entrerent pêle mêle avec les Chrétiens dans leurs retranchemens.

Soliman y entra le premier. Il avoit pour timbre sur son casque un éfroïable Dragon, qui déploïant ses aîles & se roidissant sur ses griffes, sembloit vouloir s'élancer contre tous ceux qui étoient devant lui. On croïoit entendre ses afreux siflemens. Il étoit fait avec tant d'art, que pendant le combat le mouvement & l'agitation du casque faisoit sortir de sa gueule béante une noire flâme. Et c'étoit à la sombre lueur de cette flâme que le Sultan se faisant remarquer, jetoit par tout l'épouvante. C'est ainsi que pendant la tempête, les malheureux Nochers aperçevant à la lueur des éclairs les vagues prêtes à les engloutir, sentent leur cœur glacé d'éfroi. Les tenebres de la nuit qui cachoient le péril aux yeux des Chrétiens, le leur faisoient croire en même tems encore plus

grand qu'il n'étoit. Partie ne songe qu'à s'enfuir, partie témoignant plus de courage, se couvre de leurs armes pour s'oposer à l'énemi.

Entre ces derniers il y avoit un vaillant homme, né dans ces climats qu'arose le Tibre, il se nomoit Latin. Quoi qu'il fut dans un âge avancé, persone ne suportoit avec tant de vigueur toutes les fatigues de la guerre. Il avoit mené en Orient cinq de ses fils d'un âge presque pareil, & dans la premiere fleur de leur jeunesse. Dans toutes les ocasions ses enfans combatoient autour de lui. Ce genereux pere leur montroit l'exemple, il leur aprenoit à afronter le danger, & à endurcir leurs membres encore tendres aux travaux les plus penibles. Tel on voit la courageuse lione instruire ses jeunes lionceaux à chercher eux-mêmes leur proïe, & à braver les armes du chasseur qui ne fait fuir devant lui que les seuls animaux timides. Dès que Latin eût aperçû le fier Soliman, allons, dit-il à ses enfans, marchons à ce terrible Sarazin que la fuite de nos compagnons rend superbe. Ataquons sans crainte ce formidable énemi. Songés, mes enfans, que c'est dans les oca-

sions périlleuses, qu'on moissone la veritable gloire.

Les lances des six Guerriers furent dans le moment baissées contre le redoutable Sultan. Il n'en fut pas plus ébranlé, que ne l'est au milieu de la mer un rocher contre qui se vienent briser les vagues en couroux. L'aîné de ces freres metant l'épée à la main le premier, s'avança avec une ardeur inconsiderée pour ataquer de près Soliman. Mais le Sultan lui déchargeant aussi-tôt un pesant coup sur son casque, lui fendit la tête jusqu'au dessous des yeux; & comme Aramant tendoit à son frere une main secourable afin de le soutenir, le cruel Sarazin d'un second coup sépara à celui-ci le bras du reste du corps. Les deux freres tombent ensemble, l'un déja privé de vie, l'autre la perdant avec son sang. Le jeune Sabin, sans aprocher d'un énemi qu'il n'avoit pas encore la force de combattre de pié ferme, ne songeoit qu'à le harceler, il tâchoit avec sa lance de blesser le cheval de Soliman, lorsque le Sarazin fondant impétueusement sur lui, le heurte avec tant de violence qu'il le renverse, & sans pitié pour sa tendre jeunesse, le



fait inhumainement expirer ſous les piés de ſon cheval. Il ne reſtoit plus que Pic & Laurent, deux jumeaux d'une ſi parfaite reſſemblance, qu'elle avoit à leurs parens même ſouvent cauſé d'agréables & douces mépriſes. La mort impitoïable mit alors entre eux une funeſte diference, car le furieux Sultan paſſa ſon épée au travers du corps de l'un, & d'un revers coupa la tête à l'autre.

Mais que devint le pere déplorable de cinq enfans, dont le ſort cruel vient de le priver à ſes yeux ? Reſte-t-il aſſés de courage au malheureux Latin pour continuer de combattre ? Après un coup ſi terrible, peut-il même reſpirer encore ? Il ne vit point à la verité les horreurs de la mort peintes ſur le viſage de ſes fils expirants, les tenebres favorables lui épargnerent cet horrible ſpectacle. Mais enfin il les a vûs tomber. Ce pere infortuné ne doute point de ſon malheur. Et c'eſt pour venger ſes enfans qu'il reſpire encore. C'eſt pour périr avec eux qu'il continue de combatre. La vengeance & la mort ſont également l'objet de ſes deſirs. Barbare, dit-il au Sarazin, me mépriſes-tu donc au point

de ne pas daigner tourner tes coups contre moi. A ces mots il ſe jete avec furie ſur le Sultan ; & malgré la bonté de ſes armes, il lui fait au côté une profonde & dangereuſe plaïe. Soliman qui ſe ſent bleſſé, tourne auſſitôt ſon épée redoutable contre ce pere malheureux, il lui perce ſon bouclier, quoique couvert de ſept cuirs épais, il lui plonge dans les entrailles le fer homicide de ſes enfans, & le laiſſe enſuite baigné dans ſon ſang. Latin eſt bleſſé à mort, mais ſa fureur le ſoûtient quelque tems, & avant que de tomber, il immole un grand nombre de barbares à ſon reſſentiment. Telle fut la fin de ce vaillant homme. C'eſt ainſi que ſur l'Apennin on voit un chêne ſuperbe, qui après avoir long-tems réſiſté à la violence des vents, ſuccombe enfin. Mais il briſe en tombant les arbres qui l'environnent, & dans ſa chute il les entraîne avec lui.

Pendant que Soliman faiſoit ſentir aux Chrétiens les éfets d'une haine cruelle, que depuis long-tems il n'avoit eu ocaſion d'exercer contre eux, les Arabes à ſon exemple en faiſoient un horrible maſſacre. L'Anglois Henri

& Oliferne de Baviere meurent de la main de Dragut. Gilbert & Philippe tombent ſous les coups d'Ariadene. La maſſe d'Albazar renverſe le courageux Erneſt ; l'épée d'Algaſcl ôte la vie au brave Enguerrand. Il feroit dificile de dire les noms & le genre de mort d'une infinité d'autres moins conſiderables qui périrent alors. Au premier bruit de l'attaque Godeffroy s'étoit promptement armé. Il ſçavoit que les Arabes étoient dans le voiſinage de ſon camp, & quoiqu'il n'eut pas crû ces pillards aſſés hardis pour le venir ataquer, il ne doutoit pas neanmoins qu'ils ne fuſſent les auteurs de cette alarme. Aïant donc raſſemblé autour de lui un bon nombre de Guerriers, il marchoit à leur tête vers le lieu du combat, lorſque ſur la droite il entendit tout d'un coup un grand bruit mêlé de cris barbares. C'étoit Argant & Clorinde, qui avec la plus grande partie des troupes de la Ville deſcendoient la coline, afin de doner aux retranchemens un aſſaut par ce côté-là. Le General auſſi-tôt ſe tournant vers Guelfe qui l'acompagnoit: Prenés, lui dit-il, la moitié des Guerriers qui nous ſuivent, alés avec eux

ſoutenir cette nouvelle attaque, tandis qu'avec le reſte j'irai repouſſer l'autre. Guelfe obéït, & Godeffroy pourſuit ſon chemin. La fortune les conduit l'un & l'autre à la gloire par des routes diferentes. La petite troupe du General ſe groſſit de maniere qu'elle devint très-nombreuſe, avant qu'il fut parvenu au lieu où combatoient les Arabes. Tel que le Po ſortant de ſa ſource peut à peine remplir un lit étroit, mais bien-tôt ſe groſſiſſant dans ſon cours des eaux qui viennent ſe joindre à lui, il devient un fleuve majeſtueux, & ſemble en avançant vers la mer, qu'il va lui porter la guerre, & non le tribut de ſes ondes.

Dès que Godeffroy fut arivé ſur le champ de bataille. Quelle terreur vous ſaiſit, dit-il aux Chrétiens. Se peut-il que de vils énemis, ſans courage, ſans valeur, ſans art dans la guerre, ſoient capables de vous éfraïer? Conoiſſez ceux à qui vous avés afaire. Oſés les regarder en face, ils ne pourront ſeulement pas ſoûtenir vos regards. Auſſi-tôt au travers des armes & des corps morts dont la terre ſanglante étoit couverte, il pouſſe ſon cheval droit à Soliman. L'intrepide

Sarazin voïant l'orage fondre ſur lui n'en détourne point la tête; il s'avance audacieuſement au devant de ſon énemi. Quels redoutables Guerriers, quels illuſtres rivaux la fortune opoſa-t-elle alors l'un à l'autre, pour ſe diſputer l'empire de l'Aſie ? Les tenebres de la nuit ont caché les circonſtances d'un combat qui méritoit d'être éclairé de la plus brillante lumiere du ſoleil, & d'avoir pour témoins tous les hommes de l'Univers. Les Chrétiens revenus de leur conſternation, & ſoutenus par le grand courage de leur General, ſe rangent au tour de lui, & chargent les Infideles avec une extrême vigueur. Ceux-ci ſecondés par leur vaillant Chef ſoutienent cette rude ataque ſans plier. Comme lorſque l'impétueux Aquilon & le furieux vent de midi ſont déchaînés dans les airs, on voit les nuées ſe heurter avec violence, & les flots de la mer agitée ſe briſer les uns contre les autres : de même les Chrétiens & leurs adverſaires ſe joignent avec une égale furie, les épées ſe croiſent, le bouclier s'opoſe au bouclier ; perſone ne recule, tous combatent de pié ferme.

Du côté de la Ville le combat n'étoit pas moins opiniâtre ni moins sanglant. Le cruel Argant excité par le flambeau des Demons, & plus encore par sa propre fureur, avoit penetré sans peine dans les retranchemens : La fiere Clorinde dédaignant de marcher la seconde, étoit à ses côtés ; & les Sarasins trouvant d'abord peu de resistance, avoient taillé en pieces, ou mis enfuite ceux de leurs énemis qui avoient eu le courage de s'oposer à cette ataque. Mais Guelfe étant arrivé avec sa troupe, avoit rallié les fuïards, ranimé leur courage, & rétabli le combat; de sorte que malgré tout les éforts des esprits de tenebres qui obscurcissoient les airs, & qui souflant sans cesse leur rage dans l'ame des Sarasins, avoient entrepris de leur faire remporter la victoire, on combatoit néanmoins de toutes parts avec un avantage égal. Ce fut alors que le Monarque du monde jeta les yeux sur le camp des Chrétiens.

Il étoit assis au plus haut des Cieux sur un Trône resplendissant de gloire, où l'on voit briller une lumiere éternele, triple, unique, inefable. L'oeil de la plus parfaite créature n'en peut

soutenir l'éclat. Au pié du Trône sont, comme Ministres soumis du Très-Haut, la Nature & le Destin, l'Etenduë, l'Espace, le Mouvement & sa mesure, la Fortune enfin qui sans égard aux voeux des mortels, donne & ôte à son gré les richesses & les grandeurs. C'est de ce trône auguste que l'Eternel dispense ses loix à l'Univers qu'il gouverne & qu'il embellit. C'est de là qu'émanent la Verité, l'Equité, la Raison qu'on ne trouve point ici bas. Les divers ordres d'esprits bienheureux dont le nombre est inombrable, environent leur Souverain Maître, & la Celeste Cour retentit sans cesse des Himnes qu'ils chantent à sa gloire.

Dieu aïant alors fait venir à lui l'Archange Michel, Prince de la milice celeste, voïés-vous, lui dit-il, de quelle maniere les Esprits Infernaux desertant leurs noirs abîmes, ont inondé les airs, & se sont déchaînés contre mes fideles serviteurs. Allés, & leur dites de ma part, que sans troubler davantage le séjour des vivants, ils rentrent sans diferer dans les obscures prisons dont ils se sont échapés, & que contens d'exercer leur rage contre les

malheureux compagnons de leurs suplices, ils laissent aux guerriers le soin de la guerre, & cessent d'inspirer aux mortels leurs fureurs envenimées. Telle est ma volonté suprême. Le Seigneur dit : & l'Archange après s'être prosterné aux piés de son Trône, part à l'instant pour éxecuter ses ordres.

Armé de la Toute-puissance du Dieu vivant, Michel tient en sa main cette lance redoutable dont l'aspect seul fait trembler les Demons. Il deploie ses aîles dorées, & d'un vol, plus rapide encore que la pensée, il traverse en un moment le Ciel Empirée, celui des étoiles fixes, celui des planetes, & tous ces espaces immenses qui sont entre les Cieux & la terre; & dans tous les lieux qu'il parcourt il répand une lumiere qui éface l'éclat du soleil. Parvenu au camp des Chrétiens, il suspend son vol au milieu des airs, & branlant sa lance d'un air terrible, il adresse aux Demons ces paroles. Race maudite, que dans la plus afreuse misere l'orgueil ne peut abandoner, vous conoissés les foudres du Dieu vengeur. Vous avés éprouvé sa colere & vous

osés l'irriter. Voici ce que dit l'Eternel. La sainte Sion ouvrira ses portes à ceux qui se sont armés pour ma gloire. L'étendard, où l'on voit briller ce signe respectable devant qui tout genou flechit, entrera triomphant dans ses murs. Cessés de vous oposer à mes decrets irrevocables. Retirés-vous, malheureux Esprits de tenebres. Rentrés dans les enfers, digne séjour de votre impieté. Allés dans ces abîmes profonds, où regne une horreur éternele, exercer vos noires fureurs contre les criminels que vous a livrés ma justice. A ces mots l'Ange frapant de sa lance les moins diligens, les precipite tous au fond des Enfers. Les Demons forcés d'obéïr en fremissent de rage. On les voit tomber en plus grand nombre que ne font en automne les feüilles dont la terre se couvre, ou les oiseaux que l'aproche des frimats contraint de passer les mers. Le Ciel que ces Esprits tenebreux avoient obscurci reprend à leur départ sa premiere serenité.

Mais leur fuite ne ralentit point la fureur d'Argant : Ce terrible Sarasin s'étant mêlé dans le plus épais des Chrétiens, faisoit passer indiferement

par le tranchant de son épée le soldat & le Capitaine, les plus braves & les moins courageux. Clorinde qui combatoit fort près de lui ne signaloit pas moins sa valeur. Elle porta à Berenger un coup dans la poitrine qui lui sortoit par les épaules ; elle perça le gozier à Albin ; fendit la tête à Gallus ; coupa la main droite à Garnier qui venoit de la blesser. Cette main tombe à terre tenant encore l'épée dont elle étoit armée. Ses doits à demi vivants tremblent & se remuent comme s'ils vouloient se rejoindre au bras dont ils vienent d'être séparés. La Guerriere ensuite envoïe la tête d'Achille rouler sur la poussiere, tandis que le corps de cet infortuné devient un objet hideux, car étant resté dans la selle on voit son cheval l'emporter quelque tems avant que de pouvoir s'en debarasser.

Pendant que la fiere Clorinde faisoit sentir aux Chrétiens la force de son bras, une autre Guerriere ne se rendoit pas moins formidable aux Sarasins. C'étoit la courageuse Gildippe : elle étoit de même âge que Clorinde & avoit une valeur égale à la siéne. Toutes deux souhaitoient ardem-

ment de ſe rencontrer, afin d'éprouver leurs forces; mais le ſort qui leur reſervoit à l'une & à l'autre un adverſaire plus redoutable, ne leur permit pas de ſe joindre. Guelfe eut l'avantage après lequel ſoupiroit Gildippe, il joignit Clorinde & auſſitôt il lui porta un coup de taille au défaut de la cuiraſſe. La Guerriere lui repartit dans le moment par un coup de pointe dont elle le bleſſa au côté: Guelfe redouble: mais la mélée étoit ſi forte que le coup qu'il deſtinoit à Clorinde tomba ſur le Sarazin Oſmide & lui fendit la tête; après quoi il ne fut plus poſſible, ni à Clorinde, ni à Guelfe de ſe rejoindre.

Déja l'Aurore naiſſante començoit à diſſiper les ténebres de la nuit, lorſque le rebelle Argilan, profitant du déſordre qui regnoit dans le camp, rompit ſes fers, & s'échapa de la priſon où il étoit mal gardé. Il prit à la hâte & ſans choix les premieres armes qu'il rencontra, & acourut au lieu où combatoient les Arabes, en intention d'expier ſa faute par des actions d'une valeur éclatante. L'ardeur qui le poſſede le fait courir au combat avec tant de legereté, qu'à peine

ses pas s'impriment sur la poussiere. Jamais ce Guerrier fougeux ne fit paroître tant de courage ni d'intrepidité. Tel un coursier superbe qu'on éleve pour la guerre dans un celebre haras, s'échape quelquefois de l'étable, & vole aux paturages qu'il a coutume de frequenter; son oeil est plein de feu, sa tête élevée, & dans sa course rapide la terre, qu'il semble à peine toucher, resone sous ses pas. Dès qu'Argilan eut joint les Arabes; lâches, leur dit-il, d'un ton & d'un air à les glacer d'éfroi; c'est bien à vous qu'il apartient de prendre le casque & le bouclier; vous, qui sans oser jamais aprocher de vos énemis, portés vainement tous vos coups dans les airs & prenés aussitôt la fuite. Vous choisissés la nuit pour le tems de vos exploits; ses tenebres favorissent votre lâcheté : mais le jour va paroître, retirés-vous vile canaille. Sa lumiere vous est aussi contraire, que les tenebres de la nuit vous sont favorables.

En achevant ces mots il porte à Algazel, qui s'avançoit pour lui répondre, un coup dans la gorge, & lui ôte par ce coup l'usage de la parole

& celui de la respiration: le Sarasin blessé à mort tombe sur le visage, & en rendant les derniers soupirs, il mord de rage la terre sur laquelle son énemi vient de l'étendre. Après cela le furieux Argilan prive de vie Saladin, Agricalte, Muleassen. D'un revers il coupe Aldiazil en deux par le milieu du corps. Il terasse Ariadin, & lui plongeant son épée dans le cœur, il joint encore l'insulte au coup mortel dont il le frape. Celui-ci leva vers Argilan les yeux qu'il alloit fermer pour toûjours, & lui adressa ces mots. Tu ne te vanteras pas long-tems de ta victoire: un pareil sort t'atend. Sucombant sous les coups d'un bras plus redoutable que le mien, tu seras bien-tôt étendu sur la poussiere à côté de moi. Quelque soit le sort qui m'atende, lui répond Argilan avec un souris amer, il est encore plus sûr que tu vas expirer ici, & y rester pour être la proïe des chiens & des vautours. Et dans le moment ce Guerrier feroce lui metant le pié sur l'estomach, en retire son épée sanlante. L'ame du malheureux Ariadin s'enfuit avec son sang.

Il y avoit parmi les Sarasins un jeu-

ne Page de Soliman d'une beauté singuliere, & que son maître aimoit passionément. Ce jeune homme charmé d'avoir ocasion de signaler son courage, combatoit avec les Arabes, entre lesquels il se faisoit distinguer par la magnificence de ses armes, par la blancheur éclatante de son cheval, & encore plus par son extrême valeur. Il tenoit à la façon des Turcs un javelot à la main; dont il se servoit avec beaucoup d'adresse, & s'étant mêlé audacieusement au milieu des Chrétiens, il en avoit déja mis hors de combat un grand nombre. Argilan le remarqua; il jugea cet énemi digne de sa colere. Pour l'attaquer il prit le moment où le jeune Turc venoit de lancer son javelot; il comença par tuer son cheval, & avant qu'il se fut debarassé des étriés, il se jeta promtement sur lui, afin de lui couper la tête. Le barbare Argilan ne fut ému ni de la beauté de son adversaire, ni de l'air gratieux & touchant avec lequel il lui demandoit la vie. Le fer dont son bras cruel étoit armé parut alors plus sensible, car il tourna dans sa main & n'ateignit que du plat. Mais l'inflexible Guerrier presenta aussitôt

la pointe de ſon épée au même endroit où avoit failli le taillant, l'enfonça impitoïablement dans la gorge de cet infortuné jeune homme & détruiſit ainſi ce rare ouvrage de la nature.

Soliman qui combatoit aſſés près de là reconut le peril où étoit ſon Page cheri. A l'inſtant malgré les éfors des Chrétiens qui l'environoient, il renverſe hommes & chevaux & s'ouvre un paſſage juſqu'à lui, mais helas! il n'arrive que pour le venger. L'objet de ſa tendreſſe avoit déja reçu le coup mortel. Il le trouva rendant le dernier ſoupir, la tête languiſſament panchée ſur les épaules. Il vit ſes beaux yeux qu'un nuage éternel començoit à couvrir, & les roſes de ſon teint dont la pâleur de la mort faiſoit déja diſparoître l'éclat. A ce ſpectacle Soliman fut pénetré de la plus vive douleur, ſon cœur farouche fut atendri. Ce fier Prince qui d'un courage inébranlable avoit eſſuié les plus afreux revers de la fortune, ne put ſoutenir la perte d'un jeune homme qu'il aimoit, ſans ſoupirer & verſer des l'armes. Mais la colere & la rage ſuccéderent bientôt dans ſon ame à ces ten-

dres ſentimens. Il aperçoit dans le moment le cruel meurtrier de ſon ami, dont l'épée degoutoit encore d'un ſang qui lui étoit ſi cher. Auſſi-tôt il leve ſon bras redoutable, & fond avec furie ſur ce barbare. En vain Argilan veut opoſer ſon bouclier au coup terrible qui le menace. Le fer du Sultan guidé par l'amour & par la fureur, lui coupe en deux ſon écu, lui ouvre ſon caſque, & le fend depuis le haut de la tête juſqu'à la ceinture. Non content de lui avoir ôté la vie, Soliman ſaute à bas de ſon cheval, & ſe jete ſur le corps de ſon odieux énemi; il le foule à ſes piés, il le perce de mille coups; & ſemblable à un dogue furieux qui s'en prend aux pierres qu'on lui lance, & les briſe entre ſes dents, le Sarazin tranſporté de la plus aveugle colere, exerce en vain ſa rage contre un corps déſormais inſenſible à tous les outrages qu'il lui peut faire.

Cependant le General des Chrétiens ne ſignaloit pas en vain ſon courage. Il y avoit à la ſuite de Soliman un corps de mille Turcs, vieux ſoldats qui avoient ſervi ce Prince depuis le comencement de ſon regne, & qui après la perte de ſes Etats, l'aïant

ſuivi dans ſa diſgrace, continuoient encore de lui rendre d'importans ſervices. Ils étoient armés de pié en cap, ils combatoient toûjours ſerrés & en ordre,& ne le cedoient point aux Chrétiens ni en valeur, ni en expérience dans la guerre. Comme ils faiſoient la principale force de l'armée du Sultan, c'étoit particulierement à eux que s'étoit ataché Godeffroy. Ce vaillant General avoit abatu de ſa main le fier Corcut, coupé la tête à Selin, & les deux bras à Roſſan. Un grand nombre d'autres étoient tombés ſous ſes coups de diferentes manieres;neanmoins cette troupe aguerrie ſe défendant avec vigueur, auroit empêché la victoire de ſe déclarer encore de long-tems en faveur de leurs énemis; lorſqu'au travers d'une nuée de pouſſiere, on vit acourir au ſecours des Chrétiens cinquante Guerriers invincibles. Une Croix triomphante brilloit dans leur étendard. L'éclat de leurs armes & l'intrepidité avec laquelle ils avançoient, remplirent d'abord de crainte l'ame des Sarazins. Quand j'aurois cent bouches & cent voix, il me ſeroit impoſſible d'exprimer les exploits prodigieux que fit à

ſon arivée cette troupe de Heros. L'Arabe timide, le Turc audacieux cedent également à leurs éforts : les uns fuïent, les autres tombent en ſe défendant, rien ne leur réſiſte. L'horreur & l'éfroi marchent à leur tête ; la mort impitoïable les acompagne, & des rivieres de ſang coulent au tour d'eux.

Dès le comencement du combat Aladin étoit ſorti de la Ville, & s'étoit placé avec un corps de troupes ſur une hauteur, d'où il obſervoit tout ce qui ſe paſſoit dans la plaine. Il vit avec douleur que les Sarazins plioient de tous côtés, il reconut le déſavantage de ſes gens, & fit auſſitôt ſoner la retraite. Argant & Clorinde étoient trop animés l'un & l'autre, & trop acharnés au combat, pour ſe ſoumettre aux ordres réiterés, que le Roi leur envoïa de rentrer dans la place : mais ils furent bien-tôt contrains d'obéir. Les troupes qu'ils comandoient aïant été miſes entierement en déroute, il falut malgré eux qu'ils ſuiviſſent la fortune de leur parti. Il ne fut pas même en leur pouvoir de faire retraite avec ordre. La terreur s'étoit tellement emparé des Sarazins,

que la plus part jetoient en se sauvant leurs armes, qu'ils regardoient alors comme un obstacle à leur fuite ; les Chrétiens les poursuivirent jusqu'au bas de la coline, & en firent un terrible carnage. Mais Guelfe aïant aperçû le Roi qui s'avançoit pour soûtenir les fuïards, ne jugea pas à propos qu'on poursuivit les Infideles plus avant. Aladin recueillit les débris de son armée, il rentra ensuite dans la Ville peu satisfait d'une expedition si malheureuse ; & les Chrétiens victoreux reprirent le chemin de leur camp.

Soliman dans cette journée avoit fait au-delà de ce qu'on pouvoit atendre d'un simple mortel. Il étoit trempé de sueur & de sang : son épée devenuë comme une masse de fer informe, n'avoit plus ni taillant ni pointe ; ses armes étoient fracassées, & à peine lui restoit-il assés de force pour les soutenir. Lorsqu'il se vit en cet état, & que tous ses gens étoient ou morts ou mis en fuite, il hésita quelque tems s'il survivroit à son malheur, ou s'il s'ôteroit la vie de sa propre main. Enfin se déterminant au parti le plus courageux : Vivons, dit-il, cedons encore une fois à mes destins

contraires. Que les Chrétiens se glorifient de nouveau de m'avoir vû fuir devant eux ; mais qu'ils sçachent que je les fuis sans les craindre, & qu'ils me verront bien-tôt plus terrible qu'auparavant. Les outrages qu'ils m'ont faits ne sortiront jamais de ma memoire. En quelque état que me reduise la fortune, ils auront éternellement en moi le plus cruel & plus implacable de leurs énemis.

CHANT X.

EN achevant ces mots le fier Sultan, malgré ses blessures & sa lassitude, saute legerement sur un cheval que le hazard lui fait rencontrer. Son casque n'avoit plus de timbre ; cet éfroïable dragon qui lui en servoit quelques heures auparavant, avoit été mis en pieces. Sa cotte d'armes étoit soüillée de sang & toute dechirée ; & il ne lui restoit de ses ornemens roïaux que des armes delabrées, sous lesquelles il étoit impossible de le reconoître. Comme on voit un loup avide sortant de la bergerie, lêcher encore

ſur ſes levres immondes les reſtes du ſang dont il s'eſt rempli, ſans s'être raſſaſié. Tel le furieux Soliman s'éloigne à regret des énemis, dont il vient de faire un horrible maſſacre; ſon bras s'eſt laſſé de repandre leur ſang, mais il en eſt inſatiable. Il s'ouvrit un paſſage au travers des épées & des lances, & fut aſſés heureux pour éviter tous les traits qu'on lança ſur lui. Il ſe retira enſuite dans les lieux les plus écartés, où après avoir deliberé ſur la route qu'il prendroit, il reſolut de ſe rendre à l'armée qu'aſſembloit le Soudan d'Egipte, afin de joindre ſes armes aux ſiennes, & de tenter encore une fois la fortune.

Dans cette reſolution, comme il conoiſſoit parfaitement le païs, il prit le chemin de Gaza, & ſurmontant la douleur que lui cauſoient ſes bleſſures, il marcha ſans s'arrêter pendant tout le jour. Lorſque la nuit fut venuë il mit pié à terre, il banda ſes plaïes, & après s'être nourri de quelques dattes qu'il fit tomber d'un palmier, poſant ſa tête ſur ſon bouclier, il eſſaïa de s'endormir. Mais la douleur de ſes bleſſures, & encore plus le dépit cruel qui devoroit ſon cœur, ne lui permirent

rent de s'assoupir qu'au milieu de la nuit. Comme il dormoit encore il entendit une voix, qui l'apelant par son nom, lui disoit. Soliman, quel tems prenés-vous, quel lieu choisissés-vous pour vous livrer au someil? Pouvés-vous en goûter la douceur pendant que vos Etats sont en la puissance de vos fiers énemis? Pouvés-vous dormir sur cette même terre, où les corps de vos soldats sont étendus sans sépulture? L'afront que vous venés de recevoir vous permet-il d'atendre ainsi le jour entre les bras d'un someil paisible?

A ces paroles Soliman se reveille en sursaut, il ouvre les yeux, & voit devant lui un homme d'un âge extrêmement avancé. Eh! qui es-tu, fantôme importun, lui dit le Sultan, qui es-tu pour venir ainsi troubler mon repos? Quel interêt prens-tu aux outrages que j'ai reçûs, & au ressentiment que j'en dois avoir? Seigneur, lui répond le vieillard, je suis un homme à qui vos desseins secrets sont conus, & qui s'interesse à vous plus que vous ne pensés. Excusés, je vous prie, la maniere dont je vous ai parlé. Je ne l'ai fait que pour exciter votre

grand courage. Je sçais que vous avés resolu d'aller joindre l'armée du Soudan ; & c'est pour vous dissuader de ce dessein que je suis venu vous trouver. Cette armée n'est pas encore en état de marcher ; lorsqu'elle le sera, soit que vous la joigniez ou non, elle se mettra aussi-tôt en marche. Ainsi votre voïage est inutile. Mais, Seigneur, j'ai une entreprise à vous proposer bien plus flateuse, pour un illustre Guerrier tel que vous. Si vous voulés me prendre pour guide, je m'offre à vous conduire dans Jerusalem, au travers des énemis qui l'environent ; & je vous y conduirai même en plein jour, sans qu'ils puissent metre obstacle à notre passage. C'est là qu'en atendant l'armée d'Egipte, vous pourés dès aujourd'hui avoir ocasion de signaler votre héroïque valeur.

L'air & les paroles de ce vieillard imprimerent du respect à Soliman. Mon pere, lui dit-il aussitôt, je m'abandone à votre conduite ; menés-moi où il vous plaira, je serai toûjours prêt à marcher où il y aura plus de travaux à essuier & plus de gloire à acquerir. Le veillard loüa le courage du Sultan, & après avoir versé

ſur ſes plaïes un baûme ſalutaire qui les guerit, & lui rendit en un moment ſa premiere vigueur ; allons, dit-il, partons : déja le ſoleil eſt près de comencer ſa courſe. Ils montent enſuite l'un & l'autre ſur un char qui n'étoit pas éloigné. Le vieillard prend en main les rênes, il anime les chevaux de ſa voix. Ces courſiers merveilleux blanchiſſent le mors d'écume. Le feu leur ſort par les yeux & par les narines. Ils partent avec une telle rapidité, que les roües ne laiſſent après elle aucune trace ſur la pouſſiere. Et par un prodige encore plus ſurprenant, l'air ſe condenſant tout d'un coup il ſe forme autour du char un nuage ſi épais & ſi ſolide, que les pierres lancées par les plus fortes machines n'auroient pû le penetrer. Ce nuage néanmoins eſt tranſparent, mais ſeulement pour ceux qui ſont dans le char, de maniere que ſans être vûs, ils peuvent aiſément voir tout ce qui ſe paſſe au dehors.

Le Sultan ſurpris de ces merveilles garda quelques temps un profond ſilence ; enfin ſe tournant vers ſon conducteur. O vous, lui dit-il, qui conoiſés les penſées les plus ſecretes des

hommes, vous à qui il ſemble que la nature ſoit aſſujetie; s'il vous a été doné du Ciel de lire dans l'avenir, aprenés-moi, je vous conjure, qu'elle doit être la fin de cette guerre terrible qui embraſe aujourd'hui l'Aſie. Mais avant toutes choſes, comencés par diſſiper mon étonement. Dites moi, s'il vous plaît, votre nom, que je ſache qui vous êtes, & par quel smoïens admirables vous operés ces prodiges dont je ſuis temoin. Il me ſera aiſé de ſatisfaire une partie de vos deſirs, lui repondit le vieillard; je m'apelle Iſmen, & parce que j'ai acquis quelque capacité dans les ſciences ſecretes auſquelles je me ſuis apliqué toute ma vie, il a plû aux Siriens de me ſurnomer le magicien. Pour ce qui eſt de conoître l'avenir, il n'y a ni aplication ni éfort d'eſprit qui puiſſe faire acquerir aux foibles mortels cette ſcience ſublime. Un voile impenetrable aux yeux des hommes couvre les arrêts du deſtin. Nous devons emploier nos éforts, pour écarter les maux qui nous menacent, & pour nous procurer les biens ou nous aſpirons. C'eſt ainſi que les hommes courageux ſçavent ſe faire eux-mêmes un heureux ſort.

C'eſt ainſi, Seigneur, qu'en ſuivant les mouvemens de votre grand courage, en agiſſant avec prudence, fermeté & confiance, vous devés tout eſperer & tout atendre de la fortune.

Je vous dirai cependant, continua-t-il, ce que je crois entrevoir comme au travers d'un nuage. Avant qu'un grand nombre d'années s'écoule, il me ſemble qu'un Monarque fameux tiendra l'Egipte ſous ſes loix. Toutes les vertus morales & civiles ſeront en ce Héros. Sous ſon heureux empire fleuriront les ſciences & les arts. Auſſi redoutable dans la guerre qu'aimable dans la paix, il ſera l'éfroi des Chrétiens. Je voi leurs armées défaites & leurs conquêtes renverſées. Ce Guerrier invincible contraint les reſtes malheureux de ces uſurpateurs à ſe refugier dans une Iſſe. L'Aſie eſt pour jamais delivrée de leur odieuſe tiranie. Et cet invincible Guerrier, ce Monarque illuſtre, ce Heros, Seigneur, naîtra de votre ſang. Ces paroles d'Iſmen exciterent dans l'ame du Sultan un ſentiment mêlé de joie & de jalouſie. Que ce Guerrier eſt heureux, s'écria-t-il! Que je porte d'envie au Heros que le Ciel deſtine

à de ſi grandes choſes. Mais enfin, reprit-il un moment après, quelque ſoit le ſort qui m'eſt reſervé, mon courage ne ſe dementira point. Les aſtres s'écarteront de leurs cours, avant que je ceſſe d'être inébranlable à tous les coups de la fortune.

En s'entretenant de cette maniere ils ariverent bientôt à la vûë du camp des Chrétiens. Quel cruel ſpectacle s'ofrit alors aux yeux de Soliman! Il vit ſes enſeignes dechirées trainant dans la pouſſiere, & les corps de ſes plus chers amis, que les vainqueurs fouloient aux piés en les depouillant de leurs armes. D'un côté les Chrétiens rendoient à ceux de leurs gens qui étoient peris dans le combat, des honeurs funebres acompagnés de toute la pompe d'un triomphe: & de l'autre ils livroient confuſément aux flâmes les corps des Arabes & des Turcs, en inſultant à leur défaite. Le fier Sultan ne put ſoutenir cet indigne ſpectacle, il mit auſſi-tôt l'épée à la main, & ſautant à bas du char, il vouloit ataquer ſeul une armée victorieuſe. Mais Iſmen retint ſon courage impetueux, & l'engagea quoiqu'avec peine à remonter auprès de

lui. Ils pourſuivirent leur route, & laiſſant le camp derriere eux, ils arriverent au pié de la montagne de Sion, du côté opoſé au couchant. Alors ils deſcendirent du char, qui diſparut à l'inſtant, & ils marcherent toûjours envelopés de ce nuage qui les déroboit à la vûë des hommes.

Après avoir fait quelques pas, le Magicien s'arêta dans un endroit rempli de brouſſailles, où étoit l'ouverture d'un ſoûterrain qui conduiſoit à la Ville. Comme depuis pluſieurs ſiécles ce chemin ſecret n'avoit point été frequenté, les herbes & les ronces en couvroient abſolument l'entrée, de ſorte qu'Iſmen fut obligé d'écarter d'une main ces brouſſailles qui embaraſſoient ſon paſſage, tandis que de l'autre prenant Soliman, il l'invita à le ſuivre ſans crainte dans ce lieu tenebreux. L'entrée en étoit ſi baſſe, que le Sultan ſe voïant réduit à ſe courber juſqu'à terre pour y pouvoir paſſer, dit au Magicien. Par quel étrange chemin me conduiſés-vous? Si vous m'aviés laiſſé faire, mon épée m'en auroit ouvert un bien plus facile au travers de nos énemis. Seigneur, lui repondit Iſmen, ne dédaignés point

de paſſer par où le grand Herode a ſouvent paſſé lui-même. Ce Prince ſi recomandable par ſa profonde politique & ſa rare valeur, fit autrefois creuſer le chemin que vous voïés, pour tenir en bride ſes ſujets indociles. De la tour qu'il éleva en l'honeur de ſon illuſtre ami Marc-Antoine, il ſe rendoit par cette route ſecrete, & dans le Temple, & hors de la Ville; & c'eſt par là qu'il introduiſoit dans Jeruſalem, ou qu'il en faiſoit ſortir autant de troupes qu'il le jugeoit utile à ſes deſſeins. De tous les hommes qui vivent aujourd'hui, je ſuis le ſeul à qui ce ſoûterrain ſoit conu; il va nous conduire au lieu où Aladin tient preſentement ſon conſeil avec ſes principaux Officiers. Le Roi & ſes Miniſtres ſont également conſternés de ce qui ſe paſſa hier. Vous pourés ſans être vû de perſone, entendre tout ce qui ſe dira dans cette aſſemblée; & lorſque vous le jugerés à propos, vous paroîtrés, Seigneur, & ranimerés par votre preſence leur courage abatu.

Iſmen aïant ainſi parlé, s'avança le premier dans cette obſcure caverne: Soliman le ſuivit. Ils furent contraints d'abord de marcher preſqu'en

rampant : mais la voute s'élevant à mesure qu'ils avançoient, ils marcherent dans la suite avec plus de facilité. Environ à la moitié du chemin ils trouverent une porte que le Magicien ouvrit. Elle étoit au pié d'un escalier qu'une foible lumiere éclairoit à peine. Cet escalier les conduisoit dans un lieu spatieux qu'ils traverserent, & de là ils monterent à la salle du Conseil. Au moment qu'ils y entrerent, Aladin començoit à parler de cette sorte aux Officiers qui l'environoient. Il faut avoüer, mes amis, que la funeste journée d'hier a ruiné toutes nos esperances. Notre unique ressource est à present dans le secours que nous a promis le Soudan d'Egipte. Mais le péril qui nous presse peut-il nous permettre d'atendre un secours incertain, ou du moins éloigné? C'est de quoi nous avons à deliberer ensemble; je prie chacun de vous de me dire sur cela son avis avec liberté.

Après que le Roi se fut ainsi expliqué, il s'éleva dans l'assemblée un petit murmure semblable au bruit des feüilles qu'agite un vent leger. Argant prenant la parole d'un air assuré, fit bien-tôt cesser ce murmure. Seigneur,

dit-il à Aladin, il n'y a persone ici qui ignore la situation presente de nos afaires. Mais quelque fâcheux que paroisse l'état où nous somes, je vous dirai neanmoins que c'est en nous seuls qu'il faut mettre notre confiance, & que sans faire plus de cas de la vie qu'elle ne mérite, nous devons tout atendre de notre courage. Ce n'est pas que je desespere du secours d'Egipte, je suis persuadé au contraire qu'il ne nous manquera pas. Le Soudan mon maître vous l'a promis, il vous tiendra sa parole. Ce qui me fait parler ainsi, Seigneur, c'est ce que je vois avec regret qu'il y en a plusieurs parmi nous, qui se laissant entraîner à la crainte, n'ont pas des sentimens tels qu'il convient à des hommes courageux. Le vrai courage non seulement fait braver la mort, mais même il ne permet jamais qu'on desespere de la victoire. Alors Orcan se leva pour dire son avis. C'étoit un homme d'autorité dans la Ville. Il avoit de la naissance, du mérite, & s'étoit autrefois aquis de la reputation dans les armes. Mais aïant depuis quelques années épousé une jeune femme dont il avoit des enfans, l'amour qu'il por-

toit à son épouse, & les soins de sa famille lui avoient amoli le courage. Voici de quelle maniere il parla au Roi.

Seigneur, lorsque la hardiesse du discours procede d'un grand cœur, elle n'est point blamable. Si le brave Argant témoigne dans ses paroles un peu trop de confiance, il fait assés conoître par ses actions quelle est la grandeur de son courage. Mais vous, Seigneur, qui à une haute valeur joignés une experience consomée, vous devés moderer cette ardeur impétueuse qui emporte une boüillante jeunesse. C'est à vous de balancer l'éloignement du secours qu'on nous a promis, avec la proximité du péril qui nous menace. C'est à vous de voir si cette Ville est en état de soutenir longtems les ataques de nos énemis. Nous sommes à la verité dans une place que la nature & l'art ont renduë très-forte: mais ceux qui l'assiegent emploïent pour s'en rendre maîtres le même art que nous emploïons pour la défendre. Ils ont élevé de formidables machines, avec le secours desquelles il n'est point de place imprenable. J'ignore quel sera le succès de l'assaut

qu'ils se préparent à nous doner. D'un côté la valeur de nos troupes me done de l'esperance, & de l'autre l'incertitude des armes me fait aprehender. D'ailleurs la disete des vivres ne doit-elle pas nous alarmer? Le convoi qui nous vint hier, bien qu'il paroisse considerable, l'est peu neanmoins par raport au grand nombre d'habitans que renferme cette Ville. Cependant il faudra qu'il sufise jusqu'à l'arivée du secours. Nous n'en avons plus d'autre à esperer. Que deviendrons-nous donc si ce secours, sur lequel nous comptons, vient à nous manquer?

Mais je veux croire que le Soudan tiendra sa parole, je supose que le secours viendra au tems precis où nous l'atendons. Ce sera donc alors la force des armes qui decidera de notre sort. Notre liberté dépendra de la victoire que nous aurons à remporter; & c'est de ces Guerriers tant de fois vainqueurs des Siriens, des Arabes, des Persans & des Turcs, qu'il faudra triompher. Vous sçavés, brave Argant, combien ils sont redoutables. La vaillante Clorinde le sçait aussi-bien que vous. Malgré vos éforts magnanimes, vous avés été souvent

contraints l'un & l'autre, de leur ceder le champ de bataille. Il n'y a persone parmi nous qui puisse se vanter de n'avoir jamais fui devant ces terribles adversaires. Je dirai plus, & les regards menaçans qu'Argant fait tomber sur moi, ne m'empêcheront pas de dire hardiment ce que m'arache le zele sincere que j'ai pour mon Prince & pour ma patrie. Je crois reconoître à des marques évidentes, que nos énemis sont protegés du Ciel, & qu'il n'y a point d'obstacles que Dieu n'ait entrepris de leur faire surmonter. O que le Roi de Tripoli fut sage de traiter avec les Chrétiens; & que le Sultan des Turcs au contraire a eu d'imprudence de se livrer aux mouvemens d'un courage aveugle qui a causé sa perte. Car enfin, si le fier Soliman n'est pas péri dans le combat, il est presentement chargé de fers, ou contraint de chercher son salut dans une honteuse fuite; au lieu qu'il pouvoit en se soumetant à des conditions suportables, éviter tous ces maux.

C'est ainsi qu'Orcan, n'osant dire ouvertement ce qu'il pensoit, faisoit neanmoins assés entendre qu'il faloit traiter avec l'énemi, & lui demander

la paix. Soliman l'écoûtoit avec une impatience dont il n'étoit déja plus le maître, lorſqu'Iſmen ſe tournant vers lui, Seigneur, lui dit-il, vous entendés de quelle maniere on parle de vous. Soufrirés-vous plus longtems un diſcours qui doit exciter votre indignation? C'eſt tout ce que j'ai pû faire, lui repondit le Roi de Nicée, que de me contenir juſqu'à ce moment. Auſſi-tôt le nuage qui les couvroit ſe diſſipa. Le Sultan s'avança fierement au milieu de l'aſſemblée, & élevant ſa voix. Voici, dit-il, celui de qui on parle. Voici Soliman, non fugitif, ni chargé de fers, tel qu'il plaît à ce lâche harangueur de le repreſenter; mais Soliman, qui après avoir fait couler des flots de ſang Chrétien, ſe voïant ſeul au milieu d'un camp énemi, a ſçû ſe faire jour avec ſon épée au travers de ceux qui s'opoſoient à ſon paſſage. Si Orcan oſe ſoûtenir le contraire, me voici prêt à le faire repentir de ſon impudence. Et ſi lui ou quelqu'un de ſes pareils, eſt aſſés traître à ſa patrie, pour metre en avant quelque propoſition de paix, permetés, Seigneur, dit-il en s'adreſſant au Roi, permetés que pour le

punir de ſa perfidie, je lui ôte ici la vie de ma propre main. On verra les loups habiter avec les agneaux, les ſerpens & les colombes ſe trouveront en un même nid, avant qu'on voïe Soliman entendre à aucun traité avec ſes odieux énemis.

En parlant de cette maniere le Prince Turc tenoit la main ſur la garde de ſon épée. Chacun le regardoit avec étonement & avec crainte. Il prit enſuite un air plus tranquile & dit au Roi. Eſperés tout, Seigneur, il vous eſt venu un ſecours qui n'eſt pas à mepriſer. Soliman eſt avec vous. Aladin qui s'étoit déja levé pour aller au devant du Sultan, lui répondit. Vaillant Prince, cher & fidele ami, quelle joïe pour moi de vous voir en ces lieux, j'oublie mes malheurs paſſés, & n'en crains point à l'avenir de nouveaux. Si l'aveugle fortune ne ſe declare pas ouvertement contre nous, vous êtes ſans doute également capable de me conſerver ma couronne & de reconquerir vos états. En achevant ces mots il l'embraſſa afectueuſement, & pour lui faire plus d'honeur, il le fit aſſeoir à ſa droite ſur ſon propre trône, & mit Iſmen à

ſa gauche. La valeureuſe Clorinde vint auſſitôt ſaluer le Sultan. Tous les principaux Chefs des Sarazins lui rendirent leurs reſpects ; l'Arabe Ormus, qui le jour d'auparavant avoit introduit le convoi dans la Ville, étoit avec eux. Le ſeul Argant ſe tint dedaigneuſement à ſa place, ſans faire au Sultan la moindre civilité. Il regardoit de travers un rival dont la valeur excitoit depuis long-tems ſa jalouſie, & ſes regards étoient ſemblables à ceux d'un Lion qui repoſe. Pour Orcan, la crainte s'étoit tellement emparé de ſon ame, qu'il n'oſoit ſeulement pas lever les yeux ſur le terrible Soliman.

Pendant que cela ſe paſſoit dans Jeruſalem, le General de l'armée Chrétienne, après l'entiere défaite de ſes énemis, & les derniers devoirs rendus aux ſiens, aſpirant à une gloire encore plus éclatante, avoit ordoné à ſes troupes de ſe tenir prêtes pour donner dans deux jours un aſſaut general à la Ville. Comme il avoit reconu que ces Guerriers qui avoient déterminé la victoire à ſe declarer pour ſon parti étoient les mêmes qui ſeduits par les charmes d'Armide

avoient quité le camp pour ſuivre cette Princeſſe ; & que le brave Tancrede étoit auſſi parmi eux, il leur envoïa dire à tous de le venir trouver. Godeffroy accompagné ſeulement du venerable Pierre, & d'un petit nombre de ſes plus ſages Officiers, leur fit un accueil plein de bonté ; & puis il leur dit. Aprenés-moi, mes amis, quelles ont été vos avantures depuis que vous nous avés quités. Dites-nous par quel heureux hazard vous vintes hier nous aporter un ſecours ſi glorieux pour vous, & ſi utile à toute l'armée. La honte de leur faute les retint quelque tems les yeux baiſſés & dans le ſilence : enfin Guillaume fils du Roi d'Angletere prenant la parole, dit à Godeffroy.

Seigneur, lorſqu'Armide fut partie avec les dix guerriers qui l'accompagnoient, moi & les autres, qui n'étions pas du nombre de ceux que le ſort avoit élûs, nous ſortîmes du camp, ſans nous être communiqué notre deſſein, & allâmes joindre pendant la nuit cette artificieuſe Princeſſe. Il faut avoüer notre aveuglement. Malgré l'extréme jalouſie que nous avions les uns des autres, les

mêmes regards afectés, les mêmes discours séduisans qui nous avoient atirés sur les pas d'Armide, sçurent nous retenir auprès d'elle. Nous arrivâmes à sa suite dans ces lieux infortunés, où jadis le feu du Ciel consuma cinq Villes crimineles. L'air qu'on y respire est empesté. Ce païs autrefois si fertile, n'est presentement qu'un lac infect ; les eaux en sont si noires & si épaisses, que les corps les plus solides y surnagent. Au milieu de ce Lac est un Château où l'on ne peut aborder que par un pont fort étroit. C'est là que la Princesse de Damas nous conduisit. Mais, Seigneur, notre surprise fut extrême, lorsqu'étant entrés dans ce Château, nous començâmes à y respirer un air aussi pur & aussi delicieux, que celui du dehors étoit corrompu. Tout nous parut riant dans cette charmante demeure. Le marbre & les plus pretieux metaux y sont prodigués. Des jardins toûjours fleuris & toûjours verds y sont arosés par d'agréables ruisseaux. Sous un ombrage impenetrable aux raïons du soleil, le chant des oiseaux & le murmure des fontaines invitent sans cesse à se livrer aux douceurs du so-

meil. Dans ces lieux enchantés Armide nous fit preparer un magnifique repas, tout ce que la terre & les eaux fournissent de plus rare, tout ce que la nature produit de plus exquis dans les diferentes saisons de l'année, nous fut servi par cent jeunes filles d'une beauté singuliere.

Enivrés d'amour & de plaisir nous avallions à longs traits le poison qui partoit des yeux perfides de cette enchanteresse, lorsque se levant de la table elle nous dit d'un air doux & gratieux, qu'elle nous quitoit pour un moment. Nous la vîmes en effet revenir peu de temps aprés, mais avec un air bien diferent de celui qu'elle avoit en nous quitant. Ses regards étoient serieux & sevéres. D'une main elle tenoit une baguete, & de l'autre un livre dans lequel elle lisoit tout bas. Je sentis alors de nouveles pensées, de nouveles inclinations prendre dans mon ame la place de celles que j'avois auparavant. Un changement pareil se fit dans la figure de mon corps : je ne sçais par quel art mes bras & mes jambes se reünissants, je me vis envelopé d'une peau couverte d'écailles. En un mot, Sei-

gneur, d'homme que j'étois, par une incroïable metamorfose je devins un poiſſon, & m'élançai auſſi-tôt dans les eaux comme dans mon élement naturel. Tous mes compagnons eurent le même ſort. Nous ne demeurâmes pourtant pas long-tems revêtus de cette étrange forme. Il plût bientôt après à la magiciene de nous rendre notre premiere figure, & de nous faire redevenir hommes. Vous voïés, nous dit-elle enſuite, quel eſt mon pouvoir, vous venés de l'éprouver. Je puis avec la même facilité vous changer en bêtes ſauvages, en arbres, ou en fontaines, & vous priver pour jamais de votre forme ordinaire. Votre ſort eſt entre mes mains. Craignés, malheureux, de vous atirer mon courroux, il n'eſt pour vous en garentir qu'un unique moïen, le voici. Il faut que renonçant à Jeſus-Chriſt vous embraſſiés ma Religion, & que vous conſentiés à prendre les armes contre le parti, pour lequel vous avés juſqu'à preſent combatu. A cette condition ſeule vous pouvés éviter les maux terribles qui vous menacent. Une pareille propoſition nous fit horreur à tous; le lâche Raimbaud fut le ſeul

qui eut la foibleſſe de s'y ſoumetre. Armide voïant nos refus nous fit enfermer dans une obſcure priſon. Quelques jours après Tancrede atiré par ſon malheur dans cette demeure fatal, y fut enfermé comme nous. Mais le lendemain de ſon arivée, la Princeſſe de Damas aïant reçu du Roi ſon oncle une lettre, par laquelle il lui conſeilloit de nous envoïer au Soudan d'Egipte, elle nous fit auſſitôt partir dans cette intention.

Nous marchions chargés de fers au milieu de cent ſoldats qui nous conduiſoient, lorſque notre bonne fortune nous fit rencontrer l'invincible Renaud. Cet incomparable Guerrier, dont la gloire s'acroit chaque jour, ne nous eut pas plûtôt reconus, qu'il entreprit de nous delivrer. Il ataqua nos gardes & les défit en un moment. La fuite en ſauva quelques uns, le reſte tomba ſous ſes coups. Il nous fit enſuite revétir des armes dont les morts étoient couverts, & c'étoit nos propres armes dont on nous avoit depouillés. Quand nous n'aurions point vû le jeune Heros à qui nous devons notre liberté, ſa prodieuſe valeur nous l'auroit fait ai-

ſément reconoître: mais nous l'avons vû, nous lui avons parlé; ainſi rien n'eſt plus faux que le bruit qui s'eſt répandu de ſa mort. Renaud eſt plein de vie, il n'y a que trois jours qu'il s'eſt ſeparé de nous pour ſe retirer à Antioche, après avoir auparavant quité ſes armes, qui étoient rompuës en pluſieurs endroits, & toutes ſouillées du ſang de nos conducteurs.

Le Prince d'Angleterre avoit à peine ceſſé de parler que le venerable Pierre, qui étoit dans l'aſſemblée fut rempli de l'eſprit de Dieu; l'avenir ſe decouvrit aux yeux de ce ſaint homme. Un éclat extraordinaire ſe répandit ſur ſon viſage; & lorſqu'il ouvrit la bouche pour faire entendre ce que le Ciel lui inſpiroit, le ſon de ſa voix lui attira le reſpect & l'atention de tous ceux qui étoient preſents. N'en doutés point, dit-il, Renaud eſt vivant, ce qui a doné lieu au bruit de ſa mort étoit un artifice de la trompeuſe Armide. Non-ſeulement Renaud vit encore; mais même le Ciel le deſtine à executer les plus grandes choſes. Ce qu'il a fait juſqu'à préſent ne ſont que les premices de ce qu'il doit faire un jour. Je le vois qui prend

en main la cause de l'Eglise qu'un Empereur impie veut oprimer. Sous les aîles de l'aigle qu'il porte sur son casque Rome trouve un sûr azile. De ce Guerrier invincible naîtront des fils dignes de lui ; & de ceux-ci il en naîtra d'autre, qui hériteront du courage & des vertus de leurs peres. Nos temples sacrés, nos souverains Pontifs n'auront point de plus zelés défenseurs. Humilier l'orgueil, punir l'injustice, protéger l'innocence, sera à jamais le caractére de son illustre posterité. C'est par là que l'aigle de la maison d'Este portera son vol au-dessus des nuës, & sa gloire jusqu'au Ciel. Il a été donné à Renaud & à ses descendants d'être toûjours vainqueurs en combatant pour notre sainte Religion. Dieu ne permetra point que nous soïons plus long-tems privés d'un si puissant secours. Il veut que le jeune Heros qui nous a quités, soit rapellé, pour terminer avec nous notre glorieuse entreprise.

Ces paroles prophetiques du venerable solitaire acheverent de rassurer les esprits au sujet de Renaud, & remplirent de joïe toute l'assemblée. Le seul Godeffroy paroissoit absorbé

dans une profonde reverie : l'assaut qu'il devoit incessamment faire donner à la Ville ocupoit toutes ses pensées. La nuit étant venuë bientôt après inviter les mortels à se delasser des travaux du jour, chacun se retira chés soi pour s'abandonner aux douceurs du sommeil ; mais les soins & les inquietudes du General de l'armée, ne purent lui permetre d'en goûter parfaitement les charmes.

Fin du premier Tome.

FAUTES D'IMPRESSION

Tome I.

PAge 10. *ligne* 4. negligeons à fonder, *lisés* negligeons de fonder.
p. 16. *ligne* 28. avoit cedé, *lisés* en avoit cedé.
p. 22. *ligne* 15. Obiron, *lises* Obizon.
p. 26. *ligne* 2. attaquer, *lisés* menacer.
p. 64. *ligne* 4. arêter, *lisés* avorter.
p. 92. *ligne* 8. fruit de ses armes, *lisés* de ses années.
p. 100. *ligne* 10. nous nous avons, *lisés* nous avons.
p. 105. *ligne* 27. songés du moins de faire, *lises* à faire.
p. 137. *ligne* 9. au-dessus, *lisés* au-dessous.
p. 139. *ligne* 1. atirer, *lisés* atizer.
p. 155. *ligne* 2. Boüillon, *lises* Roussillon.
p. 162. *ligne* 29. hors ces murs, *lises* hors de ces murs.
p. 177. *ligne* 9. du Cassan, *lisés* de Cassan.
p. 178. *ligne* 4. ses chaînes, *lises* les chaînes.
ligne 19. le revoir, *lisés* de le revoir.
p. 191. *ligne* 4. je ne viens point pour implorer, *effacés* pour.
p. 192. *ligne* 5. le trait partit, *lisés* le trait parti.
p. 203. *ligne* 13. forme de ce Château, *lisés* force de ce Château.
p. 205. *ligne* 16. Armide envieuse, *lisés* curieuse.
page 219. *ligne* 1. à faire, *lisés* affaire.
p. 220. *ligne* 25. invincible, *lisés* invisible.
p. 250. *ligne* 5. demeure, *lises* demeurés.
p. 271. *ligne* 10. Tel que le Po, *lisés* Tel le Po.

JERUSALEM DELIVRÉE:
POEME HEROIQUE DU TASSE,

NOUVELLEMENT TRADUIT en François.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS BAROIS, rue de la Harpe, vis-à-vis le College d'Harcour, à la Ville de Nevers.

M. DCCXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

JERUSALEM DELIVRÉE:

POEME HEROIQUE DU TASSE,

NOUVELLEMENT TRADUIT en François.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS BAROIS, rue de la Harpe, vis-à-vis le College d'Harcour, à la Ville de Nevers.

M. DCCXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

JERUSALEM DELIVRÉE.

CHANT ONZIE'ME.

DAns le dessein de donner à la Ville un rude assaut, Godeffroy ne songeoit qu'à metre en état ses machines de guerre, lorsque le venerable Solitaire le vint trouver, & le tirant à l'écart lui parla de cette sorte. Il me semble, Seigneur, que vous ne comencés pas votre entreprise par où vous la devriés comencer. Avant d'oposer à nos énemis des armes terrestres & fragiles, ne devrions-nous pas emploïer contre eux les armes immorteles ? Métons de notre côté la milice invincible du Ciel : implorons le secours des Saints & des Anges. Indiqués par tout le camp des

prieres publiques : ordonés que les Miniſtres des Autels marchant en ceremonie, chantent des Himnes & des Cantiques à la gloire de l'Eternel. Vous les ſuivrés, Seigneur, acompagné des principaux Chefs de l'armée, & votre exemple inſpirera la pieté dans le cœur de tous les ſoldats. Commençons par nous rendre le Ciel propice ; c'eſt le plus ſûr moïen de remporter une glorieuſe victoire.

Il dit, & Godeffroy aprouva ſon zele, Serviteur de Jeſus-Chriſt, lui répondit-il, votre avis eſt très-ſage, il faut le ſuivre. Je vais inviter tous les Chefs à ſe rendre auprès de moi. Vous cependant allés trouver Guillaume & Ademart nos ſouverains paſteurs, & chargés-vous avec eux de tout ce qui regarde cette ſainte ceremonie.

Le lendemain on vit tous les Prêtes vêtus de longs habits de lin s'aſſembler au lieu où l'on avoit coutume de celebrer le divin Sacrifice. Ils marcherent enſuite en deux files, chantant alternativement les loüanges du Seigneur. Pierre portoit à leur tête ce ſigne reſpectable que les Anges

mes revérent. Les deux Pontifes Guillaume & Ademart marchoient les derniers couverts d'habits magnifiques. Après eux venoit le General de l'armée seul. Il étoit suivi par ses principaux Capitaines marchant, deux à deux & avec ordre : enfin la foule des soldats fermoit cette pieuse marche. On n'entendoit point alors le son des trompetes, ni des autres instrumens de guerre, les voix & les chants des Chrétiens faisoient seuls retentir les airs. Trinité inéfable, disoient-ils, Dieu tout-puissant nous vous adressons nos voeux. Vierge immaculée, qui dans vos sacrés flancs avés conçu votre Créateur, daignés être notre mediatrice auprès de lui. Vous, que notre divin Redempteur a jugé digne de lui preparer les voïes sur la terre, presentés-lui nos hommages. Prince de ses Apôtres à qui il a confié les clés du celeste séjour, & qui les avés transmises ensuite à vos dignes successeurs, soïés-nous favorable. Vous qui avés répandu par tout le monde sa doctrine salutaire : vous qui en avés atesté la verité par votre sang ; & vous, chastes Epouses de l'Agneau sans tache, intercédés pour nous. Vous

tous enfin qu'une vie ſainte a rendus participans de la gloire éternele, offrés au Seigneur les humbles prieres que nous lui adreſſons, faites qu'il exauce nos voeux.

En chantant de cette maniere les Chrétiens ſortent de leurs retranchemens. Ils tournent leurs pas vers la montagne des Oliviers qui eſt à l'Orient de la Ville, & qui en eſt ſeparée par la celebre Vallée de Joſaphat. Pendant toute leur marche ils font mille fois repeter aux échos le ſacré nom de Jeſus & celui de ſa ſainte Mere. Les Sarazins du haut de leurs murailles furent temoins de cette pompe. La nouveauté du ſpectacle les ſurprit, ils garderent quelques tems le ſilence, enſuite ils pouſſerent de grands cris, en inſultant par des blaſfêmes à la Religion des Fidéles. Mais ceux-ci ſe voïant hors de la portée du trait de leurs énemis, ne firent pas plus d'atention à leurs voix qu'on n'en fait d'ordinaire au bruit que fait une multitude d'oiſeaux criards & pourſuivirent tranquilement leur marche vers le ſomet de la montagne. Lorſqu'ils y furent arivés les Prêtres y dreſſerent un Autel : Guillaume

Evêque d'Orange y celebra l'auguste sacrifice à la vûë de toute l'armée. La ceremonie étant achevée, les Chrétiens reprirent dans le même ordre le chemin de leur Camp.

Godeffroy retint à dîner avec lui tous les Chefs de l'armée qui l'avoient reconduit jusqu'à sa tente, & pour faire plus d'honeur au sage Comte de Toulouse, il le fit placer à table vis-à-vis de lui. Sur la fin du repas il declara à ses conviés le dessein où il étoit de faire ataquer la Ville le lendemain. Tenés-vous prêts pour l'assaut, leur dit-il, faites que tous les Guerriers qui marchent sous vos ordres soient demain matin en état de combatre. Nous donerons le reste de cette journée aux préparatifs & au repos. Le peril & la gloire seront le partage de la journée de demain. Aussi-tôt les Herauts publierent par tout le camp l'ordre du General. Le reste du jour fut emploïé à disposer tout pour l'ataque de la Ville. La nuit étant venuë, le someil répandit ses charmes assoupissants sur les yeux des soldats, il repara leurs forces abatuës par les travaux du jour, & renouvella leur vigueur.

Les tenebres n'avoient pas encore fait place aux premiers raïons de l'Aurore ; tout étoit tranquile & dans les bois & dans les plaines ; les troupeaux dans leurs paisibles étables, les habitans des forêts dans leurs antres, & les oiseaux sur les branches des arbres goutoient encore la douceur du repos, lorsque le son de la trompete vint exciter les Chrétiens à s'aracher des bras du someil pour se revétir de leurs armes. Godeffroy s'étant levé promtement se fit armer à la légere comme un simple fantasin. Il ne voulut pas ce jour là prendre sa cuirasse ni les autres armes pesantes dont il se couvroit d'ordinaire. En vain le Comte de Toulouse, qui pénetroit son dessein, lui dit qu'étant General de l'armée, il ne devoit pas exposer mal à propos une vie aussi prétieuse que la sienne. En vain il lui representa que la gloire de monter des premiers sur la breche ne pouvoit convenir qu'à des Guerriers subalternes, & qu'elle étoit au dessous de la dignité suprême dont il étoit revêtu. Comte, lui répondit Godeffroy, lorsque dans Clermont le souverain Pontife Urbain me ceignit l'épée pour

la défense de la foi, je m'engageai tacitement à servir Jesus-Christ, non en qualité de General, mais comme le moindre soldat de l'armée; c'est-à dire, à exposer ma vie sans crainte, & à emploïer pour sa gloire toute la force de mon bras. Il est juste que je tâche de remplir aujourd'hui de si saints engagemens. Je vais faire avancer les troupes, je vais donner tous les ordres necessaires pour l'assaut; mais après que je me serai acquité des devoirs d'un General, trouvés bon que je m'aquite de ceux d'un soldat. J'espere que le Ciel, pour qui je vais exposer mes jours aura soin de les conserver.

Telle fut la résolution de Godeffroy. Baudoüin & Eustache ses deux freres, & tous les Chefs de l'armée à l'exemple de leur General se couvrirent aussi-tôt d'armes légeres, comme étant plus propre au genre de combat qui s'alloit donner.

Cependant les Sarazins ne doutant plus qu'ils ne fussent ataqués étoient acourus sur les murailles du côté du Nord, qui étoit le seul par où la Ville pouvoit être forcée. Aladin avoit ordoné non seulement que tous les

hommes en âge de porter les armes se rendissent en cet endroit, mais même il y avoit fait marcher les enfans & les Vieillards, afin qu'ils rendissent à leur patrie, dans un besoin si pressant, tous les secours qu'on pouroit tirer de la foiblesse de leur âge. Pour cet éfet ils portoient sans relâche sur les remparts des traits, des pierres, de la chaux boüillante, du soufre & du bitume. La muraille étoit couverte d'hommes, & garnie de machines de guerre, d'armes & de tout ce qui étoit necessaire pour repousser l'ataque. On y voïoit le fier Sultan des Turcs, qui par sa taille avantageuse excédoit la hauteur des créneaux de la moitié du corps. Le Circassien Argant y paroissoit comme un énorme geant. La vaillante Clorinde s'étoit placée sur la tour angulaire: elle avoit derriere les épaules un carquois. Brulant d'impatience de voir les Chrétiens à portée de ses traits, d'une main elle tenoit une fleche, & de l'autre son arc déja tendu. Dans cette posture terrible on l'eut prise autrefois pour la redoutable Déesse de Delos. Le Roi se transportoit par tout avec une activité & une vigueur

au-dessus de son âge : il fortifioit d'hommes & d'armes les endroits les moins garnis : il encourageoit ses gens, & n'oublioit rien, soit par ses discours soit par ses soins, de ce qui pouvoit lui assurer la victoire. Dans le même temps les femmes de la Ville saisies de crainte, aïant rempli les Mosquées, tâchoient de rendre le Ciel favorable à leur parti. O Dieu, disoient-elles, arachés des mains de nos énemis les armes qu'ils ont pris pour abolir la loi de votre saint Prophete. Faites, Seigneur, que ces impies perissent au pié des murailles dont ils ont entrepris de se rendre maîtres. Mais leurs cris ne furent entendus que dans la nuit éternele, ils ne penétrerent point jusqu'au Ciel.

On decouvrit bientôt des remparts l'armée Chrétienne qui s'avançoit. L'Infanterie marchoit sur deux colonnes, au milieu desquelles on voïoit rouler ces éfroïables machines que Godeffroy avoit fait construire, tant celles qui devoient lancer des pierres & des traits sans nombre, que celles qui étoient destinées à ébranler par leur choc & à abatre les murailles de la Ville. Derriere les gens de

pié étoit la cavalerie, dont plusieurs escadrons avoient ordre de batre la campagne pour éviter toute surprise. Lorsque les Chrétiens furent à la portée du trait, l'attaque commença par une horrible nuée de pierres & de fléches qu'ils firent tomber sur les Sarazins. Cette premiere décharge en mit d'abord un grand nombre hors de combat: un plus grand nombre encore saisis d'épouvante abandonerent leur poste; de sorte que la muraille parut fort éclaircie. Alors les assaillans partie se couvrant de leurs boucliers, qu'ils joignoient les uns aux autres en forme de tortuë, partie se mettant à l'abri sous le toit des machines de guerre, avancerent avec résolution jusqu'au bord du fossé. Le fond en étoit sec, & comme les Chrétiens s'étoient munis d'une infinité de facines, de troncs d'arbres, & autres choses propres à le remplir, ils l'eurent bientôt comblé.

L'intrepide Adraste fut le premier qui se couvrant la tête de son écu, & de l'autre main prenant une échele, l'alla hardiment planter au pié de la muraille. Il commença aussi-tôt à y monter malgré les pierres & la poix

boüillante que les Sarazins faisoient pleuvoir sur lui. Ce vaillant Helvetien en bute à tous les traits des assiégés, étoit déja parvenu jusqu'à la moitié de la hauteur du mur, lorsqu'un gros caillou lancé de la main d'Argant l'ateignit sur son casque & le renversa sans sentiment au pié de l'échele. Voila le premier païé de sa témerité, dit Argant, voïons qui osera prendre sa place. Lâches, ajoûta-t-il, je vous atens à découvert. Venés m'ataquer de même. Pourquoi vous cacher sous vos machines? Mais elles ne vous serviront de rien, vous y perirés tous, ainsi que des bêtes sauvages dans leurs tanieres.

Ces bravades d'Argant ne font point changer aux Chrétiens l'ordre de l'ataque : ils continuent de faire avancer les machines, sans s'exposer mal à propos aux traits des Sarazins, & ils parviennent enfin à placer au pié des murailles le terrible belier. Mais presque au même temps les assiégés aïant fait tomber sur le plus épais de leurs énemis une prodigieuse pierre, que cent bras vigoureux avoient eu peine à branler, & cette masse énorme aïant acablé sous son

poids plusieurs des assaillans; les Chrétiens cesserent alors de faire la tortuë avec leurs boucliers, ils prirent le parti de combatre à découvert, & aimerent mieux afronter courageusement la mort, que de l'atendre ainsi sans la voir. Mille écheles furent presque aussi-tôt dressées contre la muraille; les uns s'empressent d'y monter, les autres s'occupent à servir le belier. Déja les coups redoublés de cette machine ont ébranlé le mur avec tant de violence, qu'il comence de s'entrouvrir: mais les assiegés instruits dans l'art de défendre les places, oposent promtement des balles de laine aux éforts du belier, ils en amortissent ainsi les coups, & écartent par ce moïen le peril qui les menace.

Depuis le comencement de l'ataque Clorinde avoit sept fois tendu son arc redoutable, & autant de fois cette superbe Guerriere, dedaignant un but vil & ordinaire, avoit teint ses traits du plus illustre sang qui fut parmi les Chrétiens. Le premier qu'elle frapa fut le plus jeune des fils du Roi d'Angleterre; une fleche lui perça la main droite, malgré le gantelet de fer dont elle étoit couverte. A peine

ce jeune Prince étoit-il entré au combat, que fremiſſant de dépit il ſe vit contraint de l'abandoner. Le Comte d'Amboiſe, & le vaillant Clotaire qui comandoit les François, furent enſuite ateints des cruels traits de la Guerriere, & en eurent l'un & l'autre le corps percé de part en part: celui-ci montant courageuſement à l'aſſaut reçut le coup mortel dans la poitrine; l'autre l'avoit reçu dans les flancs étant encore au de là du foſſé. Un quatriéme coup perça le bras gauche au Comte de Flandre, pendant qu'il travailloit lui-même à metre le belier en état: en vain pour continuer ſon entrepriſe il voulut aracher de ſon bras le trait dont il venoit d'être bleſſé, le fer dentelé reſta dans les muſcles & le contraignit de ſe retirer. L'inconſideré Ademar la viſiere de ſon caſque levée, regardoit d'aſſés loin le rude aſſaut qui ſe donnoit, lorſqu'il ſe ſentit fraper au front: auſſi-tôt il porte la main à l'endroit où il ſe ſent bleſſé; mais dans le moment une ſeconde fleche l'ateignant au même endroit, lui atache la main contre le viſage, & fait tomber ce courageux & ſaint Prelat baigné dans ſon ſang,

Enfin Palamede touchant déja de la main le haut des murailles, le septiéme trait de la terrible Clorinde l'ateint au dessus de l'oeil, lui traverse la tête, & le précipite au pié du rempart sur lequel il étoit près de monter.

Mais ces pertes ne rallentissent point l'ardeur des assaillants. Godeffroy avoit fait rouler auprés d'une des portes de la Ville la plus formidable de ses machines : elle étoit d'une grandeur prodigieuse, sa hauteur égaloit celle du rempart, & la terrasse de cette machine étoit couverte d'un grand nombre de vaillants hommes. Ainsi que dans un combat naval, on voit souvent deux vaisseaux, l'un desquels cherche l'abordage, & l'autre veut l'éviter : tout de même on voïoit les Chrétiens s'éforcer de joindre aux murailles cette monstreuse tour, pendant que les assiegés n'oublioient rien pour l'en écarter. Le Ciel étoit obscurci des traits qui voloient de toutes parts : les pierres lancées par les frondeurs des deux partis oposés venant quelques fois à s'entrechoquer, se forçoient les unes les autres à reprendre la route qu'elles avoient déja tenuë. Les Sarazins cependant

plus mal armés que leurs adversaires combatoient avec desavantage. On les voïoit tomber comme les feüilles & les fruits encore verds qu'abat une violente grêle, la plufpart lâcherent le pié ; mais Soliman tint ferme avec un petit nombre des plus courageux. L'intrepide Circassien acourt aussi-tôt en cette endroit, où le danger paroît pressant : Clorinde y vole aussi ; cette vaillante Guerriere veut partager avec ses compagnons le peril & la gloire. Argant s'étant d'abord saisi d'une grosse & longue poutre fit des éforts surprenans pour empêcher l'éfroïable machine d'aprocher de la muraille. Mais elle en est déja à une distance qui permet aux assaillants de faire usage de leur baterie. Ils comencent par couper avec de longues faux les cordes qui suspendent les bales de laines ; après quoi le mur demeurant exposé à la furie du belier, ne put long-temps soutenir un si terrible choc, & il s'y fit bientôt une breche considerable.

A cette ataque étoit en persone le General de l'armée Chrétienne couvert d'un grand bouclier dont il se servoit rarement, il regardoit l'éfet

des bateries, & obſervoit avec atention la contenance des aſſiegés. Il remarqua donc que Soliman s'étoit placé ſur la breche afin de la défendre, tandis que Clorinde & Argant demeurés ſur le rempart, faiſoient tête à ceux qui combatoient au haut de la machine. Une noble ardeur s'empara alors de ſon ame, il ſe tourna vers Suger qui portoit derriere lui ſes armes, & lui dit. Il eſt tems d'aller à l'énemi, la breche me paroît praticable, je vais tâcher d'y monter. Donés-moi promtement un bouclier plus léger & plus commode pour le combat. Godeffroy eut à peine proferé ces mots, qu'une fleche l'ateignit & lui perça la jambe, à l'endroit le plus nerveux & où la douleur eſt la plus ſenſible. Ce coup partit de ta main, valeureuſe Clorinde, les Sarazins eux-même t'en attribuent l'honeur, ils alloient ce jour-là perdre ou la vie ou la liberté. Ton arc redoutable leur conſerva l'une & l'autre. Mais le courageux General ſans faire atention à la cruelle douleur que lui cauſoit ſa bleſſure, s'avance le premier vers la breche, & invite les autres à le ſuivre. Il comprit bientôt néanmoins

qu'il lui feroit impoſſible d'aller plus avant, ſa jambe dont la plaïe s'aigriſſoit par le mouvement comença de s'affoiblir ſous lui, il ſentit qu'il pouvoit à peine ſe ſoutenir, & reconut la neceſſité où il étoit de ſe retirer. C'eſt pourquoi faiſant ſigne à Guelfe d'aprocher, je vous laiſſe le le commandement, lui dit-il. Une bleſſure m'oblige à m'éloigner pour quelques momens. Rempliſſés ma place, brave Guelfe. Inceſſamment je vous rejoins. Il monta auſſi-tôt ſur un cheval qu'on lui preſenta, & s'en alla au camp.

Dès que Godeffroy eut quité le combat on s'en aperçut au grand déſavantage des Chrétiens : il ſembloit qu'avec leur General la fortune ſe fut éloignée d'eux : leur ardeur ſe ralentit, & bien tôt ils perdirent courage. Les Sarazins au contraire reprirent cœur, tous ceux à qui la crainte avoit fait abandonner les remparts retournerent à leur poſte. Les femmes même animées d'un ardent amour pour leur patrie, & excitées par l'exemple de Clorinde, oubliérent alors la timidité de leur ſexe. On les vit acourir ſur les murailles, & combatre à l'envi

des hommes. Mais ce qui contribua le plus à décourager les assaillants ce fut la blessure de Guelfe qui les comandoit. Dans la foule des combatants une pierre demêla ce brave Capitaine & le porta par terre. Le Comte de Toulouse eut un sort pareil. Eustache frere de Godeffroy fut aussi dangereusement blessé, & de tous les coups des assiegés il n'y en eut presque pas un seul qui ne mit hors de combat quelqu'un de leurs énemis.

Ce changement de la fortune excita l'ardeur impetueuse d'Argant, il éleva sa voix, & insultant aux Chrétiens. Ce n'est point ici Antioche, leur dit-il, cette nuit favorable à vos artifices est passée, nous sommes en plein jour, & vous avés en tête des adversaires plus redoutables que ceux à qui vous eûtes alors afaire. Eh quoi! vaillants hommes, vous pliés? Une légere resistance est capable de vous rebuter? Qu'est-donc devenu votre amour pour la gloire? Ou plûtôt lâches & timides femmes, qu'est devenuë cette vile ardeur que vous aviés pour le pillage, & qui seule animoit vos cœurs? Après avoir parlé de la sorte le fier Circassien traversa

la breche ; & comme si l'enceinte d'une grande Ville n'eut pas été un assés vaste champ pour exercer sa fureur, il voulut la répandre au dehors. Mais avant que de sortir il adressa ces mots au Sultan des Turcs. Voici le moment qui doit décider entre ma valeur & la tienne ; vien, Soliman, suimoi si tu l'ose. C'est hors ces murs que la gloire nous atend. Voïons qui de nous deux sçaura le mieux répondre à son atente. Soliman piqué de ces paroles, & plus excité encore par la grandeur de son courage, sortit aussitôt avec Argant. Ces deux redoutables Sarazins fondent à l'instant sur des énemis déja découragés & en font un horrible carnage ; ils élevérent en peu de tems un monceau d'armes, de corps morts, d'écheles tronquées, de machines brisées, & en firent au-devant de la breche comme un rempart nouveau qui en défendoit l'aproche. Loin d'aspirer encore à la gloire de monter sur la muraille, les Chrétiens peuvent à peine se défendre. Ceux qui ataquoient se trouvent eux-mêmes assaillis avec tant de furie, que contraints de prendre la fuite, ils laissent à la merci des assiegés, &

leurs machines & tout l'atirail de l'assaut. Alors les deux Guerriers crierent à ceux de la Ville qu'on leur aportât des torches enflâmées afin d'embraser les machines : ils furent incontinent obéïs. Telles qu'on dépeint les soeurs infernales sortant du noir empire : tel ce couple furieux la flâme à la main déja s'aprêtoit à tout reduire en cendre, lorsque Tancréde vint arêter leur furie. Du lieu où il combatoit avec ses Italiens, ce Guerrier invincible vit la lueur de la flâme, & reconut le désordre qui regnoit à la principale ataque. Aussi-tôt il acourut en cet endroit où le secours de son bras étoit si nécessaire, & par une étonante valeur il fit changer en arivant la face du combat.

Pendant qu'avec une fortune diverse les Chrétiens & les Sarazins combatoient au pié des murailles, Godeffroy s'étoit rendu dans sa tente, acompagné de Baudoüin son frere, du fidele Suger son écuier & de plusieurs autres de ses amis. Dans l'impatience où il étoit de retourner au combat, il voulut lui-même aracher de sa jambe ce trait fatal qui l'avoit contraint à s'en éloigner. Mais le bois de la flé-

che s'étant rompu le fer cruel resta dans la plaïe. Il déclara alors que sans aucun égard aux douleurs qu'on lui pouroit causer, ont eut à prendre pour le panser la voïe la plus promte. Le sage Ezotime aussi-tôt se dispose à lui obéir. Cet homme cheri des Muses étoit né sur les rives du Po; il excelloit dans l'art de guerir les plaïes & de rendre la santé aux malades; & quoique par de doctes écrits il eût pû rendre son nom immortel, à cette gloire il avoit préferé l'avantage d'être utile aux autres. Le courageux General apuié sur une lance, immobile, & paroissant comme insensible à la douleur, tendoit la jambe à celui qui le pansoit. Cependant malgré l'adresse & l'experience d'Ezotime le succès ne répondoit point à ses désirs. Le fer de la fléche restoit toûjours dans la plaïe, quoique cet homme habile emploïât pour l'en tirer tous les secrets de son art. Alors l'Esprit celeste à qui Dieu avoit confié la conduite de Godeffroy pour faire cesser les douleurs que devoit causer à ce courageux Capitaine une operation si longue & si difficile, se transporta sur le mont Ida. Il y cueillit

du Dictam, cette herbe fameuse dont on dit que la nature seul indique aux animaux sauvages l'admirable vertu. L'Ange en prit & revint en un instant au lieu d'où il étoit parti. D'une main invisible il en exprima le suc & le joignit aux autres simples qu'Ezotime préparoit ; il y ajoûta de l'odorante panacée, & de l'eau salutaire de la fontaine de Lidie. Ce merveilleux remede n eût pas été plûtôt apliqué sur la plaïe, que le fer en sortit de lui-même, le sang s'étancha, la douleur cessa, & la vigueur revint au blessé. Ah! Seigneur, s'écria dans le moment Ezotime, ce n'est point mon art qui vous guerit ; une main mortelle ne peut operer ces prodiges ; je reconois ici l'éfet d'une puissance surnaturele. Armés-vous promtement, Seigneur, partés, retournés au combat. Aussi-tôt Godeffroy remit son casque sur sa tête, de la main gauche il prit son écu, & tenant de la droite une forte javeline, il vola suivi de mille Guerriers où son grand courage l'apelloit.

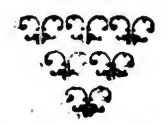
Au travers d'une noble poussiere qui s'élevoit sous ses pas, les assiegés le decouvrirent de loin : ils aperçu-

rent l'orage qui venoit fondre sur eux, & cette vûë fit couler un froid mortel dans leurs veines. Les deux furieux Sarazins aïant été repoussés par Tancredé jusque sur la breche, la défendoient vaillamment contre lui & contre ceux qui l'acompagnoient, lorsque Godeffroy arriva au lieu du combat. Il éleva d'abord sa voix, afin d'anoncer son retour aux Chrétiens, & de ranimer leur courage; & dès qu'il fut à portée de l'énemi il lança sa javeline au terrible Argant. En vain le Circassien y voulut oposer son écu, le fer de la javeline ne s'arrêta pas même à sa cuirasse; il traversa l'un & l'autre & se teignit de son sang. Mais ce Guerrier fougeux aracha le fer de sa plaïe, & le lançant à son tour à Godeffroy, tien lui dit-il, je te renvoie tes propres armes. La javeline destinée à tirer vengeance de l'injure qu'elle venoit de faire, reprend la route qu'elle avoit déja tenuë. Godeffroy néanmoins évita le coup, mais Suger qui étoit derriere lui en fut mortellement ateint: le fer cruel lui perça le gozier. Ce fidele écuier tombe aussi-tôt & expire, sans regret à la vie qu'il perd pour son maître. Pres-

que au même moment le Duc de Normandie aïant été renversé d'un coup de pierre aux yeux de Godeffroy, le vaillant General se livra tout entier à son courage qu'excitoit encore un juste ressentiment. Il monta l'épée à la main sur la breche, il y combatit ses énemis de pié ferme, & dans le peu qui restoit de jour, il leur fit éprouver à leur dommage combien son bras étoit redoutable.

Cependant la nuit aïant étendu sur la terre ses voiles pacifiques, vint rendre aux malheureux mortels le repos dont la lumiere du soleil les prive : elle separa malgré eux ces furieux combatans, & mit ainsi fin à cette sanglante journée. Godeffroy fit sonner la retraite. Mais avant que de quiter le combat, il donna ordre qu on emportât les blessés, & qu'on retirât d'auprès des murailles toutes les machines de guerre. La plus grande avoit été tellement exposée aux coups des assiegés, qu'elle en étoit fort endomagée. Il ariva alors à cette formidable machine ce qui arrive quelque fois aux vaisseaux, qui après avoir essuïé les dangers d'un long voïage font naufrage à la vûë du port ; comme on la ramenoit

noit au camp deux des roües se rompirent à la fois ; de maniere que tombant sur son essieu, elle demeura panchée, sans qu'il fût possible de la conduire plus loin. On la releva aussi-tôt & on la soutint avec des pieux. Godeffroy qui avoit dessein de s'en servir le lendemain, fit promtement venir les ouvriers necessaires pour la remetre en état ; & il établit tout autour de nombreux corps de garde, afin de veiller pendant la nuit à la sureté de la machine, & à la défense de ceux qui la réparoient. On entendoit de la Ville les coups de marteau : on distinguoit les voix des ouvriers : on les voïoit même travailler à la lueur de plusieurs feux que les Chrétiens avoient alumés pour éclairer l'ouvrage. Ainsi les assiegés furent parfaitement instruits du fâcheux accident qui venoit d'arriver à leurs énemis.



CHANT XII.

MAlgré les travaux de cette sanglante journée, si-tôt que le combat fut cessé, les assiegés ne songerent qu'à réparer les breches de leurs murailles. Les Chrétiens s'occuperent à remetre en état leur machine; dans la Ville & au camp on s'empressa également de panser les blessés. Mais après que les uns & les autres eurent donné à ces soins une partie de la nuit, le sommeil comença de répandre sur leurs yeux apesantis la douceur de ses pavots. L'infatigable Clorinde étoit cependant bien éloignée de songer à en goûter les charmes. Quoi, dit en elle-même cette Guerriere insatiable de gloire, tandis qu'Argant & le Roi de Nicée afrontans seuls une armée entiere, donnoient des preuves si éclatantes d'une heroïque valeur, j'ay borné mes éforts à lancer du haut des murailles quelques traits contre nos énemis. La fortune, il est vrai, a favorisé mes coups. Mais sont-ce là des exploits dignes de

Clorinde? Eſt-ce donc là toute la gloire où il m'eſt permis de prétendre? En domptant les animaux les plus terribles, j'aurai donc fait paroître le courage d'un homme intrepide, pour montrer enſuite la foibleſſe d'une femme en combatant contre des hommes? Ah! s'il eſt ainſi, je dois ſans diferer me depoüiller de mes armes, & reprendre l'habit & les ocupations qui convienent à mon ſexe.

Clorinde penſoit de cette maniere au tort qu'elle croïoit avoir fait à ſa gloire, lorſque formant tout d'un coup un projet digne de ſon grand cœur, elle ſe tourna vers Argant qui étoit auprès d'elle, & lui dit; il me vient une penſée: je ne ſçai ſi le Ciel me l'inſpire, ou ſi les mortels abuſés regardent ſouvent leurs propres deſirs comme une inſpiration divine. Quoiqu'il en ſoit, vous me voïés, Seigneur, dans le deſſein de ſortir le fer d'une main & la flâme de l'autre, pour aller embraſer la machine que nos énemis s'empreſſent de réparer. J'ignore le ſort qui m'atend: mais enfin pourvû que je rempliſſe mon projet, que le Ciel après cela diſpoſe à ſon gré de ma vie. Cependant genereux

Argant, s'il arrive que dans cette perilleuſe entrepriſe je trouve la fin de mes jours, je vous demande votre protection pour un vieillard infortuné qui m'a toûjours tenu lieu de pere, & pour les femmes deſolées qui étoient atachées à moi. Secourés-les, je vous prie dans leur malheur, conſolés-les dans leur afliction, & prenés ſoin après ma mort de les faire conduire en Egipte. L'âge de l'un & le ſexe des autres ſufiroient pour vous inſpirer de la pitié, mais c'eſt une grace que je veux devoir à votre ſeule generoſité.

Les paroles de Clorinde ſurprirent Argant, & exciterent en même tems ſon boüillant courage. Vaillante Guerierre, lui repondit-il, prétendés-vous marcher ſeule à cette entrepriſe? Me croïés-vous donc capable de demeurer tranquilement ici pour voir de loin la flâme que vous aurés allumée? J'ai été juſqu'à preſent compagnon de vos exploits, je partagerai avec vous la gloire où vous courés, & le peril que vous allés braver. On ne craint pas d'expoſer ſa vie quand on connoît auſſi-bien que moi quel eſt le prix d'une mort honorable. Vous avés bien fait voir aujourd'hui, reprit

Clorinde, que votre grand courage est à l'épreuve de tous les dangers. Mais, Seigneur, je vous prie de considerer que je ne suis qu'une femme, dont la perte seroit pour notre parti une disgrace bien legere, au lieu qu'il seroit en vous une perte irréparable. Non, repliqua le Circassien, vous combatés en vain ma résolution. Rien ne m'en peut detourner. Je vous y suivrai si vous y consentés; sinon, je pars seul, & vais vous prévenir. Clorinde ne s'oposa pas davantage à ses desirs. Ils allerent à l'instant trouver le Roi qui étoit enfermé avec plusieurs de ses Officiers. Seigneur, lui dit la Guerriere, agréés s'il vous plaît, ce que nous venons vous proposer; le brave Argant, dont les promesses ne sont jamais vaines, s'engage à reduire en cendre la principale machine des Chrétiens; je l'accompagnerai dans cette entreprise. Nous n'atendons que vos ordres pour nous metre en devoir de l'executer.

Le Roi aussi-tôt levant les mains au Ciel, Dieu tout-puissant, s'écria-t-il, je vous rens grace de ce que vous daignés jetter un regard favorable sur vos serviteurs. Puisque vous inspirés

un pareil courage à ceux qui défendent mon empire, vous avés sans doute résolu de me le conserver. Et vous, genereux Guerriers, quels dons vous puis-je offrir ? quelle récompense peut-être proportionée à un si important service ? il n'y a que la gloire dont vous allés vous couvrir qui puisse dignement vous recompenser, c'est elle qui sera le prix d'une action si heroïque. Aladin les embrassa ensuite l'un & l'autre avec une tendre affection : On voïoit des larmes de joïe s'échaper de ses yeux. Alors le fier Sultan des Turcs prenant la parole, & moi, dit-il, me croit-on incapable de seconder les éforts de ces Guerriers ? Mon bras est-il si méprisable qu'on dedaigne de s'en servir ? Ah ! Seigneur, lui dit Clorinde, si vous voulés aussi vous exposer avec nous, qui demeurera donc pour la défense de la Ville ? Déja le jaloux Argant se disposoit à faire entendre au Sultan, qu'ils viendroient bien sans son secours à bout de leur dessein. Mais Aladin le prevint & parla de cette maniere à Soliman.

Persone ne peut douter, Seigneur, que vous ne fissiés dans cette oca-

ſion des exploits dignes de la haute valeur dont vous donnés ſans ceſſe des marques : mais eſt-il raiſonable que nous expoſions ainſi tout à la fois ce que la Ville a de plus braves défenſeurs ? Je ne conſentirois même pas que ces deux vaillants Guerriers afrontaſſent le peril où ils veulent courir, ſi je n'y voïois une eſpece de neceſſité. Nos énemis en grand nombre veillent à la défenſe de leur machine, & pour les combatre à forces égales il faudroit ſortir contre eux avec des troupes nombreuſes : or il ne convient pas de faire marcher de nombreuſes troupes à une expedition, dont le ſuccès depend du ſecret & de la ſurpriſe. Ainſi nous devons néceſſairement confier l'execution de ce deſſein à deux Guerriers dont la valeur peut ſupléer au grand nombre, & qui ſont capables d'exécuter ſeuls ce que mille autres enſemble oſeroient à peine tenter. Vous feriés ſans doute, Seigneur, ce que ces Guerriers vont faire, vous avés un courage également intrepide. Cependant en ne vous expoſant point avec eux, vous n'en aurés pas moins ocaſion d'aquerir de la gloire. Lorſque

Clorinde & Argant auront réüssi dans leur entreprise, car je ne doute pas qu'ils n'y réüssissent, vous sortirés alors à la tête de nos troupes, cet emploi convient mieux à la dignité Roïale dont vous êtes revêtu. Vous ataquerés les Chrétiens avec votre valeur ordinaire: vous faciliterés la retraite aux deux Guerriers, qui auront peut-être un pressant besoin de votre secours; & rentrerés ensuite triomphant dans une Ville, dont vous étes avec eux le plus ferme apui.

Soliman se rendit, quoiqu'avec peine, à ces raisons d'Aladin. Après que le Roi eut parlé, Ismen s'avançant dit qu'il étoit d'avis que les deux Guerriers diferassent de quelques momens l'éxecution de leur dessein, parce qu'en le diferant ils seroient plus surs de trouver leurs énemis entre les bras du someil. A quoi il ajoûta qu'il alloit préparer une mixtion de soufre & de bitume, par le moïen de laquelle la machine s'embraseroit en un instant. L'avis d'Ismen aïant été aprouvé, Argant & Clorinde se retirerent chez eux, en atendant le moment marqué pour leur départ. Dès que la Guerriere fut dans son apartement, elle se

depoüilla deses armes éclatantes, elle en prit qui étoient d'un acier bruni, & dont le casque n'avoit ni timbre ni pennache, & elle mit par dessus une cote d'armes noire, présage funeste de son malheur. C'étoit pour être moins remarquée dans l'obscurité que Clorinde en usoit ainsi. Arsete, ce fidele Eunuque qui l'avoit élevée dès l'enfance, & qui malgré son grand âge la suivoit par tout, étoit alors present. Il pénetra le dessein de sa maîtresse, & en fut alarmé. Il la conjura par les services qu'il lui avoit rendus, & par la tendresse qu'il lui avoit toûjours temoignée de renoncer à une si dangereuse entreprise. Mais ce fut en vain qu'il tâcha de l'en détourner: l'inébranlable Clorinde persista dans son dessein. Ah, Madame, lui dit-il alors Arsete, puisque mes prieres, ni mes larmes ne peuvent vous empêcher de courir à votre perte, écoutés du moins un récit que j'ai à vous faire: vous aprendrés sur ce qui vous regarde, des choses que je vous ay cachées jusqu'à present, mais que je ne dois plus vous taire, parce qu'elles contribueront peut-être à vous faire changer

de résolution. La Guerriere preta une oreille atentive à l'Eunuque, qui comença son recit de cette sorte.

Il y a plusieurs années que le grand Senape regnoit en Etiopie, & peut-être y regne-t-il encore aujourd'hui. Ce Prince adoroit Jesus-Christ, ainsi que font tous les peuples de son empire. Il avoit une femme d'une rare beauté, quoique la Reine fût Etiopienne, la couleur de son teint ne faisoit point de tort à ses charmes. Senape l'aimoit avec passion, mais se défendant mal d'une foiblesse trop ordinaire à ceux qui aiment, il en étoit en même tems extrêmement jaloux. Sa jalousie le porta bientôt à tenir la Reine sa femme enfermée dans le lieu le plus reculé du palais, afin de la dérober par ce moïen aux regards de tous les hommes. Aïant eu le malheur de tomber quelque tems auparavant dans l'esclavage, j'étois alors au service de cette Princesse, qui malgré le Mahometisme dont j'ai toûjours fait profession, m'honoroit de sa bienveillance. Je fus mis auprès d'elle avec un certain nombre de femmes qui lui étoient nécessaires, & ces femmes & moi,

nous étions les ſeules perſones, avec qui il lui fût libre d'avoir quelque cômerce. Mais comme elle avoit beaucoup de vertu, & que d'ailleurs elle aimoit le Roi ſon époux, elle ſoufroit ſa jalouſie ſans ſe plaindre, & ſe ſoumetoit avec douceur à tout ce qu'il éxigoit d'elle. Il y avoit dans l'apartement de la Reine, un tableau qui repréſentoit une hiſtoire pieuſe & touchante en même tems: on y voïoit d'un côté une jeune fille parfaitement belle, & d'une extrême blancheur, qui étoit expoſée à un Dragon furieux pour en être dévorée; de l'autre on voïoit un Chevalier armé de toutes pieces, qui prenant courageuſement la défenſe de cette belle fille, combatoit le monſtre & le perçoit de ſa lance. La Reine, qui étoit groſſe alors, paroiſſoit avoir une veneration ſinguliere pour ce tableau: nous la voiions pluſieurs fois le jour ſe proſterner devant cette ſainte peinture & ofrir humblement ſes prieres à ceux que le tableau repreſentoit. Cependant ſon terme étant arivé, elle acoucha contre l'ordre de la nature en ce païs-là, d'une fille dont la blancheur étoit éclatante, & c'eſt vous, Madame, qui

êtes cette fille extraordinaire que mit au monde la Reine d'Ethiopie.

A la vûë de ce prodige on peut aisément juger quelle fut la surprise de la Reine. Mais l'inquietude dans son ame se joignit bientôt à la surprise, elle craignit avec raison que le Roi dont elle conoissoit l'humeur jalouse n'en conçût des soupçons desavantageux de sa conduite ; & elle se détermina avec douleur à suposer, au lieu de sa propre fille, une petite Ethiopiene qui étoit venuë au monde dans le même tems que vous. Ensuite elle me chargea de vous conduire dans quelque lieu peu fréquenté & de vous y élever avec soin. Comme l'usage des Ethiopiens n'est pas de donner le Batême aux enfans d'abord après leur naissance, vous n'aviés point encore reçu ce sçeau du Christianisme, lorsque la Reine votre mere vous remit entre mes mains. Avant que de se separer de vous pour jamais, elle vous prit dans ses bras, vous baigna long-tems de ses larmes ; & enfin levant les yeux au Ciel, ô Dieu, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, quoique je ne sois point coupable du crime dont mon époux pouroit me soupçonner,

mes fautes néanmoins ſont en trop grand nombre pour que je ſois digne de votre grace. Mais, Seigneur, ma fille eſt innocente, ne l'abandonnés pas ; vous qui vous déclarés le pere des orphelins: ſecourés un enfant malheureux, à qui ſa mere refuſe de doner la mamelle. Faites que par un atachement inviolable aux loix de l'honeur, ma fille un jour puiſſe me reſſembler. D'autres que moi lui aprendront à être heureuſe. Et vous, divin Guerrier, à qui j'ai ſi ſouvent adreſſé mes vœux, ſi mes reſpects, ſi mes hommages vous ont été agréables, daignés être le protecteur de ma fille: délivrés-la de tous les perils qui pouroient la menacer, comme vous delivrâtes autrefois celle qui ſans votre courage alloit être la proïe d'un monſtre. Après avoir parlé de la ſorte, le viſage de la Reine ſe couvrit d'une pâleur mortele: je vous pris de ſes mains, & vous metant dans une corbeille couverte de fleurs, je ſortis auſſi-tôt du palais & de la Ville, ſans donner à perſonne le moindre ſoupçon de cette avanture.

Je m'étois mis en chemin dans le deſſein de me rendre à un petit bourg,

où j'avois intention de vous faire nourrir, lorſqu'en traverſant une forêt j'aperçus une tigreſſe furieuſe qui venoit droit à nous. La fraïeur me ſaiſit à l'inſtant, j'oubliai le ſoin de vos jours pour conſerver les miens, & vous poſant à terre je montai promtement ſur un arbre. A peine m'étois-je refugié dans cet azile que l'animal feroce arive. Mais quel fut mon étonement, lorſque je vis cette bête cruelle non-ſeulement oublier à votre égard ſa ferocité, mais même prendre pour vous des ſentimens de mere? Elle comença par vous regarder fixement, puis elle s'aprocha de vous, ſe mit à vous lécher & à vous careſſer, tandis que d'une main innocente vous lui rendiés ſes careſſes. Enſuite ſe couchant auprès de vous comme elle auroit pû faire auprès d'un de ſes petits, elle vous préſenta la mamelle: vous vous raſſaſiâtes de ſon lait, après quoi le terrible animal s'en alla & diſparut bien-tôt à mes yeux. Alors revenu de ma fraïeur je deſcendis de l'arbre, je vous repris dans mes bras & continuai mon chemin vers le bourg où j'arrivai heureuſement. C'eſt en ce lieu que je vous

fis ſecretement nourrir : c'eſt-là que votre langue comença de ſe denoüer, & votre corps de ſe fortifier, vous y avés articulé vos premieres paroles diſtinctes, & vos piés delicats y formerent leurs premiers pas. Après avoir demeuré dans ce bourg l'eſpace de ſeize mois, ennuié de vivre ſi long-temps dans une terre étrangere : me voïant déja ſur le déclin de mon âge, le deſir me pris de revoir ma patrie ; je réſolu de retourner en Egipte pour y jouir en paix parmi mes anciens amis des richeſſes dont la Reine votre mere m'avoit comblé. Je partis donc dans cette intention, & vous emportai dans mes bras ainſi que j'avois déja fait.

Un jour marchant le long d'un torrent large & profond, je vis une troupe de brigands qui s'avançoient vers moi, & qui en étoient déja aſſés près. Dans cette extremité je pris le ſeul parti que j'avois à prendre qui fut de me jeter dans l'eau, nageant d'une main, & vous tenant de l'autre, car je ne voulois pas abandonner le precieux fardeau dont j'étois chargé. Mais quand je fus environ au milieu du torrent, je ſentis que l'eau ſe pré-

cipitant dans un eſpece de gouffre m'entrainoit au fond ; alors contraint de vous lâcher malgré moi, je vis avec admiration que l'eau vous ſoutenoit, & qu'un vent favorable vous pouſſoit à l'autre bord ; tandis que nageant de toutes mes forces, je pus à peine me tirer de cet abîme & aborder au rivage où vous éties parvenuë long-tems avant moi.

La nuit qui ſuivit cet accident un Guerrier terrible m'aparut en ſonge : il me préſentoit l'épée nuë au viſage & me diſoit d'un ton menaçant. Je t'ordonne d'acomplir les déſirs de la Reine ta maitreſſe, en donnant le Batême à ſa fille, ainſi que tu t'y es engagé. Cet enfant eſt chéri du Ciel, le ſoin m'en a été confié. C'eſt moi qui la preſerve de tous les dangers : c'eſt moi qui ai en ſa faveur adouci la ferocité du tigre, & donné de l'intelligence aux ondes, afin qu'elles la portaſſent au rivage. Malheur à toi ſi tu n'exécutes mes ordres, & ſi tu refuſes d'ajoûter foi à un ſonge que le Ciel t'envoie. Je m'éveillai l'eſprit troublé de cette viſion : mais ne pouvant douter de l'excellence de ma religion, je traitai bientôt ce ſon-

ge de vain phantôme de la nuit, je bannis ma crainte, & persistai dans le dessein où j'étois de ne vous point donner le Batême. Enfin nous arrivâmes en Egipte où je fixai mon séjour. Les premieres annéesde votre jeunesse se sont passées dans ce païs. Je vous y ai élevée avec plus de soin que je n'en aurois pris pour ma propre fille. Et comme je souhaitois avec ardeur que vous fussiés fermement atachée à la loi dans laquelle je vous faisois instruire, je ne vous ai jamais parlé ni de la religion de vos peres, ni de votre illustre naissance. Vous sçavés, Madame, ce qui vous est arivé depuis, & tout l'univers le sçait comme vous. Le bruit de votre nom a rempli la terre entiere, par des actions non seulement au-dessus de votre sexe, mais même au-dessus de la nature; vous avés éfacé la gloire des plus grand Guerriers. Mais vous sçavés aussi que fidele temoin de vos exploits, je vous ai suivi dans toutes vos glorieuses courses, & vous ai toûjours marqué plûtôt la tendresse d'un pere, que l'afection d'un serviteur zelé.

Ecoutés enfin ce qui fait le sujet de mon trouble. La nuit derniere ce même Guerrier que j'avois vû autre-

fois m'eſt aparu de nouveau. Tremble, malheureux, m'a-t-il dit d'un ton qui m'a glacé d'éfroi, l'heure fatale aproche où Clorinde va changer de ſort, elle ſera à moi malgré tes vains efforts, & il ne te reſtera que le déſeſpoir de t'être inutilement opoſé aux volontés du Ciel. Jugés vous-même ſi mon trouble eſt mal fondé. Helas! puis-je douter que vous ne ſoïés menacée de quelques étranges malheurs. Le Ciel dés-aprouve peut-être que je vous aïe élevée dans une Religion diferente de celle de vos peres; la foi dans laquelle j'ai negligé de vous faire inſtruire eſt peut-être la meilleure. Quoi qu'il en ſoit, ma chere fille, ne vous expoſés point au peril qui menace vos jours, quités ces armes d'un préſage ſiniſtre, & renoncés à une entrepriſe, dont je tremble que le ſuccès ne vous ſoit funeſte.

Le déſolé Arſete finit ainſi ſon récit. Clorinde qui l'avoit écouté avec atention en fut un peu émuë, d'autant plus que la nuit precédente elle-même avoit eu une viſion toute pareille. Mais rapellant bien-tôt ſon courage, je ne ſçais, dit-elle à l'Eunuque, pourquoi vous voulés aujour-

d'hui que je revoque en doute une foi, dont vous m'avés fait ſuccer les principes avec le lait. Ma Religion me paroît bonne, je ne veux point y renoncer. Quand au peril qui me menace, ſçachés Arſete, qu'il eſt indigne d'un grand cœur de s'éfraïer à la vûë du danger, & que la mort même ſe préſentant à moi ſous la forme la plus terrible ne ſeroit pas capable de m'intimider. A ces paroles Clorinde en ajoûta pluſieurs autres, afin de raſſurer l'Eunuque qui fondoit en larmes; & comme l'heure étoit venuë de marcher à ſon entrepriſe, elle le quita pour aller joindre Argant.

Iſmen les vint trouver l'un & l'autre ainſi qu'il avoit dit. Il leur donna à chacun une portion de cette matiere ſulfureuſe qu'il avoit préparée: il y joignit du feu qui étoit caché ſous des écorces, & par ſes diſcours il tâcha d'enflâmer le courage de ces Guerriers, dont l'ardeur boüillante n'avoit pas beſoin d'être excitée. Argant & Clorinde ſortent auſſitôt de la Ville. Ils marchent à grands pas, ou plûtôt ils volent, & déja ils ſont fort prés du lieu où leur grand courage les guide. A la vûë de cette machine

qu'ils on dessein d'embraser, les deux fiers Sarazins ne respirent que sang & que flâmes. Sans répondre à la sentinele qui les découvre, ils continuent d'avancer, enfin ils entendent crier aux armes, & ils jugent qu'il est tems de s'abandonner à la fureur qui les anime. Alors metant l'épée à la main ils tombent sur les gardes avec l'impétuosité de la foudre, ils les écartent, les renversent & pénetrent en un moment jusqu'au pied de la machine. Quelques éforts que fissent les Chrétiens, il leur fut impossible d'empêcher ce couple furieux d'éxécuter son dessein. Aprés avoir répandu sur les pieces fondamentales de l'édifice la matiere inflâmable dont ils étoient munis, les deux Guerriers y mirent promtement le feu, qui se comuniqua par tout avec une incroïable rapidité. Le vent même favorisa leur entreprise. On vit à l'instant une épaisse fumée obscurcir la clarté des étoiles, & de gros tourbillons de flâme s'élever jusqu'au Ciel. Cette prodigieuse tour dont la construction avoit couté tant de peine aux assiégeans, devient la pâture du feu qui la consuma. Cette machine n'est bien tôt plus,

qu'un monceau de cendres.

Cependant l'allarme se répand dans le camp. Tous les Chrétiens courent aux armes, & déja deux gros escadrons s'avancent. Venés, leur dit Argant, acourés. C'est avec votre sang que je vais éteindre ces flâmes. Il marche à eux à ces mots avec son intrepide compagne. Le nombre de ceux qui les ataquent est néanmoins si grand, & à ceux-ci il en succede encore tant d'autres, que les deux Sarazins sont contraints de se retirer vers la Ville, mais au petit pas, & en résistant courageusement à ce torrent d'énemis qui grossissoit toujours. Aladin avec une troupe d'Infideles étoit à la porte dorée qu'il avoit fait ouvrir, afin de recevoir Argant & Clorinde après leur glorieuse expedition. Il les vit bientôt arriver, & avec eux la foule de ceux qui les poursuivoient. Soliman sortit à l'instant pour empêcher cette foule d'assaillants de se jetter dans la place avec les deux Guerriers qu'ils serroient de si près : il repoussa les Chrétiens, il les écarta des murailles, ensuite il rentra dans la Ville avec Argant, & incontinent après la porte fut refermée. Clorinde

n'entra point avec eux. Dans le moment même elle s'étoit éloignée de ſon compagnon, afin de pourſuivre Arimon, de qui elle venoit de recevoir une légere bleſſure : les tenebres de la nuit, le bruit des armes & la confuſion du combat empêcherent Argant de s'apercevoir qu'elle n'étoit plus auprès de lui.

Après que la Guerriere eut ſatisfait ſa vengeance par la mort de celui qui l'avoit bleſſée, elle ſe préſenta à la porte pour entrer : mais la trouvant fermée, & ſe voïant entourée d'énemis, elle comprit l'extremité du peril qui la menaçoit. Pour s'en garantir il lui vint dans l'eſprit de ſe mêler parmi les Chrétiens, comme ſi elle eût été des leurs, & d'y atendre le moment où elle pouroit s'éloigner d'eux ſans être reconuë. Ainſi qu'un loup cruel après avoir exercé ſa rage, s'arrête, ſe cache & épie l'inſtant où il poura échaper des mains de ceux qui l'environent : tout de même Clorinde s'arêta au milieu de ſes énemis, & ſe cacha quelques tems parmi eux ; la couleur de ſes armes, & les ombres de la nuit favoriſoient ſon deſſein. Enfin croïant n'être point aperçûe, elle

ſe retira ſans bruit, en intention de gagner une autre porte par où elle eſperoit entrer dans la Ville. Mais Tancrede la remarqua. Ce Guerrier étoit arivé ſur le champ de bataille au moment que Clorinde ôtoit la vie au malheureux Arimon: il l'avoit obſervée dans ce combat, & quoiqu'il ne la reconnût pas pour ce qu'elle étoit, il l'avoit néanmoins jugée un adverſaire digne de lui. Dès qu'il eut decouvert Clorinde qui ſe retiroit, il piqua ſon cheval droit à elle & l'ateignit bien-tôt. Au bruit du cheval la Guerriere ſe retournant dit à Tancre. Pourquoi me ſuis-tu ? Quelle eſt ton intention ? Mon intention, lui répondit Tancrede eſt de te combatre & te donner la mort. J'accepte le combat, lui répartit fierement Clorinde, mais la mort ſera pour toi, puiſque tu la cherches avec tant d'imprudence. Tancrede ſans rien répliquer mit promtement pié à terre pour ne pas combatre avec avantage un énemi qu'il voioit à pié : & auſſi-tôt ils fondirent l'un ſur l'autre, ainſi que deux taureaux furieux que l'amour à rendus rivaux.

O nuit qui ſous l'épaiſſeur de tes

voiles à caché ce memorable combat, permets qu'en le tirant de l'obscurité dans laquelle il est enseveli, je l'expose aux yeux de l'univers, afin de rendre à ces illustres Gueriers la gloire que les ténebres leur dérobent. La fureur dont ils étoient animés jointe à l'obscurité de la nuit ne leur permit pas de recourir aux ruses ni d'emploïer l'adresse ; ils ne firent usage que de leurs seules forces, sans daigner parer les coups qu'ils se portoient l'un à l'autre, ni vouloir faire un pas en arriere ; ils ne songeoient qu'à s'ataquer : ils combatoient dans la même place : leurs piés étoient immobiles & leurs bras toûjours en mouvement. Presque aucun de leurs coups soit de pointe soit de taille ne tomboit sans éfet. A chaque instant leurs épées se rencontroient avec un bruit éfroïable : & non-seulement ils se frapoient de la lance, mais souvent même avec la poignée, & ils s'entrechoquoient rudement avec leurs boucliers. Trois fois le vaillant Tancrede serra Clorinde de ses bras vigoureux afin de la porter par terre, & autant de fois cette forte Guerriere se débarassa de ses bras : les noeuds dont alors il la serra

ſerra n'étoient point de ces noeuds doux & charmans, dont un amant s'unit à ce qu'il aime, c'étoient les noeuds d'un cruel énemi. Ils pourſuivirent enſuite leur combat avec la même furie, & ſe firent encore pluſieurs bleſſures. Enfin épuiſés de ſang & de forces ils ſuſpendirent leurs coups malgré eux, & s'arrêterent quelques momens pour reprendre haleine. Les ténebres començoient alors à faire place aux premiers raïons de l'Aurore: à la faveur de cette foible lumiere, Tancrede voïant les armes de Clorinde toutes couvertes de ſang, jugea que ſon énemi étoit plus bleſſé que lui, & il en eût une ſecrete joïe. Mais helas! quelle eſt ſon erreur? Que cette joïe ſera ſuivie pour lui d'une douleur cruelle? De quoi t'aplaudis-tu, malheureux Tancrede? Ta victoire te coutera bien cher, tes yeux païeront par un torrent de larmes ce ſang que tu te réjoüis devoir couler.

Ces deux furieux combatants apuïés vis-à-vis l'un de l'autre ſur le pomeau de leur épées garderent quelque temps le ſilence. Tancrede enfin prenant la parole dit à Clorinde. Notre combat ſeroit digne d'avoir

d'autres témoins que les ombres de la nuit : mais puiſque le ſort nous refuſe cet avantage, je voudrois du moins ſçavoir quel eſt le vaillant homme à qui j'ai à faire. Si les prieres peuvent avoir lieu dans la fureur des armes, dites-moi, je vous prie, qui vous êtes, ſoit que je ſois vainqueur, ou que je ſuccombe ſous vos coups, faites-moi conoître mon adverſaire, afin que je ſçache ce qui doit honorer ou mon triomphe ou ma défaite. Tu ne ſçauras point qui je ſuis, lui répondit Clorinde, tu me demandes en vain ce que je n'ai pas coutume de découvrir. Mais qui que je puiſſe être, aprens que tu as devant les yeux un des deux Guerriers qui ont mis ta machine en cendres. Sarazins brutal, repartit Tancrede, qui refuſes de m'aprendre ce que je veux ſçavoir, & qui as en même tems l'imprudence de me découvrir ce que je ne te demande point, ton ſilence & ton indiſcretion te vont couter la vie. A ces mots il fond impétueuſement ſur Clorinde, & le combat recommence entre eux auſſi terrrible qu'auparavant. Ce n'eſt point l'adreſſe, ce n'eſt plus même la force qu'ils em-

ploïent ; ils négligent l'une, & leur foiblesse les met hors d'état de faire usage de l'autre : c'est la fureur qui les fait combatre, c'est elle seule qui les soutient, & qui malgré les blessures dont ils sont couverts, empêche leurs ames indignées de s'écouler avec leur sang. Comme après une horrible tempête, quoique les vents soient rentrés dans leurs grotes profondes, la mer dont ils ont soulevé les flots, demeure long-tems agitée : ainsi ces deux Guerriers continuent de se charger avec furie, quoique déja leurs forces les aïent abandonés.

Mais l'instant fatal est arrivé où Clorinde doit perdre la vie. L'irrité Tancrede lui porte un coup éfroïable, & lui plonge son épée toute entiere dans le sein. Le fer cruel s'abreuve de ce beau sang, qui sortant à gros boüillons, répand aussi-tôt une humide chaleur sur les armes de la Guerriere. Elle se sent blessée à mort, déja ses foibles genoux refusent de la soutenir. Tancrede cependant poursuit sa victoire, il menace Clorinde, il la presse, elle tombe. Mais animée tout d'un coup d'un nouvel esprit, elle adresse en tombant ces paroles à son

vainqueur : paroles où l'on voïoit briller une ſoi vive acompagnée d'eſperance & de charité, & que Dieu à qui elle avoit été rebelle pendant ſa vie, lui inſpira pour lors, afin qu'elle lui fut ſoumiſe en mourant. Ami, dit-elle, tu as vaincu, je te pardone ma mort, daigne de ton côté me faire grace. Ce n'eſt point pour mon corps que j'implore ta pitié, ton ſecours lui eſt déſormais inutile : mais je te conjure de purifier mon ame par les eaux ſalutaires du Batême.

Clorinde prononça ces mots d'une voix ſi douce & ſi touchante, que Tancrede en fut penetré jusqu'au cœur. Sa fureur s'évanoüit à l'inſtant, ſes yeux furent moüillés de quelques larmes. Il courut à un petit ruiſſeau qui n'étoit pas éloigné de là ; & après avoir puiſé de l'eau dans ſon caſque, il revint ſur le champ pour rendre à ſon énemi le pieux office qu'il lui demandoit. D'une main déja tremblante il détache les couroïes du caſque de la Guerriere ; il lui découvre la tête, il voit Clorinde, il reconoît ſa maîtreſſe. Quelle vûë pour Tancrede! Quelle reconoiſſance pour un amant ! A cet objet il demeura

sans voix & sans mouvement. Son ame même fut prête à s'envoler ; ce qui le retint à la vie fut le desir ardent qu'il avoit de procurer une éternelle felicité à celle dont il venoit de trancher les jours. Pendant que Tancrede prononçoit les paroles sacrées, une joïe vive & douce se répandit sur le visage de la mourante Clorinde ; ses yeux étoient tournés vers le Ciel, & il sembloit qu'elle dit alors, que les portes du celeste séjour s'ouvrent, afin que j'y entre en paix. De pâles violetes prirent ensuite sur son teint la place des roses & se mêlerent avec les lis. Enfin aïant déja perdu la parole, elle leva avec peine une main languissante qu'elle tendit à Tancrede en signe d'amitié, après quoi elle ferma pour jamais ses yeux. On eut dit qu'elle s'abandonoit aux douceurs d'un someil paisible.

Dès que Clorinde eut rendu le dernier soupir, les liens qui retenoient Tancrede à la vie étant rompus, il ne fit plus d'éfort pour retenir son ame qui vouloit s'envoler, l'excès de sa douleur l'acabla, il tomba à côté de sa maîtresse dans un état peu different du sien. La mort impitoïable auroit

bien-tôt réuni ces deux amans, si une troupe de l'armée Chrétiene n'étoit arrivée par hazard en ce lieu. Celui qui la comandoit aïant d'abord reconu Tancrede, ordona qu'on l'emportât ; & touché de compassion en même-tems pour la belle Guerriere qui étoit étenduë près de lui, quoiqu'il ignorât qu'elle fut morte Chrétiene, il ne voulut pas laisser son corps en proïe aux bêtes sauvages, & il la fit pareillement enlever. Malgré le mouvement de ceux qui emportoient Tancrede, il ne revint point à lui ; on lui entendoit seulement pousser de tems en tems quelques foibles soupirs, à cette marque seule on pouvoit conoître qu'il n'avoit pas entierement perdu la vie. Lorsqu'on fut arrivé à sa tente on le coucha sur un lit, & à l'instant ses fideles domestiques s'empresserent de lui doner tous les secours qui lui étoient necessaires. Pour le corps de Clorinde il fut mis dans une tente voisine.

Les soins qu'on eut de Tancrede lui rendirent enfin l'usage de ses sens ; il ouvrit les yeux, il reconut le lieu où il étoit, & les mains de ceux qui le secouroient. Quoi, dit-il aussi-tôt,

je respire encore? Quoi je vois la lumiere après avoir comis une action si horrible? Et ma main barbare n'a pas encore tranché mes coupables jours? Ah! c'est un éfet de sa barbarie. La mort seroit pour mon crime une peine trop legere, & la vie est pour moi le plus affreux des suplices. Je vivrai pour servir à jamais d'exemple d'un malheur acompli. Inséparable de moi-même, à qui je serai en horreur, en vain pour m'éviter je chercherai la solitude & les ombres; je me fuirai sans cesse, & me retrouverai toûjours. Mais, reprit-il, qu'est devenuë Clorinde? Helas! cette belle Guerriere que j'ai inhumainement percée de mes coups, va peut-être servir de pâture aux animaux feroces. Alons, s'il en est tems encore, l'arracher de leurs dents ou me faire dévorer avec elle, afin que du moins un même tombeau nous renferme tous deux. Alors on lui dit que le corps de Clorinde avoit été aporté, & qu'il étoit dans une tente à côté de la siene. A cette nouvele Tancrede se levant de son lit, se traina avec peine au lieu où étoit ce corps si cheri. Dès qu'il vit les restes pretieux de sa maîtresse, le peu de force qu'il

avoit l'abondona, & il alloit tomber, si ceux qui l'acompagnoient ne l'eussent soutenu. Il considera ce beau visage dont la vûë désormais ne peut plus aporter de consolation à ses maux ; il regarda la main que Clorinde mourante lui avoit presentée comme un gage de son amitié ; il remarqua la plaïe cruelle qu'il lui avoit faite dans le sein. Ah! dit-il aussi-tôt, ce n'est point assés de mes pleurs, il faut que tout mon sang coule pour expier mon crime. A ces mots il aracha l'apareil qu'on avoit mis sur ses blessures, son sang en sortit en abondance, il tomba en foiblesse, & cette foiblesse lui sauva la vie ; car n'aïant plus la force de rien atenter contre lui-même, ses gens le reporterent dans son lit & l'observerent avec soin.

Cependant les amis de Tancrede informés de l'état où il étoit, acoururent pour le voir & pour le consoler. Godeffroy y vint aussi, & par des discours pleins d'une douce gravité, il tâcha, mais en vain, de moderer sa douleur. Cet amant désesperé paroissoit inconsolable. Lorsqu'on est blessé dans une partie sensible, plus on touche à la plaïe, plus la douleur

s'irrite; ainsi toutes les consolations des amis de Tancrede ne faisoient qu'aigrir sa douleur, & redoubler son desespoir. Alors le venerable Pierre regardant ce Prince comme une brebis égarée qu'il faloit ramener au bercail, s'aprocha de son lit, & lui parla de la sorte. Se peut-il, Seigneur, que vous soïés si dissemblable à vous même? Que sont devenus votre courage & votre raison? Reconoissés la main de Dieu qui vous châtie, afin de vous remettre dans la route de votre devoir, dont vous vous êtes écarté. Car enfin, cet amour insensé auquel vous vous êtes abandoné pour une fille dont la Religion étoit si oposée à la vôtre, est une foiblesse que le Ciel condamne; & c'est pour vous punir de cette faute, qu'il a permis le malheur où vous êtes tombé. Il ne tient qu'à vous de meriter le pardon qui vous est offert: mais au lieu de vous en rendre digne, vous excités de plus en plus la colere celeste par un criminel desespoir. Songés, Seigneur, que vous êtes sur le bord d'un afreux abîme, & que la mort où vous voulés courir va vous y précipiter. Rentrés en vous-même, & ne vous

livrés pas avec un si étrange aveuglement aux maux sans fin, dont votre mort seroit suivie.

Ces paroles du saint Solitaire produisirent une partie de leur éfet. Elles firent renoncer Tancrede au dessein d'atenter sur sa vie, elles modererent même sa douleur, mais elles ne la firent point cesser. Il passa toute la journée à gémir & à se plaindre. Souvent il adressoit la parole à sa belle maîtresse, qui peut-être l'entendoit des Cieux. La nuit n'interrompit point ses plaintes douloureuses, & le Soleil levant le retrouva dans les mêmes regrets. Tel le triste Rossignol à qui un Laboureur barbare a enlevé ses petits, qu'un tendre plumage ne couvroit point encore, fait de son chant lamentable retentir les bois & les airs. Enfin le someil se glissant au travers des larmes dans les yeux de l'afligé Tancrede les ferma pour quelques momens. Lorsqu'il fut endormi Clorinde lui aparut. Elle étoit toute raïonante de lumiere; mais cet éclat extraordinaire qui relevoit sa beauté, n'avoit pas changé ses traits, & Tancrede la reconut aisément. Il lui sembla qu'elle ésuïoit elle-même les lar-

mes qui couloient de ses yeux, & qu'ensuite elle lui disoit : Voïés, mon cher ami, quel est l'éclat de ma beauté ; regardés la felicité suprême dont je joüis, & que cette vûë calme vos douleurs. C'est à vous à qui je suis redevable de ces biens ; c'est vous qui m'avés ouvert l'entrée du celeste séjour. J'espere y vivre éternelement avec vous ; à moins que par un atachement criminel à des biens périssables, & par une douleur immoderée, vous ne vous rendiés indigne du bonheur qui vous atend. Ne cherchés plus la mort, vivés, Tancrede, & soïés sûr que je vous aime, autant qu'il est permis d'aimer un mortel. A ces mots, Clorinde répandit dans l'ame de son amant une douce tranquilité. Tancrede se reveilla avec un calme qui lui étoit inconu, & aussi-tôt il se livra sans répugnance à tous les soins qu'on voulut prendre de lui.

Il fit cependant rendre honorablement les derniers devoirs à sa maîtresse ; & si la circonstance des tems ne lui permit pas d'ériger à Clorinde un tombeau aussi magnifique qu'il l'eut souhaité, du moins les pierres qu'on y emploïa furent-elles choisies & tail-

lées avec ſoin. Derriere la tombe il fit atacher à un grand pin les armes de cet illuſtre Guerriere, comme un monument de ſon héroïque valeur. Dès le lendemain ſurmontant ſa foibleſſe, il ſe fit conduire au tombeau. La vûe de ce funebre apareil ſaiſit d'abord Tancrede, il demeura quelque tems muet & immobile, ſes yeux baignés de larmes étoient atentifs à contempler la pierre qui couvroit le corps de celle qui lui étoit ſi chere. Helas! dit-il enfin, c'eſt donc ici qu'eſt renfermée toute ma joïe, & hors cette tombe il n'eſt pour moi que douleur & qu'amertume. La mort cependant n'habite point en ces lieux. Clorinde eſt vivante, elle vit dans mon cœur, quoique le pouvoir de ſes charmes s'y faſſe ſentir avec moins de douceur, ils n'en ont pas moins de vivacité ni de force. Ah! chere tombe, que je baiſe & que j'arroſe de mes pleurs, preſentés mes ſoupirs, rendés mes baiſers au prétieux dépôt que je vous ai confié. La belle Clorinde n'en ſera point ofenſée: dans le bienheureux ſéjour qu'elle habite, on ne conſerve ni haine ni reſſentiment. Helas! pourquoi en conſerveroit-elle pour un cri-

me que ma main ſeule a comis ? Mon cœur l'adoroit, il brule encore pour elle, & conſervera ſes feux juſqu'au dernier moment de ma vie. Que ce moment aura de charmes pour moi ? Mais qu'il en auroit davantage, ſi je pouvois eſperer que nos deux corps reposeront quelque jour en paix dans ce tombeau, tandis que nos ames ſeront à jamais réunies dans le Ciel.

Cependant un bruit confus de la mort de Clorinde ſe répandit dans Jeruſalem, & bien-tôt cette triſte nouvelle ne fut que trop confirmée. On n'entendit alors que plaintes & que gemiſſemens par toute la Ville. La déſolation y fut auſſi grande & auſſi generale, que ſi les énemis déja maîtres de la place euſſent porté par tout le fer & le feu. Mais l'inconſolable Arſéte ſe diſtinguoit entre les autres par l'excès de ſa douleur. La tête couverte de cendres, on voïoit ce Vieillard infortuné s'aracher les cheveux, ſe déchirer le viſage & ſe meurtrir la poitrine. Pendant que l'Eunuque déſolé atiroit les regards & la pitié de tout le monde, Argant s'avançant au milieu de la place, éleva ſa voix & parla de la ſorte. Il n'a pas tenu à moi, mes amis,

que Clorinde ne fut encore vivante. Dès que je m'aperçûs que cette vaillante Guerriere n'étoit pas rentrée dans la Ville, je voulus sortir pour faciliter sa retraite, mais je n'en fus pas le maître, on refusa constament de m'ouvrir la porte. Que ne dis-je point alors, que ne fis-je point pour obtenir du Roi cette grace? il n'y voulut jamais consentir. L'illustre Clorinde est morte sans qu'il m'ait été permis de la secourir, ou du moins de périr glorieusement avec elle, ainsi les hommes l'ont ordoné, ainsi le Ciel en a disposé. Quant à moi je sçais quel est mon devoir en cette ocasion. Ecoûtés, peuple de Jerusalem, le serment que je fais, & que le Ciel qui m'entend lance sur moi ses foudres si je n'accomplis mon serment. Je jure de venger Clorinde; je jure de ne quitter jamais cette épée, que je n'en aïe percé le cœur du barbare Tancrede, & que je n'aïe laissé en proïe aux corbeaux le corps sanglant de cet odieux énemi. Il dit & chacun aplaudit à sa courageuse résolution. L'esperance de voir bien-tôt Clorinde vengée, fut pour ce peuple un soulagement à sa douleur. Vaine espe-

rance ! Serment inutile ! Dans peu le fier Argant doit tomber lui-même sous les coups de celui dont il se croit déja le vainqueur.

CHANT XIII.

DE's que la grande machine eut été brûlée, Ismen songea aux moïens qu'il pouroit emploïer pour empêcher les assiegeans d'en construire une nouvelle. Dans un valon solitaire peu éloigné du camp des Chrétiens, s'éleve un bois antique si épais & si sombre, que son aspect inspire l'éfroi. Le Soleil au milieu de sa course l'éclaire à peine d'une pâle & triste lumiere : telle à peu près que dans un tems nébuleux, est celle qui suit ou qui précede la nuit. Et lorsque l'astre du jour a cedé la place aux étoiles, ce bois paroît envelopé des plus afreuses tenebres. Pour se mettre à l'abri d'une ardeur brulante, jamais berger n'eut l'assurance d'y conduire son troupeau. Le voïageur fatigué ne fut jamais tenté de s'y reposer à l'ombre. L'horreur qu'inspire ce noir feüillage en écarte tout le monde. C'est-là,

dit-on, que de tous côtés les Magiciennes s'assemblent pour celebrer avec les Démons leurs abominables misteres. Les habitans du païs n'avoient jamais coupé un seul de ces arbres afreux, dont ils n'osoient pas même aprocher : mais les Chrétiens en avoient abatu un grand nombre pour s'en servir à la construction de leurs machines.

La nuit qui suivit l'expédition de Clorinde & d'Argant, Ismen se rendit dans cette sombre forêt. Après avoir décrit sur la terre un cercle rempli de caracteres magiques, il mit un pié nu dans ce cercle, & proféra tout bas certains mots. En suite il se tourna trois fois du côté de l'Orient, & autant de fois du côté ou le soleil se couche : trois fois il secoüa cette baguete puissante par le moïen de laquelle les morts sortent de leurs tombeaux & paroissent se ranimer, & trois fois il frapa la terre de son pié. Enfin élevant sa voix il s'écria d'un ton terrible. Esprits rébelles, qui fûtes jadis précipités des Cieux, vous, qui répandus dans les airs, excités à votre gré les plus horribles tempêtes, vous noirs habitans des Enfers, ministres

impitoïables des vengeances divines: & toi, que tous les Demons reconoissent pour maître, Monarque redouté de l'Empire ténebreux, soïés tous attentifs à ma voix. Je vous ordonne de prendre en votre garde tous les arbres de cette forêt, sans en excepter un seul. Que chacun de vous s'unisse à quelqu'un de ces arbres d'une union aussi étroite & aussi intime, que l'est celle dont l'ame & le corps des mortels sont unis. Lorsque les Chrétiens viendront en ces lieux pour y enlever le bois dont ils ont besoin, oposés-vous à leur entreprise. Frapésles d'une mortele fraïeur, faites que saisis d'épouvante ils soient contraints de prendre la fuite.

A ces paroles le Magicien en ajoûta quelques autres qu'on ne peut sans impieté répeter après lui. La lune aussitôt se couvrit d'un voile épais, tous les astres de la nuit perdirent leur éclat. Mais les Demons ne paroissoient point encore. Eh quoi! reprit Ismen, c'est ainsi qu'on exécute mes ordres? Ay-je donc oublié l'art de me faire obéïr? Esprits malheureux, craignés mon couroux: je sçais quand il me plaît proferer ce nom redouta-

ble qui fait trembler même votre maître. Que si vous m'y forcés, je vous.... A ces mots il conut que ses charmes avoient produit leur éfet. Tous les Demons aëriens se précipitoient en foule dans la forêt. Ceux des enfers encore épouvantés de la défense qui leur avoit été faite de se mêler de cette guerre, ne s'avançoient, qu'en tremblant. Mais comme on ne leur avoit pas défendu de faire ce qu'Ismen leur ordonoit, ils obeïrent enfin à la voie du Magicien.

Ismen ravi du succès de ses enchantemens, alla incontinent trouver le Roi; Seigneur, lui dit-il, bannissés toute inquiétude. Votre trône est désormais inébranlable. Je viens de mettre nos énemis hors d'état de réparer leurs machines. Il conta ensuite à Aladin tout ce qu'il avoit fait, & puis il ajoûta. Mais, Seigneur, ce qui me reste à vous aprendre ne me cause pas moins de joïe, sachés que Mars & le soleil sont prêts de se joindre dans le signe du Lion. Cette jonction nous anonce la plus éfroïable sécheresse dont on ait entendu parler. On va incessament éprouver en ces climats une chaleur pareille à celle dont les

noirs Afriquains ſont brûlés. Pour nous, à qui l'enceinte de cette Ville fournira des eaux & de l'ombre, nous la ſuporterons ſans beaucoup d'incomodité. Mais les Chrétiens, expoſés dans une terre aride aux plus ardents raïons du Soleil, n'y pouront réſiſter; ils périront tous de langueur, ou du moins le ſecours qui nous vient d'Egipte les trouvant afoiblis & épuiſés, en triomphera ſans peine: les armes du Soudan acheveront leur défaite que le Ciel aura comencée. Repoſés vous, Seigneur, ſur l'éfet prochain de mes promeſſes. Si le brave Argant guidé par un courage impétueux, vient vous propoſer le combat, ne vous rendés point à ſes déſirs, & ſoïés ſûr que ſans rien cometre au hazard, vous remporterés bientôt la victoire. Ces paroles d'Iſmen firent un extrême plaiſir au Roi: mais quoiqu'Aladin fut raſſuré contre l'éfort de ſes énemis, il ne laiſſa pas de faire travailler avec empreſſement aux bréches que le bélier avoit faites à la muraille. Tous les habitans de la Ville, juſqu'aux femmes, furent emploïés à cet ouvrage, & tous s'y porterent avec une ardeur incroïable.

Godeffroy cependant persuadé de la necessité où il étoit de faire construire de nouveles machines, afin de pouvoir attaquer la place avec succés, donna ordre que les travailleurs allassent à la forêt pour y couper le bois propre à cet usage. Ils y allerent en éfet dès la pointe du jour. Mais intimidés par des spectres & des fantômes, tels que les enfans s'imaginent en voir, ils revinrent aussitôt sur leurs pas. On se moqua de leur fraïeur, & pour les rassurer le General voulut qu'un nombre de soldats d'élite les acompagnât. Ils retournérent avec cette escorte. En aprochant du bois enchanté ils virent de loin les mêmes spectres, qu'ils avoient déja vûs ; ils continuérent néanmoins d'avancer jusqu'à l'entrée de la forêt. Alors un bruit évouvantable sortant du bois frapa leurs oreilles, & glaça leur courage. Ce bruit étoit semblable à celui des vents & des flots en furie, auquel se joindroient le rugissement des Lions, le hurlement des Loups, le siflement des Serpents, & les cris d'une multitude d'animaux féroces de toute espece. Il étoit acompagné de tremblemens de terre & d'hor-

ribles éclats de tonnere. Les travailleurs, & ceux qui les escortoient, également saisis de crainte, prirent bientôt la fuite. Lorsqu'ils furent revenus au camp, un d'entre eux dit à Godeffroy : Je ne crois pas, Seigneur, qu'il soit desormais possible d'entrer dans cette forêt : il semble que tout l'enfer s'y soit transporté pour en défendre l'aproche. Quiconque osera tenter une si terrible avanture, aura certainement le cœur muni d'une double enceinte d'acier. Le fier Alcaste, qui étoit présent au raport de ce soldat, branloit la tête, sourioit d'un air de mépris : c'étoit un Guerrier intrepide, mais d'une intrepidité brutale, & où la raison avoit moins de part que le temperament. Si notre General me le permet, dit-il à l'instant, ce sera moi qui tenterai cette perilleuse avanture. De vains fantômes ne me feront point peur ; mais quand réellement tout l'enfer seroit dans la forêt, je défie tout l'enfer ensemble de m'épouventer. Godeffroy lui permit d'y aller, & aussitôt il partit.

Alcaste arivé sur le lieu vit les spectres & entendit le bruit sans en

être éfraïé. Déja il se disposoit à entrer dans la forêt, lorsqu'il la vit tout d'un coup environée d'une muraille de feu qui s'oposoit à son passage, & tous les arbres en même temps lui parurent autant de tours, de dessus lesquels une multitude de Demons armés jetoient sur lui des regards éfroïables & le menaçoient de leurs armes. Alcaste eut peur; la crainte eut pour la premiere fois accès dans le cœur de ce fier Helvetien. Il se retira donc, mais à la verité sans precipitation & comme un Lion se retire devant les chasseurs. La retraite d'Alcaste étoit pourtant une fuite, quoiqu'elle n'en eût point l'air; & quand ce Guerrier fut à une certaine distance de la forêt, il s'aperçut qu'il avoit eû peur. Alors surpris & confus, il baissa les yeux & s'en alla dans sa tente sans oser regarder persone. Godeffroy lui manda plusieurs fois de le venir trouver. Il y alla enfin; mais son air embarassé & ses discours sans suite firent aisément juger au General qu'Alcaste jusqu'alors intrepide n'avoit pû se défendre de la crainte. Qu'est-ce donc qui se passe dans cette forêt, dit Godeffroy, est-

ce un éfet naturel; eſt-ce un enchantement? je veux qu'on aille reconoître ce prétendu prodige: je permets de tenter l'avanture à tous ceux qui ſe ſentiront aſſés de courage pour l'entreprendre, afin que du moins il ſe trouve quelqu'un qui puiſſe m'en faire enſuite un raport fidele. Pendant les trois jours ſuivants tout ce qu'il y avoit de plus hardis & de plus déterminés Guerriers dans le camp, allerent à la forêt pour eſſaïer d'y penetrer, mais aucun n'y put réuſſir, & la fraïeur dont ils furent ſaiſis, leur fit à tous abandoner l'entrepriſe.

Cela ſe paſſoit dans le même-tems que l'affligé Tancrede étoit occupé à rendre à ſa maitreſſe les derniers devoirs. Quoique ſes bleſſures & l'acablement de ſon eſprit l'euſſent mis dans un état qui ne lui permetoit guere de ſe couvrir de ſes armes, il n'eût pas plûtôt apris le mauvais ſuccès de tous ceux qui avoient tenté l'avanture de la forêt, qu'il réſolut de l'éprouver lui-même. Son grand courage lui donant des forces pour une entrepriſe utile à ſon parti, il s'arma & ſe mit auſſi-tôt en chemin vers ce bois enchanté. Ce vaillant Guerrier mar-

choit seul, atentif, & se tenant sur ses gardes contre l'énemi inconu qu'il alloit afronter. La vûë des spectres & le bruit éfroïable qu'il entendit ne lui causerent qu'une émotion fort légere. Il poursuivit son chemin jusqu'à l'entrée de la forêt qui lui parut alors toute en feu. Tancrede s'arrêta un moment, & dit en lui-même, N'est-ce point une temérité à moi de vouloir aller plus avant? Un homme de cœur sçait dans une ocasion raisonable exposer sa vie sans crainte, mais en doit-il être prodigue contre toute raison? Eh! que peuvent le courage & la valeur contre cette multitude de monstres & ces flâmes devorantes? Mais reprit-il, si je retourne sur mes pas, que dira toute l'armée? Est-il dans ces quartiers quelque autre forêt, d'où les Chrétiens puissent tirer le bois qui leur est necessaire. Il n'y aura certainement rien que Godeffroy ne tente pour surmonter ces obstacles qui m'arêtent, & il se trouvera quelque Guerrier plus courageux que moi qui fera ce que j'hesite de faire. Peut-être, après tout, le peril est-il moins grand qu'il ne paroît: voïons ce qui en est: il en arrivera

ce que le ſort en aura ordonné. A ces mots Tancrede pouſſé d'une hardieſſe heroïque, ſe precipite aux travers des flâmes. Il n'éprouva point ſous ſes armes ce ſentiment vif & douloureux que cauſe le feu : il n'eut pas même le tems de s'en apercevoir ; car à peine eût-il touché cette flâme fantaſtique, qu'elle diſparut à ſes yeux. Un broüillard obſcur & froid prit ſa place ; & ce ſecond prodige, ceſſa bientôt ainſi qu'avoit fait le premier. Tancrede ſurpris, mais toûjours intrepide, voïant que rien ne s'opoſoit plus à ſon entrepriſe, parcourut toute la forêt, ſans trouver d'autre obſtacle que l'épaiſſeur des arbres & des brouſſailles qui embaraſſoient ſon paſſage.

Après avoir marché quelque tems, il vit devant lui un eſpace vuide qui s'élevoit en forme d'Amphiteatre, au milieu duquel étoit un grand ciprès. Il alla droit à cet arbre, & reconut que le tronc en étoit rempli de figures & de caracteres pareils à ceux dont ſe ſervoit autrefois la miſterieuſe Egipte. Parmi ce nombre de caracteres, Tancrede en remarqua quelques uns en langue Siriaque,

que, qu'il entendoit parfaitement : il les lut, & y trouva ces paroles. O vous, brave Guerrier, qui avés eû le courage de penetrer en ces lieux funestes, si votre cruauté n'est point égale à votre valeur, laissés en paix ceux qui sont privés de la lumiere du jour ; les vivants ne peuvent sans inhumanité troubler le repos des morts. Pendant que Tancrede songeoit en lui-même quel pouvoit être le sens de ces mots, il s'éleva dans la forêt un grand vent, qui agitant les branches & les feüilles des arbres, leur faisoit rendre un son semblable à des plaintes & à des gemissemens. Ces accens lamentables exciterent dans l'ame du Guerrier un sentiment mêlé de compassion, de tristesse & d'horreur. Mais sans s'arrêter à ce qu'il sentoit, Tancrede mit l'épée à la main & en donna un grand coup sur le tronc du ciprès. Aussi-tôt il sortit de l'arbre un sang vermeil dont la terre fut rougie tout autour. Le Guerrier se roidissant contre ce prodige redouble un second coup avec encore plus de force. Alors un son plaintif & confus, qui sortoit comme du fond d'un tombeau frapa ses oreilles ; & ce son devenant

bien-tôt une voix diſtincte lui fit entendre ces mots. Ah! Tancrede pourquoi me traités vous avec tant de barbarie. Ne vous ſuffit-il pas de m'avoir cruellement chaſſée du corps que j'habitois, ſans me perſecuter encore juſque dans cet arbre auquel je ſuis preſentement unie? Ennemi trop implacable, dont ma mort n'a pas aſſouvi la vengeance. Je ſuis Clorinde à qui vous avés ôté la vie, & moi & tous ceux qui ſont peris devant Jeruſalem, ſoit Chrétiens, ſoit Sarazins, animons aujourd'hui les arbres de cette forêt. Un ſort étrange & bizare nous y tient liés, ainſi que nous l'étions à nos corps. Aucune branche de ces arbres n'eſt privée de ſentiment, & il faut être denué de toute humanité pour entreprendre, comme vous faites, d'en couper une ſeule.

Tel qu'un malade à la vûë des fantômes que lui repreſente ſon imagination troublée, quoique ſa raiſon encore ſaine l'aſſure que ſes objets n'ont rien de réel, ne laiſſe pas d'en être éfraïé : tout de même Tancrede perſuadé que ce qu'il voïoit & ce qu'il entendoit n'étoit qu'une illuſion, en fut néanmoins tellement ſai-

ſi, que ſon épée lui tomba de la main. Ce Guerrier capable d'afronter les dangers les plus terribles, ne put ſoutenir l'ombre même de ce qui bleſſoit ſon amour, le ſon de voix d'une perſone qui lui étoit encore ſi chere; ſon ſang qu'il croïoit voir couler, ſes reproches, quoique feints qu'il s'étoit atirés, émurent ſi fortement ſon cœur, que n'y pouvant reſiſter il laiſſa ſon entrepriſe imparfaite & s'en alla. Au ſortir de la forêt, il trouva ſon épée qu'un vent impetueux avoit enlevée, ſi-tôt qu'il l'eut laiſſée tomber; il la releva, & ſans être tenté de rentrer dans ce bois fatal, il revint au camp.

Dès qu'il y fut arivé il alla trouver Godeffroy, & lui parla de la ſorte. Le recit que j'ay à vous faire, Seigneur, paroîtra peu digne de foi, parce qu'en éfet il eſt éloigné de la vrai-ſemblance. Rien n'eſt cependant plus conforme à la verité, que ce qui vous a déja été raporté ſur ces ſpectres dont la forêt eſt pleine, & ſur le bruit épouvantable qu'on y entend. En aprochant du bois, je l'ai vû tout environé de flâmes; il s'eſt preſenté à moi un nombre infini de monſtres

afreux, qui ſembloient vouloir m'en défendre l'entrée ; j'ai neanmoins franchi ces obſtacles, ſans que la flâme m'ait conſumé, ni que les monſtres aïent exercé contre moi leur rage. De froides & épaiſſes tenebres ont en ſuite pris la place de la flâme & de la lumiere ; ce ſecond prodige ne m'a point arrêté, les tenebres ont diſparu, & je ſuis entré dans la forêt ſans que rien s'y ſoit opoſé. Mais, ô merveille inoüie ! j'ai trouvé que tous les arbres de cette forêt étoient animés. Ces arbres raiſonent, ils ſe plaignent, ils parlent ; leur écorce couvre des veines dont mon épée a fait ſortir du ſang, mes yeux l'ont vû couler, mes oreilles ont été frapées d'une voix plaintive, qui ſe fait encore entendre au fond de mon cœur. Enfin, Seigneur, j'avoüerai ma foibleſſe, la pitié m'a ſurmonté, ne pouvant ſoutenir davantage la vûë du ſang qui couloit, ni reſiſter aux plaintes que j'entendois, je me ſuis éloigné de ces lieux funeſtes, & j'abandonne pour jamais une entrepriſe que je ſens être au-deſſus de mes forces.

Le recit de Tancrede fit naître diverſes penſées dans l'eſprit de Godef-

froy. Tantôt il s'imaginoit qu'il seroit peut-être expédient d'envoïer dans quelque endroit éloigné chercher du bois pour ses machines, ce qui ne lui paroissoit pas impraticable. Tantôt il se proposoit d'aller lui-même tenter l'avanture de cette forêt, dont il esperoit surmonter l'enchantement. Mais le venerable Pierre s'aprochant, lui dit. Renoncés, Seigneur, au dessein hardi que vous meditês. C'est à un autre que vous qu'il est reservé de détruire l'enchantement de la forêt. Celui que le Ciel destine à cette entreprise nous sera bien-tôt rendu ; le vaisseau qui doit le ramener sur ces bords est déja tout équipé. Ce jeune Guerrier est prêt de rompre les indignes fers dont il est presentement chargé, nos énemis vont être défaits ; la sainte Sion va tomber en notre puissance. Ces paroles du saint Solitaire calmerent Godeffroy, il tourna aussitôt son esprit à d'autres pensées.

Cependant le soleil étant dans le signe du Cancer comença d'embraser les airs d'une extraordinaire ardeur, & cette ardeur immoderée alloit chaque jour croissant de plus en plus. Tous les astres cesserent de répandre

ſur la terre leurs favorables influences, ils n'en répandirent que de malignes. A un jour brulant ſuccedoit une nuit inſuportable, & cette nuit étoit ſuivie d'un jour encore plus cruel. Jamais pour comencer ſa carriere, le ſoleil ne ſortit du ſein de l'onde, qu'environé d'un nuage dont la couleur étoit ſemblable à celle du ſang, préſage d'une exceſſive chaleur, & les mêmes vapeurs le couvrant toûjours à la fin de ſa courſe, anonçoient aux malheureux mortels qu'ils éprouveroient encore le lendemain l'ardeur de ſes feux devorants. Par tout où pénetroient ſes raïons, les fleurs étoient brûlées, l'herbe & les feüilles deſſechées, les fontaines taries, la terre aride & pleine de fentes. Le Ciel étoit come une ardente fournaiſe. Les nuées qu'on voïoit quelquefois dans les airs, paroiſſoient moins une vapeur humide que des flâmes errantes. Les zephirs enchaînés dans leurs antres ne faiſoient plus ſentir leur rafraîchiſſante haleine. Un vent brulant qui venoit du rivage Maure, étoit alors le ſeul vent qui regnât ſur la terre. L'air échaufé pendant le jour conſervoit la nuit toute ſa chaleur.

Au lieu de rosée il ne tomboit du Ciel que des exhalaisons enflâmées. L'aurore avare de ses pleurs laissoit impitoïablement languir les plantes alterées.

Pendant ces nuits cruelles, jamais un doux someil ne ferma les yeux des mortels languissants. Mais ce qui tourmentoit le plus les Chrétiens, étoit la soif ardente dont ils étoient consumés. Le barbare Aladin aïant fait corompre la plus grande partie des sources; la fontaine de Siloë leur avoit fourni seule une onde pure & abondante : c'étoit alors un foible ruisseau dont le fond paroissoit à peine couvert d'une eau épaisse & bourbeuse. Quel soulagement pour des infortunés à qui il sembloit que toutes les eaux du Nil & du Gange n'eussent pas été suffisantes pour éteindre le feu dont ils étoient embrasés. Dans cette afreuse disette, leur imagination pleine de ce qui faisoit l'unique objet de leurs voeux leur representoit sans cesse, ou un ruisseau coulant tranquilement dans une verte prairie, où un torrent descendant avec rapidité des montagnes ; & ces vaines images ne servoient qu'à irriter

leurs desirs,& à redoubler leurs maux. Le Guerrier intrépide, dont le courage n'avoit jamais été ébranlé ni par les travaux, ni par les périls, sucombe au feu secret dont son sang est allumé; loin de pouvoir encore suporter le poids de ses armes, il ne lui reste plus assés de force pour se soûtenir lui-même. Le coursier superbe oubliant sa fierté, la tête languissament panchée vers la terre, dédaigne de se nourrir d'une herbe dessechée qui n'a plus pour lui de saveur. Le chien fidele ne se souvient plus de l'atachement qu'il avoit pour son maître; étendu sur la poussiere où sa foiblesse le retient, on le voit haleter sans cesse, & chercher en vain dans un air brulant quelque rafraîchissement à l'ardeur qui le dévore.

Les Chrétiens reduits à cette dure extremité ne purent retenir leurs plaintes, un murmure universel éclata bien-tôt dans tout le camp. Que prétend Godeffroy, disoient-ils, qu'espere-t-il encore? Croit-il que nous soïons presentement en état de forcer nos énemis? Avec quelles machines a-t-il resolu de faire ataquer la Ville? Le Ciel s'opose visiblement

à ses desseins. Cette chaleur excessive qui nous acable, ces monstres qui défendent l'entrée de la forêt, en sont des marques bien certaines, lui seul ne s'en aperçoit pas. La perte de tant de Guerriers qui l'ont reconu pour leur chef lui importe peu, pourvû qu'il conserve l'autorité dont il est revêtu. Se peut-il que le pouvoir suprême ait tant d'empire sur l'esprit des hommes, qu'ils veüillent le garder aux dépens de la vie même de ceux qui leur sont soumis ? Godeffroy veut passer pour un General plein de pieté, de justice & d'humanité, & cependant il nous laisse périr ici de soif & de langueur, tandis qu'à table avec un petit nombre de ses amis, il mêle délicieusement avec du vin de Crete l'eau qu'on lui aporte du Jourdain. Voilà quels étoient les murmures qu'on entendoit par tout le camp.

Le Capitaine Grec qui s'étoit joint aux Chrétiens Occidentaux, pour avoir part à la gloire de leur sainte expedition, & qui depuis quelque tems començoit à se lasser de suivre leurs enseignes, profita de cette conjoncture pour les abandoner. Puisque Godeffroy, dit-il, persiste dans une

entreprise dont le succès paroît impossible, que son obstination insensée retombe sur lui-même, & sur ceux à qui il a droit de comander; quant à moi qui ne lui dois rien, mon dessein n'est pas d'atendre qu'une mort lente, mais certaine, me viene enlever ici avec toute ma troupe : & sans prendre congé du General, il partit la nuit suivante avec ses gens. L'éxemple des Grecs fut suivi par quantité d'autres Guerriers. Grand nombre de ceux qui avoient marché sous la conduite de Clotaire, d'Ademar, & des autres Chefs que le fer avoit moissonés, se croïant alors dégagés du serment qui les lioit, abandonerent aussi le camp; & il ne se passoit point de nuit que quelques-uns d'entre eux ne quitassent secretement l'armée.

Godeffroy aprit avec douleur cette lâche discretion; & quoique pour la reprimer il fut en droit d'emploïer la severité, énemi des remedes violents il ne voulut point user de rigueur. Mais levant les mains au Ciel avec une foi capable de suspendre le cours des fleuves, & de transporter les montagnes, il adressa à Dieu ces paroles.

Seigneur, qui dans les deserts d'Arabie sçûtes autrefois étancher la soif de votre Peuple; en faisant sortir d'un rocher des sources abondantes, jettés un œil de pitié sur ce camp malheureux. Deploïés aujourd'hui la toute-puissance de votre bras en faveur de ces Guerriers à qui vous avés vous-même inspiré le dessein de s'armer pour votre gloire.

La priere de Godeffroy pénetra les Cieux. Dieu l'écoûta favorablement, il résolut aussi-tôt de faire cesser les maux dont l'armée Chrétienne étoit afligée. Mes serviteurs ont assés soufert, dit l'Eternel, les Démons & les hommes ont assés exercé contre eux la malignité de leur rage. Que la face de la nature change desormais à l'avantage de ceux qui combattent pour moi. Que le Ciel s'ouvre, & qu'une pluie abondante incessamment répare leurs forces abatuës. Rendons aux Chrétiens le Guerrier invincible qui les a quités, & que l'armée d'Egipte ne se presente à eux que pour leur doner lieu de remporter une illustre victoire. Le Seigneur dit, & au son de sa voix l'air fremit de respect, les Cieux furent émus, la terre trembla, la mer

fut agitée, les montagnes & les profonds abîmes furent ébranlés. On vit à l'instant le feu des éclairs, on entendit le bruit du tonerre. Tous le camp repondit à cet augure favorable par mille cris d'alegresse. De noires & épaisses nuées obscurcirent ensuite les airs, ces nuées n'étoient point de celles que le soleil éleve de la terre, elles descendoient du Ciel dont les cataractes s'étoient ouvertes à la voix du Tout-puissant; & incontinent après une pluïe extraordinaire tombant avec impetuosité inonda les campagnes, & fit déborder les rivieres.

Ainsi que dans la saison brulante on voit au bord d'un ruisseau, une troupe d'oiseaux aquatiques recevoir sur leurs aîles étenduës la pluïe après laquelle ils ont long-tems soupiré. Tels qu'on les voit se plonger avec empressement dans les ondes, & témoigner par leurs cris la joïe qu'ils ressentent. Tout de même on voïoit les Chrétiens courir en foule à cette eau secourable qui tomboit du Ciel, ils la recevoient dans leurs casques afin de s'en desalterer. Ils en remplissoient des vases, les uns y trempoient

leurs mains, d'autres s'en lavoient les yeux & le visage, la plûpart exposoient leur tête à la pluïe, & s'en laissoient pénetrer tout le corps. La terre languissante & aride reçut avec avidité ces eaux dans son sein ; par des routes secretes elle distribua leur fraîcheur aux plantes dessechées, elle reprit bien-tôt ses ornemens ordinaires, elle se couvrit de fleurs & de verdure, & parut plus belle & plus riante que jamais. Efet merveilleux d'une vive & ardente foi, qui peut à son gré changer l'ordre des saisons, parler aux élemens en souveraine, & triompher des destins énemis.

CHANT XIV.

A Ce jour si salutaire aux Chrétiens succeda une nuit délicieuse, qui secoüant ses voiles humides fit tomber sur la terre une agréable rosée. Du battement de leurs aîles les zéphirs rafraîchissant les airs, inviterent les mortels à se livrer aux douceurs du repos. Pendant qu'entre les bras du someil ils oublient les maux

qu'ils ont souferts, le Maître de la Terre & des Cieux toûjours atentif au gouvernement de l'Univers, l'Eternel dont l'œil vigilant jamais ne se ferme, tournant ses regards sur le General de l'armée Chrétiene, resolut de lui faire conoître en songe sa suprême volonté.

Prés des portes dorées du Ciel par où le soleil sort pour comencer sa carriere, est une porte de cristal qui s'ouvre ordinairement un peu avant le jour. C'est par cette porte que sortent les songes, dont le Seigneur, par un éfet de sa bonté divine, favorise les ames pures; c'est par là que sortit celui qu'il envoïoit à Godeffroy. Jamais vision ne fut comparable à celle qu'eut alors ce pieux General. Il se crut transporté dans un lieu élevé, vaste & resplendissant de lumiere. Il regardoit avec surprise l'immense étendue de ce jour brillant; il contemploit le mouvement des astres, & en admiroit l'harmonie, lorsqu'un Guerrier couvert d'une raïonante poupre vint s'ofrir à sa vûë. Godeffroy, lui dit ce Guerrier, ne me reconoissés-vous point? Vos yeux peuvent-ils méconoître Dudon, cet ami qui vous

fut si cher? L'éclat qui vous environne en est cause, lui répondit Godeffroy, excusés cher-ami la foiblesse de mes yeux; & aussi-tôt ouvrant les bras avec une tendre afection, trois fois il les jetta au cou de son ami, & trois fois cette image legere se perdit dans ses bras. Dudon fit un souris, je ne suis plus, lui dit-il, revêtu comme autrefois d'un corps terrestre & grossier, vous ne voïés devant vous qu'un esprit pur & une forme inpalpable; j'habite aujourd'hui la Cité celeste, c'est ici le séjour & le Temple de la Divinité, c'est ici qu'habiteront avec moi ceux qui combatent pour la gloire du Tout puissant, votre place vous y est reservée. Ah! interrompit Godeffroy, quand se briseront les liens qui me retienent à la vie? Quand serai-je Citoïen de ce bien-heureux séjour? Ce tems n'est pas éloigné, reprit Dudon, vous aurés bien-tôt part à la gloire des triomphans, mais il vous en doit coûter encore du sang & des travaux. Il faut auparavant que vous détruisiés dans la Palestine l'empire des Infideles; il faut que vous y fondiés un empire Chrétien, dont Baudoüin votre frere tiendra le sceptre après vous.

Mais, continua Dudon, pour augmenter encore l'ardeur dont votre cœur eſt embraſé, contemplés à loiſir le brillant éclat de ces lieux : regardés ces aſtres lumineux dont une intelligence infinie regle le cours : Ecoutés ce nombre inombrable d'Eſprits immortels qui de leurs divins concerts font retentir la celeſte Cour. Montrant enſuite à Godeffroy la terre qui paroiſſoit bien loin ſous ſes piés ; voïés, pourſuivit-il, ce globe qu'on decouvre à peine, c'eſt la terre ; elle eſt comme une petite Iſle environée de tous côtés de l'Ocean ; & le vaſte Ocean lui-même eſt-il autre choſe qu'un leger amas d'eau ? Voila neanmoins ce qui occupe les hommes ; voila ce qui fait l'objet de leurs déſirs, les vûës ambitieuſes des mortels ne s'étendent point au-delà de cette Sphere étroite. Godeffroy jetta les yeux au-deſſous de lui, & auſſi-tôt la terre, les hautes montagnes qui la couvrent, les grands fleuves qui l'arroſent, le vaſte Ocean qui l'environe, tout cela lui parut comme un point. Il fit un ſouris de dedain, il plaignit en lui-même le ſort des malheureux mortels, qui au lieu d'aſpirer au Ciel,

ne ſongent ici bas qu'à acquerir un empire ſervile, une reputation muette & des grandeurs de neant.

Puiſque c'eſt la volonté du Seigneur, dit-il enſuite à Dudon, de me laiſſer encore quelque tems ſur la terre, enſeignés-moi, je vous prie, quelle eſt la voïe que je dois tenir pour me conduire ſûrement dans ces épaiſſes tenebres. Continués de marcher comme vous avés fait juſqu'ici, lui repondit Dudon; j'ai cependant un conſeil à vous doner pour le ſuccès de vos deſſeins, c'eſt que vous faſſiés revenir au camp le vaillant fils de Bertold.

Dieu qui vous a élû pour General de l'armée, a choiſi en même tems Renaud pour être le principal executeur de vos ordres: il eſt le bras droit de ce corps dont vous êtes le Chef, & il doit avoir après vous la premiere part au ſuccès de votre glorieuſe entrepriſe. Nul autre Guerrier ne peut remplir ſa place: c'eſt à lui ſeul qu'il eſt reſervé de ſurmonter l'enchantement de la forêt: ſon retour fera diſparoître ces obſtacles dont les Chrétiens ſemblent être rebutés. Sa valeur relevera leur courage

abatu : ils se rendront maîtres de la Cité sainte, & triompherons de cette armée puissante qui s'assemble pour les combatre. O vous qui pouvés aisément lire dans le fond de nos cœurs, s'écria alors Godeffroy, vous sçavés combien j'aime Renaud, vous conoissés l'estime que j'ai toûjours eû pour ce jeune guerrier : je souhaite ardement son retour ; mais après ce qui s'est passé, dois-je le prier, puis-je même lui ordoner de revenir au camp? j'ignore d'ailleurs en quels lieux je pourois lui adresser ces prieres ou ces ordres. Dieu prétend, lui repondit Dudon, que vous soiés honoré de tous ceux dont-il vous a fait Chef, il ne vous conviendroit point de proposer vous-même le retour de Renaud ; mais vous pouvés avec bienséance l'acorder à ceux qui vous le demanderont. Guelfe doit venir vous prier de pardoner à son neveu, & vous demander avec instance la fin de son exil. Quoique aux extremités de la terre le fils de Bertold soit presentement enivré de delices & plongé dans une molle oisiveté vous le reverés néanmoins bien-tôt. Le venerable Pierre à qui les secrets du Ciel sont

conus, dirigera les pas de ceux qui seront choisis pour faire revenir au camp ce vaillant Guerrier ; par un moïen nouveau qui leur sera enseigné, ils parviendront aisément jusqu'à lui, ils briseront ses fers, & le rameneront prés de vous. C'est ainsi que tous vos compagnons égarés se veront enfin réünis sous vos saints étendards. Je n'ai plus qu'un mot à ajoûter, & je sçais combien ce mot va vous causer de joïe. C'est que votre sang doit un jour s'unir au sang de Renaud & que de cette alliance on vera sortir une illustre posterité. Dudon cessa de parler & il disparut à l'instant, ainsi qu'une vapeur légere que le vent chasse ou que le soleil dissipe. Godeffroy se reveilla l'ame remplie de joïe & d'étonement; & comme il étoit déja jour, il se leva & se fit couvrir de ses armes.

Bien-tôt après entrerent dans sa tente les principaux Chef de l'armée qui s'y assembloient pour tenir conseil. Guelfe poussé d'un movement interieur s'y rendit dès premiers. Ce Guerrier prenant la parole dit au General. Seigneur, quoique ce soit peut-être vous faire une priere un peu

trop precipitée, que de vous demander grace pour une faute encore récente, votre clémence néanmoins me rassure, & je me suis flaté que vous voudriés bien avoir quelque égard pour une intercession comme la miene. C'est la grace de mon neveu, c'est le retour de Renaud que je vous demande, Seigneur. Tous les Guerriers dont vous êtes le Chef demandent la même grace par ma voix, & ils partageront tous avec moi la reconoissance de ce bien fait. En est-il en éfet parmi nous un autre que Renaud qui puisse surmonter ces afreux obstacles que l'Enfer aporte à nos desseins? En est-il un qui puisse avec autant de valeur afronter nos énemis & les chasser de leurs remparts? Rendés à votre camp ce Guerrier qui en est l'espoir & l'apui: rendés-moi un neveu si illustre, & rendés-vous à vous-même un si intrepide excuteur de vos ordres. Ne soufrés point que son courage languisse plus long-tems dans une indigne oisiveté. Permetés que pour reparer sa faute il viene ici prodiguer son sang. C'est en combatant sous vous, Seigneur, & en suivant vos exemples; c'est en vous pre-

nant pour ſon modele & pour ſon maître, que Renaud doit ſignaler ſa valeur.

Tous les Chefs qui étoient préſents témoignerent alors le vif interêt qu'ils prenoient au diſcours de Guelfe. Godeffroy faiſant ſemblant de ſe rendre uniquement à leur priere, & cachant la reſolution qu'il avoit déja priſe de conſentir à ce qu'on lui propoſoit : Je ne puis, leur dit-il, vous refuſer ce que vous demandés tous avec tant d'empreſſement, il faut que la ſeverité ſe taiſe, & que le deſir general tiene aujourd'hui lieu de diſcipline & de loi. Que Renaud reviene donc, puiſque vous le ſouhaités. Mais qu'il aprene à moderer dorénavant ſon ardeur boüillante, & que par ſes actions il ſonge à répondre à la haute idée que tout le monde a de lui. C'eſt à vous, Seigneur, continua-t-il en s'adreſſant à Guelfe, c'eſt à vous à prendre le ſoin de faire revenir votre neveu. Envoïés quelqu'un de ſûr aux lieux où vous croïés qu'il habite préſentement, je ne doute point qu'il ne viene inceſſament nous rejoindre.

Auſſi-tôt le Chevalier Danois s'avançant, cet emploi me regarde, dit,

il à Guelfe, j'irai chercher Renaud, il n'y a point de voïage que je n'entreprene, point de danger que je ne brave, pour remetre plus promptement l'épée de mon Prince entre les mains de ce brave Guerrier. Comme Charles, c'eſt le nom du Chevalier Danois, étoit un homme hardi & courageux, Guelfe accepta ſon ofre avec joïe; mais il voulut qu'Ubalde, dont il conoiſſoit la ſageſſe, & l'intelligence l'acompagnât dans ce voïage. Ubalde avoit parcouru dans ſa jeuneſſe tous les païs qui s'étendent depuis la brûlante Ethiopie, juſqu'aux climats glacés: les moeurs & les uſages de ces diferens peuples lui étoient conus, & il en poſſedoit les langues. Dans un âge plus mûr il s'étoit ataché à Guelfe, qu'il avoit ſuivi dans l'Orient, & ce Prince avoit pour lui une eſtime ſinguliere. Ce fut à ces deux Guerriers que la comiſſion fut donée d'aller chercher Renaud. Guelfe croïant, ſelon le bruit public, que ſon neveu s'étoit retiré dans les Etats de Boëmond, leur conſeilloit d'aller droit à Antioche; mais Pierre l'interompit par ces mots. En ſuivant l'opinion publique, dit-il, aux

deux Chevaliers, vous ſuivriés un guide infidele qui vous égareroit. Ce n'eſt point à Antioche que vous devés aller. Tournés vos pas vers le plus prochain rivage : allés du côté d'Aſcalon. Près de l'embouchure d'un fleuve, vous rencontrerés un homme qui eſt de mes intimes amis : cet homme vous atend, j'ai pris ſoin il y a long-tems de l'inſtruire de votre voïage : faites tout ce qu'il vous dira : aïés en lui la même confiance que vous auriés en moi.

Charles & Ubalde écouterent avec reſpect & ſoumiſſion les paroles du ſaint Solitaire. Impatiens d'être en chemin ils partent, & prenent leur route vers Aſcalon. Ils n'étoient point encore arivés au bord de la mer; le bruit des flots qui ſe briſent contre le rivage n'avoit pas même encore frapé leurs oreilles, lorſqu'ils virent devant eux un fleuve extrêmement rapide, & dont les eaux debordées ſe repandoient dans la campagne. Pendant que ſurpris ils s'arêtent & conſiderent ce fleuve, un vieillard d'un aſpect majeſtueux s'offre à leurs regards. Il étoit vêtu d'une longue robe blanche, ſur ſa tête il avoit une couronne

ſone de hêtre, & tenoit une baguete à ſa main. Comme dans la ſaiſon des frimats, on voit les habitans du Nord ſe faire un chemin ſolide des eaux glacées de la Meuſe & du Rhin : ainſi ce vieillard s'avançoit vers eux foulant à pié ſec les liquides ondes de ce fleuve large & rapide. Les deux Chevaliers ſaiſis d'étonement regardoient le vieillard avec atention. Mes amis, leur dit-il, votre entrepriſe eſt difficile, vous avés beſoin de ſecours pour en venir à bout. Le Guerrier que vous cherchés eſt bien loin de ces lieux : que de païs vous aurés à parcourir, que de mers à traverſer, avant que de parvenir juſqu'à lui ? il faudra que votre courſe s'étende au-delà même des barrieres de ce monde conu. Mais ne dedaignés point de me ſuivre dans les antres profonds où j'habite, je vous aprendrai des choſes dont il eſt neceſſaire que vous ſoïés inſtruits.

Il dit, & frapant le fleuve de ſa baguete les eaux ſe diviſerent à l'inſtant, & formerent à droite & à gauche comme deux montagnes liquides. Il les prit enſuite par la main, il deſcendit avec eux dans de vaſtes ca-

vernes dont l'entrée étoit au fond de ce fleuve. A la faveur d'une foible lumiere qui les éclairoit, les deux Chevaliers remarquerent dans ces abîmes de prodigieux amas d'eau : c'est de cet immense reservoir que sont entretenus les fontaines, les lacs, les rivieres : c'est là que le Po, le Danube, le Gange, l'Euphrate & le Nil prenent leur source. Un peu plus bas ils aperçurent un ruisseau de soufre & de vif argent, cette liqueur qui coule dans le sein de la terre est ensuite preparée par le soleil qui la condense & en forme les plus pretieux metaux. Les bords du ruisseau étoient incrustés des pierres les plus rares : on y voïoit briller le saphir, la topase, le flamboïant escarboucle, la gratieuse émeraude, & le diamant dont l'éclat égale la dureté.

L'étonement où étoient Charles & Ubalde les retint assés long-temps dans le silence. Enfin ce dernier prenant la parole dit au vieillard. Aprenés-nous, mon pere, en quel lieu nous sommes ; dites-nous, je vous prie, qui vous êtes, & où vous avés dessein de nous conduire : ce que nous voïons nous paroît si admirable, que nous

Doutons si c'est un songe ou une verité. Vous êtes, leur dit le Vieillard, dans les entrailles de la terre où vous n'auriés jamais pû pénetrer, si vous ne m'aviés eû pour guide; & je vous mene à mon palais, que vous découvrirés bien-tôt brillant d'une vive lumiere. J'étois né dans les tenebres du Paganisme, mais il a plû au Tout-puissant de me regenerer par sa grace. Rassurés-vous, ce n'est point par le pouvoir des Demons que j'opere ces merveilles dont vous êtes témoins. Je m'aplique à étudier la nature, à découvrir la vertu des plantes, & de tout ce que la terre produit dans son sein, & à conoître tout ce qui se passe dans l'immensité des airs. Car ce n'est point de ces lieux profonds que je fais mon perpétuel séjour, souvent je me transporte au sommet des plus hautes montagnes; là je vois sous mes piés se former la pluïe, les vents, la grêle & les tempêtes; j'observe les mouvemens des astres, j'en découvre les diverses influences, & j'en mesure le cours. Enflé des conoissances que j'avois aquises, je croïois autrefois que ma science égaloit celle même de l'Auteur de l'U-

nivers. Mais depuis que le ſaint Solitaire qui vous a adreſſés à moi m'a ouvert les yeux, j'ai ſenti que ma lumiere n'étoit que tenebres; j'ai reconu que l'entendement humain n'eſt par lui-même à l'aſpect de l'éternelle verité, que ce qu'eſt un oïſeau nocturne aux raïons du ſoleil, & j'ai ri de mes égaremens. Dieu cependant m'a permis de continuer à ſuivre mon premier goût dans la recherche inocente des ſecrets de la nature; mais c'eſt à lui ſeul que je raporte à preſent toutes mes conoiſſances, c'eſt lui qui m'éclaire, c'eſt lui qui me guide, je le reconois pour mon maître & pour mon ſouverain Seigneur. Comme il daigne quelquefois opérer par mon foible moïen des merveilles dignes de ſa main toute-puiſſante, il veut aujourd'hui ſe ſervir de moi pour faire revenir à votre camp le jeune Heros que vous cherchés. Votre arrivée m'a été anoncée il y a long-tems, & je vous atendois afin de vous inſtruire de ce que vous devés faire pour réuſſir dans votre entrepriſe.

En parlant de cette maniere ils ariverent au lieu où habitoit le Vieillard. C'étoit une eſpece de grote ſpa-

tieuſe & magnifique ; cette grote contenoit un grand nombre d'apartemens, & ces divers apartemens étoient ornés de tout ce que la terre produit de plus rare & de plus prétieux. La main qui avoit conſtruit cette ſuperbe demeure l'avoit fait avec tant d'adreſſe, qu'elle paroiſſoit un chef-d'œuvre de la nature plûtôt qu'un ouvrage de l'art. Cent ſerviteurs intelligens, prompts & adroits ſe preſenterent auſſi-tôt ; ils dreſſerent une table, qui fut couverte des mets les plus exquis dans des vaſes d'or & de criſtal de roche.

Après que les deux Chevaliers eurent ſatisfait aux beſoins de la nature, il eſt tems, dit le ſage Enchanteur à ſes hôtes, que je ſonge à remplir vos deſirs. Vous ſçavés, pourſuivit-il, de quelles ruſes ſe ſervit l'artificieuſe Armide, pour atirer un grand nombre de vaillants Guerriers dans ſes pieges, & vous avés oüi dire coment ces Guerriers qu'elle envoïoit à Gaza chargés de fers furent enſuite délivrés par Renaud. Mais vous ignorés tout ce qui s'eſt paſſé depuis, & je vais vous en inſtruire.

Lorſque Armide aprit que les cap-

tifs avoient été délivrés, elle entra en fureur & s'écria aussi-tôt, il ne sera pas dit que celui qui m'a fait un tel outrage ose jamais s'en vanter; il a tiré les autres d'esclavages, mais il y tombera lui-même, & il soufrira seul tous les maux que devoient soufrir ses compagnons. Que dis-je? ce n'est point assés pour ma vengeance, je veux qu'il périsse, & que sa mort cause la perte de tout son parti. Pour executer ce projet barbare, la Magiciene se transporta au lieu où ses gens avoient été défaits, & dont un grand nombre étoient étendus sur le champ de bataille. Après un si glorieux exploit, Renaud s'étoit dépoüillé de ses armes, & s'étoit couvert de celles d'un des Sarazins qu'il avoit tués, afin d'être moins remarqué sous ces armes comunes. Armide prit les armes qu'avoit laissées ce vaillant Guerrier, elle en revêtit le corps d'un de ses soldats à qui il manquoit la tête, & mit ensuite ce corps dans un endroit où elle prévoïoit qu'arriveroit bien-tôt un parti de l'armée Chrétiene. Par le grand nombre d'espions qu'elle entretenoit, ou peut-être par le ministere des Demons, avec qui son art

criminel lui done un continuel commerce, elle avoit pû aisément aprendre que ce parti étoit sorti du camp, & être informée de la route qu'il avoit prise. Près de l'endroit où étoit étendu ce corps couvert des armes de Renaud la magiciene aposta un homme à elle, & l'instruisit de ce qu'il devoit faire lorsque les Chrétiens paroîtroient. Le parti vint en éfet, l'homme aposté par Armide se montra, il fut pris & interrogé; & vous sçavés que par sa réponse il eut l'adresse de faire tomber sur votre General le soupçon injurieux du meurtre de Renaud, d'où s'est ensuivi cette fatale sédition que Godeffroy par sa prudence & par son courage a étoufée dans sa naissance. Voilà ce que fit Armide pour faire tourner aux Chrétiens leurs armes les uns contre les autres. Vous allés aprendre de quelle maniere elle se conduisit pour perdre Renaud, & le succès qu'eut son dessein pervers.

Il y a sur l'Oronte une petite Isle fort agréable que forment les eaux de ce fleuve. C'est dans cette Isle que la Magiciene atendit son énemi au passage, comme un chasseur épie sa

proie. Renaud ariva vis-à-vis de l'Isle. Il vit au bord du fleuve une colomne de marbre blanc, au pié de laquelle étoit ataché un petit bateau. Sur la colomne étoient écrits ces mots en lettres d'or. *O toi que le hazard ou ton choix a conduit ici, si tu es curieux de voir la plus grande merveille qui soit du Couchant à l'Aurore, tu n'a qu'a passer dans cette Isle.* L'intrepide, mais imprudent jeune homme se détermine aussi-tôt à passer; & comme le bateau étoit trop petit pour pouvoir contenir ses Ecuïers avec lui, il les laissa sur le bord & passa seul. Si tôt qu'il fut arivé dans l'Isle, il la parcourut toute entiere, & n'y trouvant que des ruisseaux, des grotes, des fleurs & des bocages; il regarda l'inscription de la colomne, comme un piege qu'on avoit tendu à sa credulité. Cependant ce lieu lui paroissant tres-agréable, il resolut de s'y arêter quelque tems. Il s'assit sur un gazon, & ôta son casque, afin de respirer plus à son aise un air qu'il trouvoit delicieux. A peine étoit-il assis, que ses oreilles furent frapées d'un nouveau murmure que faisoient les ondes du fleuve. Il jetta les yeux de ce côté-là, & vit comme

un petit tourbillon qui venoit de se former dans l'eau. Du milieu de ce tourbillon il s'éleva peu à peu une belle femme nuë, qui se montrant enfin jusqu'à la ceinture, se mit ensuite à chanter. Telles étoient autrefois dans la mer Tirrhenienne ces perfides enchanteresses que nous depeint la fabuleuse antiquité. Cette femme n'avoit pas moins de beauté que les Sirenes, & il n'étoit pas moins dangereux de prêter l'oreille aux sons séduisants de sa voix.

Jeunesse insensée, disoit-elle, pourquoi dans le printems de vos jours preferez vous la gloire aux plaisirs? Suivés le doux penchant que la nature vous inspire: faites ce qui convient aux differentes saisons de la vie; c'est en cela que consiste la sagesse. Vos beaux jours dureront peu, vous perdés de pretieux instans. Cette gloire après laquelle vous courez n'est qu'un vain nom: n'abandonés pas pour une ombre & une chimere les seuls biens qui soient réels. Dans le sein des plaisirs oubliez les maux passés, & par une triste prévoïance n'avancés jamais les maux à venir. Que le Ciel menace tonne, éclate, ne vous en éfraïés

point, ce n'eſt pas contre vous que gronde la foudre. Jeuneſſe timide livrés-vous ſans crainte à tous vos deſirs. Voila ce que la nature vous enſeigne : voila ce qu'elle repete ſans ceſſe : pourquoi refuſés-vous d'entendre ſa voix.

Par ſes chants harmonieux cette dangereuſe enchantereſſe répandit inſenſiblement d'aſſoupiſſants pavôts ſur les yeux de l'imprudent Guerrier qui l'écoutoit. Renaud ne put reſiſter aux charmes d'un doux ſomeil qui venoit le ſurpendre ; il s'endormit profondément. Dès qu'Armide qui étoit aux aguets, vit ſon énemi entre les bras du ſomeil, impatiente de ſatisfaire ſa vengeance elle courut à lui. Mais elle n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur cet aimable énemi, qu'elle ſentit au même inſtant ſa fureur s'évanoüir. Surpriſe elle s'arrête, elle regarde ce jeune Heros qui dans un ſomeil tranquile ſembloit gracieuſement lui ſourire. Enſuite elle s'aſſit auprès de lui : elle le contemple, elle l'admire ; elle ſent déja qu'elle s'intereſſe pour celui dont elle avoit juré la mort. Du voile dont elle étoit couverte elle eſſuïe le front hu-

mide du jeune Guerrier : par le mouvement du même voile elle tâche de rafraîchir l'air qu'il respire. Que n'eussent point fait les regards vifs & doux de Renaud, puisque de ses yeux fermés il transpire encore assés de feux pour fondre la glace de ce cœur jusqu'alors insensible. D'énemie implacable qu'elle étoit, la fiere, la cruelle Armide devient en un moment une amante tendre & soumise.

Avec des fleurs aussi-tôt elle fit d'aimables, mais indissolubles liens, dont elle serra étroitement le col, les piés & les mains du Guerrier endormi. Puis le serrant encore plus étroitement dans ses bras, avec le secours des Demons qui la servoient, elle le mit dans un char ; & s'y plaçant à côté de lui, elle prit incontinent sa route par le milieu des airs. Ce ne fut point à Damas, ni dans cette forteresse où elle avoit retenu tant de Guerriers captifs, qu'elle voulut aller : jalouse d'une si belle proïe, & honteuse de sa foiblesse, elle se fit conduire aux extremités de l'Univers. Dans une des Isles fortunées, sur le sommet d'une haute montagne, elle a choisi sa retraite, & par ses enchan-

temens elle a rendu cette retraite inaccessible. Les côtés de la montagne sont couverts d'une épaisse & afreuse neige : mais au sommet se trouve une plaine verdoïante, au milieu de laquelle la magiciene a construit un magnifique palais. C'est là que dans un éternel Printems, elle passe avec l'objet de sa tendresse une vie molle & voluptueuse : c'est de cette indigne prison que vous devés arracher Renaud ; & pour y réussir, voici ce que vous devés faire.

Lorsque vous serés parvenus à l'embouchure du fleuve, vous trouverés une femme qui vous paroîtra jeune, quoiqu'elle soit d'un âge extrêmement avancé. Vous la reconoîtrés sans peine à de longs cheveux qui lui descendent sur le front, & à son habit varié de mille couleurs, cette femme vous conduira par la pleine mer avec plus de rapidité que l'aigle ne vole dans les airs, ou que l'éclair ne fend les nuës & elle vous ramenera de même. Au pié de la montagne où habite Armide, il se presentera à vous un nombre prodigieux de monstres qui en défendent l'accès : ne les craignés point, en secoüant une verge d'or que je

vous metrai entre les mains, vous les écarterés aiſément: ſaiſis eux-mêmes d'épouvante ces monſtres n'oſeront vous aprocher. Mais c'eſt au haut de la montagne que le plus grand danger vous atend. Vous rencontrerés ſous vos pas une fontaine, dont l'onde pure tranſparente invite tous ceux qui la regardent à ſe deſalterer. Cette onde eſt un dangereux poiſon : quiconque a l'imprudence d'en boire tombe dans une eſpece d'ivreſſe : une joïe inſenſée s'empare de lui : il rit ſans ceſſe, & ces ris deplorables le conduiſent à la mort. N'aprochés point de vos levres cette pernicieuſe liqueur. Gardés vous auſſi de goûter d'aucun des mets que vous verrés étalés ſur les bords riants de la fontaine. Des filles d'une beauté ſinguliere emploïeront pour vous ſeduire les regards les plus tendres, les diſcours les plus engageants : n'écoutés point leur diſcours trompeurs, détournés vos regards de leurs perfides atraits, paſſés outre, & entrés hardiment dans le palais de la magicienne.

A peine y ſerés-vous entrés, que vous vous trouverés dans un merveilleux labirinthe, ou vous vous égarcriés

infailliblement, ſans le ſecours d'une carte que je vous donerai. Sur cette carte ſont exactement marqués les detours inombrables de ce labirinthe, & elle vous en rendra l'iſſuë trés-facile. Au milieu du labirinthe eſt un jardin delicieux, où il ſemble que tout inſpire l'amour. Là vous decouvrirés bientôt Renaud & Armide mollement couchés ſur l'herbe tendre & ſur les fleurs. Dès que la magicienne aura laiſſé ſon amant ſeul, offrés vous aux regards de Renaud: preſentés à ſes yeux un bouclier de diamant dont j'aurai ſoin de vous munir; c'eſt un miroir fidele dans lequel ce Guerrier reconnoîtra d'abord ſon image. Il y verra l'habit effeminé dont il eſt à preſent revêtu: il aura honte de ſa foibleſſe, & cette honte banira auſſi-tôt l'amour de ſon cœur.

Voila la maniere dont vous pourés aiſément penetrer juſqu'aux endroits les plus ſecrets de la demeure enchantée d'Armide, & vous en ſortirés avec la même facilité que vous y ſerés entrés. Je n'ajoûte plus qu'un mot pour redoubler votre confiance: c'eſt que la vertu qui vous guide eſt ſi fort au deſſus du pouvoir magique, qu'il n'y

a point d'enchantement qui puiſſe vous traverſer dans votre entrepriſe. Armide même, la jalouſe, la défiante Armide par tous les ſecrets de ſon art, ne ſçauroit prevoir votre arrivée dans l'Iſle écartée où elle a choiſi ſa retraite. Mais il eſt deſormais tems de vous laiſſer prendre quelque repos, afin que vous ſoïés en état de partir demain à la pointe du jour. Le ſage vieillard ceſſant alors de parler, conduiſit ſes hôtes à l'apartement qu'il leur avoit deſtiné pour y paſſer la nuit. Il ſe retira enſuite dans le ſien, laiſſant les deux Chevaliers fort ſatisfaits, mais fort ocupés en même tems de ce qu'ils venoient d'entendre.



CHANT XV.

DE's que les premiers raïons de la lumiere comencerent à inviter tous les habitans de la terre au travail, le ſage Enchanteur entra chez ſes hôtes, aïant entre ſes mains une carte, une verge d'or & un bouclier de diamant. Tenés, leur dit-il, voici ce que je vous ai promis, pour vous metre en état de ſurmonter tous les enchantemens d'Armide. Partés avant que l'Aurore ait cedé la place à l'aſtre du jour. Comme les deux Guerriers étoient déja couverts de leurs armes, ils ſortirent à l'inſtant avec le vieillard, qui les conduiſit par le même chemin qu'ils avoient déja fait en venant : & lorſqu'ils furent arrivés au lit du fleuve, qui les avoit reçus dans ſon ſein, leur conducteur prit congé d'eux, & les laiſſa. Auſſitôt les ondes du fleuve les ſoulevant l'un & l'autre, les emporterent avec la même viteſſe qu'une pierre eſt lancée par la fronde, & les mirent ſur le rivage.

Le premier objet qui s'offrit à leur vüe fut cette femme dont l'enchanteur leur avoit parlé. Elle étoit assise à la poupe d'une petite barque. Au travers des cheveux qui lui tomboient sur le front, son regard paroissoit doux & gracieux : & son visage brilloit d'un éclat extraordinaire. Sa robe étoit de couleur changeante, l'azur, le vert, l'incarnat, toutes les couleurs les plus vives s'y succedoient tour à tour, & souvent même s'y confondoient. Tel paroît aux raïons du soleil le col de l'amoureuse colombe. Venés, heureux Chevaliers, leur dit-elle, entrés dans cette nef, avec laquelle je parcours l'immense Ocean, sans craindre ni les vents ni les flots. Celui que je reconois pour maître, ce sage qui n'est jamais avare de ses bienfaits, m'ordonne de vous recevoir, & de vous conduire où vous avés dessein d'aller. A ces mots elle aproche du rivage, elle reçoit dans sa barque les deux Chevaliers ; & s'écartant ensuite des bords, elle tend une voile, & prend en main le gouvernail. Le fleuve alors extrêmement enflé eût été navigable pour les plus grands vaisseaux, & cette bar-

que étoit si legere, que le moindre ruisseau suffisoit pour la metre à flot. Les ondes qu'elle sillone blanchissent d'écume : un vent favorable secondant la pente des eaux enfle la voile & fait voguer la barque avec une telle rapidité, que déja elle est parvenuë à l'endroit où le fleuve se jete, & disparoît dans la vaste mer.

A peine cette merveilleuse nef a-t-elle touché les ondes salées, que les vagues soulevées s'abaissent, les vents dechaînés se retirent : au furieux Aquilon succede un soufle leger, qui agite mollement la superficie des eaux. Les orages se dissipent : la mer devient tranquile : le Ciel reprend sa serenité.

Les deux Chevaliers laissant Ascalon sur leur gauche firent route vers le couchant, & arriverent bientôt à la vûë de Gaza. Cette Ville considerable s'étoit formée des ruines de l'anciene Gaza, dont elle n'étoit autrefois que le port. Tout le rivage parut alors aux yeux des Chevaliers couverts d'hommes, de chevaux, de chameaux, d'élephans : un camp immense s'étendoit sur la côte ; le nombre des grains de sable de la mer ne sur-

passe point celui des Guerriers que ce camp renfermoit : & la rade & le port étoient remplis de vaisseaux. Ces troupes inombrables, leur dit alors celle qui les conduisoit, sont les troupes du Soudan d'Egipte : mais quoique la terre & les eaux semblent couvertes de ses soldats, il s'en faut bien que ce puissant Prince ait encore rassemblé toutes ses forces ; vous ne voïés ici que les seules troupes qu'il a tirées de l'Egipte & des provinces voisines : celles de ses Etats éloignés ne l'ont pas encore joint ; & j'espere que nous serons de retour avant que cette armée formidable soit en état de se metre en marche. Pendant qu'elle parloit encore, leur conductrice les fait passer au travers des vaisseaux énemis, avec la même vitesse, & la même assurance, que l'aigle fend les airs, & passe au travers d'une multitude d'oiseaux dont il meprise la foiblesse.

Un moment après ils découvrirent Raffie, la premiere Ville de Sirie qui se présente à ceux qui vienent d'Egipte. Puis rasant les steriles côtes de Rhinocere, ils virent le promontoire où l'on dit que reposent les cen-

dres du grand Pompée. Prés de Damiette ils remarquerent les sept principales embouchures du Nil, & un grand nombre d'autres moins considerables, par lesquelles ce fleuve celebre rend à la mer les eaux qu'il a reçûës du Ciel. Ils passerent ensuite devant la fameuse Ville qu'Alexandre a fondée : c'est-là que le Phare, autrefois une Isle, se trouve aujourd'hui joint au Continent. Rhodes & Créte, trop éloignées vers le Nord, échaperent à leur vûë. Ils cotoïerent la Libie, païs fertile & cultivé le long des bords de la mer, mais dont l'interieur couvert d'un sable brûlant n'est habité que par des monstres. La Marmarique & la Pentapole s'ofrirent à leurs yeux, aussi-bien que Ptolemaïde, & cette contrée où le fleuve Lethé si connu par les fables roule ses paisibles eaux. Pour éviter la grande Sirte ils prirent le large ; & laisserent bien-tôt derriere eux le cap de Judecque & la fosse de Magre. Vis-à-vis de Tripoli l'Isle de Malte leur parut comme engloutie dans les ondes, au-dessus desquelles on la decouvre à peine. Ils éviterent de même la petite Sirte, en s'écartant des côtes

jadis habitées par les Lotophages. Au fond d'un Golphe formé par deux montagnes qui s'avancent dans la mer, ils virent Tunis, une des plus riches & des plus considerables Villes d'Afrique. La Sicile n'en est pas éloignée : on peut de cet endroit facilement distinguer le cap de Lilibée, qui s'éleve au-dessus des eaux.

Prés de Tunis la conductrice des Chevaliers leur montra le lieu où fut autrefois Carthage. Cette puissante ville n'est plus: à peine le rivage où elle étoit bâtie, en conserve-t-il aujourd'hui quelques vestiges. Les plus grandes cités disparoissent, les Empires les plus florissants s'évanoüissent : tout meurt, tout s'anéantit : les herbes & le sable couvrent à la fin les plus fastueux monumens, les édifices les plus solides; & il semble que l'homme se plaigne d'être sujet à la mort: quel orgueil, quel aveuglement!

En continuant leur route ils passerent devant Biserte, laissant à main droite l'Isle de Sardaigne, qui en est à une distance assés considerable. Ils naviguerent après cela le long des païs où jadis les Numides menoient une vie errante & pastorale. Ils virent

Bugie & Alger, infâmes retraites de pirates, & un peu plus loin ils trouverent Oran. Ils parcoururent ensuite les côtes de la Tingitane, pepiniere feconde d'Elephans & de Lions. Ce sont aujourd'hui les Roïaumes de Fez & de Maroc, à l'oposite desquels est situé dans l'Espagne, le Roïaume de Grenade. Enfin ils arriverent au détroit, par lequel l'impetueux Ocean se fait une route pour inonder la terre. Si nous en croïons les fables antiques, ce détroit est l'ouvrage du fameux Alcide. Peut-être que l'Ocean lui-même rompant une trop foible digue, que la nature oposoit à sa vehemence, s'est autrefois ouvert un passage entre Calpé & Abila : & a de cette maniere separé l'Europe de l'Afrique, qui étoient auparavant jointes l'une à l'autre. Il n'y a point de changement étonant, point d'éfet merveilleux, que ne puisse operer dans le monde une longue suite de siecles.

Il y avoit alors quatre jours que les Chevaliers s'étoïent embarqués sur le fleuve d'Ascalon : & depuis leur départ ils avoient toûjours navigué sans relâcher en aucun endroit, & sans avoir eû besoin de le faire. Ils pas-

ſerent le detroit, & ſe trouverent auſſi-tôt dans une mer, dont la vaſte étenduë éfraïa leur imagination. Quelle doit être la prodigieuſe quantité des eaux que la terre cache dans ſon ſein, puiſque celles qui ſont repanduës ſur ſa ſurface étonent par leur immenſité!

Déja la fertile Gades & les Iſles voiſines ne s'offroient plus aux yeux des deux voïageurs : les rivages s'étoient enfuis : les tours & les plus hautes montagnes avoient diſparu, & ils ne voïoient plus rien autour d'eux que le Ciel & les eaux ; lorſque Ubalde s'adreſſant à celle qui les conduiſoit : O vous, lui dit-il, que nous ſuivons pour guide ſur cette mer ſans bornes, dites-nous, je vous prie, ſi quelque mortel avant nous à penetré juſqu'ici : aprenés-nous ſi au-delà de ſes eſpaces immenſes, il eſt encore quelque païs qui ſoit habité. Alcide, lui repondit-elle, après avoir exterminé les brigands & les monſtres qui infectoient la terre; après avoir parcouru toutes les côtes de l'Europe & de l'Afrique, n'oſa pas pouſſer plus loin ſes heroïques courſes : il regarda l'Ocean com-

me le terme de ses travaux, & prescrivant des limites trop étroites à l'audace de l'esprit humain, il voulut que le détroit que vous venés de passer servît desormais de bornes aux entreprises des mortels. Le curieux Ulisse, toûjours avide de nouvelles decouvertes, est le seul qui ait osé jusqu'à present passer ces bornes qu'Alcide avoit marquées. Mais à quoi lui servit cette grande experience qu'il avoit aquise dans la navigation? son entreprise temeraire eut un succès malheureux: l'Ocean engloutit Ulisse, ou du moins on ignore ce qu'il devint. Soit que les vents l'aïent poussé sur quelque terre barbare où il a fini ses jours: soit qu'il soit demeuré enseveli sous les ondes; comme il ne parut jamais depuis, le genre de sa mort est très-incertain.

Ainsi l'immense Ocean, aussi-bien que les Isles sans nombre qu'il renferme, & les vastes continens que baignent ses flots, sont encore ignorés. Mais ces Isles, ces continens ne sont pas moins habités, que les païs qui vous sont conus. La nature par tout d'une inepuisable fecondité a sçu dans tous les païs du monde produire des

habitans.

habitans. Quelles sont donc, reprit Ubalde, les loix & les coutumes, quel est le culte de ces peuples nombreux que nous ne conoissons point? Ils ont tous, repartit-elle, diferens usages, & un culte diferent. Les uns adorent la terre qui les nourrit: les autres regardent le soleil qui les éclaire comme une Divinité. D'autres transferent à de vils animaux le culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Il y en a qui sans horreur pour une nourriture détestable, se repaissent de sang humain: & on peut dire en general de tous ces divers peuples que leur culte est impie, & leurs usages barbares. Quoi, repliqua le Guerrier, Dieu qui a daigné descendre ici-bas pour éclairer le monde, permetra-t'il qu'une si considerable portion de la terre demeure éternellement dans ces tenebres déplorables? Non, lui dit-elle, la lumiere luira dans les tenebres, quelque jour ces peuples conoîtront le vrai Dieu; & avec la foi Chrétienne s'introduiront chez eux les sciences & les arts qui sont cultivés parmi vous. Il viendra un tems auquel l'espace immense qui vous separe les uns des autres ne sera plus un obstacle à votre

commerce. Ces vastes païs, dont vous ignorés jusques aux noms, deviendront un jour des Etats florissants. Cet Ocean, dont l'étendue vous éfraie, cessera d'être inaccessible. Les colones d'Alcide seront alors regardées comme une vaine fable, incapable d'arrêter même les plus timides navigateurs. Le pilote entreprenant, intrepide, alors parcourra toutes les mers qui vous environent : dans sa course il mesurera le circuit de la terre, & rival du soleil, il fera le tour du monde.

Un homme de Ligurie osera le premier s'exposer à la merci des ondes inconues. Les vents en vain gronderont sur sa tête, en vain les orages se formeront autour de lui : rien ne le detournera de son heroïque dessein. Son grand courage ne poura se contenir dans les bornes étroites prescrites par Alcide : il franchira ces bornes, & vainqueur des vents & des tempêtes il reviendra dans le port. C'est toi, illustre Colomb, qui dirigeant ta course vers un monde nouveau, feras conoître ce monde à tes contemporains. Les cent voix de la renommée sufiront à peine pour anoncer à l'Univers surpris ce merveilleux évenement. Mal-

gré la fable qui les orne, les expeditions celebres d'Alcide & de Bacchus ne sont point comparables à la tiene. Ton entreprise, ô Colomb, digne de tenir le premier rang dans l'histoire, & d'être chantée par les plus grands poëtes, sera à jamais l'admiration de ceux qui viendront après toi.

Cependant les deux Chevaliers continuoient leur route au couchant, quoiqu'en declinant un peu vers le midi. Ils virent le soleil se precipiter dans les ondes ; & du côté oposé ils observerent ensuite les premiers raïons de l'Aurore sortans du sein des flots. A la faveur de ces raïons ils aperçurent devant eux une haute montagne, qui leur parut comme environée d'une sombre vapeur. Mais à mesure qu'ils avançoient ces vapeurs se dissipant, la montagne se découvrit pleinement à eux. Elle étoit d'une forme piramidale, large par la base & étroite par le haut. Du sommet qui se perdoit dans les nuës, il sortoit une épaise fumée, telle que pendant le jour on en voit sortir du mont fameux dont est couvert Encelade.

Ils decouvrirent ensuite d'autres Isles, voisines de la premiere, mais plus

basses & moins escarpées. C'étoit les Isles fortunées, si celebres dans l'antiquité. C'est-là, disoient les anciens, que la terre sans être cultivée, produit d'elle-même toutes sortes de fruits. La nature par tout ailleurs avare de de ses dons les prodigue dans ces Isles. L'huile en tout tems y coule de l'olivier : en tout tems le miel distile du creux des arbres. On y voit de clairs ruisseaux descendre des collines, pour arroser d'agréables plaines. Un doux zephir temperant l'ardeur de l'air, y fait regner un éternel printemps. C'est dans ces Isles enfin que les anciens avoient placé les champs élisées, séjour heureux des ames pures. Vous voici bien-tôt à la fin de votre course, dit alors aux Chevaliers leur conductrice ; ces Isles que vous voïés sont les Isles fortunées, dont vous avés souvent entendu parler, quoique d'une maniere fort incertaine. Il est vrai qu'elles sont fertiles, & que le climat en est doux : mais on ajoûte beaucoup de fables à la verité dans les recits qu'on en fait.

Lorsqu'ils furent arivés auprès de la premiere de ces Isles, qui étoient au nombre de dix, Charles prenant

la parole ; permetez-moi, dit-il à celle qui les guidoit, de descendre sur ce rivage, afin d'en voir les habitans, d'observer leurs usages, leur culte, & generalement tout ce qui poura m'atirer un jour l'atention des persones sensées, lorsque je les entretiendrai de ce que j'aurai vû. Ce desir est digne de vous, lui repondit-elle, mais il ne peut être satisfait : l'immuable destin s'y opose. Le têms auquel Dieu a marqué la decouverte de ces païs inconnus n'est pas encore arrivé : il ne vous est pas permis d'en donner aucune connoissance certaine aux hommes qui vivent aujourd'ui. C'est par une faveur particuliere que vous avés été choisis pour venir jusqu'ici, afin de tirer Renaud de l'indigne prison où les charmes d'Armide le retienent. Contentés-vous de ce que le destin vous permet : en vain pretend-on s'oposer à lui ; soumetés-vous avec docilité à ses arrêts irrevocables.

Elle dit : & déja la barque est parvenuë à la seconde de ces Isles. Les Chevaliers observerent qu'elles étoient toutes dix rangées en droite ligne, à une distance presque égale l'une de l'autre. Il y en avoit sept où ils

purent remarquer des maiſons, des champs enſemencés, & reconoître à pluſieurs indices qu'elles étoient habitées par des hommes : les trois autres n'avoient pour habitans que des animaux ſauvages. Dans l'une de ces trois Iſles deſertes, il y a un endroit où le rivage ſe courbant en dedans, y forme une eſpece de havre. Un rocher placé à l'entrée rompt l'impetuoſité des flots, & y rend le mouillage ſûr, la terre tout à l'entour de ce havre eſt couverte d'arbres épais, & au fond on y voit une agréable grote tapiſſée de verdure, & arroſée d'une claire fontaine. C'eſt dans cet endroit ſolitaire, où jamais aucun vaiſſeau n'avoit mouillé l'ancre, que vint aborder la conductrice des deux Guerriers. Voïés-vous, leur dit-elle, ce ſuperbe édifice qui eſt à la cime de la montagne ! Voila où le grand defenſeur de la foi Chrétiene paſſe preſentement ſes jours dans le ſein de la volupté. Demain au lever de l'Aurore vous vous metrés en devoir d'aracher Renaud de cette fatale demeure. Quoique le ſoleil ne ſoit pas encore prêt d'achever ſa courſe, ne precipités rien aujourd'hui : l'heure du matin eſt la ſeule qui ſoit favo-

rable à votre entreprise, toute autre heure la feroit échoüer. Cependant pour profiter du reste du jour, vous pouvés vous acheminer jusqu'au pié de la montagne, afin d'y passer la nuit.

Charles & Ubalde aïant pris congé de leur guide, descendirent aussi-tôt sur ce rivage tant souhaité. Ils marcherent par un chemin fort aisé, & arriverent long-tems avant la nuit au pié de la montagne. Elle leur parut escarpée & remplie d'affreux précipices, la neige & les glaces la couvroient de tous côtés, le sommet seul en étoit garni de fleurs & de verdure. Ainsi par ses enchantemens Armide avoit sçû faire éclore les délices du Printems au milieu des plus horribles frimats. Dès que l'astre du jour comença d'éclairer le monde, les deux Chevaliers se levant du lieu où ils avoient passé la nuit : allons, s'écrierent-ils l'un à l'autre, marchons, & aussi-tôt pleins d'ardeur ils commencent à monter. Mais dans le moment il se presente à eux un épouventable dragon. Son corps étoit couvert d'écailles luisantes, ses yeux paroissoient allumez de fureur, de sa gueule il sortoit une flâme empoisonnée. Quel-

quefois resserrant les tortueux replis de sa queüe, il sembloit se retirer en lui-même ; quelquefois en s'alongeant, il occupoit de son vaste corps toute la largeur du chemin. Charles l'épée à la main, deja se disposoit à le combatre. Que faites-vous, lui cria son compagnon, est-ce avec de pareilles armes que vous prétendez vaincre ce monstre ? Ubalde aussi-tôt secoüa la verge d'or qu'il tenoit, & le siflement qu'elle excita dans les airs, saisit le dragon d'une telle fraïeur, qu'il prit la fuite & leur laissa le passage libre.

A peine les Chevaliers eurent-ils fait quelques pas, qu'ils virent un lion d'une grandeur demesurée, qui la gueule beante, les crins herissés, & de sa queue se battant les flancs, venoit droit à eux. Le siflement de la baguete fit bien-tôt disparoître ce terrible animal : mais sa place fut incontinent remplie par une multitude d'autres animaux feroces. Tout ce que l'Hircanie nourrit de bêtes cruelles, tout ce que la Libie engendre de monstres parut alors rassemblé pour défendre l'accès de la montagne. Les deux Guerriers sans se soucier de ce nom-

bre d'énemis, ni s'éfraïer de leurs hurlemens, marcherent à eux en secoüant la baguete, & à l'instant toute cette troupe de monstres fut dissipée. Ils poursuivirent ensuite leur chemin, sans rencontrer d'autre obstacle, que les précipices & les glaces dont la montagne étoit remplie.

Après qu'avec assés de peine ils eurent surmonté ces obstacles, & qu'ils furent parvenus au haut de la montagne, ils virent une agréable plaine qui s'étendoit sous un Ciel pur & serein. La terre y étoit couverte d'un gazon toûjours vert & émaillé des plus riantes fleurs. Dans ce climat enchanté jamais le rigoureux hiver ne penetre; les ardeurs brûlantes de l'été ne s'y font jamais sentir, on y respire en tout tems un air delicieux que tempere le doux Zéphir, & que l'aimable Flore parfume. Au milieu de cette belle plaine, & sur le bord d'un lac, étoit un magnifique palais, d'où l'on découvroit la mer & les Isles voisines, sur lesquelles ce somptueux édifice sembloit dominer.

Les Chevaliers fatigués du chemin qu'ils venoient de faire, marchoient lentement par une route semée de

fleurs, & s'arrêtoient même quelquefois afin de se delasser. Lorsqu'ils eurent marché quelque tems, ils trouverent une claire fontaine, dont l'onde descendant des rochers avec un doux murmure, formoit ensuite dans la plaine un ruisseau large & profond. Les bords de ce ruisseau revêtus d'un gazon épais, leur offroient un lit de verdure pour s'y reposer delicieusement; & l'onde fraîche transparente qui laissoit voir jusqu'au fond de son canal, les invitoit à se rafraîchir. C'étoit la fontaine du Ris, source funeste des plus grands maux. Les deux Chevaliers eurent besoin de rapeller leur courage, pour éviter ce charme dangereux. Ils passerent outre, & arriverent à l'endroit où les eaux de la fontaine venoient se rendre dans un vaste bassin, & y formoient un beau lac. Deux jeunes filles, belles & pleines d'agrémens folâtroient dans les ondes du lac. Elles se faisoient un défi l'une à l'autre, à qui des deux ateindroit plûtôt à la nage un certain but; & lorsqu'elles avoient fourni leur course, elles metoient hors de l'eau la tête & la poitrine, étalant de cette maniere aux

yeux des Chevaliers les tresors de leurs belles gorges.

Le cœur des deux Guerriers ne fut pas tout à fait insensible aux attraits de ces jeunes filles ; leur beauté les émut, ils s'arrêterent afin de les contempler. Elles continuoient cependant leurs badinages. A la fin une des deux se fit voir hors de l'eau jusqu'à la ceinture, le reste de son corps étant couvert d'une onde transparente qui étoit un aimable voile. Telle paroît l'étoile du matin. Telle on vit autrefois la Déesse de Cithere sortir du sein des ondes. Cette belle fille jettant les yeux comme par hazard du côté où étoient les deux Chevaliers, vit qu'ils la regardoient. Aussi-tôt elle se baissa avec une feinte pudeur ; elle denoüa un ruban qui tenoit de longs cheveux blonds atachez sur sa tête, & les laissa tomber sur ses épaules & sur son sein, cachant ainsi l'ivoire de sa belle gorge, mais avec un voile qui avoit lui-même son agrement.

Ensuite elle se tourna de leur côté, & les regardant avec un air où la pudeur & l'enjoüement étoient confondus : Heureux étrangers, leur dit-elle, que le sort favorable conduit en ces

lieux, vous êtes dans le séjour de la felicité ; c'est ici que les mortels trouvent un sûr azile contre tous les maux de la vie. Dans ce charmant séjour vous allés vivre comme on vivoit jadis au siecle d'or. Les armes dont vous êtes couverts vous seront désormais inutiles, vous pouvez vous en dépoüiller ici. Renoncés aux vains lauriers que le terrible Mars promet à ses favoris; soldats du tendre amour, le mirthe seul doit couroner vos têtês. Nous allons vous presenter à notre aimable Souveraine, afin qu'elle vous admete au rang de ses fortunés sujets, & qu'elle vous fasse part des biens dont elle les comble. Mais avant que de paroître en sa presence, il est à propos que vous vous baigniés dans ces eaux argentines, pour y laisser la poussiere qui vous soüille, & que vous goûtiés ensuite des mets delicieux que vous voïés étalés devant vous.

Ainsi parloit l'une de ces belles filles, tandis que l'autre par son air & par ses gestes, sembloit aplaudir à ce que disoit sa compagne. Mais les Chevaliers déja preparés contre le charme qu'on emploïoit pour les sé-

duire, demeurerent fermes ; & si l'atrait du plaisir fit naître en eux quelque desir leger, la raison venant d'abord au secours, étoufa ce desir dans sa naissance. Sans s'arêter davantage à l'illusion dangereuse qui séduisoit leurs sens, ils laisserent ces enchanteresses, & entrerent dans le Palais. Les deux filles pleines de confusion de se voir méprisées, se plongerent aussitôt dans les eaux pour cacher leur honte.

CHANT XVI.

LE superbe Palais d'Armide étoit d'une forme ronde. Au centre du Palais il y avoit un jardin, à la beauté duquel rien ne peut être comparé. Il étoit environé de bâtimens vastes & magnifiques ; dans lesquels les Démons avoient pratiqué un si grand nombre de détours, qu'il étoit impossible de pénetrer dans l'interieur de ce merveilleux édifice. Quoiqu'il y eût au Palais plusieurs portes, ce fut par la plus grande que les Chevaliers entrerent. Cette porte étoit d'ar-

gent, & les gonds en étoient d'or: mais cependant l'ouvrage dont elle étoit ornée surpassoit infiniment la matiere. Les figures qu'on y avoit gravées étoient si bien faites, & on leur avoit donné tant d'expression qu'elles paroissoient animées.

Sur l'un des côtes on voïoit Alcide filant parmi les filles d'Omphale, tandis que cette belle Reine revêtue de la peau de lion, tenoit de ses mains delicates la noüeuse massüe. L'amour par un souris témoignoit sa joïe d'avoir vaincu celui qui avoit dompté tant de monstres, qui avoit soumis l'enfer même, & soutenu le Ciel sur ses robustes épaules.

De l'autre côté étoit representé un combat naval. Deux formidables flotes composées de vaisseaux semblables par leur grandeur à des isles flotantes, couvroient la mer de Leucate. Auguste d'une part à la tête de toutes les forces de l'Occident, & Marc-Antoine de l'autre aïant à sa suite toutes celles de l'Orient, combatoient pour l'empire du Monde. Le Ciel paroissoit obscurci d'un nombre prodigieux de fleches & de dards enflâmés que les deux partis se lançoient:

les ondes de la mer étoient déja teintes de ſang, la victoire cependant ne ſe déclaroit point encore ; mais Cleopatre en fuïant l'arrache à ſon parti, & la détermine en faveur de celui d'Auguſte. Marc-Antoine auſſi-tôt quite le combat & renonce à l'Empire de l'Univers, pour ſuivre la Reine d'Egipte qu'il adore. Ce vaillant homme ne fuit point, ſon cœur en mille occaſions éprouvé eſt inacceſſible à la crainte, il fuit ſeulement une Reine dont les charmes l'entrainent malgré lui, il va dans Alexandrie atendre une mort certaine ; mais il n'a point de regret à la vie s'il la perd entre les bras de ſa maîtreſſe.

Après que les Chevaliers eurent legerement conſideré ce bel ouvrage ils entrerent dans le labirinte. Ainſi que dans ſon cours incertain le Méandre fait une infinité de circuits avant que de porter ſes eaux à la mer, tels & plus étonans mille fois étoient les détours ſans nombre de ce labirinte impénetrable. Mais guidés par la carte dont ils étoient munis, les deux Guerriers ſe tirerent ſans peine de tous ces détours, & parvinrent à l'entrée du jardin. Alors s'ofrit à leurs yeux

tout ce qu'on peut imaginer de plus agréable & de plus charmant. Les parterres émaillés de fleurs, les bosquets toûjours verds, les fontaines cristallines prodiguant leurs eaux sous mille formes diférentes, les grotes, les rians côteaux, les valons frais & sombres ornoient à l'envie ce délicieux séjour. Mais ce qui en faisoit la plus grande beauté, c'est que l'art y étoit tellement caché, que ce jardin sembloit devoir à la nature seule tous ses ornemens. L'air en tout tems également temperé, y faisoit produire aux arbres des fleurs & des fruits en tout tems; à côté d'une figue encore verte pendoit à la même branche une figue d'une parfaite maturité, & sur le même pié on voïoit la vigne encore en fleurs chargée de raisins murs & d'un goût exquis. Au murmure des eaux & à celui des feüilles qu'agitoit l'haleine des zéphirs, une infinité de petits oiseaux acordoient leur ramage.

Parmi ces oiseaux il y en avoit un singulier par la beauté de son plumage. Son bec étoit de la même couleur que les lévres d'une belle fille. Sa langue articuloit des paroles distinctes, & le son de sa voix ressem-

bloit parfaitement au son de la voix humaine. Lorsque cet oiseau merveilleux se mit à chanter, les ondes suspendirent leur doux murmure, les zéphirs retinrent leur haleine, tous les autres oiseaux firent silence pour l'écoûter. Voïés, disoit-il, une rose vermeille qui vient d'éclore, rien n'est égal à sa beauté, les jeunes hommes, les jeunes filles en font l'objet de leurs desirs; mais son éclat dure peu, bientôt on la voit languir, elle se fane, elle seche, tous ses atraits disparoissent. Il en est de même de notre vie; le printems en est court, on voit tous les ans renaître les fleurs: mais helas! c'est sans espoir de retour que nos beaux jours se passent. Aimons pendant que nous sommes aimables, il n'est qu'un tems pour nous où nous puissions être aimés. Profitons de ces momens precieux, cueillons dès le matin les fleurs de l'amour, le soir il sera trop tard pour les cueillir. Dès qu'il eut cessé de chanter, les autres oiseaux recomencerent leur ramage; les tendres colombes redoublerent leurs doux baisers, tous les hôtes de ces bosquets parurent embrasés d'amoureuses flâmes, les arbres mêmes

malgré la dureté de leur écorce sembloient n'y être pas insensibles. Dans ce jardin la terre, l'air, les eaux, tout ressentoit, tout inspiroit l'amour.

Cependant les Chevaliers se roidissant contre l'impression que devoient faire en eux tant de voluptueux objets, continuoient d'avancer. Ils crurent bien-tôt entrevoir au travers des branches Renaud & Armide assis mollement sur l'herbe tendre; & ils ne se trompoient point, c'étoit en éfet ces deux amans. La belle Armide les yeux pleins d'une humide flâme, tenoit entre ses bras Renaud, qui étoit assis auprès d'elle, & avoit la tête languissament renversée sur ses genoux. Ils se lançoient l'un à l'autre les regards les plus expressifs & les plus passionés. Armide panchée sur le visage de son amant, lui baisoit sans cesse les yeux & la bouche : à ces caresses le jeune Guerrier répondoit par des soupirs pleins de langueurs ; on eût dit que son ame faisoit éfort pour s'envoler, afin de passer dans l'objet aimé. Les deux Chevaliers sans être vûs observoient ces amans avec atention.

Au côté de Renaud pendoit un miroir de cristal, instrument convenable aux misteres de l'amour : il mit ce miroir entre les mains d'Armide, & pendant qu'elle s'y regardoit d'un air riant, l'amoureux Guerrier n'y contemploit que l'image de sa maîtresse, c'étoit dans ses beaux yeux qu'il se miroit ; ainsi la glace du miroir representoit deux objets qui se confondoient en un seul. Armide se glorifioit de l'empire qu'elle avoit sur son amant ; & celui-ci tiroit sa gloire d'un si doux esclavage. Tournés vers moi, lui disoit Renaud, tournés de grace vers moi ces yeux charmans qui font tout mon bonheur. L'amour dont mon cœur est embrasé pour vous, cet amour qui éclate dans mes yeux vous representera fidélement votre image, il vous fera conoître quel est l'excès de vos charmes. Mais que dis-je ? ni mes yeux, ni le cristal où vous vous contemplés ne sauroient dignement representer tant d'atraits : le Ciel où brillent les astres est le seul miroir qui soit digne de vous.

A ce discours tendre & flateur Armide fit un souris ; puis continuant à se regarder dans le miroir, elle aran-

gea ſes cheveux, elle les friſa, elle les entremêla de fleurs, & donna à ſon viſage tous les agrémens que peuvent donner l'art joint à la nature. Enſuite uniſſant des roſes aux lis de ſa belle gorge, elle mit un bouquet ſur ſon ſein, & de ſa robe elle couvrit en partie ſa gorge qui avoit été juſqu'alors entierement decouverte. Le Paon eſt moins ſuperbe de la beauté de ſon plumage. Iris ſe glorifie moins des vives couleurs qu'elle étale, qu'Armide ne s'aplaudiſſoit de ſa parure & de ſes charmes.

Mais ce qui relevoit infiniment ſes atraits, étoit une ceinture qu'elle ne quitoit jamais, quand même elle étoit nuë. Les douces plaintes & les ris, les ſoupirs & les plaiſirs, les broüilleries, & les racomodemens, les refus atirants & les plus tendres faveurs, formoient cette admirable ceinture. Par ſon art la magiciene avoit ſçû doner du corps & de la réalité à ces choſes, elle les avoit mêlées enſemble, & en avoit enſuite formé ce merveilleux tiſſu qu'elle portoit toûjours ſur elle.

Enfin l'heure étant arivée où Armide devoit quiter ſon amant, elle lui

donna un doux baiser & se sépara d'avec lui. C'est ainsi qu'elle avoit coutume d'en user pendant le jour, afin de pouvoir vaquer à ses secrets misteres. Elle ne permetoit point alors à Renaud de la suivre : il restoit seul, sans autre compagnie que les animaux qui habitoient avec lui ce jardin. Mais lorsque le soleil étoit prêt de finir sa course elle venoit le rejoindre, & ils passoient ensemble les plus agréables nuits. Si-tôt que les deux Chevaliers eurent remarqué que Renaud étoit seul, ils sortirent de l'endroit où ils étoient cachés, & marchant droit à lui, ils firent briller à ses yeux l'éclat des armes dont ils étoient couverts. Tel qu'un courageux coursier à qui on a fait interompre le noble metier de la guerre, pour l'enfermer dans un haras, dès qu'il entend le son de la trompete, ou que le brillant aciér s'offre à ses regards, leve la tête, & temoigne l'ardeur impatiente qu'il a de retourner au combat. Telle fut l'impression que fit la vûë des armes dans le cœur de l'invincible Renaud.

Ubalde sans perdre de tems lui met devant les yeux le bouclier de

diamant. Dans ce miroir fidéle le jeune Guerrier se reconoît d'abord ; il voit sa tête parfumée ; il aperçoit les vains ornemens qui le couvrent, & la maniere éfeminée dont il est vêtu ; il remarque à son côté une épée tellement garnie de pierreries qu'elle ne lui peut servir que de vaine parade. L'état indigne où il se trouve le remplit de tant de confusion, que n'en pouvant soutenir la vûë, il baisse les yeux à terre, il voudroit pouvoir se cacher à lui-même. Aussi-tôt Ubalde prenant la parole, l'Europe & l'Asie, lui dit-il, sont aux mains, tous les Guerriers que l'honeur & un saint zele animent, combatent présentement pour la gloire de leur Dieu. Le fils de Bertold est le seul qui négligeant l'honeur & oubliant son devoir, passe voluptueusement ses jours entre les bras d'une femme. Dans quel assoupissement, dans quelle letargie votre grand courage est-il tombé ? revenés, Seigneur, de cet assoupissement, sortés de cette letargie. L'armée que vous avés abandonée soupire après votre retour : notre General le souhaite, venés couroner l'ouvrage que

vous avés si glorieusement commencé. La victoire vous atend en Sirie: venés faire tomber nos énemis sous les coups de votre bras invincible.

La confusion où étoit Renaud l'empêcha de répondre : il demeura quelque tems sans mouvement; mais un noble dépit s'empara bien-tôt de son ame : il aracha les indignes ornemens dont il étoit couvert; il mit en pieces ces marques honteuses de son esclavage ; & marchant à l'instant avec les deux Chevaliers il traversa le jardin & sortit du labirinte. Armide ne fut pas long-tems sans être instruite de son malheur. Ne voïant plus paroître les monstres qu'elle avoit commis à la garde de son palais, elle étoit entrée en de violents soupçons de la verité: quelques moments après ses soupçons ne furent que trop confirmés ; elle aperçut dans la plaine Renaud qui s'éloignoit d'elle à grands pas. Quelle vûë pour une amante si passionée? elle voulut crier, où vas-tu cruel? mais la douleur dont elle fut saisie fit expirer sa voix sur ses levres. Pour retenir l'amant qui l'abandonoit, elle eut d'abord recours aux enchante-

mens les plus forts, elle emploïa tous les secrets d'un art qu'elle possedoit parfaitement; mais son atente fut vaine: les enfers qui lui avoient toûjours été soumis ne reconoissoient plus son empire: les Demons enchaînés par un pouvoir superieur au sien ne répondirent point à sa voix. Enfin laissant les enchantemens elle voulut essaier si ses beaux yeux en pleurs n'auroient point de plus puissants charmes.

O Armide qu'est devenu ta gloire? où sont à present tes triomphes? toi qui d'un seul regard alumois dans tous les cœurs une flâme fatale que ton cœur seul ne ressentoit jamais; toi, qui meprisant l'amour, & les amans soumis à ton empire, te complaisois dans ta seule beauté: aujourd'hui meprisée, delaissée, tu cours après un ingrat qui te fuit. L'honeur & la bienséance ne retienent point cette amante transportée: les precipices & les glaces ne ralentissent point ses pas: elle descend la montagne, & ateint Renaud comme il étoit déja près du rivage. Arête, lui cria-elle, avant que d'être parvenuë jusqu'à lui. Ou rens-moi, cruel, la

moitié

moitié de moi-même que tu m'enleve, ou enmene avec toi l'autre moitié que tu laisse en ces deserts. Arête inhumain ; je ne viens point ici comme amante pour recevoir tes embrassemens. C'est à quelque autre plus fortunée que moi que tes caresses sont reservées : j'y viens pour te faire entendre mes dernieres paroles ; & pour te rendre temoin de mes derniers soupirs. Toi, qui as le courage de m'abandoner, peux-tu craindre de t'arêter un moment pour m'écouter.

Le jeune Guerrier s'arrêta, & Armide hors d'haleine le joignit à l'instant. Ses yeux fondoient en larmes, son cœur étoit serré de la plus vive douleur ; mais sa douleur & ses larmes ne diminuoient point sa beauté. Elle fixa ses regards sur Renaud, & demeura quelque tems devant lui immobile, & sans proferer une seule parole. Pour Renaud il ne la regarda point, ou s'il jeta sur elle quelque foible regard, ce fut d'un air contraint & embarassé. Ainsi qu'un Musicien habile a coutume de préluder dans le ton sur lequel il va chanter, afin de préparer l'oreille

à l'entendre : tout de même l'artificieuſe Armide, gardant ſon caractere au milieu même de la plus exceſſive douleur, fit preceder ſon diſcours par de profonds ſoupirs, afin de diſpoſer en ſa faveur le cœur de ſon amant. Enſuite elle parla de la ſorte.

Ce n'eſt point, lui dit-elle, comme ton amante que je ſouhaite que tu m'écoutes : nous nous ſommes aimés, il eſt vrai, mais cet heureux tems eſt aujourd'hui trop éfacé de ta mémoire ; c'eſt comme ton énemie que je te prie de m'entendre, & tu peu m'acorder cette legere faveur en conſervant pour moi toute ta haine. Puiſque tu crois avoir ſujet de me hair, je ne m'opoſe point à un ſentiment qui te paroit legitime, joüis ſans contrainte d'un plaiſir qui te flate. Ennemie moi-même des Chrétiens je ne te diſſimulerai point que j'ai fait tous mes éforts pour les détruire. Ma religion, mon païs, mon rang, ma naiſſance autoriſoient mon reſſentiment contre ces uſurpateurs. J'ai fait plus contre toi, j'ai juré ta mort, je t'ai fait tomber dans mes piéges, & t'arrachant à ton devoir, je t'ai enlevé dans ces climats ſauva-

ges. Ajoûte à tous ces forfaits, que ne trouvant point mes yeux assés charmans j'ai eû recours à d'autres charmes, pour faire naître dans ton cœur la même passion que je ressentois pour toi. Regarde enfin si tu veux comme le dernier des outrages, que te preferant à mille amans tendres, empressés, qui soupiroient pour moi, je t'ai rendu maître de mon cœur, & possesseur de ma personne. Si ces raisons te portent à abandoner un sejour qui te fut long-tems si cher, pars, j'y consens, quite ces lieux, renonce à la foi que nous nous sommes jurée, viole des fermens ausquels je suis seule fidele : mais du moins ingrat soufre que je te suive, permets que comme ton esclave j'accompagne tes pas. Un vainqueur jamais ne laissa ses captifs, il les emmene toûjours avec lui, afin de relever son triomphe. Conduis-moi donc avec toi dans ton camp : traine-moi captive dans ce camp que mes yeux ont embrassés d'une funeste flâme : fais voir à tous ces Guerriers dont j'ai triomphé, la superbe Armide atachée à ton char. Afin que tout ressente en moi l'esclavage, je vais

couper ces longs cheveux qui ne me conviennent plus dans le triste état où je suis. En esclave fidéle je te suivrai par tout, je ne t'abandonerai pas même dans l'horreur des combats. Instruite depuis long tems à conduire un cheval ; je me sens assés de force & de courage pour manier sans crainte l'épée & la lance. Je te servirai d'écuier : que dis-je d'écuier ? Sans cesse me metant au-devant des coups qui te seront destinés, je veux te servir moi-même de bouclier : Avant que de penetrer jusqu'à toi, il faudra que le fer de tes ennemis me perce le sein. Peut-être qu'émûs de pitié à la vûë du peril où ils me verront exposée, leur fureur se rallentira, mes foibles atraits que tu dédaignes auront peut-être assés de force pour retenir leur bras. Vain espoir, helas ! dont je me flate, ma beauté est trop impuissante ; mes yeux n'ont plus de charmes ; je vois, cruel, que tu demeures insensible aux pleurs qu'ils repandent.

Armide vouloit continuer, mais ses sanglots, & les larmes qui couloient de ses yeux comme de vives sources, étouferent sa voix. Ne pou-

vant poursuivre, elle s'éforça de prendre la main de son amant : par les caresses les plus tendres, par l'air le plus touchant elle tâcha de le flechir. Ce fut en vain, Renaud évita ses caresses, & sçut resister aux dangereuses ataques que lui livroit une amante éplorée. Son cœur à la verité fut atendri ; il eût même de la peine à retenir ses larmes qui se présenterent à ses yeux : mais la raison qu'il écoutoit alors ferma dans son cœur l'entrée à l'amour, & dans ses yeux le passage aux larmes : la pitié qu'il ressentit pour Armide fut un mouvement raisonable qui ne tenoit rien de l'amour. Reprimant donc en lui tout sentiment de foiblesse, il répondit à son amante en ces termes.

Armide je prens part à votre douleur, je voudrois qu'il fut en mon pouvoir de vous delivrer de cette passion funeste qui vous agite ; mais vous sçaurés vous-même la banir de votre cœur. Vous n'étes point mon énemie, vous êtes encore moins ma captive : je n'ai contre vous ni colere, ni ressentiment ; & si dans votre haine comme dans votre amour

vous avés passé de justes bornes ; c'est une foiblesse que votre Religion, que votre jeunesse, que l'infirmité humaine rendent excusable. Comme j'ai partagé avec vous cette foiblesse, il est juste que j'aïe pour vous la même indulgence que je souhaite qu'on ait pour moi. En quelque lieu que le sort conduise mes pas, quelque soit la fortune que le Ciel me reserve ; votre souvenir, belle Armide, me sera toûjours precieux autant que l'honeur & mon devoir ne s'y oposeront pas. Adieu, je vais me separer de vous, il ne vous est pas permis de me suivre. Oublions ici nos communes erreurs : ne rendons point l'univers temoin de notre foiblesse, elle terniroit ma gloire & la vôtre, elle souilleroit le sang Roïal dont vous êtes sortie : qu'ignorée s'il se peut du reste du monde, elle demeure pour jamais ensevelie dans ces deserts. Soit que vous établissiés ici votre séjour, soit que vous portiés ailleurs vos pas, vivés en paix, Armide, vivés heureuse, & suivés les mouvemens que vous inspireront votre raison & votre courage.

Pendant que le Guerrier parloit ainſi, Armide faiſoit conoître par ſon trouble & par ſon air agité, qu'elle étoit la violence du dépit qui dechiroit ſon cœur. Non, reprit-elle en lançant ſur Renaud un regard d'indignation, non tu n'es point fils de la belle Sophie, tu ne ſortit jamais de ce ſang illuſtre dont tu te vantes d'être iſſu; Ce ſont les ondes de la mer en furie, ce ſont les glaces du Caucaſſe qui t'ont doné le jour, & les tigres impitoïables de l'Hircanie t'ont nourri de leur lait. Pourquoi me contraindre plus long-tems? Pourquoi retenir ma fureur contre un barbare, dont le cœur n'a rien d'humain, qui dans l'excès des maux qu'il me cauſe ne verſe pas une ſeule larme, à qui il n'échape pas même un ſoupir. Il veut être mon Chevalier, dit-il, & le cruel m'abandone dans la plus afreuſe des diſgraces. Il me done des conſeils dignes d'un chaſte Philoſophe, ces maximes d'une vertu ſevere ont bonne grace dans ſa bouche. L'ingrat! il lui ſied bien de me tenir de pareils diſcours. Et le Ciel qui l'entend, peut retenir ſa colere? Le Ciel qui ſur ſes propres Temples fait tomber la fou-

dre, épargnera-t-il un tel coupable? Va-t'en, perfide, je ne veux point de cette paix que tu me laisses, va-t-en; mais ne te flate point que tu m'empêcheras de te suivre. Bien-tôt mon ombre irritée volera sur tes pas; armée des serpens & du flambeau des furies elle te tourmentera nuit & jour, & sa fureur sera égale à l'amour dont j'étois enflamée pour toi. Si tu échapes aux périls que tu vas braver sur les flots, ne croit pas éviter la mort qui t'atend au milieu des combats. C'est-là que percée de coups & dans la foule des mourants, tu reconoîtras ton crime, & la main qui te poursuit, tu voudras en vain me fléchir; inéxorable alors, comme tu l'es à present pour moi, je tirerai de ta perfidie la vengeance la plus terrible.

A ces mots qu'Armide put à peine achever, une sueur froide se répandit sur son visage, elle pâlit, ses yeux se fermerent, elle perdit l'usage de ses sens, & tomba évanoüie aux piés de Renaud. Le Ciel jaloux de ton bonheur, infortunée Armide, t'envia alors le plaisir de voir les soupirs & les larmes que ton amant ne peut plus contraindre; tu ne fus point temoin

des tendres adieux qu'il te fit. Quel soulagement à tes douleurs, si tu eusses pû conoître à des marques si certaines que ton amant les partageoit avec toi. Dans cette extrêmité que fera le genereux Renaud? laissera-t-il Armide mourante? oubliera-t-il la gloire & son devoir? la pitié, la generosité le retiennent; mais une dure necessité l'entraîne. Il s'embarque, il part; & les yeux toûjours tournés vers le rivage qu'il abandone, il n'en détourne point la vûë que ce triste rivage ne disparoisse à ses yeux.

Après qu'Armide fut revenuë de son évanouissement, elle porta de tous côtés ses regards inquiets, & ne decouvrant rien sur le rivage ni sur la mer; il est parti, s'écria-t-elle, le barbare a pû m'abandoner dans l'état deplorable où j'étois, il est parti sans daigner me doner de secours, & je l'aime encore, & je continue à faire retentir ces deserts de mes plaintes douloureuses? Terminons d'inutiles regrets. Pour me venger de l'énemi qui m'outrage, recourons à d'autres armes. Traitre, atend, je vole après toi, rien ne poura te derober à ma

rage. Oui je te ſuis, je te joint, je te perce de mes coups, j'arrache ton cœur ſans foi, je le dechire, & l'expoſe ſanglant pour ſervir à jamais d'exemple aux perfides. C'eſt toi, cruel, qui m'aprens à être inhumaine; je veux te ſurpaſſer en barbarie. Mais où ſuis-je? que dis-je? malheureuſe, je m'égare. Ah! quand ce fatal énemi étoit dans mes fers, quand il dependoit de moi de lui arracher la vie; c'étoit alors que je devois l'immoler à mon couroux; je ne devois alors écouter que ma fureur: il n'eſt plus en ma puiſſance; inſenſée! je me livre à un aveugle tranſport. Mais non, ſi des artifices de mon eſprit irrité, ſi de ma beauté outragée je puis encore atendre quelque ſecours; je ne dois pas déſeſperer de me venger. C'eſt à vous, ma beauté, que l'injure a été faite; c'eſt vous qui devés remplir ma vengeance: il faut que vous ſoiés la recompenſe de celui qui m'aportera la tête du perfide. O vous tous, qui brûlés pour moi d'une flâme fidele, vous, qui vous declarés mes amans, je vous propoſe une entrepriſe difficile, mais glorieuſe. Pour exciter votre cou-

rage voïés quel eſt le prix qu'on vous deſtine. Une belle Princeſſe heritiere d'un grand Empire, Armide ſera le prix de votre victoire. Si mes atraits aujourd'hui ne répondent point à mon eſperance, s'ils ne peuvent ſervir mon couroux, je regarde la beauté comme un inutile don de la nature : oui beauté funeſte, je te mepriſe, je te hais ; & je hais avec toi le trône où je dois monter, je hais juſqu'au jour qui m'éclaire, ſi je vis encore, c'eſt pour me venger.

Armide les cheveux épars & la fureur dans les yeux reprit à ces mots le chemin, de ſon palais. Dès quelle y fut arrivée, elle ordona à un grand nombre de Demons de ſortir du noir abîme & de ſe rendre auprès d'elle : Auſſi-tôt la terre trembla & s'entrouvrit, l'air s'obſcurcit : l'aſtre du jour pâlit ; le palais fut environé d'épaiſſes tenebres, au travers deſquelles on decouvroit néanmoins quelque foible lueur d'une noir flâme ; & de ces tenebres on entendoit ſortir d'afreux hurlemens. Enfin l'obſcurité ſe diſſipa, les raïons du ſoleil ramenerent peu à peu la clarté dans les airs : mais le palais avoit

disparu, il n'en restoit pas même le moindre vestige. A ce sejour enchanté avoit succedé l'horreur naturele, que par la force de ses charmes la magiciene avoit banie de ces lieux sauvages. Ainsi s'évanoüissent les songes; ainsi disparoissent ces vains châteaux que l'imagination se represente dans les nuës. Armide étant montée sur son char, s'éleva à l'instant dans les airs. Elle laissa bientôt derriere elle ces régions inconnuës qu'elle abandonoit: elle traversa en peu de tems cette vaste mer qui s'étend depuis les Isles fortunées jusqu'à Gades: elle passa le detroit, & sans aprocher ni du rivage More ni des côtes Hesperiennes, elle ne s'arrêta point qu'elle ne fut parvenuë aux côtes de Sirie. Peu empressé de revoir sa patrie, elle ne voulut point aller à Damas: ce fut au funeste lac, dans les ondes duquel étoit bâti sa forteresse, qu'elle se fit conduire, ce fut là qu'elle descendit.

Sans se faire voir à pas un de ceux qui la servoient d'abord elle s'enferma seule, & s'abandona aux pensées violentes qui agitoient son ame. La

honte enfin cedant au dépit ; oui, dit-elle, je vais marcher à Gaza, armée de l'arc & de l'épée ; je vais joindre l'armée que le Soudan y assemble ; je tâcherai de metre dans mes interêts les plus vaillants Guerriers de cette armée ; j'offrirai mon cœur & mon trône à celui d'entre eux qui remplira ma vengeance ; j'aurai recours à des artifices que je n'ai point encore emploïés, pourvû que je me venge tout me sera permis.

C'est par tes malheureux conseils Hidraot que j'ai oublié mon sexe & ma naissance : c'est toi qui m'as fait negliger cette exacte retenuë qu'une Princesse, qu'une fille ; doit toûjours garder : c'est toi qui m'exposant à une épreuve au-dessus de mes forces, est cause de tous mes malheurs ; ne t'en prens qu'à toi seul, & de tout ce que l'amour ma fait faire, & de tout ce que me fera faire un juste depit. Armide dona aussi-tôt ses ordres pour qu'on lui preparât un superbe équipage. Elle assembla en diligence un grand nombre de gens de guerre : elle se mit ensuite à leur tête ; & sans doner à peine quelque relâche à ses troupes, elle marcha jusqu'à Gaza.

CHANT XVII.

GAza est une Ville maritime située aux confins de la Palestine, en tournant du côté de Peluse. Elle a au midi de vastes plaines d'un sable delié & profond, que le vent souleve de la même maniere qu'il a coutume de soulever les flots de la mer, & avec le même danger pour les voïageurs. Il y avoit déja plusieurs années que le Soudan s'étoit emparé de cette Ville, qu'il avoit prise sur les Turcs; & comme par sa situation il la jugeoit propre à l'execution du dessein qu'il avoit formé, il s'y étoit rendu de Memphis, & y avoit marqué le rendés-vous general de l'armée qu'il assembloit de toutes parts.

O Muse, aprend-moi en quel état se trouvoient alors les afaires de ce Monarque puissant, qui avoit fait prendre les armes à près de la moitié de la terre, dis moi quelles étoient les troupes, tant de ses sujets que de ses alliés, qui composoient cette

armée formidable : toi ſeule conois ces troupes & les Chefs qui les comandoient, tu peux ſeule me les faire conoître.

Après que l'Egipte révoltée contre l'Empeur Grec & contre le Dieu qu'elle adoroit, eut renoncée au Chriſtianiſme, pour embraſſer la Religion de Mahomet, un capitaine Saraſin s'empara de ce riche roïaume, & prit le nom de Calife, qu'il tranſmit à tous ſes ſucceſſeurs. Ainſi le Nil infidele revit encore ſes Pharaons & ſes Ptolomées. Par leurs conquêtes ces Califes d'Egipte avoient dans la ſuite fort acru leur Empire. Du côté de la mer, ils poſſedoient tous les païs compris depuis la Cirenaïque juſqu'aux côtes de Sirie. Dans les terres leur domination s'étendoit depuis l'embouchure du Nil, juſqu'à Siene qui confine à l'Ethiopie. La mer rouge leur étoit ſoumiſe, auſſi-bien que tous les païs qui ſont aux deux côtés de cette mer. L'Arabie deſerte en remontant juſqu'à l'Eufrate, toute l'Arabie heureuſe, & à l'Orient de l'Arabie, de vaſtes païs encore étoient compris au nombre de leurs états.

Mais ce qui relevoit infiniment la puissance de cet empire, étoit le merite personel du Prince qui regnoit alors. Illustre par sa naissance qui l'avoit fait monter sur le trône, il étoit encore plus recomendable par sa grande experience, & par une parfaite conoissance qu'il avoit aquise du grand art de regner. Après avoir soutenu en persone de longues guerres contre les Persans & contre les Turcs; souvent vainqueur, quelquefois vaincu; & toûjours plus grand dans l'adverse fortune que dans la prosperité. Enfin son âge avancé l'avoit contraint depuis quelques années à renoncer au metier des armes: mais l'ambition & l'amour de la gloire n'étant pas éteints dans son cœur, il continuoit à faire la Guerre par ses Generaux; & le gouvernement d'un grand Empire étoit encore, malgré son âge, un poids leger pour la vigueur de son esprit. Redouté de ses voisins; estimé des Peuples éloignés, son nom faisoit trembler tous les petits Rois de l'Afrique, & l'Indien reculé le reveroit; les uns lui païoient tribut, les autres le secouroient de leurs forces.

Tel étoit le Prince qui assembloit alors, ou plû-tôt qui aïant déja assemblé son armée, se disposoit à la faire marcher contre les Chrétiens, dont les succès lui donoient de l'inquiétude. Armide le joignit la derniere. Elle ariva au moment même que toute l'armée en bataille dans une plaine alloit passer en revûë devant son Souverain Seigneur. Le Soudan étoit assis sur un trône élevé où l'on montoit par cent degrés d'ivoire. Un dais d'argent le garantissoit des raïons du soleil; sous ses piés étoit un tapis brodé d'or, un turban d'une blancheur éclatante lui servoit de diadême, son habit étoit d'une magnificence extraordinaire, il tenoit un sceptre en sa main. Quoiqu'on vit dans ses yeux briller le feu de la jeunesse, une longue barbe blanche rendoit neanmoins son aspect venerable; son air enfin répondoit parfaitement à l'élevation de son rang, & à l'idée qu'on avoit de sa persone. C'est ainsi qu'Apelle & Phidias ont autrefois representé Jupiter tonant. Les deux principaux Ministres du Soudan, l'un pour le militaire, l'autre pour le civil, étoient debout à ses côtés; ce-

lui-ci portoit le Sceau Roïal, l'autre tenoit une épée nuë à la main. Un gros de Circassiens, d'élite & devoués à leur Maître, dont étoit composée la garde du Prince, environoit son trône; ils étoient couverts de cuirasses & avoient pour armes ofensives la pertuisane & le cimetere. Du haut de ce trône où étoit placé le Soudan, il voïoit défiler son armée; & à mesure que chaque troupe passoit devant lui, les soldats baissoient par respect leurs enseignes, & la pointe de leurs armes.

Les Egiptiens parurent les premiers en quatre troupes, deux de la haute Egipte & deux de la basse. Cette derniere est un ouvrage du Nil, & un present en même-tems que ce fleuve a fait autrefois aux habitans du païs, en comblant du limon qu'il entraîne avec ses eaux, un grand espace que couvroient les flots de la mer. La premiere troupe étoit composée des habitans d'Alexandrie, & des Peuples qui sont au couchant de cette ville Araspe la comandoit, homme moins redoutable par sa valeur que par les ruses de son esprit; persone dans l'armée n'entendoit mieux que

lui tous les ſtratagêmes de guerre.

Les Egiptiens Orientaux compoſoient la ſeconde troupe : Aronte en étoit le Chef. Aïant mené juſqu'alors une vie douce & éloignée du tumulte des armes, ce Capitaine n'étoit encore recomandable que par ſa naiſſance & par ſes titres ; le ſon de la trompette n'avoit jamais troublé ſon repos, mais l'ambition l'arrachant aux plaiſirs, lui fit alors pour la premiere fois endoſſer le harnois.

La troupe ſuivante paroiſſoit plûtôt une armée qu'une ſimple troupe, & cependant les habitans d'une ſeule ville l'avoient formée ; ville à la verité comparable par ſon étendue à des Provinces & à des Roïaumes entieres, c'eſt le grand Caire. Campſon comandoit un peuple inombrable, mais peu agueri, qu'il avoit armé dans cette Ville.

Enfin la quatriéme troupe marchoit ſous les ordres de Gazel. Les Peuples qui habitent des deux côtés du Nil, en remontant juſqu'aux Cataractes avoient formé cette derniere troupe. Tous les Egiptiens en general, peu capables de ſoutenir le poids d'une cuiraſſe & d'un caſque, n'avoient pour

armes que l'arc & l'épée. Au reste ils étoient richement équipés, & leurs dépoüilles excitoient plus d'envie, que leurs armes n'inspiroient de crainte.

Après les Egiptiens parurent les Peuples de Barca conduits par Alarcon. Ils étoient mal armés, & presque nuds; dans les plaines desertes qu'ils habitent, ce n'est que par leurs brigandages qu'ils peuvent subvenir aux besoins les plus pressans d'une miserable vie.

Les Rois de Zumara & de Tripoli les suivoient avec des troupes un peu mieux en ordre; peu propres neanmoins à combatre de pié ferme, elles ne combatoient qu'en voltigeant, mais elles entendoient parfaitement ce genre de combat.

On vit ensuite les habitans de l'Arabie petrée, suivis des Peuples de l'Arabie heureuse, où les glaces des hivers, ni les ardeurs de l'été ne se font jamais sentir; où la terre produit l'encens & les plus précieux parfums, où l'on dit que renaît l'immortel Phenix, cet oiseaux merveilleux à qui la cendre des fleurs & des plantes odoriferantes, qui lui ont servi de

bûcher, sert ensuite de berceau. Les uns & les autres étoient armés comme les Egiptiens, mais plus simplement équipés. Siphax & Aladin étoient leurs Capitaines.

Immediatement après eux venoient ces Arabes vagabonds, qui dans des Villes errantes habitent les deserts. Ils étoient de petite taille, leur voix ressembloit à celle des femmes, leurs cheveux étoient noirs & fort longs, & leur visage basané. Ils montoient des chevaux d'une vitesse comparable à celle du vent, & avoient pour armes de longues canes ferées par le bout. Albiazar qui les comandoit, étoit moins un homme de guerre, qu'un brigand sans foi & sans humanité.

Les Peuples de ces Isles que baigne la mer Arabique, fameuse par la pêche des perles, formoient la troupe suivante, après laquelle marchoient les noirs habitans des côtes d'Afrique voisines de l'Arabie; ceux-ci conduits par Agrivalte, ceux-là par Osmide, Guerrier à qui tout principe de religion, tout sentiment d'honeur étoient également inconus.

Ces deux troupes en precedoient

deux autres composées d'Ethiopiens de l'Isle de Mervé, & comandées par leurs Rois Assimir & Camnar. La grande Isle de Mervé, que forment les eaux du Nil, étoit alors gouvernée par trois Rois, deux desquels comme tributaires du Soudan, & de même Religion que ce Prince, s'étoient rangés auprès de lui ; mais le troisiéme qui adoroit Jesus-Christ, étoit demeuré dans ses Etats.

Les Rois d'Ethiopie étoient suivis de celui d'Ormus, Isle belle & fertile dans le Golfe persique ; & de celui de Boëcan, Isle située aussi dans la même mer ; si toutefois on doit apeler Isle, un païs où dans les basses marées on peut aborder à pié sec. Ces deux Rois marchoient à la tête de leurs gens armés de l'arc & du carquois.

Les pleurs d'une chaste épouse que tu aimois tendrement ne purent, vaillant Altamor, te retenir auprès d'elle. Quoi ! tu pars inhumain, te disoit-elle, tu preferes, à la vûë d'une épouse qui t'adore, les travaux, les périls, la mort même où tu vas t'exposer : cet enfant que je mets dans tes bras, ce tendre fruit de nos amours, te pa-

roit un fardeau plus pesant que celui d'une dure cuirasse. Malgré ses prieres & ses larmes tu partis, tu joignis l'armée du Soudan. Altamor étoit Roi de Samareand, & sa courone ne relevoit d'aucun Prince : mais l'éclat d'un diadême independant étoit ce qui brilloit le moins en lui ; son grand cœur étoit encore au-dessus de sa dignité. Les Chrétiens éprouveront bien-tôt sa valeur. Ceux qui marchoient à sa suite étoient armés de cuirasses, ils avoient le cimeterre au côté, & la masse d'arme à l'arçon de la selle.

L'Indien Adraste parut après lui. Ce Guerrier d'une taille gigantesque montoit un élephant, & avoit pour cuirasse une énorme peau de serpent. Il venoit des climats où l'astre du jour se leve ; les Peuples qui habitent entre l'Indus & le Gange, avoient formé la troupe qui marchoit sous ses ordres.

L'élite des forces du Soudan suivoit Adraste & ses Indiens. Tous ceux qui s'étoient distingués par leurs services, & qui en avoient reçû de glorieuses recompenses, composoient cette troupe illustre qui parut la derniere.

Ils étoient montés & armés à l'avantage ; l'or & la pourpre relevoit l'éclat de l'acier poli dont ils étoient couverts. Les plus considerables d'entre eux étoient le fier Alarcon & Odemar si intelligent dans l'art de discipliner une troupe ; Hidraot & l'intrepide Rimedon, Tigrane & Rapolde, dont le nom étoit redouté sur la la mer où il avoit long-tems fait des courses ; Marlabuste à qui les victoires qu'il avoit remportées sur les Arabes rebelles, avoient fait doner le surnom d'Arabique. On comptoit aussi parmi ces vaillans hommes Orinde, Arimon, Pirge & Brimarte le preneur de Villes, Siphante le dompteur de chevaux, l'invincible lutteur Aridamant, & Tissapherne le foudre de guerre, à qui dans les combats de l'épée & de la lance, soit à cheval, soit à pié, nul n'osoit se vanter d'être égal. Ils avoient pour chef un Armenien, qui dans sa jeunesse aïant renoncé au Christianisme, avoit quité le nom de Clement qu'il portoit alors, pour prendre celui d'Emiren. Cheri de son Prince à qui il étoit fidellement ataché, & aussi bon Capitaine que brave Soldat ; Emiren étoit de tous les

Generaux

Generaux du Soudan, celui pour qui il avoit le plus d'estime.

Toutes les troupes avoient achevé de passer, lorsque la belle Armide se fit voir à la tête de la siene. Elle étoit assise dans un char magnifique, sa robe étoit retroussée, elle avoit un carquois sur l'épaule, & tenoit un arc à la main. Le dépit se joignant dans ses yeux à la douceur qui leur étoit naturele, lui donoit un air fier, mais engageant, qui inspiroit tout ensemble la crainte & l'amour. Quatre licornes atelées deux à deux traînoient son char, que l'or & les pierreries dont il étoit enrichi, rendoient semblable au char du soleil. Cent jeunes Pages armés d'arcs & de fleches, & cent jeunes filles l'entouroient, les uns & les autres montés sur de beaux chevaux blancs, qu'ils manioient avec beaucoup de grace & d'adresse. La troupe d'Armide suivoit composée de soldats qu'Hidraot avoit levés en Sirie, & comandée par Aradin.

Come par la beauté de son plumage le Phenix, lorsqu'il se montre, fait l'admiration des hommes, & que tous s'empressent aussi-tôt pour venir voir cet oiseau merveilleux, qu'une

multitude d'autres oiſeaux ſurpris environne. Tout de même Armide, dès qu'elle parut, atira ſur elle ſeule tous les regards de l'armée. Dans ce nombre prodigieux de Guerriers de Nations diferentes & barbares, il n'y en eût pas un ſeul dont le cœur fut inſenſible aux atraits de cette Princeſſe ; ſi en ſe montrant à peine, & avec un air où regnoit le dépit, la belle Armide ſait toucher des cœurs farouches, quel ſera le pouvoir de ſes yeux, lorſque animés par les ris & par un gracieux enjoüement, ils deploïeront tous leurs charmes ?

Après que la troupe d'Armide fut paſſée, le Soudan fit dire à Emiren de s'aprocher : ſon deſſein étoit de doner à ce vaillant homme le comandement general de ſon armée. Emiren qui ſe doutoit de l'intention de ſon maître, s'avança avec une noble aſſurance, digne du rang où il alloit être élevé. Les Circaſſiens qui environoient le trône s'ouvrirent pour lui doner paſſage ; il monta, & dès qu'il fut devant ſon Prince, metant la main ſur ſa poitrine il fit une inclination très profonde. Tenés, Emiren, lui dit le Soudan, prenés ce ſceptre que

Je remets en vos mains avec toute mon autorité, allés détruire les ennemis d'un Roi que je protege. Ministre de ma vengeance faites sentir aux Chrétiens ce que peut le bras qu'ils ont contraint à s'armer, qu'il n'en rechape aucun ; amenés ici chargés de chaînes tous ceux que le fer aura épargnés : allés, voïés & triomphés. Seigneur, dit Emiren, je reçois de votre invincible main le sceptre que vous me confiés, comme un gage assuré de la victoire qui a toûjours acompagné vos armes. L'entreprise où je vais marcher ne peut avoir qu'un heureux succès, puisque j'y marche sous vos auspices. Les injures qu'à reçûës l'Asie seront bien-tôt vengées. Du moins, Seigneur, j'ose vous assurer que vous ne me reverrés que vainqueur. Si les Destins immuables nous menacent aujourd'hui de quelque malheur, fasse le Ciel que ce malheur retombe sur moi seul. Pourvû que votre armée retourne victorieuse avec le corps de son General, ma gloire n'en sera pas moins grande, cette pompe funebre fera mon triomphe. Il dit, & aussi-tôt la plaine retentit des acclamations des soldats,

& du bruit de tous les instrumens de guerre.

Parmi ces aclamations le Soudan descendit de son trône, il se rendit à son pavillon roïal, & y retint à manger avec lui tous les Chefs de son armée. Il s'assit à une table à part d'où il envoïoit à ses conviés les plats qui avoient été servis devant lui, & il les entretenoit d'un air affable, leur faisant honeur generalement à tous. Armide qui étoit presente au festin, comprit aisément que la joïe & la bonne chere lui aloient fournir une ocasion favorable pour executer ce qu'elle avoit projeté; après qu'on eut desservi, remarquant dans tous les yeux des conviés qui étoient tournés sur elle, que ses charmes avoient produit dans leurs cœurs l'éfet qu'elle en atendoit, elle se leva de sa place, & s'aprochant du Soudan avec une constance assurée, mais pourtant respectueuse, elle lui parla en ces termes.

Grand Roi, c'est pour défendre notre religion & notre patrie, c'est pour soutenir la cause comune, que je me suis aujourd'hui rangée sous vos victorieuses enseignes. Quoique

je ne sois qu'une fille, j'ai crû qu'étant née Princesse & heritiere d'un Roïaume, il convenoit à une fille de mon rang de prendre les armes dans une ocasion si importante. Le sceptre & l'épée ont été donés aux Souverains pour gouverner & pour combattre : le Prince qui veut dignement regner, doit sçavoir se servir de l'un & de l'autre. J'espere que je sçaurai faire usage de mes armes, & porter à nos énemis de dangereuses ateintes.

Eprise depuis long-tems du desir de contribuer à votre gloire, Seigneur, ce n'est pas d'aujourd'hui que que je comence à vous servir. Vous sçavés qu'aïant fait tomber en ma puissance les plus vaillans d'entre les Chrétiens, je vous les envoïois chargés de fers, & qu'ils gemiroient encore dans l'esclavage, si le fier Renaud ne les en avoit tirés par la défaite entiere de ceux qui les conduisoient, & n'eut ainsi rendu à l'armée Chrétiene un grand nombre de vaillants hommes dont je l'avois afoiblie. Persone ici n'ignore quel est Renaud, la valeur de ce Guerrier redoutable est conuë par tout. Outre cette cruelle injure que j'ai reçûë de lui, le même

Guerrier m'a fait encore depuis un sanglant outrage qu'il seroit trop long de raconter, il suffit de dire que j'en ai été mortelement ofensée, & que je cherche à en tirer une juste vengeance.

Mon ressentiment particulier se joignant aux raisons generales, m'a fait prendre les armes & hâter mon depart. J'espere me venger moi-même du cruel énemi qui m'a outragée, je me flate que le Ciel dirigera contre une tête coupable les traits qui partiront de ma main. Mais si ma vengeance est reservée à une autre main que la miene, si dans ce nombre de braves Guerriers qui m'écoutent il s'en trouve quelqu'un qui serve mon ressentiment; je m'engage à païer ce service du prix le plus honorable qu'il soit en mon pouvoir de doner. Celui qui m'aportera la tête de mon énemi sera, s'il y consent, posesseur de mes Etats & de ma persone, il ne tiendra qu'à lui de devenir mon époux & de monter sur le trône qui m'est destiné. J'en fais le serment devant vous, Seigneur, & je done ma foi par avance à celui qui sera mon vengeur.

Dès qu'Armide eût fini son discours, Adraste qui n'avoit cessé de la regarder prenant la parole, à Dieu ne plaise, lui dit-il, que le cruel qui a pû vous ofenser meure d'une aussi belle main que la vôtre, le barbare n'est pas digne de perir de vos coups : laissés à d'autres, belle Princesse, le soin de vous venger. Persone n'en est plus capable que moi : je vous presenterai bientôt la tête de cet odieux énemi, je lui arracherai le cœur, & laisserai son corps sanglant pour être la pâture des vautours. L'impatient Tissapherne ne put endurer plus long-tems ces bravades d'Adraste. Eh ! qui est-tu, dit-il à l'Indien, pour oser parler de la sorte devant le Roi, & en ma presence ? Sçais-tu que dans le nombre de ceux qui t'écoutent il y en a qui valent mieux que toi, & qui viendroient plus aisément à bout des choses dont tu te vantes ? Je suis un homme, reprit Adraste, qui tient toûjours plus qu'il ne promet, & je sçais que si tu m'avois parlé ailleurs, comme tu viens de faire ici, ces paroles seroient les dernieres qui sortiroient de ta bouche. Tissapherne al-

loit repliquer; mais le Soudan leur imposa silence à l'un & à l'autre, & se tournant ensuite du côté d'Armide il lui dit. Princesse dont le courage est égal à la beauté, vous êtes digne sans doute que ces deux Guerriers vous remetent leur ressentiment, & vous fassent arbitre de leur querele; c'est en vous servant à l'envie contre celui qui vous a outragée qu'ils doivent disputer entre eux du prix de la valeur. Adraste & Tissapherne ofrirent de nouveau leurs services à la Princesse de Damas. Ils ne furent pas les seuls : un grand nombre d'autres des plus braves, ou qui avoient la meilleure opinion d'eux-mêmes, jurerent aussi de la venger : tous s'engagerent à lui aporter la tête d'un énemi qui lui avoit été long-tems si cher.

Cependant le jeune Guerrier contre qui une Amante irritée armoit tant de bras, après avoir quité le fatal rivage, voguoit avec un vent favorable, & tenoit la même route qu'avoient tenuë en venant ceux qui l'acompagnoient. Tantôt il observoit l'ourse & les étoiles qui servent pendant la nuit de guide aux naviga-

teurs ; tantôt il consideroit les promontoires élevés qui s'avancent dans la mer, & les grands fleuves qui s'y jetent ; & il écoutoit avec atention ce qu'on lui racontoit sur les moeurs & les usages de tous les habitans des regions qu'il parcouroit. Enfin le quatriéme jour depuis leur départ, après le coucher du Soleil, les trois Guerriers aborderent au côtes de la Palestine. Voici le terme de votre voïage, leur dit alors celle qui les conduisoit, vous pouvés descendre à terre. Ils descendirent, & à l'instant leur conductrice & la barque disparurent à leurs yeux.

La nuit avoit achevé de deploïer ses voiles ; une épaisse obscurité regnoit sur le rivage ; de sorte que les Chevaliers ne voïant rien autour d'eux qui pût leur indiquer le chemin, demeurerent quelques tems interdits & immobiles : ils tournerent enfin le dos à la mer & comencerent à marcher. Après avoir fait quelques pas ils aperçurent de loin une lumiere qui brilloit dans les tenebres. Ils allerent de ce côté là, & bien-tôt ils reconurent la cause de cet éclat qui avoit frapé leurs yeux. C'étoit des

armes magnifiques sur lesquelles donoient à plomb les raïons de la lune. Le casque, la cuirasse & le reste du harnois étoient enrichis d'or & de pierres precieuses, & sur le bouclier on voïoit un grand nombre de figures parfaitement bien gravées. Un vieillard assis au pié d'un arbre, au tronc duquel ces belles armes étoient atachées, sembloit en être le gardien. Il se leva aussi-tôt pour aller au-devant de ceux qui venoient à lui. Charles & Ubalde reconurent d'abord ce vieillard pour le sage enchanteur qui les avoit si bien guidés.

Après qu'ils se furent reciproquement salués avec beaucoup d'afection, le vieillard s'adressant à Renaud qui le regardoit en silence : Jeune Guerrier, lui dit-il, c'est vous seul que j'atens ici ; si vous ignorés combien je m'interesse à ce qui vous regarde, ceux qui vous acompagnent peuvent vous en rendre temoignage : c'est par mon moïen qu'ils ont surmonté les enchantemens d'Armide & qu'ils vous ont tiré de la prison indigne où cette magiciene vous retenoit captif. Ecoutés donc avec confiance ce que j'ai

à vous dire, mes paroles ſont bien diferentes de celles qu'on vous a fait entendre dans les lieux que vous venés de quiter : qu'elles demeurent gravées dans votre cœur juſqu'à ce que bien-tôt une bouche plus ſainte que la mienne & plus capable de vous inſtruire, daigne en prendre le ſoin.

Ce n'eſt point parmi les fleurs, ni ſur les bords riants d'une fontaine qu'habite la vertu ; ſon ſéjour eſt au ſommet d'une montagne eſcarpée : il faut ſçavoir endurer les travaux les plus penibles pour entreprendre d'y monter ; on n'y parvient qu'en renonçant aux plaiſirs. Avec le courage que le Ciel vous a doné, pouriés-vous vous reſoudre à languir éternélement au pié de cette montagne, ſans vous metre en devoir d'en ateindre le ſommet où la vertu reſide ? La nature vous a fait naître avec une mine haute & fiere, & avec un front qui regarde le Ciel, pour vous aprendre que c'eſt là que vous devés tendre. Elle vous a doüé d'un cœur intrepide pour vous porter aux plus grandes entrepriſes : vous avés reçu d'elle une valeur ſans égale & un

courage indomtable ; non pour les emploïer dans des dissensions civiles que la raison condamne, mais pour en faire usage contre vos énemis, & pour combatre vos passions, qui sont vos énemis interieurs & les plus à craindre ; que la sagesse régle tous vos mouvemens : songés à exciter ou à reprimer vos desirs, selon qu'ils seront conformes ou contraires à la raison ; & par là soïés le maître de vous-même.

Pendant que le vieillard parloit ainsi, Renaud les yeux baissés l'écoutoit avec une extrême atention. Le sage enchanteur conoissant ce qui se passoit dans le cœur du jeune Guerrier ; levés les yeux mon fils, continua-t-il, regardés ce bouclier qui est devant vous, vous y verés dépeintes les actions heroïques de vos ancêtres, dont la renommée s'étend par toute la terre. Vous étes encore loin de leurs traces ; mais que leur exemple vous excite à les imiter, & même à les surpasser. Renaud leva les yeux, il regarda le bouclier ; & y vit par ordre toute l'histoire de ces Héros descendus en droite ligne de l'illustre Romain Attius, qui tiroit lui-même son

origine des anciens habitans de Rome. Ils y étoient representés avec une courone de laurier sur la tête: leurs guerres, leurs triomphes, y étoient depeints. La main qui avoit gravé ce bouclier incomparable, avoit sçu renfermer sans confusion, dans un petit espace, un nombre prodigieux de figures diferentes.

On y remarquoit d'abord Caïus premier Prince de la maison d'Este, qui au tems de l'invasion des Gots sous l'empire d'Honorius, maintint la liberté d'un peuple courageux qui l'avoit choisi pour son Chef, & defendit celle de ses voisins qui recoururent à son assistance. Aurelius le suivoit, qui lorsque Rome captive gémissoit dans les fers, sçut garantir ses sujets de l'esclavage où étoit tombé le reste de l'Italie.

Le brave Foreste, l'Hector de sa patrie, paroissoit ensuite signalant sa valeur contre les Huns: il contraignoit leur Roi qu'il avoit vaincu dans un combat singulier, à chercher un azile au milieu des siens: A son air feroce on reconoissoit aisément le barbare Attila. La mort du vaillant Foreste, qui perit quelque

tems après à la défense d'Aquilée, étoit representée dans un autre endroit; Acarin fils de Foreste & heritier de sa valeur paroissoit aprés lui. C'étoit moins par la crainte des Huns, que pour ceder aux destins contraires, qu'on voïoit Altin son frere se retirer sur les rives du Pô, & y construire une Ville qui devoit être dans la suite le séjour des magnanimes Princes d'Este: Il y bâtit Ferrare, & eût soin de la munir également contre les inondations du fleuve & contre les ataques de l'ennemi; après avoir battu les Alains il paroît que la fortune l'abandone contre les Herules; Altin meurt en combatant vaillament pour sa patrie; & sa mort semblable à celle de son pere, le couvre d'une gloire égale. Alphorise perit avec lui. Azzon & son frere cédant à la necessité se retirent pour quelque tems; mais après la mort d'Odoacre on les voit revenir l'un & l'autre, & se maintenir avec courage & avec prudence.

L'Epaminondas de la maison d'Este, Boniface vainqueur du fier Totila, paroissoit ensuite, n'aïant point de regret à la vie; puisqu'il la perd

entre les bras de la victoire, & qu'il a sçû conserver son bouclier. On voïoit Valerien son fils suivre dés sa plus tendre jeunesse les traces d'un si vaillant pere, & bientôt les bataillons des Gots n'osent tenir devant lui. Ernest d'un regard terrible jetoit l'éfroi parmi les Esclavons. L'intrepide Aldoard de Moncelse chassoit de son trône le Roi des Lombards. Henri y étoit depeint aussi-bien que Beranger qui marchant sous les enseignes de Charlemagne, se trouvoit le premier dans toutes les ocasions, où il remplissoit également les devoirs de soldat & de Capitaine. Louis défaisoit en bataille & prenoit prisonier son neveu Othon & sés 5. fils venoient aprés lui; Almeric Marquis de Ferrare les suivoit: il étoit representé les yeux élevés vers le Ciel, en l'honeur duquel il avoit édifié un grand nombre de temples. Azzon, second du nom, après de longs demêlés avec Beranger, demeuroit à la fin vainqueur de son concurent & maître de l'Italie. Albert son fils passoit en Allemagne, & par les victoires qu'il remportoit sur les Danois, il se rendoit digne de devenir le gendre de

l'Empereur Othon. On voïoit ensuite Hugues qui reprima avec vigueur l'audace des Romains : il eut le titre de Marquis d'Italie, & toute la Toscane reconut son autorité.

Après Teudald on remarquoit Boniface à côté de Beatrix son épouse. Ils ne laisserent point d'Enfans mâles pour heritiers de leurs Etats : mais Matilde leur fille unique sçut reparer ce défaut par un courage qui éleva son sexe au-dessus des plus grands hommes & qui rendit sa puissance redoutable aux plus grands Princes. Cette heroïne étoit dépeinte avec un air noble & fier, & dans ses yeux brilloit une ardeur toute martiale. Là elle mettoit en deroute l'armée des Normans, & contraignoit le brave Guiscard, qu'on avoit cru jusqu'alors invincible, à chercher son salut dans la fuite. Ici elle remportoit la victoire sur l'Empereur Henry IV. Elle offroit à Dieu dans son temple l'Etendard Imperial qu'elle avoit pris dans la bataille, & rétablissoit ensuite le Souverain Pontife sur le trône de Saint Pierre. Azzon V. compagnon de ses exploits, étoit représenté à côté d'elle comme un Prince

qu'elle aimoit & consideroit beaucoup.

Dans le même tems on voïoit Guelfe fils d'Azzon IV. & de Cunigonde, se transplanter dans les champs Bavarois, & enter sur la tige des Guelfes une branche de la maison d'Este : cette branche secondée de la faveur du Ciel, augmentoit de plus en plus sa puissance en Allemagne ; elle y poussoit des rameaux qui couvroient déja la moitié de ce vaste païs. Mais la branche qui étoit restée en Italie ne s'y rendoit pas moins illustre. Du côté oposé à celui où Guelfe étoit dépeint, on remarquoit Bertold & Azzon VI. qui dans le païs de leurs ancêtres, ont continué le nom & soutenu la gloire des grands hommes dont ils étoient descendus.

Telle étoit la suite de ces Heros si bien representés sur le métail insensible, qu'ils y paroissoient animés. A la vûë de ses illustres Aïeux, Renaud fut saisi d'une noble émulation : L'amour de la gloire s'empara tellement de son grand cœur, que prevenant les victoires qui l'atendoient devant Jerusalem, cette Ville

ſainte lui parut déja conquiſe & les Infideles défaits. Après qu'il ſe fut couvert des armes magnifiques qui lui étoient deſtinées, Charles qui lui avoit apris pendant le chemin la mort du Prince de Danemark, lui preſentant l'épée de ſon maître, prenés cette épée, Seigneur, lui dit-il, armés-vous-en pour la gloire de Jeſus-Chriſt, vengés avec ce fer la mort du Prince qui l'a porté le premier, & qui avoit conçu pour vous une ſi haute eſtime, cette vengeance vous eſt reſervée. Faſſe le Ciel, lui répondit Renaud, que je rempliſſe votre atente, & qu'en vengeant bientôt la mort de Suene, je puiſſe m'aquiter de ce que je dois à ce vaillant Prince. Le Chevalier Danois ſatisfait de cette réponſe, mit l'épée entre les mains de Renaud, & lui témoigna, en peu de mots, ſa joïe & ſa reconoiſſance.

Cependant le ſage Enchanteur jugeant qu'il étoit temps de partir, allons, dit-il aux trois Guerriers, marchons où Godeffroy vous atend: je vais malgré les tenebres de la nuit vous conduire à ſon camp. Il monta auſſi-tôt ſur un char avec eux, &

lâchant la bride à ses coursiers, il prit sa route du côté de l'Orient. Après qu'ils eurent quelque tems gardé le silence, le vieillard se tournant vers Renaud, prit la parole & lui dit. Vous venés de voir quels ont été vos ancêtres; il s'en faut bien que la source dont tant de Heros sont sortis, soit encore épuisée. Les grands hommes qui naîtront un jour de vous, égaleront en nombre ceux dont vous êtes issu, & leur gloire ne sera pas moins grande que la leur, je voudrois qu'il fut en mon pouvoir de vous faire conoître vos descendants, afin que leurs noms qui seront un jour si fameux previnssent dans le monde leur naissance; mais ce pouvoir est au-dessus de mon art; ce n'est qu'au travers d'un nuage épais qu'il m'est permis de lire dans l'avenir. Cependant, Seigneur, je puis sur cela vous aprendre ce que j'ai moi-même apris d'un homme merveilleux à qui les secrets du destin sont conus. Jamais l'Italie, ni la Grece, m'a-t-il dit souvent, n'ont été si fecondes en Heros, que le sera la posterité du vaillant fils de Bertold: la gloire de ses descendants

éfacera celle des grands hommes que Sparte, Rome & Cartage se vantent d'avoir produits.

Je remarque entre autres, poursuivoit-il, un Alphonse second du nom, qui doit naître dans un tems où il semblera que le vrai merite soit bani de la terre. Ce Prince sera l'honeur de l'illustre sang d'Este. Egalement grand dans la paix & dans la guerre, nul ne possedera si bien que lui l'art de gouverner les peuples, & de comander les armées. Dans sa premiere jeunesse, il donera des preuves de son courage contre les feroces habitans des forêts; & dans un âge plus avancé les victoires qu'il remportera rempliront les esperances qu'avoit donées sa jeunesse. Entouré de voisins puissans & ambitieux, il sçaura maintenir ses Etats dans une heureuse abondance; il y fera fleurir les sciences & les arts, il dispensera avec équité les châtimens & les récompenses, sa prévoïance écartera tous les maux dont ses peules seront menacés. Quel bonheur pour l'Europe, si dans ces tems funestes où elle sera exposée aux ravages des Infideles, les peuples qui adorent Jesus-Christ mètoient ce

grand Prince à leur tête. En vain le Turc & le Maure prétendroient s'oposer à lui, les païs qu'ils ont desolés, les Temples qu'ils ont détruits seroient bien-tôt vengés. Sur le somet glacé du Taurus il arboreroit les fleurs de lis & l'aigle de Ferrare ; & remontant jusqu'à la source du Nil, il contraindroit les Infideles habitans d'Egipte à se purifier dans les eaux de ce fleuve par un batême salutaire.

Ainsi parloit le sage Vieillard ; & Renaud plein de joïe d'entendre ce qui lui étoit anoncé, l'écoutoit avec atention. Deja l'astre du jour començoit à dorer le Ciel de ses feux naissans; à la faveur de ces premiers raïons de lumiere, déja les Chevaliers començoient à découvrir les banderoles qui flotoient au-dessus des tentes. L'Aurore qui se leve, leur dit alors l'enchanteur, offre à vos yeux le camp où j'avois dessein de vous conduire, je vais vous quiter ici. Il ne m'est pas permis d'aler plus avant, vous ferés aisément sans moi le peu de chemin qui vous reste à faire. Les Chevaliers descendirent du char, & prirent congé de leur conducteur. Ils entrerent peu après dans la camp, le bruit

de leur arivée s'y répandit en un moment ; Godeffroy en étant informé sortit aussitôt de sa tente pour aller au devant d'eux.

CHANT XVIII.

DE'S que Renaud vit Godeffroy qui s'avançoit vers lui, il aborda son General avec respect & lui dit : Seigneur, j'ai crû que mon honeur m'engageoit à repousser l'outrage que m'avoit fait le Prince de Norvege ; si cette action vous a déplû, je puis vous assurer que j'en ay toûjours senti depuis, & que j'en ressens encore une vive douleur. Je me rends à vos ordres, Seigneur, je viens ici pour expier ma faute, il n'y a rien que je ne fasse pour en meriter le pardon. Il voulut alors s'incliner profondement, mais Godeffroy l'embrassant, oublions le passé, lui dit-il, ne parlons plus de ce qui pouroit renouveller nos douleurs ; ce que j'éxige de vous pour reparer votre faute, c'est de continuer à nous doner des marques de cette heroïque valeur qui vous a rendu

l'éfroi de nos énemis; & pour comencer, il faut que vous surmontiés l'enchantement de la forêt. Cette forêt dont nous tirions le bois de nos machines est devenuë tout à coup, & sans qu'on en sçache la cause, un sujet de terreur pour tous nos Guerriers; aucun n'a l'assurance d'y pénetrer. Alés détruire ces charmes terribles, faites ce que nos plus braves Guerriers n'ont pû faire.

Renaud accepta sans balancer ce que lui proposoit Godeffroy, & il le fit en peu de paroles, ainsi qu'ont coutume d'en user les grands courages, qui s'expriment toûjours moins par des paroles que par des éfets. Se tournant après cela vers Guelfe, Tancrede & les principaux Chefs de l'armée qui étoient venus en ce lieu pour le voir, il reçût & leur rendit leurs civilités & leurs embrassemens. Il assura tous les simples soldats qui acouroient en foule autour de lui combien il étoit sensible à la joïe qu'ils temoignoient de son retour. Ensuite il s'en alla dans sa tente, suivi d'un cortege aussi nombreux que s'il étoit revenu vainqueur de l'Orient & du Midi.

Après qu'il se fut entretenu quelque

tems avec ſes amis, ſur l'état preſent de la guerre, & ſur l'enchantement de la forêt, ils ſe ſeparerent : le venerable Pierre fut le ſeul qui reſta auprès de lui. Seigneur, lui dit alors le ſaint Solitaire, vous venés de faire un étonant voïage, vous arrivés des extremités du monde. Quelles graces ne devés-vous point rendre au ſouverain Paſteur des hommes, qui du bout de l'Univers a bien voulu vous ramener à ſon troupeau, comme une brebis qui lui étoit chere, quoique rebelle à ſa voix. Dieu vous a choiſi pour être après Godeffroy le principal Mininiſtre de ſes deſſeins. Mais dans l'état où vos égaremens vous ont mis, il ne vous eſt pas permis de vaquer à un ſi ſaint emploi. Toutes les eaux du Nil & du Gange ne ſeroient pas ſuffiſantes pour purifier votre ame des ordures dont la chair & le ſang l'ont ſoüillée. Il n'y a que la grace divine ſeule qui le puiſſe faire. Atirés-là ſur vous par un ſincere repentir, tâchés par vos prieres & par vos larmes de vous rendre digne du pardon qui vous eſt ofert.

A ces paroles du venerable Pierre, Renaud rentra en lui-même ; il gemit de

de ses folles amours ; il detesta sa colere impetueuse qui l'avoit porté à ôter la vie au malheureux Gernand. Touché d'un veritable repentir, il se jetta aux piés du Solitaire, & lui avoüa avec humilité tous les égaremens de sa jeunesse. Pierre usant de la puissance qui lui avoit été confiée, annonça au jeune Guerrier le pardon de ses fautes, & ajoûta aussi-tôt. Demain avant le lever du soleil allés sur la montagne des Oliviers offrir vos prieres au Seigneur. Vous marcherés ensuite vers la forêt dont vous devés détruire le charme. Je sçais que vous réussirés dans cette entreprise, à moins que par une nouvele foiblesse vous n'y metiés obstacle. Quelque objet qui se présente à vous ne vous arêtés point à des atraits qui séduiront vos sens : quelques discours qu'on vous fasse entendre, quelques plaintes qu'on vous adresse, n'écoutés point des sons trompeurs & perfides : tout ce qui se présentera à vos yeux, tout ce qui frapera vos oreilles, n'est qu'une vaine illusion qui ne doit point ébranler votre courage.

Il dit. Renaud plein de confian-

ce paſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante dans l'impatience de commencer cette grande entrepriſe, dont on lui prometoit un heureux ſuccès. Il ſe leva avant le jour ; il ſe couvrit de ſes magnifiques armes, & mit par deſſus une cotte d'arme toute neuve & de couleur cendrée : il ſortit de ſa tente, ſe mit en chemin ſeul à pié, & marcha vers la montagne des Oliviers.

Les premiers raïons de l'aurore començoient à peine à ſortir du ſein des ondes : L'éclat des aſtres de la nuit n'étoit point encore obſcurci par une lumiere plus vive ; Renaud charmé de ce ſpectacle qu'offroit à ſes yeux le paſſage de la nuit au jour, que de beautés le Ciel étale, dit-il. Un nombre infini d'étoiles qui repandent une douce lumiere, le décorent pendant la nuit : pendant le jour un aſtre incomparable en fait l'éclat & l'ornement, cependant les foibles humains peu touchés de ces beautés immorteles, jamais n'élevent leurs regards vers le Ciel. Un ſourire gracieux les enchante : deux beaux yeux ſont les ſeuls aſtres qu'ils contemplent.

En s'entretenant ainsi en lui-même Renaud parvint au somet de la montagne. Il se tourna du côté de l'Orient, & élevant son cœur à Dieu, Seigneur, dit-il, daignés jetter sur moi un regard de misericorde; regardés mes égaremens avec des yeux de pere. Répandés dans mon ame votre grace divine; qu'elle y tombe comme une rosée salutaire pour la purifier de toutes ses soüillures. A peine eut-il achevé cette priere, qu'il sentit ses sens récréés par un petit vent frais, qu'avoit fait lever la naissante aurore. Une abondante rosée tombant ensuite sur sa cotte d'arme, en rendit la couleur cendrée d'une blancheur éclatante. Renaud remarqua ce prodige, son grand courage en fut encore augmenté. Telle est une tendre fleur à qui les pleurs de l'aurore donent un éclat nouveau. Plein d'ardeur & d'une nouvelle confiance, le jeune Guerrier prit le chemin de la forêt.

Lorsqu'il fut arivé à l'endroit où d'horribles spectres avoient d'abord éfraïé les moins courageux, il n'y remarqua rien de semblable: toute la forêt lui parut au contraire comme

un bois d'une riante verdure & d'un ombrage charmant. Il passa outre, & bien-tôt ses oreilles furent frapées d'un agréable son. Le doux murmure des eaux, le chant du Rosignol plaintif, ausquels se joindroient la voix des Sirenes & plusieurs instrumens de musique formoient cet harmonieux concert. Surpris de cette merveille à laquelle le Guerrier s'étoit le moins atendu, il s'arêta un instant & puis il continüa de s'avancer lentement jusqu'à l'entrée de la forêt. Il la trouva environée d'une riviere, dont les eaux tranquiles couloient dans un large canal, & dont les bords étoient émaillés de fleurs & de verdure. Un bras de cette riviere prenant son cours par le milieu de la forêt, arrosoit le pié des arbres & joignoit ainsi la fraîcheur de ses ondes à celle de leur ombrage. Pendant que Renaud songe en lui-même de quelle maniere il poura traverser la riviere, un superbe pont s'offre à sa vûë: il passe aussi-tôt sur ce pont: mais à peine à t'il touché l'autre bord, que le pont tombe avec grand bruit, il se retourne: il voit que les eaux enflées tout à coup entrainent le pont avec vio-

lence, & qu'à leur cours tranquile a ſuccedé le cours d'un impetueux torrent.

Impatient d'éprouver de plus étonantes avantures, le Guerrier quite les bords de la riviere & entre dans la forêt. Tous ces arbres antiques que les années avoient depuis longtems depoüillés de leurs agrémens, lui parurent dans leur force & dans leur plus grande beauté. Le feüillage en étoit vers & épais : de leur tendre écorce diſtiloit le plus doux miel. Entre les fleurs & les herbes odoriferantes dont la terre étoit couverte, un grand nombre de petits ruiſſeaux rouloient leurs eaux argentines. A chaque pas que faiſoit Renaud, on eût dit qu'à l'envi Flore & les Naïades étaloient devant lui leurs tréſors. Il entendoit diſtinctement ce concert harmonieux qui avoit de loin frapé ſes oreilles. Mais ne decouvrant rien autour de lui que des arbres ; il ne concevoit pas d'où pouvoit venir le ſon des voix & des inſtrumens qui compoſoient ce concert.

Comme il regardoit de tous côtés, il aperçut au bout d'un petit ſentier une place aſſés ſpatieuſe, au milieu

de laquelle s'élevoit un grand Mirthe qui par sa hauteur & par sa beauté sembloit être le Souverain de tous les arbres de la forêt. Renaud alla droit à cette place, & bientôt ses yeux y furent témoins d'un étrange prodige. Un des arbres voisins du Mirthe s'étant ouvert, il sortit de son sein une belle fille, vêtuë d'une façon singuliere, & dans le même moment cent autres filles aussi belles, & vêtues de la même maniere, sortirent de l'écorce entr'ouverte d'un pareil nombre d'arbres. Leur robe étoit retroussée, elles avoient des brodequins pour chaussure, de longs cheveux tomboient à grosses boucles sur leurs épaules, & leurs bras étoient nuds. Telles on répresentoit jadis les Nimphes de Diane, excepté qu'au lieu d'arcs celles-ci tenoient entre leurs mains des lires, des sistres, & d'autres instrumens de musique, dont elles acompagnoient leur voix. Elles firent un cercle autour du Mirthe, & enfermerent Renaud dans ce cercle. Elles se mirent ensuite à danser & à chanter toutes ensemble. Jeune Chevalier, disoient-elles, que votre arrivée dans ces lieux va causer de

joïe à notre Reine afligée ; voïés comme votre presence a déja dissipé l'horreur de cette sombre forêt : c'est ainsi que vous allés banir la tristesse du cœur de notre Souveraine. Un son plaintif parut alors sortir du Mirthe ; & aussi-tot cet arbre aïant ouvert son sein, offrit aux yeux de Renaud une femme, à la beauté de laquelle celle des Driades, & des autres Divinités des forêts, ne fut jamais comparable.

Renaud regarda atentivement cette femme, il crut reconoître en elle les traits de la belle Armide. C'étoit elle en éfet dont un Demon avoit pris la ressemblance. Elle jetta sur le Guerrier un regard mêlé de langueur & de joïe. Enfin, lui dit-elle, je te revois, inhumain ; tu reviens enfin trouver une amante fidele, que tu as si cruellement abandonée. Mais que dois-je penser de ton retour ? Est-ce le repentir qui t'amene, est-ce l'envi de me faire un nouvel outrage ? te revoi-je comme amant, ou comme énemi ? Helas ! ce n'est point pour recevoir un énemi que j'ai fait à ton aproche disparoître l'horreur de ces lieux sauvages ; ni que j'ai fait éclore

les fleurs sous tes pas. Si tu reviens comme amant, pourquoi me cacher plus long-tems ton visage ? Ote ce casque qui m'empêche de lire dans tes yeux les tendres sentimens de ton ame. Joins du moins ta main à la mienne que je te presente.

Ces paroles acompagnées de regards où la passion la plus vive étoit peinte, auroient pû rendre un rocher sensible: mais Renaud, qui étoit sur ses gardes, n'en fut point émû : ce Guerrier moins par insensibilité que par prudence, ne se laissa point atendrir. Refusant de prêter plus long-tems l'oreille à ce dangereux discours, il tira son épée, & se mit en devoir d'en fraper le Mirthe. Arrête, cruel, s'écria la feinte Armide en se metant au-devant du Mirthe, ne sois point assés barbare pour fraper un arbre qui m'est si cher, frape plûtôt mon coeur, c'est par lui que doivent passer tes coups. Renaud sans se soucier de ses prieres ni de ses larmes, leve le bras : mais dans le moment d'horribles éclats de tonere se font entendre ; la terre est violemment ébranlée & il en sort d'afreux mugissemens. Uu geant énorme prend la

place d'Armide ; les cent Nimphes se changent en autant de Ciclopes. L'intrepide Guerrier malgré les éforts de ces monstres qui l'ataquent tous à la fois, fait tomber sur le Mirthe sa redoutable épée : l'arbre gemit : Renaud redouble ses coups, & enfin coupe en deux cet arbre fatal. Le tonere aussi-tôt cesse de gronder : la terre se rafermit : l'air reprend sa serenité : le Mirthe disparoît, & avec lui s'évanoüissent les monstres & tous les enchantemens de la forêt.

Renaud porta ensuite ses pas & ses regards de tous côtés, afin de s'assurer si le charme étoit entierement détruit. Il reconut que dans la forêt tout étoit rentré dans l'ordre naturel. Vaines illusions, dit-il, quelle foiblesse, quelle folie de s'arrêter à vous? & à ces mots il reprit le chemin du camp. Le venerable Pierre élevant alors sa voix, s'écria. Les Demons sont soumis, leur puissance n'est plus à craindre : le vainqueur revient couvert de gloire : le voici qui s'avance : & aussi-tôt la cotte d'arme éclatante de Renaud, & l'aigle d'argent qui brilloit sur son casque, le firent decouvrir de loin,

qui revenoit d'un air tranquile & d'un pas aſſuré.

Il entra dans le camp au milieu des aclamations de l'armée. Godeffroy le reçut avec les aplaudiſſemens que meritoit ſon courage, il lui fit de grands honeurs dont perſone ne fut jaloux. Seigneur, lui dit le jeune Guerrier, l'accès de la forêt eſt libre, je m'y ſuis rendu ſelon vos ordres: j'en ay vû les enchantemens, je les ay ſurmontés: nos travailleurs y peuvent deſormais aller en toute aſſurance. Le General dona ordre ſur le champ qu'on allât couper le bois neceſſaire à la conſtruction des machines. Guillaume, Amiral de la flote Genoiſe, eut la direction de ces nouveaux ouvrages. Cet Amiral contraint de ceder la mer à la flote d'Egipte; après avoir mis ſes vaiſſeaux en ſûreté s'étoit rendu au camp avec les cent ſoldats qu'il commandoit. C'étoit l'homme le plus intelligent qu'il y eût alors dans les Méchaniques, & il avoit ſous lui cent ouvriers très-habiles: de ſorte que les machines qu'il fit conſtruire furent ſans comparaiſon plus ſolides, plus utiles & mieux entendues,

que celles qui avoient été construites au commencement du siege.

Outre un grand nombre de catapultes & autres machines moins considerables propres à lancer des dards & des pierres, il en fit faire une d'une grandeur prodigieuse, & d'une structure surprenante. Elle étoit destinée à suspendre le bellier. Les pieces de cette machine se démontoient aisément, & on pouvoit les rassembler de même. Pour la garantir des dards enflâmés que les assiegés lanceroient contre elle, des cuirs encore frais la couvroient de toutes parts. A la hauteur du rempart de la Ville un pont levis se baissoit sur la muraille; d'où les assaillans pouvoient combatre leurs énemis de pié ferme; tandis que d'une tour qui s'élevoit au haut de la machine, & qui excedoit la hauteur du mur, un nombre d'exellens archers écartoient à coups de trait ceux qui défendoient le rempart. Quoique cette machine fut d'une grandeur & d'un poids prodigieux, les proportions néanmoins en étoient si bien gardées, qu'à la faveur des roües sur lesquelles elle posoit, on la faisoit avancer sans

peine dans un terrein uni.

Dès qu'elle fut achevée : Guillaume en construisit encore deux autres de même taille & de même forme. Les Chrétiens surpris de ces ouvrages, admiroient un art qui jusqu'alors leur avoit été inconu. Les Sarazins de leur côté voïant du haut des murailles s'élever ces monstrueuses machines, n'oublioient rien pour se metre en état de faire une vigoureuse resistance. Ils réparerent si bien leurs breches, & ajoûterent tant de fortifications aux endroits les plus foibles de la place, qu'elle paroissoit imprenable. Mais ce qui leur donoit le plus de confiance, étoit une mixtion de souffre & de bitume, que l'execrable Ismen avoit composée. Le lac de Sodome, ou peut-être le Stix même lui avoit fourni la matiere de cette infernale composition, par le moïen de laquelle le Magicien se prometoit bien de venger l'injure que les Chrétiens avoient faite à son art, en abatant la forêt qu'il avoit enchantée.

Pendant qu'avec une ardeur incroïable les deux partis se disposent au combat, les assiegeans aperçurent

un pigeon, qui passant au-dessus de leur camp voloit vers la Ville : & un moment après ils virent du côté de la Ville un faucon qui venoit fondre sur lui. A la vûë de ce dangereux énemi, l'oiseau timide reprend avec fraïeur le chemin du camp: l'animal aux serres cruelles le poursuit, & déja il est prêt de l'ateindre. Pour se garantir du peril qui le menace le pigeon cherche un asile dans les tentes des Chrétiens : il entre dans celle de Godeffroy, & s'abat sur les genoux du General. Godeffroy remarque aussi-tot un petit billet attaché sous l'aîle du pigeon : il prend ce billet, il l'ouvre, & y trouve ce peu de mots en langue Siriaque. Le General de l'armée d'Egipte au Roi de Jerusalem salut. Prenés courage, Seigneur, je marche à votre secours : dans quatre ou cinq jours au plus tard vos énemis seront chassés de devant vos murailles. C'étoit alors l'usage dans l'Orient de dresser des pigeons à faire de semblables messages. En reconoissance d'un avis si important, Godeffroy donna la liberté à l'oiseau qui le lui avoit anoncé. Mais celui ci peu satisfait du succès

de ſa courſe, n'oſa pas retourner vers ſon maître, & vola d'un autre côté.

Le General des Chrétiens aïant mandé les principaux Chefs de l'armée, leur montra le billet, & leur aprit la maniere extraordinaire dont il ſembloit que le Ciel l'eût fait tomber entre ſes mains. Il ne faut plus differer, ajoûta-t'il, ſongeons à tous diſpoſer pour doner inceſſament à la Ville un nouvel aſſaut. Quoique le côté du Midi ſoit très-eſcarpé j'ai reconu néanmoins qu'il n'étoit pas impoſſible d'en faire aprocher une de nos principales machines. Ce côté d'ailleurs étant naturellement très-fort, il y a aparence que nous le trouverons moins garni de ſoldats pour le défendre. Le Comte de Toulouſe aura ſoin de cette ataque. Avec la plus grande partie de nos troupes, je me preſenterai du côté du Nord, afin d'attirer en cet endroit les plus grandes forces de l'énemi : & cependant je ferai avancer d'un autre côté la mieux roulante de nos machines, pour faire contre la muraille un éfort imprevû. Camille avec notre troiſiéme machine attaquera la place par un endroit peu éloigné de celui

auquel je combaterai.

Le Comte de Toulouſe prenant alors la parole, pour ce qui regarde l'aſſaut, dit-il, & l'ordre de l'ataque, on ne peut rien ajoûter à ce que Godeffroy vient de dire. Mais comme l'armée d'Egipte aproche, ne feroit-il pas à propos qu'on envoïat quelqu'un au Camp des Sarazins pour reconoître les forces & tâcher de penetrer les deſſeins de nos énemis. J'ai un Ecuier, ajoûta Tancrede, qui me paroît l'homme du monde le plus propre à cet emploi; il eſt adroit, intelligent, hardi, il a autant de prudence que de courage: il parle pluſieurs langues, & prend parfaitement les manieres des peuples dont il parle les langues. On fit venir auſſi-tôt Vafrin, c'étoit l'Ecuier de Tancrede, il accepta avec joïe la propoſition. Les Sarazins, dit-il en ſouriant, vont inceſſament avoir au milieu de leur camp un nouvel eſpion dont ils ne ſe défierons point. J'examinerai la diſpoſition de leur armée, je contemplerai exactement le nombre des Guerriers qui la compoſent: leur General ſera bien ſecret, s'il ne me découvre lui-même

ses desseins les plus cachés. Je vais partir, & bien-tôt j'espere être en état de rendre un bon compte de l'emploi dont on me charge.

Vafrin se revêtit à l'instant d'une longue robe à la façon des Sarazins; il mit un turban sur sa tête, atacha derriere ses épaules un carquois & prit un arc à la main. Il se mit ensuite à parler diverses langues d'une maniere si naturelle, qu'à Tyr on l'eut pris pour un Phenicien, & que dans Memphis il eût passé pour un habitant d'Egipte. Surpris de ce qu'ils voïoient, les témoins même de son deguisement avoient peine à le reconoître. Sans perdre de tems il monta sur un cheval qui étoit extrêmement leger à la course, & il sortit du camp.

Pendant les trois jours suivants, les assiegeans s'occuperent sans relâche, & avec une ardeur incroïable, à aplanir le terrein, afin de pouvoir faire rouler leurs machines avec facilité. Le troisiéme jour, qui fut la veille de celui qui étoit destiné pour l'assaut, Godeffroy dona ordre que par d'humbles prieres, tous les Chrétiens rendissent le Ciel favorable à

leurs armes. Il fit ensuite avancer un grand nombre de machines vers le Nord de la Ville, quoique ce ne fut pas son intention d'en faire usage de ce côté là. Trompés par ce stratagême les Sarazins crurent que leurs énemis se disposoient à les ataquer par l'endroit de la place qui étoit le mieux fortifié, & ils en eurent de la joïe. Mais le lendemain matin cette joïe s'évanoüit, lorsqu'ils virent la disposition de l'ataque changée : A la faveur des tenebres Godeffroy avoit fait rouler sa formidable tour vis-à-vis un endroit de la Ville où le mur étoit moins garni d'angles, & d'ouvrages avancés propres à en défendre l'aproche : & pendant la même nuit, Raimond & Camille avoient fait pareillement aprocher leurs machines des endroits qu'ils devoient ataquer.

A la vûe de ces trois énormes tours qui menaçoient leurs rempars, les assiegés qui n'en avoient jamais vû de semblables, furent fort éfraïés : ils ne tomberent pas néanmoins dans le découragement : ils coururent en diligence aux lieux où ils voïoient l'énemi se presenter, & ils s'empresserent

d'y transporter tout ce qu'ils avoient preparé ailleurs pour faire une vigoureuse défence. Malgré le poids de ses années, Aladin couvert d'une lourde cuirasse, marcha du côté du Midi pour s'oposer à Raimond. Soliman fit tête à Godeffroy, & Argant à Camille qui avoit avec lui le vaillant Tancrede. Le sort qui reservoit à Tancrede la gloire de faire tomber le feroce Argant sous ses coups, fit qu'en cette journée ces deux redoutables rivaux se trouverent oposés l'un à l'autre.

Godeffroy cependant informé que le secours n'étoit pas loin, dona ordre à Guelfe, au Duc de Normandie, & au Comte de Flandre de monter à cheval, afin d'être en état d'empêcher que l'armée d'Egipte ne vint troubler l'action qui s'alloit passer. L'ataque commença peu après des trois côtés avec une extrême furie. L'air fut bien-tôt obscurci d'un nombre prodigieux de traits, ceux qui partoient des machines étoient sans comparaison les plus terribles ; elles lançoient des dards & des pierres d'une extraordinaire grosseur. Ces dards meurtriers perçant d'outre en

outre tous ceux qu'ils rencontroient, faiſoient ſortir leur ame avec leur ſang par une double & éfroïable plaïe, & ceux qui avoient le malheur d'être ateints de ces énormes pierres, écraſés du coup avec leur cuiraſſes à peine conſervoient après leur mort un reſte de figure humaine. Pour ſe garantir en quelque ſorte du cruel éfet des machines, les aſſiegés tendent des toiles ſur les remparts: par leur peu de reſiſtance ces toiles amortiſſoient la violence des coups; & cependant ils font tomber ſur leurs énemis une grêle de pierres & de fleches. Mais s'ils ſe défendent avec courage, ils ſont attaqués avec encore plus de vigueur. A l'abri de leurs machines les Chrétiens avancent de plus en plus; ils joignent enfin la muraille; ils commencent à faire uſage de leurs beliers, & déja ils ſe diſpoſent à abatre leurs ponts.

Mais ce n'eſt point par cette route que l'invincible Renaud prétend entrer dans la place: ſon courage dedaigne une voie ſi facile. Il ſe tourne vers ceux qui avoient comme lui ſuivi l'étendard de Dudon, & leur montrant un endroit eſcarpé du mur,

voici notre chemin, dit-il, mes braves compagnons ; c'eſt par là que nous devons aller à l'énemi : il ſeroit honteux pour nous de prendre une autre route. En eſt-il une qui ſoit inacceſſible aux grands courages. Les compagnons de Renaud ſe ſerrent auſſi-tôt contre lui : ils joignent leurs boucliers les uns aux autres : & élevant ſur leurs têtes un toit impenetrable d'acier, ils gagnent le pied de la muraille. D'un bras robuſte à l'inſtant Renaud prend une haute & peſante échele, il la dreſſe contre le mur, & y monte le premier. Son exemple excite les autres à le ſuivre : un grand nombre d'écheles ſe dreſſent à côté de la ſiene, chacun à l'envie s'empreſſe d'y monter. Mais comme leurs forces étoient inégales, leur fortune fut differente. Les uns meurent : d'autres ſont dangereuſement bleſſés : pluſieurs ſont renverſés au pié des écheles. Pour Renaud rien ne l'arrête. En vain les aſſiegés font tomber ſur lui des ſolives & de gros quartiers de pierre ; il ſoutient ſur ſon bouclier ces lourdes maſſes, on eût dit que la chûte même d'une montagne ne pouvoit l'ébranler. Il

encourage ses compagnons : il menace ses énemis ; & déja il est à portée de joindre les éfets aux menaces. Parvenu au haut de l'échelle, il embrasse un creneau de la muraille, & il s'élance pour sauter sur le rempart. Alors les assiegés redoublent contre lui leurs éforts. Mais, ô merveille incroïable ! un homme seul, & presque suspendu en l'air, resiste à une multitude d'énemis qui l'ataquent tous à la fois. Semblable à un palmier dont la force paroit s'acroître à proportion du poids dont on le charge, la vigueur de Renaud s'augmente par la resistance, les obstacles qu'il rencontre irritent son courage, il monte sur la muraille, & s'en rend le maître. Tendant alors une main secourable au jeune frere de Godeffroy, il l'y fait monter après lui, & bien-tôt par des coups terribles, il écarte ou renverse ceux qui défendent le rempart, & en rend l'accès facile à tous ses compagnons.

Ce qui se passoit à l'ataque de Godeffroy n'étoit pas moins digne d'atention, non seulement les hommes y combatoient les uns contre les autres, mais encore la victoire s'y

disputoit entre les machines des deux partis. Les Sarazins avoient élevé sur le rempart un grand mât de navire, auquel étoit suspendue en travers une grosse & longue poutre ferrée par le bout. Par le choc de cette poutre, qu'ils mettoient en mouvement, ils faisoient éprouver à la principale machine des assiegeans le même domage que le belier causoit à la muraille. Malgré sa solidité, la machine déja entr'ouverte n'auroit pû resister longtems à de si violens coups, si Guillaume prevoïant tous les accidens qui pouvoient ariver, n'eut eû soin de se pourvoir de longues & tranchantes faux : les Chrétiens s'en servirent avec adresse pour couper les cordes qui suspendoient la poutre. Tel qu'un gros rocher qui se détache d'une montagne, entraîne dans sa chûte les troupeaux, les arbres & tout ce qu'il rencontre. Ainsi cette poutre en tombant entraîna avec elle une partie des creneaux au pié du rempart.

Godeffroy se flatoit que rien ne pouroit desormais l'empêcher de se rendre maître de la muraille : mais dans le même instant une flâme noire & puante fut par les assiegés lancée

contre leurs énemis. Le soufre enflâmé que l'Ethna vomit, les vapeurs brûlantes dont le Ciel des Indes s'embrase, ne sont point comparables à cette dévorante flâme. Une épaisse fumée ofusque les yeux des Chrétiens. Un bruit pareil à celui du tonére les étourdit, la crainte les saisit. Godeffroy seul inébranlable au milieu du peril encourage ses soldats. Pour empêcher que le feu ne s'atache à la machine, il fait sans cesse verser de l'eau sur les cuirs dont elle étoit couverte. Cependant l'ardeur est si grande, & de nouveaux tourbillons de flâmes se succedent de si près les uns aux autres, que l'eau comence à manquer aux assiegeans, & que les cuirs déja dessechés vont laisser la machine en proïe aux feux qui l'environent. A ce danger pressant & inévitable le General des Chrétiens n'oposoit plus que son courage, lorsque tout à coup un vent impetueux s'élevant du côté du camp, repoussa les flâmes avec violence dans les yeux mêmes de ceux qui les lançoient. Le rempart parut incontinent tout en feu, les toiles que les Sarazins avoient tendues, toutes les machines qu'ils

avoient préparées pour leur défense, furent embrasées en un moment. Heros favorisé des Cieux, la nature alors combatit pour toi : les vents empressés à te servir acoururent au son de tes trompetes.

L'impie Ismen voïant le mauvais succès de son entreprise, monta aussitôt sur le rempart, en intention d'emploïer de nouveaux charmes. Pour rendre ses conjurations plus fortes, il se fit acompagner de deux femmes tres versées dans son art execrable, & parut au milieu d'elles à la vûe des Chrétiens. Tel on depeint le Prince des Demons entre deux infernales furies. Le Magicien & ses deux détestables compagnes unirent ensemble leurs voix, & à l'instant l'air s'obscurcit, l'astre du jour perdit son éclat : mais dans le moment même une grosse pierre lancée par la machine des assiegeans les ateignit tous trois, les mit en pieces, confondit leur sang & dispersa leurs membres. Forcées d'abandoner le jour qu'elles soüilloient, leurs ombres criminelles descendirent dans l'éternelle nuit, pour y recevoir le châtiment de leur impieté. Par cet exemple terrible,

aprenés

prenés mortels à ne point atirer sur vous la colere celeste.

Cependant les Chrétiens rassurés contre le peril de l'embrasement qui menaçoit leur machine, joignirent la muraille & abatirent leur pont. Le fier Soliman se presenta aussi-tôt pour s'oposer à eux : mais son étonement fut grand lorsqu'il vit s'élever au-dessus du pont une haute tour qui comandoit le rempart, & dont les assiegeans faisoient tomber sur lui une grêle de traits. Sans s'éfraïer neanmoins l'intrepide Sultan se met en devoir de couper le pont. Par ses discours, par ses menaces, & encore plus par son exemple, il encourage ses compagnons que la crainte empêchoit de le seconder.

Un merveilleux spectacle s'offrit alors aux yeux de Godeffroy. L'Archange Michel couvert d'armes divines, & raïonant de lumiere, s'aparut à lui, & lui dit. Godeffroy, l'heure est venue où la sainte Sion va sortir d'un dur esclavage : levés les yeux ; voïés le secours que l'Eternel vous done : voïés toute la milice celeste qui combat pour vous. Je vais dissiper le nuage qui vous derobe la vûe

des Esprits immortels. Je vais fortifier vos yeux, afin qu'ils puissent, du moins pendant quelques instans, soutenir l'éclat qui environe les habitans des Cieux. Au travers de cette nuée de poussiere & de fumée qui s'éleve dans les airs, voïés ce nombre de Guerriers qui combatent avec tant d'ardeur. Ce sont les ames bienheureuses de tous ceux qui dans cette guerre ont sacrifié leur vie pour la cause de Dieu. Voilà Hugues qui d'un bras invincible ébranle & renverse les plus hautes tours. Voici le vaillant Dudon qui avec le fer & la flâme ataque la porte septentrionalle dont il va bien-tôt se rendre maître : il fournit des armes aux soldats, il soutient leur courage, & augmente leur vigueur ; celui que vous voïés sur la coline revêtu d'habits Pontificaux est le saint Pasteur Ademart. Il joint ses prieres aux éforts des Chrétiens : de sa main sacrée il les benit encore, ainsi que pendant sa vie il avoit coutume de faire. Mais, poursuivit l'Archange, levés les yeux plus haut : regardés l'enceinte formidable qu'un nombre infini d'Esprits celestes font autour de Jerusalem ; dans l'in-

terieur de cette vaste enceinte voïés comme s'avançant en trois pointes, ils forment trois ataques aux mêmes endroits que les Chrétiens ont ataqués. Godeffroy leva les yeux, il vit ce que l'Archange lui montroit : mais ne pouvant soutenir un spectacle si ébloüissant il fut contraint de les baisser presque aussi-tôt ; il les releva ensuite, & il ne vit plus rien. Il remarqua seulement que de tous côtés la victoire se declaroit en faveur des Chrétiens.

A l'exemple de Renaud ses compagnons étoient montés après lui sur la muraille, & ce Guerrier terrible marchoit à leur tête frapant & renversant tout ce qui s'oposoit à lui. Godeffroy prit alors l'enseigne generale des mains de celui qui la portoit, & s'avança sur le pont: Soliman fit aussi-tôt la moitié du chemin, & vint fierement à sa rencontre; ils se porterent l'un à l'autre d'éfroïables coups: ce champ de bataille étroit devint le theatre d'une étonante valeur. Le courageux Soliman disoit à haute voix aux Sarazins qui étoient sur le rempart; tandis que j'arêterai l'énemi, rompés le pont derriere moi ;

mon bras vous en facilitera le moïen; je me devoüe ici pour le salut de mon parti. En achevant ces paroles il aperçut Renaud qui s'aprochoit & vit que tout fuioit devant lui : que ferai-je, dit en lui même le Sultan, sacrifierai-je ici ma vie sans aucun fruit? reservons-là plûtôt, afin d'en faire un usage qui soit avantageux à la cause que je défens; & à l'instant il se retira.

Godeffroy le suivit avec menaces: il passa le pont, & dès qu'il fut sur le rempart, il y arbora l'étendard sacré. Une puissance invisible écarta alors de ce saint étendard tous les traits que les Infideles lancerent contre lui, aucun ne le put ateindre: les vents mêmes le respecterent, un soufle leger ne l'agitoit que pour le deploïer. Sion parut tressaillir de joie à la vûe de ce signe salutaire élevé sur ses murailles. Les Chrétiens qui suivoient leur General pousserent aussi-tôt jusqu'au Ciel un cri éclatant de victoire, dont les échos au loin retentirent.

A l'ataque de Camille les assiegeans avoient eû le même avantage, Malgré la valeur d'Argant le brave

Tancrede avoit pareillement arboré ſon enſeigne ſur le rempart. Mais à l'ataque de Raimond le ſuccès ne leur avoit pas été ſi favorable : comme le Roi de Jeruſalem y combatoit avec l'élite de ſes forces, & que l'aproche de la muraille étoit de ce côté-là très-dificile ; les Chrétiens n'avoient encore pû joindre le rempart d'aſſés près pour y abatre leur pont. Mais le cri de victoire pouſſé aux deux autres ataques aïant frapé leurs oreilles, le Comte de Toulouſe éleva ſa voix, & leur dit. Nos compagnons ſont par tout victorieux, ſoufrirons-nous mes amis qu'on oſe à nous ſeuls diſputer la victoire ? Ces paroles du Comte augmentent le courage de ſes gens : ils redoublent leurs éforts, & joignent enfin la muraille. Aladin voïant la Ville forcée en deux endroits, & jugeant qu'il lui étoit inutile de reſiſter plus longtems, ſe retira vers la citadelle où il ſe flatoit de faire encore une longue défenſe. Alors les vainqueurs entrerent de tous côtés dans la Ville. Les plaintes, la déſolation, l'horreur, triſtes compagnes de la mort, y entrerent avec eux: des ruiſſeaux

de ſang coulerent dans les rues, qui furent en un moment remplies de morts & de mourants.

CHANT XIX.

DEja les ordres d'Aladin, l'épouvante ou la mort, avoient fait abandoner aux Infidéles la défenſe de leurs remparts. Le ſeul Argant préferant la mort à une honteuſe retraite, s'opiniâtroit encore au combat. Entouré d'aſſaillants, ce feroce, mais intrepide Guerrier, vouloit en ſuccombant ſous le nombre conſerver dans ſa défaite l'air même d'un triomphe. Un nouvel énemi, plus redoutable que ceux qui l'environoient le vint alors ataquer; c'étoit Tancrede. A ſes armes, & encore plus à ſes coups Argant le reconut d'abord. C'eſt donc ainſi Tancrede, lui dit le Circaſſien, que tu tiens ta parole? lorſque ſur le champ de bataille je t'atens ſeul au jour marqué, tu n'oſes te preſenter devant moi: & aujourd'hui avec des machines de guerre, & te faiſant un rempart du

corps de tes soldats, tu viens remplir ton engagement. Grand vainqueur de femmes, tu te rens au combat un peu trop tard, & tu y viens bien accompagné. Tu vas voir, lui répondit Tancrede avec un souris de dedain, si c'est la crainte qui m'a empêché jusqu'ici de dégager ma parole. Sui-moi, fameux vainqueur de geants, ce vainqueur de femmes te va faire conoître qu'il ne t'est venu chercher encore que trop tôt. A ces mots il ordona à ceux qui entouroient Argant de se retirer, ce combat me regarde seul, leur dit-il, mon honneur m'y engage de puis longtems, cessés d'ataquer un énemi qui m'est reservé. Si tu veux combatre ici, reprit Argant, me voila prêt; si tu aimes mieux que notre querelle se vuide dans un lieu écarté, je te suis. Ils marcherent aussi-tôt également animés de haine & de vengeance. Tancrede jaloux des coups que son énemi pouroit recevoir d'une autre main que la sienne, le couvrit de son bouclier, & le tira de la mêlée.

Ils sortirent à l'instant de la Ville; ils s'écarterent du camp: & se ren-

dirent dans un petit valon, en un lieu qui paroissoit fait exprès pour un combat en champ clos. Ce fût là qu'ils s'arrêterent. Argant se tournant alors du côté de la Ville jetta un profond soupir. Tancrede le remarqua; est-ce la crainte de la mort qui te fait soupirer? lui dit-il, cette crainte désormais seroit mal placée. Je plains, répondit Argant, le sort d'une Ville celebre, que mon bras n'a pû garantir des fers; & ce qui m'arrache des soupirs, c'est que la mort que je te vais doner sera un foible soulagement à la douleur que j'ai de n'avoir pû défendre cet empire. Pendant qu'il parloit, Tancrede s'apercevant que son énemi n'avoit point de bouclier, jetta le sien fort loin de lui. Ces deux terribles adversaires à qui l'experience avoit apris combien ils étoient l'un & l'autre redoutables, gardant ensuite le silence, & se tenant également sur leurs gardes, commencerent entre eux le plus furieux combat qui fut jamais. Argant dont la taille excedoit de beaucoup celle de Tancrede, avoit quelque superiorité sur lui du côté de la force: mais celui-ci le surpassoit infiniment par son adresse

& par sa legereté. Il voltigeoit sans cesse autour de lui, & oposant avec promptitude son épée à la siene, il paroit adroitement tous ses coups. Pour Argant moins atentif à parer les coups de son énemi qu'à lui en porter, il songeoit encore plus à ataquer qu'à se défendre. Ainsi l'on voit sur une mer calme deux vaisseaux d'inégale grandeur, combatre néanmoins avec un avantage égal; si par son choc le plus grand des deux s'éforce de briser l'autre, celui-ci par sa legereté sçait éviter une dangereuse rencontre, & voltigeant autour de son pesant adversaire, sans cesse il lui livre de nouvelles attaques.

Pendant que Tancrede en parant les coups du Sarazin, songe à bien prendre son tems pour le fraper, Argant lui porte la pointe de son épée au visage, Tancrede aussi-tôt leva la siene pour détourner celle de son énemi, mais dans le moment Argant baisse le bras, & d'un coup de taille fait à Tancrede une blessure considerable au défaut de la cuirasse. Grand maître d'escrime, lui dit Argant fier du succeès de sa feinte, te voilà vaincu par ton propre art. Tancrede ou-

tré de honte & de colere ne répondit rien, mais regardant désormais une victoire trop lente comme sa défaite, il porte à son tour la pointe de l'épée droite à la visiere d'Argant; cependant que le Circassien leve le bras pour parer le coup, Tancrede faisant un pas en avant, saisit de sa main gauche le bras droit d'Argant, & lui enfonce aussi-tôt dans le côté sa mortelle épée : voilà, dit-il alors, la réponse que je fais à mon vainqueur. Argant en fremit de rage; il fit d'abord quelques éforts pour dégager son bras que Tancrede tenoit ferme, puis laissant son épée pendante à la chaîne qui l'atachoit, il se jetta sur son énemi, il le serra étroitement dans ses bras, & le contraignit ainsi à comencer avec lui un autre genre de combat. Tel fut jadis celui du grand Alcide avec le démesuré fils de la terre. Après plusieurs violentes secousses, ces deux vigoureux Athletes tomberent ensemble sur la poussiere. Mais soit qu'Argant l'eut fait à dessein, soit que le hazard y eut contribué, le bras droit de Tancrede se trouva engagé sous le corps de son adversaire. Tancrede sentit le désa-

vantage qu'il auroit à poursuivre cette lutte ; il secoüa Argant avec tant de force, qu'il se debarassa des liens dont il le serroit & il se releva. Come un grand pin que la violence des vents a contraint de baisser la tête, se redresse aussi-tôt, & n'en paroît que plus ferme : ainsi ces deux Guerriers après s'être relevés n'en parurent que plus terribles. Ils recomencerent entr'eux un combat cruel, & d'autant plus sanglant, qu'ils y aporterent l'un & l'autre moins de précaution & moins d'art.

Tancrede étoit blessé en plus d'un endroit, mais Argant l'étoit encore davantage ; & il perdoit par ses blessures une si grande quantité de sang, que ses forces comencerent à l'abandoner : à la foiblesse de ses coups Tancrede s'en aperçut. Ce genereux énemi oubliant à l'instant toute sa colere. Brave Argant, lui dit-il, rendés-vous, cedés-moi l'avantage d'un combat où la fortune n'a pas daigné favoriser votre grand courage. Je ne veux point la mort, je ne cherche point les dépoüilles d'un si vaillant homme que vous. Lâche, lui repondit Argant, tu m'oses conseiller une

bassesse ; déja tu me parles en vainqueur. Use à ton gré de ton avantage prétendu, ta folie ne demeurera pas impunie, tu vas voir si je suis vaincu. Tel qu'un flambeau qui s'éteint rend en mourant une lumiere plus vive ; ainsi le vaillant Circassien rendit plus éclatans les derniers momens de sa vie. Plus furieux & plus terrible qu'auparavant, il prit son épée à deux mains & en déchargea sur son énemi un coup si pesant, que Tancrede y voulut en vain oposer la siene. Celle d'Argant l'ateignit sur l'épaule, & tombant ensuite le long des côtes, lui fit d'un seul coup plusieurs blessures. A ce coup épouvantable, si le cœur de Tancrede ne fut point émû, la nature lui fit certainement un cœur inaccessible à la crainte. Argant voulut aussi-tôt redoubler un second coup, mais Tancrede s'étant détourné l'évita ; & la violence de ce coup auquel rien ne s'oposoit fut si grande, qu'elle entraîna le Circassien, & l'étendit sur la poussiere. Tu tombas ainsi, grand Argant, sans que ton énemi se put atribuer la gloire de ta chûte.

Les blessures du Sarazin s'étant ouvertes encore d'avantage par l'éfort

qu'il fit en tombant, ses forces acheverent de s'écouler avec son sang : tout ce qu'il put faire fut de se relever sur un genou, en s'apuïant par terre de la main gauche, & de demeurer ainsi panché. En cet état Tancrede lui offrit une seconde fois la vie; & le pressa genereusement de l'accepter. Mais Argant loin de repondre à la generosité de son adversaire, ne songeoit qu'à prendre son tems pour le fraper ; & il le blessa au talon lorsqu'il se défioit le moins de ses coups. Ah traître ! s'écria Tancrede en furie, ta deloïauté te rend indigne de la vie que je t'ofrois, meurs. A ce mot, il lui plonge plusieurs fois son épée dans la visiere. Une mortelle pâleur se repandit aussi-tôt sur le visage d'Argant ; mais il conserva même en mourant cet air farouche, menaçant, terrible qu'il avoit eu toute sa vie ; & ses derniers soupirs furent les derniers éforts qu'il fit pour disputer la victoire.

Tancrede rendit graces au Ciel de l'heureux succès de son combat ; il remit dans le foureau son épée victorieuse, & reprit le chemin de la ville. Mais comme la défaite d'Argant

avoit coûté bien du ſang à ſon vainqueur, la foibleſſe où étoit Tancrede ne lui permit pas d'aller plus loin. A quelques pas du champ de bataille il fut contraint de s'arrêter, il s'aſſit à terre : tous les objets qui l'environnoient ſembloient tourner autour de lui, il poſa ſa tête ſur une main tremblante, qui n'eut pas même la force de la ſoutenir long-tems. Bien-tôt il perdit l'uſage de ſes ſens, il s'évanoüit, & demeura étendu dans un état à le faire mal aiſément diſtinguer de celui qu'il avoit vaincu.

Pendant que ces deux fameux Guerriers étoient ocupés à vuider une querelle particuliere, les vainqueurs de Jeruſalem rempliſſoient la Ville de carnage & d'horreur. Qui pouroit aſſés vivement repreſenter un ſi lamentable ſpectacle? Quelle plume, quelle expreſſion pouroit döner une juſte idée de cette Ville deſolée? Les maiſons, les rues, les places publiques étoient inondées de ſang. Sous des monceaux de morts ſans ſepulture les vivans étoient enſevelis. Les meres échevelées preſſant leurs enfans dans leurs bras, tâchoient de les derober par la fuite à la fureur du ſoldat. Les

jeunes filles indignement traînées par les cheveux, devenoient la proïe d'un vainqueur irrité.

Le terrible Renaud tout soüillé du sang que son bras avoit fait couler, marchoit du côté du Temple, & chassoit devant lui une foule de Sarazins consternés. Par ses regards, par sa voix, par ses coups il remplissoit leurs cœurs d'éfroi. Mais dédaignant d'emploïer contre une populace sans armes, le noble fer dont il étoit armé, ses coups ne tomboient jamais que sur ceux qu'il voïoit en état de se défendre. La foiblesse des uns les sauvoit, c'étoit le plus sûr rempart qu'on pût oposer à sa valeur; au lieu que la résistance des autres leur étoit fatale: il n'y avoit ni casque, ni bouclier qui pût résister au tranchant de sa redoutable épée.

Dans ce Temple fameux que le plus sage des Rois éleva jadis à la gloire de l'Eternel, & qui malgré les révolutions qu'il a soufferts, conserve encore aujourd'hui le nom de son fondateur; une partie du peuple infidele, avec un nombre considerable de gens de guerre des plus courageux, s'étoient enfermés en intention de s'y

défendre. Ce Temple n'étoit plus comme autrefois enrichi d'or, de cédres & de marbres précieux : mais sa situation étoit la même, de hautes tours l'environoient ; & le fer qui sur les portes avoit pris la place de l'or, les rendoit moins magnifiques, mais non pas moins fortes.

Renaud étant parvenu aux portes du Temple, les trouva fermées. Son courage s'en irrita, les yeux enflâmés de colere, deux fois de suite il fit le tour de ce vaste édifice pour découvrir si de tous côtés il étoit également inaccessible. Tel on voit un loup afamé tourner pendant la nuit autour de la bergerie où il sent sa proïe renfermée, &porter de tous côtés ses regards avides de sang. Dans l'atente du rude assaut dont Renaud les menaçoit, les Infideles qui l'observoient d'en haut étoient saisis d'un mortel éfroi. Par malheur pour eux, il se trouva sur la place voisine du Temple une poutre énorme, qu'ils avoient destinée à un usage qu'on ignore; les antennes des plus grands vaisseaux ne la surpassoient point en grosseur. D'un bras à qui tout fardeau étoit leger, Renaud prit cette poutre, & se mit aussi-tôt

à en fraper une des portes avec tant de violence, que l'éfet d'une machine de guerre eut été moins prompt. Les pierres, le marbre, le fer ne purent resister à de si étroïables coups; les serrures furent brisées, les gonds arrachés, & la porte mise en pieces. Par la voïe qui leur étoit ouverte les vainqueurs en foule entrerent dans le Temple, tout ce qui s'y trouva d'Infideles sans exception fut mis au tranchant de l'épée. Efet redoutable de la divine justice; plus elle est lente à punir, plus la punition est terrible. Le Pere des misericordes rendit alors les Chrétiens impitoïables, le Dieu de la paix excita leur fureur, afin que les impies qui avoient profané son saint Temple, expiassent dans ce Temple même leur impieté par leur sang.

Soliman aïant pris le parti d'abandoner la défense du rempart, s'étoit rendu dans la forteresse, qu'on nome la Tour de David; il y avoit fait entrer avec lui un grand nombre de Sarazins, & il emploïoit tous ses soins à s'y bien fortifier. Il vit bien-tôt paroître Aladin qui venoit aussi se rendre au même lieu. Venés grand Roi,

lui dit le Sultan, entrés dans cette forteresse, où votre vie & votre empire vont trouver un sûr azile. Ah! lui répondit Aladin, Jerusalem est en la puissance de nos énemis; mon empire est détruit, j'ai regné, j'ai vêcu, notre heure fatale est venue à tous. Quoi, reprit Soliman, vous oubliés ainsi votre rang & votre dignité. Que la fortune a son gré dispose de nos Etats; nous devons vous & moi conserver une fermeté à l'épreuve de tous ses caprices. Entrés, Seigneur, reposés-vous des fatigues que vous venés d'essuïer, & rapelés votre grand courage. Aladin entra. Le courageux Soliman prenant une pesante masse de fer se tint à l'entrée de la Tour, & par des coups terribles écarta tous les Chrétiens qui oserent se presenter.

Le Comte de Toulouse qui poursuivoit Aladin arriva peu de tems après lui; sans s'éfraïer de la masse meurtriere de Soliman, il ataqua lui-même ce fier Sarazin, & lui porta le premier coup. Ce coup quoique rude fut sans éfet: mais celui que Soliman fit tomber sur la tête de Raimond fut si pesant, que le Comte ouvrant les bras & perdant l'usage

de ses sens, fut renversé par terre aux pieds du Sultan. Le courage alors revint aux vaincus, & la crainte s'empara des vainqueurs. Ceux qui suivoient Raimond ou abatus par le Prince Turc, ou intimidés par ses coups, cesserent de le presser. Emportés dans la tour, disoit aux Sarazins Soliman, faites prisonier le Capitaine Chrétien que je viens d'abatre. Ils se mirent aussi-tôt en devoir de lui obeir : mais les Guerriers qui combatoient sous l'enseigne du Comte, avoient pour lui trop d'estime & trop d'afection, pour souffrir sans resistance qu'on leur enlevât leur vaillant Capitaine : ils le défendirent avec autant d'ardeur que leurs énemis en témoignoient pour s'en rendre maître. Ce grand homme étoit bien digne des éforts qui se firent de part & d'autre, soit pour s'en emparer, soit pour le conserver.

Cependant malgré leurs genereux éforts, les Chrétiens n'auroient pû long-tems resister aux coups éfroïables de Soliman, si le Ciel en ce pressant besoin ne leur eût envoïé du secours. Godeffroy parut d'un

côté, & l'invincible Renaud de l'autre, qui de deux endroits differents s'avançoient tous deux en même temps. Comme lorſque l'air s'obſcurcit, que les vents s'élevent, & que par le feu des éclairs le Ciel anonce une tempête prochaine, on voit le Paſteur atentif faire marcher devant lui ſes troupeaux, & les conduire promptement à l'abri de l'orage. Tout de même Soliman voïant de deux côtés la tempête prête à fondre ſur lui, ne s'opiniâtra plus au combat : il fit rentrer ſes gens dans la fortereſſe, & lui-même y rentra le dernier. Mais en ſe retirant il parut bien moins ceder à la crainte, que ſuivre les regles de la prudence.

A peine étoit-il rentré que Renaud arriva, ce Guerrier indomptable renverſa d'abord les retranchemens que les Sarazins avoient faits, & penetra juſqu'à la porte. L'ardeur inſatiable qu'il a pour la gloire, & ſur tout la parole qu'il a donée de venger la mort du Prince de Danemark, ne lui permetent point de s'arrêter. Il ſçait que celui qui a ôté la vie à ce vaillant Prince eſt renfermé dans

la tour, il veut l'y forcer. Déja il se disposoit à en escalader les murs, le fier Soliman n'étoit déja plus en sureté contre le couroux d'un énemi si redoutable; lorsque le General des Chrétiens voïant que la nuit aprochoit, fit cesser le combat. Le Ciel, dit-il, mes amis a dans cette heureuse journée favorisé nos armes, c'est assés répandre de sang, c'est assés suivre les mouvemens d'une cruelle vengeance; & que quelques-uns d'entre nous n'ont que trop fait paroître aujourd'hui un vil amour du pillage, peu convenable à des soldats de Jesus-Christ. Il est temps de doner nos soins à ceux qui par leur mort ou par leurs blessures nous ont acquis la possession de cette Ville Sainte, dont nous sommes à present Maîtres. Nous avons surmonté les plus grands obstacles; il n'est plus même pour nous de peril à éssuïer: une tour est la seule retraite qui reste à nos énemis: demain matin nous les forcerons sans peine dans ce foible azile. Qu'on se retire; & que le son des trompetes anonce à toute l'armée l'ordre de son General. Godeffroy aïant parlé de la sorte se rendit au

lieu où le Comte de Toulouſe encore étendu avoit à peine repris l'uſage de ſes ſens.

Loin de ſe laiſſer abatre aux mauvais ſuccès, le brave Sarazin qui avoit renverſé Raimond, tâchoit par des diſcours pleins de confiance d'encourager les Infidéles enfermés avec lui dans la forteresſe. Mes compagnons, leur diſoit il, tan lis qu'un raïon d'eſperance luira dans nos cœurs, à la honte de la fortune énemie, noùs ſerons invincibles, ce qui s'eſt paſſé aujourd'hui n'eſt pas à beaucoup près pour nous ſi deſavantageux qu'il le ſemble. Envain les Chrétiens ſe flatent de s'être rendus maîtres de la Ville. Ce n'eſt point dans une populace deſarmée; c'eſt encore moins dans des murs & dans des pierres que la Ville conſiſte: mais en la perſone du Roi, & en celle de ſes plus braves ſujets. Or je vois grace au Ciel que le Roi, & un grand nombre de ſes ſujets les plus courageux ſont avec moi dans cette retraite inacceſſible. Qu'importe après tout que nos énemis ſe glorifient d'un avantage paſſager, ſi la fin de la guerre leur doit être funeſtre? Elle

le sera sans doute. L'armée d'Egipte arrive: contre le prodigieux nombre de vaillans Guerriers qui la composent, qu'en pensés-vous que puisse être la resistance des Chrétiens, surpris dans le pillage, dans la débauche & la dissolution, où des vainqueurs insolents s'abandonent. En atendant le secours qui nous vient, du lieu élevé où nous sommes, nous comandons toute la Ville; & sur tout le chemin qui conduit au Sepulchre de celui que les Chrétiens adorent, loin de craindre leurs ataques, eux-mêmes exposés aux traits de nos machines n'oseront sortir des maisons que nous leur avons abandonées.

Cependant l'Ecuier de Tancrede qui s'en alloit à l'armée d'Egipte, après avoir marché toute la nuit, arriva le matin à Ascalon. Sans s'arêter il continua son chemin, & environ sur le midi il comença à decouvrir le camp des Infidéles. Il vit bien-tôt un nombre infini de tentes, sur lesquelles flotoient des banderolles de diferentes couleurs: le son d'une multitude d'instrumens de guerre barbares frapa ses oreilles: & au travers

du hennissement des chevaux, il demêla les cris d'une si prodigieuse quantité d'élephans, & de chameaux, que surpris il dit en lui-même, il semble que l'Afrique & l'Asie entiere soïent ici rassemblées. Avant que d'entrer dans le camp, il en examina quelque tems l'immense étenduë : puis sans daigner prendre de chemins détournés, il y entra par la route la plus spacieuse & la plus frequentée. Il alla dans tous les quartiers, observant avec atention qu'elle étoit la force de l'armée, tant en cavalerie qu'en infanterie; il aprit l'ordre de bataille : Il s'instruisit de la maniere de combatre de chaque troupe en particulier, & des noms de leurs Capitaines. Et dans les questions frequentes qu'il fit, comme dans ses réponses, il usa de tant d'adresse, & conserva une si grande présence d'esprit, qu'il ne se rendit suspect à persone.

Non content de ce qu'il avoit apris, Vafrin voulut encore s'instruire plus particulierement, & découvrir, s'il étoit possible, les desseins les plus cachés des Infidéles. Dans cette intention il penetra jusqu'à la tente de leur

leur General. Il remarqua que la toile en étoit un peu levée, de maniere qu'en aprochant de cet endroit, il pouroit aisément voir ce qui se passoit dans la tente, & entendre ce qu'on y disoit. Il s'en aprocha aussitôt, avec un air d'assurance à faire juger qu'il étoit chargé de quelque soin. Il vit Emiren debout & apuïé sur une javeline: sa tête étoit nuë, mais le reste de son corps étoit armé. A quelque distance de lui deux pages portoient son casque & son bouclier. Il parloit à un homme d'une taille avantageuse, & d'un regard farouche. Le nom de Godeffroy que Vafrin crut alors entendre, lui fit préter l'oreille avec encore plus d'atention. Vous êtes donc bien sûr, disoit Emiren, de doner la mort à Godeffroy, & les mesures que vous avés prises vous paroissent infaillibles? Elles le sont, répondit le Sarazin: & prevenant nos conjurés, je vous réponds, Seigneur, que ce sera moi qui aurai l'honeur d'ôter la vie au General des Chrêtiens. Pour prix de mon action je demande seulement que dans le Caire un trophée soit élevé à ma gloire avec cette ins-

cription. Après avoir doné la mort au destructeur de l'Asie, Ormond a fait atacher ici ses armes. C'est trop peu pour une action si heroïque, reprit Emiren, vous devés tout atendre de la generosité du grand Roi que nous servons. Songés à preparer les armes feintes dont vous avés dessein de vous couvrir, le jour de la bataille est fort proche. Ces armes sont toutes prêtes, dit Ormond, j'en suis déja muni. Là-dessus ils se separerent.

Vafrin demeura fort étoné de ce qu'il venoit d'entendre : il ne comprenoit point qu'elle étoit cette conjuration, ni ces armes feintes dont Ormond avoit parlé. Il passa la nuit suivante sans se coucher. A la pointe du jour l'armée aïant decampé, il la suivit dans sa marche, & s'arrêta au même lieu qu'elle. Il continua à aller en diverses endroits du camp, pour tâcher de tirer quelque lumiere sur ce qu'il vouloit découvrir. Comme il passoit devant le pavillon d'Armide qui étoit ouvert, il vit cette Princesse assise entre un grand nombre de Dames & de Guerriers. Armide la tête apuïée sur son bras,

& les yeux baiſſés à terre paroiſſoit plongée dans une triſte rêverie. Le fier Adraſte aſſis auprès d'elle, la contemploit avec une atention qui ne lui permettoit pas d'en détourner un inſtant la vûë. Tiſſapherne regardant tantôt Armide, tantôt Adraſte, faiſoit alternativement paroître dans ſes yeux, les mouvemens d'amour & de jalouſie qui ſe paſſoient dans ſon cœur. Altamor un peu plus loin ne ſe livroit point ſi aveuglement à ſes deſirs, & conduiſoit ſes regards avec plus de circonſpection : quelquefois il les jettoit ſur le beau bras de la Princeſſe, quelquefois il les portoit ſur ſon viſage, & d'autrefois il les adreſſoit aux endroits où le voile d'Armide ne couvroit pas bien exactement ſon ſein.

La belle Amide levant enfin les yeux avec un air ſouriant : Braves Guerriers, leur dit-elle, l'eſpoir dont vous me flatés banit ma triſteſſe, votre valeur me répond que je ſerai bientôt vengée. Que la colere paroît douce, lorſque la vengeance eſt ſûre & prochaine. Oui, Madame, dit auſſi-tôt Adraſte, vous pouvés compter qu'inceſſament vous verés à vos

piés la tête du perfide Renaud, ou que je vous amenerai vivant ce barbare, afin que vous exerciés vous même votre vengeance contre lui. Je vous l'ai promis, je vous tiendrai parole.

Tiſſapherne rongé d'un cruel dépit gardoit le ſilence. Armide ſe tourna de ſon côté, & lui dit avec beaucoup de grace. Et vous, vaillant Tiſſapherne que ferés-vous. Moi, Madame, répondit Tiſſapherne, je ferai tous mes éforts pour ſuivre de loin les traces de ce terrible Indien. Adraſte piqué au vif de ces paroles, & du ton de ſon rival: Vous ſuivrés ſans doute mes traces de fort loin, lui dit-il, il ne vous ſera pas aiſé de les ſuivre autrement. Homme féroce, reprit Tiſſapherne, ſi un ordre exprès du Roi ne retenoit mon bras, je te ferois bien-tôt voir lequel de nous deux doit devancer l'autre. Je crains peu tes ridicules bravades; un ſort contraire, un amour malheureux, voilà tout ce que je crains. Adraſte déja ſe levoit pour défier ſon rival. Mais Armide le prevenant: Pourquoi, leur dit-elle, voulés-vous ainſi reprendre un don que vous m'avés ſouvent fait

l'un & l'autre ? Votre valeur m'apartient, vous me l'avés consacrée tous deux, elle ne doit être emploïée qu'à me venger. Vous êtes mes Chevaliers ; ce titre loin de mettre entre vous de la mesintelligence, ne devroit-il pas au contraire serrer les nœuds de votre union ? Ainsi par un discours flateur Armide remit sous un même joug deux cœurs si mal d'acord entre eux.

Vafrin voïant qu'il ne s'agissoit point en ce lieu là de ce qu'il avoit envie d'aprendre, s'en alla d'un autre côté pour s'en éclaircir. Il emploïa tous les artifices de son esprit. Il fit mille questions adroites & insinuantes, il en fit même d'imprudentes, étant résolu de s'exposer à tout pour découvrir le secret de cette conjuration. Ce fut en vain. Il ne put tirer de nul endroit aucun éclaircissement. Mais enfin la fortune seule lui découvrit ce que toute son adresse n'avoit pû faire. Comme il avoit remarqué qu'un grand nombre de persones de diférentes Nations étoient assemblées dans le pavillon d'Armide, il crut que le secret ne pouvoit être ignoré generalement de tous ceux qui com-

posoient cette nombreuse compagnie, & il s'y rendit une seconde fois. D'abord il s'aprocha d'une des Dames, & lui dit avec un air de familiarité à faire croire à tout le monde qu'il la conoissoit depuis long-tems ; que ne suis-je aussi le Chevalier de quelqu'une de ces belles persones qui sont ici ? la tête de Renaud ou celle de Godeffroy ne me coûteroit rien à promettre. Si vous vouliés être ma maîtresse, je m'engagerois de bon cœur à vous aporter la tête de celui d'entre mes énemis qu'il vous plairoit de me nomer.

L'Ecuïer de Tancrede avoit dessein d'en venir insensiblement avec cette femme à des propos plus sérieux : mais comme il avoit debuté par des plaisanteries, il lui échapa au comencement de la conversation une maniere de rire, & un geste qui lui étoient particuliers. Une femme de la compagnie crut reconoître le geste & la voix de Vafrin. Elle s'aprocha de lui, & l'éxamina atentivement, & se confirma dans son opinion. Je ne veux point que vous aïés d'autre maîtresse que moi, lui dit-elle aussi-tôt, comptés que votre amour ne

ſera pas mal placé ; je vous prens pour mon Chevalier, & comme tel, il faut que je vous entretiene en particulier. Là deſſus elle le tira à l'écart & lui dit, je vous reconois Vafrin, ne me reconoiſſés vous pas ? Vafrin ſe troubla. Il ſe remit neanmoins bien tôt & lui répondit, quoique vous ſoiés faite de maniere à ne vous pas oublier aiſément, je ne me ſouviens pourtant point, Madame, de vous avoir jamais vûë. Je puis du moins vous aſſurer que vous ne m'apellés point par mon nom ; né dans les plaines brulantes de Bizerte, mon nom eſt Almanſor. Laiſſons l'artifice, reprit elle, je ſçais parfaitement qui vous êtes, & quel païs vous a doné la naiſſance. Ne me déguiſés rien, je ſuis votre amie, il n'y a rien que je ne faſſe pour vous en doner des preuves. Quoi, Vafrin, vous ne reconoiſſés point la fille du Roi d'Antioche ? Les traits d'Herminie ſont déja éfacés de votre ſouvenir, vous avés oublié que pendant deux mois priſonniere de Tancrede, ce fut vous que ce genereux Prince chargea du ſoin d'adoucir ma captivité ; vos ſoins pour moi, vos atentions, vos reſ-

pects ne sont pas si aisément sortis de ma mémoire, je m'en souviendrai toute ma vie.

L'Ecuïer de Tancrede regardant alors la Princesse plus atentivement, n'eut pas de peine à la reconoître, mais il n'en fit point semblant. Ne craignés rien, poursuivit-elle, loin d'avoir envie de vous nuire, j'ai moi-même une grace à vous demander: c'est que vous m'emmeniés avec vous lorsque vous retournerés à votre camp. Je joüis en ces lieux d'une triste liberté, qui me fait continuellement regreter le doux esclavage dont je suis sortie. Si vous êtes venu ici en intention d'y penetrer quelque secret, la fortune favorable vous ofre une ocasion de vous en éclaircir. Je suis instruite d'un noir complot que les Sarazins ont formé. Je vous découvrirai ce que dificilement vous pouriés aprendre d'un autre que moi.

Vafrin hésita quelque tems s'il se feroit conoître à Herminie. Les artifices d'Armide avoient fait tout recemment une forte impression sur son esprit, il ne sçavoit s'il devoit se fier à un sexe toûjours foible, toûjours leger. Enfin prenant son parti, si

vous êtes disposé, lui dit il, à venir au camp des Chrétiens, je vous y conduirai. Reservons à un autre tems la conoissance du secret que vous voulés m'aprendre. Ils convinrent ensemble qu'ils partiroient le soir même, & avant que l'armée se fut mise en marche, & puis ils se séparerent. Vafrin sortit de la tente. Herminie rejoignit la compagnie. Elle plaisanta quelques momens sur le nouveau Chevalier qu'elle venoit de faire. Ensuite elle sortit, & alla joindre son conducteur. Ils monterent aussi-tôt à cheval & partirent.

Lorsqu'ils furent à quelque distance du camp; Princesse, dit Vafrin, vous pouvés me raconter à present ce que vous avés apris du complot de nos énenis. Vous sçaurai, dit Herminie, que huit Sarazins, dont le plus fameux s'apelle Ormond, & qui sont tous huit du nombre de ceux qui composent la troupe immortelle, ont conjuré ensemble d'ôter la vie à votre General, c'est le jour de la bataille, & le moment de la mêlée qu'ils ont choisi pour éxecuter leur dessein. Ils doivent être armés à la maniere des Chrétiens, avec une

croix ſur leurs armes ; pour aprocher plus facilement de Godeffroy, ils ſe ſont fait faire des cottes-d'armes toutes pareilles à celle de ſes gardes : une certaine marque qu'ils auront ſur leurs caſques doit pourtant les faire reconoître à leurs gens. Dans le plus fort de la mêlée ils entoureront le General ; ils lui porteront des coups d'autant plus dangereux, qu'il s'en deffiera moins ; & pour rendre tous leurs coups mortels, ils ont eû ſoin de tremper leurs épées dans un ſubtile poiſon. Comme le long ſéjour que j'ai fait parmi les Chrétiens m'a fait conoître leur maniere de s'armer & que j'ai ſouvent vû de quelle couleur étoit la cotte-d'armes des gardes de Godeffroy ; les Sarazins m'ont contrainte à leur doner ſur cela toutes les inſtructions neceſſaires : ils m'ont ainſi fait entrer malgré moi dans un complot que je deteſte. J'abhorre la trahiſon : je ne puis plus ſouffrir le ſéjour d'un camp, où je me vois expoſée à cette indigne violence. Voilà, Vafrin, la raiſon qui m'oblige à m'en éloigner, mais elle n'eſt pas la ſeule.

En achevant ces derniers mots Her-

minie ne put s'empêcher de rougir : elle baiſſa les yeux, elle eut voulu retenir ces paroles qui lui étoient trop légerement échapées. L'adroit Ecuïer remarqua ſon trouble ; il voulut en conoître la cauſe. Quoi Princeſſe, lui dit-il, quelque autre raiſon vous porte à me ſuivre, & vous me la cachés : ma fidelité peût-elle, vous être ſuſpecte ? Herminie alors jettant un profond ſoupir, dit d'une voix baſſe & timide. Impuiſſante pudeur tu caches mal mon ſecret : le feu que tu laiſſes voir ſur mon viſage, découvre trop bien le feu de mon cœur. Pour ſuivre un fatal penchant tu n'as pu m'empêcher d'errer ſans ceſſe de lieu en lieu, & tu voudrois me contraindre à garder un éternel ſilence. Tes éforts ſont vains, laiſſe-moi pudeur impuiſſante. Elle ajoûta enſuite d'une voix plus diſtincte.

Dans cette nuit ſi funeſtre à Antioche où je perdis mes Etats & ma liberté ; l'eſclavage où je tombai, la perte que je fis d'un Roïaume floriſſant, ne fut point le plus grand de mes maux. Helas dans cette même nuit l'uſage de ma raiſon me fut

ravi, je perdis l'empire de mon cœur. C'eſt-là la ſource de toutes mes infortunes. Il te ſouviens Vaffin, que dans l'horreur des tenebres & du carnage, tremblante je me jettai aux pieds de ton maître, qui couvert du ſang de mes ſujets venoit d'entrer dans le palais de mon pere; genereux vainqueur, lui dis-je, je vous abandone ma vie : mais épargnés l'honeur d'une fille infortunée qui embraſe vos genoux. Tancrede me releva auſſi-tôt avec bonté, & me dit. Ne craignés rien Princeſſe, votre vie & votre honeur ſont également en ſureté, j'en ſerai moi-même le protecteur. Il accompagna ces paroles d'un air ſi gracieux, & ſi charmant : ce vainqueur terrible me parut alors ſi aimable, que je ſentis dans ce moment ſe gliſſer dans mon ame les premieres étincelles d'une flâme douce mais bien dangereuſe; & ces foibles étincelles y ont cauſé depuis un funeſte embraſement qui ne s'éteindra jamais.

Pendant le cours de ma captivité Tancrede me vint voir tous les jours, il me conſoloit; il s'afligeoit avec moi de mes diſgraces; il en paroiſſoit plus

touché que moi-même. Enfin au bout de deux mois il me dit, Princeſſe, vous êtes libre : reprenés avec la liberté que je vous rends tous les treſors qui furent à vous. Il me les rendit en éfet : mais il garda le plus precieux de tous ; il ne me rendit point mon cœur, dont il s'étoit emparé avec violence, & que je n'étois plus maîtreſſe de reprendre. L'amour ſe cache difficilement. Tu ſçais, Vafrin, que l'ardeur vive & empreſſée, avec laquelle je te parlois ſans ceſſe de ton maître, t'a ſouvent doné des ſoupçons de la verité : tu m'as ſouvent dit, Princeſſe, vous aimés, vous languiſſés d'un mal que vous avés caché au fond de votre cœur. Je n'en convenois point avec toi : mais aparemment mes regards, mes ſoupirs te découvroient malgré moi ce ſecret que ma langue s'obſtinoit à taire. Silence malheureux, pourquoi ne t'ai-je point rompu dans le ſeul tems où je pouvois eſperer quelque ſoulagement à mes peines ?

Il falut partir. Je quitai Tancrede : je ſortis d'eſclavage, mais j'en ſortis avec le trait fatal dont j'étois ateinte. L'abſence n'a pû guerrir ma bleſſure.

mortelle. Après avoir inutilement combatu ma foibleſſe, après avoir long-tems langui dans les ſoupirs, dans les larmes : ne pouvant enfin ſuporter l'excès de mes maux, je pris le parti d'en venir chercher le remede auprès de celui qui ſeul les cauſoit : je réſolus d'aller trouver Tancrede. En aprochant de votre camp une troupe d'hommes brutaux fondit ſur moi : ces barbares en vouloient à ma vie : par une fuite precipitée je pus à peine me dérober à leurs coups. L'éfroi dont j'étois ſaiſie me retint pluſieurs jours cachée dans une retraite champêtre : hôteſſe des bois & des campagnes, j'ai vêcu dans cette retraite parmi d'innocens bergers. Mais bien-tôt ennuïée d'une vie dont la douceur & la tranquilité ne paſſoit point juſqu'à mon ame, je voulus tenter une ſeconde fois de m'aprocher de votre camp. La fortune opiniâtre à me pouſuivre me fit encore éprouver la même diſgrace. Je tombai ſans pouvoir l'éviter, entre les mains d'un parti de l'armée d'Egipte. Ils me conduiſirent à Gaza & me préſenterent à leur General. Je me fis conoître à Emiren. Il plaignit mes infortunes,

il me traita avec honeur, & me recomanda à Armide, en la compagnie de laquelle je ſuis demeurée juſqu'à ce jour. Voilà, Vafrin, quelles ſont mes triſtes avantures. C'eſt ainſi que tant de fois captive, & tant de fois afranchie de l'eſclavage, je porte néanmoins toûjours & cheris encore mes premiers fers. Quel comble de diſgrace pour moi, ſi Tancrede rebutant ces fers dont lui-même m'a chargée, me diſoit avec dedain; Princeſſe vagabonde, va chercher un azile ailleurs. Faſſe le Ciel que ce vainqueur genereux me permete de rentrer encore dans l'aimable priſon dont je ne ſuis ſortie qu'à regret.

En s'entretenant de cette maniere, Herminie & Vafrin marcherent par des ſentiers detournés pendant toute la nuit, & une grande partie du jour ſuivant. Un peu avant le coucher du ſoleil ils arriverent en un endroit peu éloigné de la Ville. Ils virent en cette endroit la terre teinte de ſang: & un peu après ils trouverent un Guerrier étendu, dont le viſage tourné vers le Ciel conſervoit encore après la mort un air qui inſpiroit la

terreur. Les armes de ce Guerrier leur firent juger qu'il étoit Sarazin. Herminie s'arrêta quelques momens à le considerer : mais Vafrin passa outre. A quelques pas delà il aperçut un autre Guerrier pareillement étendu, qui lui parut être Chrétien. Cependant comme il n'en étoit pas bien sûr, il mit pied à terre, & lui découvrit le visage. Ah Ciel ! s'écria aussitôt Vafrin ; c'est mon maître, c'est Tancrede. A ce mot Herminie acourt toute éperduë, elle se précipite de son cheval, & d'un torrent de larmes elle baigne le visage de son amant. En quel état, dit-elle, je vous revois mon cher Tancrede ? le sort impitoïable vous offre donc à mes yeux, lorsque vous ne pouvés plus me voir ; & je ne vous retrouve que pour vous perdre pour toûjours ? La mort cruelle a fait disparoître les graces de votre personne, elle a éteint ce feu charmant qui brilloit dans vos yeux : mais ses glaces n'ont point passé dans mon ame ; tout froid que vous êtes mon cœur brûle encore pour vous. Ombre de mon amant, je vais incessament vous rejoindre : en quelque lieu que vous soïés je ne puis

vivre ſeparée de vous. Mais avant que de quiter la vie, permetés, chere ombre, que ſur cette bouche qui a tant de fois daigné me conſoler dans mes maux, je dérobe de triſtes baiſers. Soufrés que ſur ſes levres pâles je puiſſe pouſſer mon dernier ſoupir; afin que mon ame prene pour s'envoler la même route que vous avés priſe, & qu'elle ſe rejoigne à vous pour jamais.

Pendant qu'Herminie parloit, ainſi, les larmes qui tomboient en abondance de ſes yeux ſur le viſage de Tancrede, le firent un peu revenir à lui. Il fit un ſoupir. Herminie s'en aperçut: ouvrés les yeux, pourſuivit-elle, mon cher Tancrede, voïés la triſte Herminie mourante à côté de vous: ouvrés les yeux un inſtant, c'eſt la derniere grace, c'eſt l'unique faveur que je vous demande; Tancrede ouvrit les yeux, & les referma preſque auſſi-tôt. Ne perdons point le tems en inutiles regrets, dit Vafrin, Tancrede n'eſt point mort, ſongeons à le ſecourir. Ils le déſarmerent promtement l'un & l'autre. Herminie viſita ſes bleſſures: l'experience qu'elle avoit lui fit bientôt conoître quelles

n'étoient point mortelles. Au défaut du dictame & des autres simples qui lui marquoient, elle emploïa certains secrets dont elle avoit éprouvé la puissance: & pour bander les plaïes de son amant, elle dechira son voile & coupa ses cheveux.

Tancrede entierement revenu de sa foiblesse, reconut d'abord sont Ecuïer: pour Herminie qui étoit deguisée, & vêtuë simplement il ne la reconut point; Vafrin, dit-il, par quelle heureuse avanture vous rencontrés-vous ici? & vous, qui me secourés avec tant de bonté, aprenés-moi je vous prie à qui j'ai l'obligation du genereux office que vous me rendés. Vous le sçaurés, lui dit la Princesse en rougissant, & vous pourés quelque jour m'en témoigner votre reconoissance: quant à present tenés-vous tranquille, votre guerison demande du repos & du silence. En achevant ces mots elle posa doucement sur ses genoux la tête de Tancrede. Vafrin cependant songeoit en lui même de quelle maniere il pouroit transporter son maître avec plus de comodité. Comme il étoit occupé de cette pensée, il vit arriver en

cet endroit plusieurs Guerriers, qui s'y rendoient à la file. Ils étoient tous de la troupe de Tancrede. Pour se conformer à l'ordre de leur Capitaine, ils n'avoient osé le suivre au moment qu'il s'étoit écarté avec Argant: mais inquiets du succès du combat, ils étoient partis quelque tems après pour le venir chercher.

Déja ils se disposoient à le transporter dans leurs bras. Quoi, dit Tancrede, le brave Argant va demeurer ici en proïe aux oiseaux du Ciel : un si vaillant homme merite un autre sort. Tout l'avantage que j'ai remporté sur lui, consiste peut-être à lui survivre de quelques heures. Mon ressentiment ne s'étend point au-delà du trepas : je veux qu'on enleve le corps de mon énemi, & qu'on lui done une honorable sepulture. Portés-moi dans Jerusalem, poursuivit-il, si je touche au moment fatal où le Ciel a marqué la fin de mes jours ; j'aurai du moins l'avantage de finir ma vie dans cette Ville Sainte, dont la conquête à toûjours été l'objet de mes vœux. Les gens de Tancrede firent ce qu'il souhaitoit. Ils enleverent le corps

d'Argant, & porterent leur Capitaine dans la Ville. Vafrin eût un soin particulier de la Princesse d'Antioche, qui s'étoit confiée à lui : il la fit loger en arrivant dans une maison écartée, où elle pouvoit demeurer inconuë, & aussi-tôt après il alla trouver Godeffroy.

Le General étoit alors assis auprès du lit de Raimond : un grand nombre des principaux Officiers de l'armée y étoient avec lui, & ils déliberoient ensemble sur ce qu'il y auroit à faire le lendemain. Dès que l'Ecuier de Tancrede parut, on le laissa entrer & on l'écouta avec atention. Seigneur, dit-il à Godeffroy, j'ai été au camp des Sarazins, ainsi que vous me l'avés ordoné. Sans m'étendre sur le nombre de nos énemis, suffit de vous dire que leur armée, quand elle est en marche, couvre les montagnes & les plaines, & qu'elle desseche les rivieres des païs par où elle passe. Mais la plus grande partie de ces troupes sont sans discipline, mal armées, & encore plus mal agueries. Dans ce nombre prodigieux d'hommes, il n'y a que les Persans, & les Guerriers dont est

composée la troupe immortelle, qui méritent le nom de soldats. Cette derniere sur tout m'a paru la meilleure de l'armée ; les Sarazins la noment immortelle, parce qu'elle est toûjours compléte, & que le nombre de Guerriers qui y manquent, est aussi-tôt remplacé par un pareil nombre d'hommes choisis entre les plus vaillants. Emiren qui comandoit cette troupe a reçu de son Prince le comandement en chef de toute l'armée: Le Soudan ne pouvoit faire choix d'un Capitaine qui joignit plus de valeur à plus de prudence. Ce General à ordre de venir vous livrer bataille : il marche dans cette intention ; & je ne crois pas que deux jours se passent avant que vous soïés ataqué. L'intrepide Renaud aura besoin de tout son courage pour surmonter les éforts de ceux qui ont resolu de lui ôter la vie. Epris des charmes d'Armide, tout ce qu'il y a de plus braves Guerriers parmi les Sarazins se sont engagés dans la querelle de cette vindicative Princesse ; les plus considerables d'entre-eux sont l'illustre Altamor Roi de Samarcand, qui comande les trou-

pes de Perſe ; le feroce Adraſte Roi des Indes, dont la taile eſt ſi demeſurée, qu'un élephant ſeul lui peut ſervir de monture, & Tiſſapherne qui eſt ſans contredit le plus fameux des Guerriers de la troupe immortelle. Ces trois hommes redoutables & un grand nombre d'autres ont juré de doner la mort à Renaud, & l'impacable Armide a promis qu'elle rendroit poſſeſſeur de ſes Etats & de ſa perſone celui d'entre-eux qui lui aporteroit la tête de ſon énemi.

Renaud qui étoit préſent au recit de Vafrin, loin de s'étoner du peil qui le menaçoit, fit au contraire voir alors dans ſes yeux l'ardeur impatiente qu'il avoit de ſe trouver au milieu de ce grand nombre d'énemis conjurés contre lui. Ce qui me reſte à dire, Seigneur, eſt encore plus important, continua Vafrin. La vie de Renaud n'eſt pas la ſeule qui ſoit menacée, la vôtre l'eſt auſſi, & l'eſt encore plus dangereuſement. La trahiſon en veut à vos jours, c'eſt avec des armes perfides qu'on doit les ataquer. Il conta enſuite à Godeſroy tout ce qu'il avoit apris du complot des Sarazins.

Après qu'on lui eût fait plusieurs questions, & qu'il eût satisfait à toutes; Godeffroy s'adressant à Raimond. Comte, lui dit-il, quel est votre avis? Je crois dit Raimond? qu'il ne faut plus penser à ataquer demain matin la forteresse ainsi que nous l'avions résolu, il suffira de l'investir avec une partie de nos troupes; tandis qu'avec le reste nous nous disposerons à recevoir l'énemi qui vient à nous. Vous deciderés, Seigneur, lequel est le plus expedient ou de l'atendre ici, ou d'aller à sa rencondre. Comme de votre vie dépend le salut de l'armée; on ne sçauroit aporter trop de précautions pour la metre en sureté: il seroit à propos de faire changer les cottes-d'armes de vos gardes, afin que les traîtres qui en veulent à vos jours, soïent facilement reconus, & qu'ils tombent ainsi dans le piege qu'eux-mêmes ont tendu.

Vous temoignés, genereux Comte, reprit Godeffroy, votre prudence dans les conseils, & me donés en même-tems des marques de l'amitié que vous avés pour moi. Ce que vous proposés sera fait: à l'égard de

ce que vous laiſſés en ſuſpens : il me paroît peu convenable qu'une armée victorieuſe atende ſes énemis dans des retranchemens. Nous marcherons au-devant d'eux : nous leur livrerons bataille en pleine campagne. Ils ne ſoutiendront pas nos éforts. La gloire dont nous ſommes couverts, la terreur que leur inſpirera la vûë de nos armes, ſuffiront ſeules pour les défaire, après notre victoire, la fortereſſe hors d'eſperance de ſecours tombera d'elle-même. Il dit : & comme la nuit avoit déja deploïé ſes voiles ſombres, chacun ſe retira pour ſe livrer aux douceurs d'un ſomeil paiſible.



CHANT XX.

IL y avoit déja quelques heures que l'astre du jour étoit venu aracher les mortels d'entre les bras du someil ; lorsque les Sarazins du haut de la forteresse où ils étoient enfermés, decouvrirent un épais nuage de poussiere qui couvroit toute la campagne. Ils coururent aussi-tôt à leurs armes, & menaçant les Chrétiens, ils pousserent jusqu'au Ciel des cris éclatants. Tels sont dans les champs de Thrace les cris perçants des gruës, lorsque l'aproche des frimats les contraint de s'assembler en troupes, pour aller chercher ailleurs un air plus temperé.

Les Chrétiens comprirent aisément qu'elle étoit la cause de ces cris & de ces menaces de leurs énemis. Ils jetterent les yeux vers la plaine, & la virent couverte d'une armée inombrable qui s'avançoit. Cette vûë enflâme leur courage : tout ce qu'il y a de jeunes Guerriers parmi eux entourent Godeffroy, & lui demandent

avec de fortes inſtances le ſignal du combat. Il n'eſt pas encore tems, dit Godeſtroy à cette boüillante jeuneſſe : les travaux que vous éſſuïâtes hier meritent bien qu'on vous done un jour de repos. Demain matin nous marcherons à l'énemi. Ainſi le ſage General ſçut doner un frein à leur ardeur, pour la rendre encore plus grande : peut-être auſſi voulut-il par ce retardement, laiſſer croire aux Sarazins qu'il redoutoit leur puiſſance.

Jamais le Soleil ne ſortit ſi brillant du ſein des ondes, l'air jamais n'avoit été ſi pur, qu'il parut l'être le jour ſuivant. Il ſembloit que le Ciel craignit que quelque nuage ne lui derobât la vûë de l'action memorable qui devoit ſe paſſer dans ce grand jour. Au lever de l'aurore le General des Chrétiens rangea ſon armée en bataille. Il laiſſa devant la fortereſſe le Comte de Toulouſe avec quelques troupes, & un grand nombre de fidéles du païs, qui aprés la priſe de la Ville, s'étoient unis à leurs freres. Il marcha enſuite à la tête de l'armée, avec une contenance plus noble encore & plus majeſtueuſe qu'à l'ordinaire. On voïoit dans

ses yeux briller le feu de sa premiere jeunesse. Son air assuré faisoit passer la même confiance dans le cœur de tous ses Soldats. Le Ciel qui le favorissoit, le fit paroître ce jour là au-dessus d'un simple mortel.

Les Chrétiens ne marcherent pas long-tems sans se trouver en presence de leurs énemis. Godeffroy en arivant fit ocuper une colline qui étoit à sa gauche, & qui s'étendoit un peu derriere lui. Il plaça sa cavalerie sur les aîles, & mit son infanterie dans le centre. Le Duc de Normandie, & Robert Comte de Flandres, eurent le commandement de l'aîle gauche, qui étoit apuiée contre la colline. Baudoüin frere de Godeffroy eut l'infanterie sous ses ordres. Le General prit le commandement de l'aîle droite qui devoit s'étendre dans la plaine, & où il prevoïoit que seroit le plus grand éfort de l'énemi. Il composa cette aîle des troupes qu'il avoit amenées de Lorraine, & de quelques autres escadrons des meilleurs de l'armée; & parmi ses cavaliers il entre-mêla des archers fantassins accoutumés à combatre au milieu des chevaux. Il fortifia ensuite

la troupe des volontaires d'un nombre de Guerriers dont la valeur étoit éprouvée, il noma Renaud pour Chef de cette troupe invincible, & lui dit. Tenés-vous derriere moi à quelque distance de l'aîle droite : lorsque le combat sera engagé, vous marcherés avec votre troupe, & irés ataquer l'énemi en flanc. C'est de cette ataque imprevûë que va dependre le succès de la bataille. C'est sur votre valeur que je fonde l'espece de la victoire.

Après que Godeffroy eut ainsi doné ses ordres, il alla de rang en rang, exhortant les soldats à bien faire, prometant des honeurs & des récompenses à ceux qui se distingueroient dans cette journée. Ses discours, & encore plus son air intrepide, donoient du courage aux moins hardis, & inspiroient une nouvelle ardeur aux plus courageux. Il s'arrêta sur une petite éminence vis-à-vis de l'endroit où étoient rangées les meilleures troupes : & de là il fit entendre sa voix, dont le son parut descendre de ce lieu élevé avec la même force qu'un torrent qui tombe des montagnes.

Braves vainqueurs de l'Asie, dit-il, fleau des énemis du Tout-puissant, voici enfin le jour que vous avés tant souhaité, voici le moment qui doit couroner vos travaux. La victoire que vous allés remporter va metre le comble à vos exploits. Le Ciel a rassemblé ici tout ce qui vous reste d'énemis à combatre, afin de réunir en un seul tous les triomphes, qu'il vous réservoit. Que ce nombre prodigieux d'énemis ne vous épouvante point. Sans courage, sans discipline, la plus grande partie des troupes que vous voïés n'ont pris les armes, que pour obéïr aux ordres de leur Souverain: c'est par force que ces hommes timides ont été arachés aux vils emplois où ils s'adonent. Dans cette armée inombrable on ne peut compter qu'un très-petit nombre de soldats, je vois déja le desordre qui regne parmi eux. Je vois leurs étendards chancelants. Au son confus de leurs voix je juge de la terreur dont ils sont déja saisis: dans l'incertitude de leurs mouvemens je vois leur défaite assurée.

Quelques victoires remportées sur le Maure & sur l'Arabe, ont doné de la reputation au Chef de cette

armée : mais quand même il auroit encore plus de valeur & plus d'experience, que pouroit sa valeur, à quoi lui serviroit son experience, pour conduire cette multitude d'hommes barbares & mal agueris, dont il ne conoît presque pas un seul, & à qui il est également inconu ? Il y en a bien peu parmi eux à qui il puisse dire comme moi, j'ai eû part à vos exploits, vous avés partagés ma gloire, au lieu que General d'un nombre de fameux Guerriers, dont j'ai longtemps été le compagnon, je vous conois tous mes amis, comme vous me conoissés. Quel est celui d'entre vous dont j'ignore le merite, le païs, la naissance ? Acoutumé à combatre & à vaincre avec vous, une longue experience m'a apris à juger, même dans les airs, de quelles mains partent les traits que vous lancés. Combatés aujourd'hui comme vous avés toûjours fait : donés des marques de cette valeur, dont j'ai été si souvent témoin. Ressouvenés-vous de votre gloire passée : conservés à votre General celle que vous lui avés aquise ; & sur tout aïés devant les yeux la gloire du Dieu que

vous servés. Allons, mes chers amis, c'est vous retenir trop long-tems, marchons, déja la victoire est peinte dans vos yeux.

Une lumiere extraordinaire semblable à celle d'un éclair, parut alors environet Godeffroy : plusieurs la regarderent comme un présage de l'éclat du diadême, qui devoit bientôt ceindre sa tête ; peut-être que les raïons du Soleil qui donoient sur son casque, furent cause de cette lumiere : peut-être aussi que le Ciel voulut en cette occasion donner une marque sensible de la protection qu'il accordoit à ce grand homme.

Le General des Sarazins n'oublioit rien de son côté pour se bien disposer à la bataille. Dès qu'il vit les Chrétiens s'avancer, il fit aussi marcher ses troupes. Il les arangea de la même maniere que Godeffroy avoit arangé les siennes, plaçant l'infanterie dans le centre, & la cavalerie sur les aîles. Il prit le commandement de l'aîle droite, dona à Altamor, celui de l'aîle gauche ; & à Muleassen celui de l'infanterie, au milieu de laquelle on voïoit Armide & sa troupe. Emiren avoit avec lui à la droite

Adraste Roi des Indiens, Tissapherne & toute la troupe immortelle. Les Persans, les Arabes, les Rois d'Afrique, & les deux Rois d'Etiopie étoient avec Altamor à l'aîle gauche qui devoit occuper un grand terrein dans la plaine; & c'est de ce côté-là que les Sarazins faisoient avancer tout ce qu'ils avoient de machines de guerre.

Leur General alloit aussi de rang en rang parlant à ses soldats, ou par lui-même, ou par des interpretes. Pour les encourager il emploïoit tantôt les loüanges & les promesses, tantôt les reproches & les menaces. A ceux qui témoignoient de la peur, il disoit, quelle crainte vous saisit? rassurés-vous, vous êtes cent contre un; votre nombre seule mettra vos énemis en fuite. Aux autres il depeignoit vivement la patrie afligée, la religion menacée, qui imploroient leur secours. Vos temples, leur disoit-il, vont être detruits, les sepulchres de vos ancêtres violés, vos femmes & vos filles deshonorées, vos peres & vos enfans massacrés, si vous ne prenés leur défense. Aux plus courageux, il disoit, c'est vous

que l'Aſie oprimée regarde comme ſes liberateurs; c'eſt entre vos mains qu'elle remet ſa vengeance : afranchiſſés-là du joug qu'un petit nombre de brigands lui impoſent, vengés-là de tous les maux qu'ils lui ont fait ſouffrir.

Mais déja les deux armées ſont à la portée du trait, les arcs ſont déja tendus, les frondes en mouvemens, les lances en arêt: les chevaux blanchiſſants le mords d'écume, ſeconfudent par leurs henniſſemens la fureur qui anime leurs maîtres : de toutes part on ſe diſpoſe à charger. Cette multitude de lances & de piques qui rendoient les deux armées ſemblables à deux forêts errantes ; ce nombre prodigieux d'étendards de differentes couleurs, & de pennaches flotans ſur les caſques au gré du vent : les échos retentiſſants par tout du ſon des inſtrumens de guerre : l'air étincellant de l'éclat de l'or & de l'acier poli, dont la terre étoit couverte, offroient alors aux yeux un ſpectacle magnifique, ſpectacle mêlé d'horreur & d'agrêment; car du ſein de l'horreur même ſouvent naît le plaiſir.

L'armée Chrétienne cependant,

quoique bien moins nombreuſe, inſpiroit encore plus de terreur que celle de leurs énemis. Les Chrétiens s'inclinant profondément implorerent de nouveau le ſecours du Dieu pour qui ils alloient combatre. Leur trompetes enſuite ſonerent le ſignal du combat. Celles des Sarazins répondirent à ce ſignal : & auſſi-tôt l'eſpace qui les ſeparoit les uns des autres diſparut ; les bataillons ſe joignirent, les eſcadrons ſe mêlerent, les deux armées ſe confondirent. Mais quel fut celui d'entre les Chrétiens, qui ſignala le premier ſa valeur par des coups dignes d'une memoire immortelle ? ce fut vous, valeureuſe Gildippe : le Ciel acorda cette gloire à votre ſexe. D'un coup de lance vous perçates d'outre en outre Hircan qui regnoit dans Ormus : avant que de tomber ce malheureux Prince entendit les loüanges que ſes énemis donoient au coup fatal qui lui arachoit la vie.

La vaillante Gildippe après avoir rompu ſa lance mit l'épée à la main, & s'enfonça dans les eſcadrons Perſans. Elle coupa à Zopire le corps en deux par le défaut de la cuiraſſe. Elle perça le gozier à Alarcon, &

l'estomach à Argée, le fier Artaxerce fut renversé tout étourdi d'un pesant coup qu'elle fit tomber sur sa tête. D'un revers elle coupa à Ismaël la main droite dont il tenoit les rênes de son cheval: cet animal fougeux se sentant libre, emporta son maître & mit le desordre dans tous les rangs. Un grand nombre d'autres dont les noms sont ensevelis dans l'oubli, tomberent aussi sous les coups de Gildippe. Cependant les Sarazins au milieu desquels elle s'étoit audacieusement jetée, l'entourerent de tous côtés, & l'ataquerent tous ensemble. Déja ils se disputoient les depoüilles de cette vaillante Guerriere; lorsque le fidéle Odoard, qui ne la perdoit point de vûe vola à son secours. On vit alors ces deux illustres époux donner à l'envi des marques d'une heroïque valeur, en faisant éclater leur amour. Plus atentif à se défendre l'un l'autre, qu'à conserver leur propre vie; Odoard se metoit au-devant de tous les coups qui menaçoient Gildippe & celle-ci recevoit sur son bouclier tous ceux qu'on portoit à son cher époux. Dans ce combat d'une mutuelle & genereuse

tendresse, le Roi de Boëcan & Alvante qui serroient Gildippe de trop près perirent de la main d'Odoart ; & Arimont qui venoit de fraper Odoard, eût la tête fendue jusqu'aux yeux par Gildippe.

Du côté des Sarazins le brave Roi de Samarcand signaloit encore plus sa valeur au desavantage des Chrétiens. Par tout où Altamor portoit ses pas, il renversoit hommes & chevaux ; rien ne resistoit à ses éforts : par tout il portoit le trépas. Heureux ceux qui mourants promptement de leurs blessures, ne languissoient pas long-tems sous le poids de leurs chevaux abatus avec eux. Il divisa à Brunel la tête en deux parts, qui tomberent à droite & à gauche sur les larges épaules de ce robuste Guerrier. Il enfonça son épée meurtriere dans la bouche d'Hardoüin, qui par ce coup étrange, devenu lui-même un objet lamentable, se vit contraint de faire semblant de rire en rendant l'esprit. Geronte, Gaston, Gui, Rosemond, une infinité d'autres tomberent sous ses coups de diferentes manieres. Altamor jetoit par tout l'épouvante : personne n'osoit

ſe preſenter devant lui : peu même avoient l'aſſurance de l'ataquer de loin. La ſeule Gildippe oſa défier ce formidable Sarazin.

Jamais la hache à la main Guerriere du Thermodon n'afronta ſon énemi avec tant d'intrepidité, qu'en fit paroître la courageuſe Gildippe en ataquant Altamor. Elle le frapa la premiere, & mit en pieces la courone d'or & de pierreries qui brilloit ſur ſon caſque. Le Roi de Samarcand fut contraint de baiſſer la tête : il comprit que ce peſant coup venoit de la main d'un adverſaire redoutable. La honte qu'il recevoit fut ſuivie de près par la vengeance qu'il en fit. Il ſe redreſſa auſſi-tôt, & par un coup encore plus furieux il ôta entierement à Gildippe l'uſage de ſes ſens. La Guerriere alloit tomber entre les piés des chevaux : mais ſon fidéle époux arrivant en ce moment la ſoutint. Semblable au lion magnanime qui dedaigne un énemi terraſſé, le genereux Altamor content d'avoir mis ſon adverſaire hors de combat, laiſſa Gildippe defaillante entre les bras d'Odoard, & porta ſes coups d'un autre côté.

Ormond & les sept autres Sarazins compagnons de sa perfidie, s'étoient cependant mis en devoir d'executer leur noir dessein. Comme aux aproches de la nuit, on voit quelquesfois un loup avide s'aprocher de la bergerie, & tâcher d'y penetrer sous la ressemblance d'un chien: tout de même ces perfides, sous l'aparence d'amis, s'étoient mêlés parmi les Chrétiens, & avoient déja penetré jusqu'à l'endroit où combatoit Godeffroy. Aux cottes-d'armes dont ils étoient couverts, le General instruit de leur complot, les reconut aisément. Voila, s'écria-t-il les traîtres qui en veulent à mes jours, les voila; & à l'instant il fondit sur Ormond qui étoit le plus près de lui. Ormond tout interdit d'un succès si contraire à son atente, demeura immobile, à peu près comme ces infortunés que l'antiquité represente transformés en rochers à l'aspect de l'afreuse Gorgonne. Il reçut le coup mortel sans faire le moindre mouvement, ni pour se sauver ni pour se défendre. Lui & ses compagnons en bute à tous les traits des Gardes de Godeffroy furent en un moment mis en pieces.

Couvert du sang de ces perfides, Godeffroy marcha droit à Altamor, devant qui les Chrétiens étoient comme la poussiere que chasse un vent impetueux. Il arrêta ceux qui fuïoient, & ataqua celui qui seul leur inspiroit tant de terreur. Il y eut alors entre Altamor & lui un combat comparable à ceux que le Xante vit autrefois sur ses rives, & dont le mont Ida fut témoin.

Au centre de l'armée, où Baudoüin étoit oposé à Muleassen; & à l'aîle gauche, où le Duc de Normandie & le Comte de Flandres avoient en tête l'aîle droite des Sarazins, le combat n'étoit pas moins opiniâtre ni moins sanglant. Emiren & le Duc de Normandie combatoient l'un contre l'autre avec un avantage presque égal. L'Indien Adraste qui s'étoit ataché au Comte de Flandres, lui avoit ouvert son casque & faussé toutes ses armes. Pour Tissapherne, comme il ne se presentoit point à lui d'adversaire qui put l'arrêter, il se portoit indiferemment dans le plus épais des Chrétiens, dont il faisoit tomber un grand nombre sous ses coups.

Ainsi la victoire se disputoit de toutes parts, sans qu'on put remarquer encore de quel côté elle devoit se declarer. Le Champ de bataille étoit par tout jonché de lances & d'épées rompues, de boucliers & d'armes fracassées. Des milliers de morts couvroient la terre, dont les uns avoient le visage tourné vers le Ciel, les autres mordoient la poussiere; & dans le corps de plusieurs on voïoit encore le fer qui leur avoit ôté la vie. Le cheval percé de coups mouroit près de son maître. Amis & ennemis étoient étendus pêle mêle: le vainqueur expirant sur le vaincu, & le vivant enseveli sous le mort. Les gemissemens des blessés, les plaintes des mourants, les fremissemens de fureur de tant de Guerriers acharnés au combat, produisoient dans les airs un son confus qui tenoit un affreux milieu entre le silence & les paroles distinctes. L'or & l'acier poli avoient perdu tout leur éclat. Les pennaches des casques brisés & couverts de poussiere, les cottes-d'armes déchirées & souillées de sang, n'ofroient plus à la vûë qu'un spectacle horrible. Ce fut alors que Renaud à la

tête de sa troupe indomptable s'ébranla pour marcher à l'énemi.

Les Arabes, les Ethiopiens & les Maures, qui étoient à l'aîle gauche des Sarazins, avoient par leur nombre prodigieux presque envelopé l'aîle droite des Chrétiens, qu'ils ataquoient de loin à coups de fleches & de frondes. Un tremblement de terre cause moins d'éfroi, le tonnere est moins terrible, que Renaud ne le parut à ces barbares, qu'il vint charger en flanc. Le plus brave d'entre-eux étoit Assimir un des deux Rois d'Ethiopie, il fut le premier qui éprouva la force incomparable du bras de Renaud, ce Heros en arrivant lui abatit la tête.

Animé par ce debut il se jeta aussitôt au milieu des Infidéles, & y fit des actions qui surpassent toute croïance. Semblable au serpent, qui par la vitesse dont il darde sa langue, paroît en avoir trois: son épée étoit dans un mouvement si rapide qu'on eût dit qu'il en avoit plusieurs: & le nombre des coups qu'il donoit n'égaloit pas encore le nombre d'énemis à qui il ôtoit la vie. L'autre Roi d'Ethiopie perit aussi de sa main &

il confondit avec le ſang des deux Rois Ethiopiens celui des deux Rois Maures. Excités par ſon exemple ſes braves compagnons ſecondoient parfaitement ſa valeur. Ils firent un horrible maſſacre des Sarazins : c'étoit moins un combat qu'un carnage. Au fer qui les moiſſonnoit ces barbares conſternés n'opoſoient que des cris & des hurlemens. Ils chercherent bien-tôt leur ſalut dans une honteuſe fuite. Renaud les pourſuivit quelque tems : non qu'il fût alteré du ſang de ceux qui fuïoient devant lui ; mais pour rendre leur deroute complete, & les metre hors d'état de ſe rallier. Comme l'impetueux Aquilon n'éxerce ſa fureur que contre les obſtacles qu'il rencontre en ſon chemin, & qu'il ſouffle plus doucement dans les plaines ou rien ne s'opoſe à ſon paſſage ; tout de même la valeur de Renaud n'étoit à craindre que pour ceux qui lui diſputoient la victoire, la fuite de ſes énemis deſarmoit ſon bras.

Après que les Chrétiens eurent rompu l'aîle gauche des Sarazins, ils tomberent ſur leur infanterie, qui étoit au centre de l'armée, & la dé-

firent avec encore plus de facilité. Ces bataillons privés du secours de leur cavalerie qui les soutenoit, furent enfoncés de tous côtés par la cavalerie Chrétienne, qui les mit en pieces & les foula aux piés des chevaux. La grêle & la tempête font moins de ravage dans une épaisse moisson.

Renaud parvint bien-tôt à l'endroit où Armide, entourée d'un grand nombre d'adorateurs, étoit sur son char les armes à la main. A ses coups terribles elle reconoît d'abord ce Guerrier dont l'image est gravée dans son cœur. Elle jette sur lui un regard où le dépit & l'amour sont confondus. La froide pâleur & le plus vif incarnat se succedent tour à tour sur son visage. Renaud vouloit passer outre: mais les amans d'Armide s'oposerent à son passage, ils tournerent tous ensemble leurs armes contre lui. Armide même prit une fleche qu'elle mit sur son arc. Le dépit cruel excite son bras à la vengeance; le tendre amour le retient. On vit alors les sentimens violens qui dechiroient son ame. Trois fois elle essaïa de tendre son arc, & trois fois ses mains tremblantes se refuserent à ses desirs. En-

fin le dépit l'emporte. Le trait part, mais le repentir vole aussi-tôt après lui. Armide voudroit déja que cette fleche fatale revint au lieu d'où elle étoit partie : ses yeux inquiets suivent le trait dans les airs. Renaud en fut ateint sur sa cuirasse : mais l'acier en étoit trop dur, pour pouvoir être penetré par une main aussi delicate que celle d'Armide. Le Guerrier ne daigna pas seulement regarder d'où étoit parti ce foible coup.

Armide croit être méprisée, son dépit redouble. Elle tire à Renaud plusieurs autres fleches qui n'ont pas plus de succès que la premiere. Quoi, dit-elle en elle-même, les armes de ce cruel sont donc aussi impenetrables que son cœur? Helas! les traits qui partent de ma main ne sont pas plus à craindre pour lui que ceux qui partent de mes yeux. Armée ou désarmée, soit comme amante soit comme énemie, c'est en vain que je l'ataque, il est également mon vainqueur. Infortunée Armide, quel sera desormais ton recours? les armes de Minerve te défendront-elles mieux que celles de Diane? ma lance sera-t'elle dans mes mains plus redou-

table que mon arc? Non, rien ne peut me garantir de tomber en la puissance de ce funeste énemi. Je vois que rien ne lui resiste, tous les Guerriers qui ont pris ma défense déja sont en fuite, ou expirent sous ses coups. Ainsi la tremblante Princesse de Damas se croit déja au pouvoir d'un vainqueur irrité : son éfroi est pareil à celui du Cigne timide, lorsqu'il decouvre dans les airs un aigle prêt à fondre sur lui.

Dès qu'Altamor eut reconu le peril où étoit Armide, il abandona aussi-tôt ses troupes, pour voler au secours de sa Princesse. Les Persans, que la valeur de leur Roi avoit seule jusqu'alors soutenus dans le combat, ne tinrent pas long-tems lorsqu'il les eut abandonés. Altamor vit leur défaite : il en gemit : mais plus fidéle à son amour qu'à sa gloire & à son devoir, il eût laissé perir le monde entier pour sauver sa maîtresse. Il écarta les Chrétiens entre les mains desquels Armide étoit prête à tomber, & voulut ensuite, mais trop tard, aller secourir ses gens. Godeffoy à qui Renaud venoit de se joindre, en avoit déja taillé en pieces la plus

grande partie, & contraint le reste à prendre la fuite.

Tel étoit pour les Sarazins le succès de la bataille à leur aîle gauche, & au centre de l'armée. Mais à l'aîle droite la fortune leur avoit été moins contraire. Le Duc de Normandie blessé par Emiren à la tête & à la poitrine, s'étoit retiré du combat: & le Comte de Flandres succombant sous les coups d'Adraste, avoit été contraint de se rendre son prisonier. Godeffroy sans perdre de tems rallia ses troupes, & marcha de ce côté là. On voïoit alors entre les deux aîles victorieuses, & également animées par leur avantage, recomencer un combat opiniâtre, où Mars & la fortune parurent quelque tems en balance.

Ce fut en ce moment que le fier Sultan des Turcs, montant au haut de la tour où il étoit enfermé, jetta les yeux dans la plaine. La resistance des Chrétiens, à laquelle il ne s'étoit point atendu, le surprit. Il fut d'abord émû du sanglant spectacle qui s'ofroit à sa vûe. Mais bientôt l'amour de la gloire s'emparant de son ame; sortons, s'écria-t'il, il

ne nous convient point de demeurer ici plus long-tems, je vois qu'il faut aujourd'hui vaincre ou perir. Soit que son grand courage le portât à aller au-devant de la mort prochaine dont il étoit menacé : soit que le Ciel, qui vouloit en ce jour faire tomber sous les éforts des Chrétiens toutes les forces des infidéles, lui inspirât cette pensée ; le Sultan mit son casque, & sans faire atention s'il étoit suivi, il sortit de la forteresse, & osa seul afronter mille énemis. Son exemple entraîna Aladin, & les autres Sarazins qui étoient avec lui : ils sortirent tous moins soutenus par l'esperance, qu'excités par la fureur.

Tout ce qui se presenta au passage du terrible Soliman fut en un moment renversé. Ses coups étoient si proms, qu'on ne pouvoit remarquer ceux qu'il frapoit, qu'après qu'ils étoient abatus. La fraïeur saisit les Chrétiens. Les Siriens sur tout lâcherent honteusemens le pié & s'enfuirent. Pour les troupes de Raimond elles firent plus de resistance, & s'exposerent avec plus de courage aux coups de Soliman. Les serres d'un

cruel vautour, les griffes d'un lion furieux jamais ne furent plus ensanglantées, que l'étoit le fer du Sultan : son épée paroissoit alterée du sang dont elle s'abreuvoit à longs traits. Le courageux Comte de Toulouse accourut promptement à l'endroit où ce terrible Sarazin faisoit un si grand carnage de ses gens : il reconut en lui le même énemi par lequel il avoit déja été abatu, & il osa encore le défier. Mais les forces de ce genereux vieillard ne repondoient plus à son courage : il fut une seconde fois renversé. Pour l'empêcher de tomber au pouvoir des Infidéles, ses soldats le défendirent avec la même ardeur qu'ils avoient déja témoignée. Soliman croïant l'avoir tué, ou que du moins il seroit facile à ceux qui le suivoient de le faire prisonier, ne daigna point s'arrêter. Avide de plus grands exploits il passa outre. Ainsi qu'un homme affamé dedaigne une table frugale, & court à celle qu'il voit chargée d'une grande abondance de mets : tout de même le Sultan abandone la Ville, & vole vers la plaine, où un plus vaste champ s'offre à la fureur qui l'anime. Il laisse
les

les Chrétiens saisis d'éfroi, & les Sarazins pleins de la confiance qu'il leur avoit inspirée : ceux-ci ne songent qu'à poursuivre la victoire qu'il a laissé imparfaite ; ceux-là se défendent encore, mais bien foiblement, & leur resistance de plus en plus se rallentit.

Les Siriens à qui les premiers coups de Soliman avoient fait prendre la fuite, passerent alors en desordre devant la maison où Tancrede s'étoit fait porter après son combat contre Argant. Les cris qu'il entendit l'aracherent de sont lit. Il monta au plus haut de sa maison. Il reconut la cause du bruit qui avoit frapé ses oreilles. Il vit le Comte de Toulouse abatu, & le foible combat que ses gens rendoient autour de lui. Aussitôt oubliant ses blessures & sa foiblesse, son grand courage suplea à la vigueur qui lui manquoit. D'une main il prit son épée, & de l'autre son bouclier; & sans autres armes il courut où l'action se passoit. Quoi, dit-il, aux troupes du Comte qui lâchoient le pié, vous fuïés, vous abandonés ainsi votre Capitaine : vous soufrirés que les dépoüilles d'un

ſi vaillant homme ſoient indignement atachés dans les profanes temples des Infidéles. Allés, retournés à Toulouſe, dites au fils du Comte Raimond, que vous avés lâchement laiſſé perir ſon pere, crainte d'expoſer votre vie. A ces mots il écarte à grands coups d'épée tous les Sarazins qui entouroient le Comte: il le couvre de ſon bouclier; & de ſon corps languiſſant & deſarmé, il fait un rempart à des hommes pleins de vigueur & armés à l'avantage.

Sous le bouclier de Tancrede, comme ſous un toit impenetrable, Raimond comence à reſpirer: il reprend bien tôt l'uſage de ſes ſens. Plein de dépit & de colere il ſe releve & cherche des yeux l'énemi qui l'a abatu: mais ne le voïant point: il fait tomber ſur une infinité d'autres la vengeance de l'afront qu'il a reçu. Tous ſes ſoldats ſe rallient autour de lui. Ils ataquent, ils preſſent à leur tour les Sarazins: ils font paſſer dans leur ame cette terreur dont eux-mêmes avoient été ſaiſis. La face du combat ainſi change en un moment.

Pendant que pour ſignaler ſa vengeance, le Comte de Toulouſe cher-

che à immoler à son couroux les plus aparents d'entre les énemis; il aperçoit le Roi de Jerusalem combatant courageusement à la tête des siens. Il l'ataque aussi-tôt & fait tomber sur sa tête un pesant coup. Sans lui doner de relâche Raimond ne cesse de le fraper. Il lui ouvre enfin son casque, & lui fend la tête. Aladin fait un cris: il tombe sur le visage; & mord en expirant cette même terre où il avoit doné des loix. Les Sarazins consternés de la mort de leur Roi, & privés du secours de Soliman qui les avoit abandonés, perdirent entierement courage. Quelques-uns se jetant de desespoir au travers des Chrétiens se firent tuer comme des animaux feroces. La plusspart prirent la fuite & tâcherent de regagner l'asile dont ils étoient sortis. Mais leurs énemis les poursuivirent de si près, qu'ils entrerent avec eux dans la forteresse, & les passerent tous au fil de l'épée. Aussi-tôt le Comte de Toulouse montant au haut de la tour, y arbora son étendard victorieuse à la vûe des deux armées.

Soliman ne vit point ce qui se passoit dans la Ville, dont il étoit alors

trop éloigné. Déja parvenu sur le champ de bataille, un spectacle encore plus afreux s'ofrit à sa vûe. Toute la campagne jonchée de morts : des ruisseaux de sang coulants dans la plaine, & grossissants à chaque instant : la parque impitoïable exerçant de toutes parts son empire avec horreur. Un cheval sans maître se presenta bien-tôt à lui : il saute légerement dessus ; & vient doner à son parti un secours dont la durée fut aussi courte que celle d'un éclair, mais dont l'éfet se peut comparer à celui d'un tonere.

Odoard, Gildippe, vaillans & fidéles époux, vous êtes bien dignes que vos noms soient tirés de l'oubli, où sont demeurés ensevelis les noms d'un grand nombre d'autres à qui le terrible Sultan ôta la vie. Tendres amans, vous meritiés un plus heureux sort. Votre amour, votre valeur serviront à jamais de modéle aux siecles futurs. Votre sort deplorable, que je vais tâcher de depeindre atendrira tous les cœurs, & rendra quelque jour mes vers celebres.

Dès que la courageuse Gildippe eût remarqué le carnage que Soliman

faiſoit des Chrétiens ; elle pouſſa ſon cheval contre lui , & de deux coups qu'elle porta , elle lui fendit ſon bouclier , & lui fit une bleſſure conſiderable au côté. Soliman la reconut. Voilà donc, dit-il groſſierement, cette coureuſe acompagnée de ſon galant. Il eut mieux valu pour toi de ne jamais quiter ta quenoüille , que de paroître ici l'épée à la main , & ſoutenuë du foible ſecours de l'amant qui te ſuit. A ces mots le Sarazin plus que jamais animé de fureur, porte à Gildippe un coup éfroïable , & perce ce beau ſein qui ne devoit reſſentir d'autres ateintes que celles de l'amour. La Gueriere laiſſe auſſi-tôt tomber les rênes ſur le col de ſon cheval : à ſa langueur, il eſt aiſé de juger qu'elle eſt mortellement bleſſée. Son cher époux le remarque : il eſt prompt à la ſecourir ; mais helas ! le ſecours qu'il lui done eſt inutile.

Que doit faire en ce moment le brave & tendre Odoard ? Sa tendreſſe le porte à ſoutenir ſon épouſe défaillante : la fureur dont il eſt ſaiſi l'excite à la vengeance. Son amour le determine à l'un & à l'autre. De la main gauche il embraſſe Gildippe ,

& de la droite il s'aprête à la venger. Mais ses desirs, ses éforts ainsi partagés, ne tienent pas long-tems contre un adversaire aussi redoutable que Soliman : L'amoureux Odoard ne venge point ce qu'il aime, & ne peut l'empêcher de tomber. D'un revers le cruel Sultan lui separe du corps le bras dont il soutient Gildippe. La Guerriere tombe, & son époux infortuné tombe avec elle. Lorsque le furieux Aquilon deracine, ou que l'impitoïable coignée abat l'orme auquel une tendre vigne étoit étroitement unie, on la voit tomber avec l'arbre qui la soutenoit, & sécher avec lui : ainsi ces deux amans, qui étoient l'un à l'autre un mutuel soutien, tombent d'une chûte commune & perissent ensemble. Le malheur de l'un cause toute la douleur de l'autre. Ils s'embrassent, ils se serrent autant qu'un reste de force le leur peut permetre. Ils se regardent, ils voudroient se parler : mais leur bouche mourante ne peut plus former de paroles, il n'en sort que des soupirs. Leurs yeux se ferment : ils expirent enfin ; & leurs ames si intimement unies pendant leur vie, sont inseparables à la mort.

Le bruit de ce déplorable accident ſe repandit auſſi-tôt par toute l'armée Chrétiene. Renaud en fut inſtruit des premiers: pluſieurs ſoldats lui en porterent exprés la nouvelle. L'eſtime ſinguliere qu'il avoit pour ces deux illuſtres époux, l'amitié qui l'uniſſoit avec eux, ne lui permirent plus d'autres penſées que celle de les venger. Il part à l'inſtant, & bien-tôt il decouvre le cruel homicide de ces amis. Déja il étoit prêt à le joindre, lorſque le feroce Adraſte s'opoſant à ſon paſſage, en preſence même de Soliman: A tes armes, lui dit-il, je te reconois pour celui qui a ôſé outrager ma Princeſſe. Depuis le commencement du combat je n'ai ceſſé de te chercher, & de t'apeller par ton nom. Enfin je te rencontre. Tu vas expier ton crime; & je vais accomplir le vœu que j'ai fait à ma Divinité. Voïons lequel aura l'avantage du lâche énemi d'Armide, ou de ſon genereux défenſeur. Ces paroles de l'Indien furent ſuivies d'un horrible coup de maſſuë qu'il fit tomber ſur la tête de Renaud. Les merveilleuſes armes de ce Guerrier ne pouvoient être fauſſées: mais mal-

gré la bonté de ses armes, malgré son incomparable vigueur, il fut rudement ébranlé. A ce coup Renaud répondit par un autre, au quel tout l'art de la medecine ne pouvoit aporter de remede. Il enfonça son épée dans le côté d'Adraste, & perça d'outre en outre le vaste corps de l'Indien. Ce formidable geant tombe : il meurt, & sa mort est l'éfet d'un seul coup.

Tous ceux qui étoient spectateurs de ce combat, furent saisis de crainte & d'horreur. Soliman même, l'intrepide Soliman ne put se défendre d'un froid mortel, qu'il sentit pour la premiere fois couler dans ses veines, & qui le fit pâlir. Par un saisissement si extraordinaire & si nouveau pour lui, il jugea que son heure fatale étoit venuë : ainsi l'avoient ordoné les imuables arêts du Ciel. Comme un malade que l'ardeur de la fiévre a fait tomber dans le delire, veut quelquefois élever sa voix, & quelquefois s'éforce de courir ; tandis que sa voix languissante & ses membres affoiblis ne peuvent répondre à es desirs. Tout de même Soliman rapelle en vain son courage, pour s'o-

poser à l'énemi qui vient à lui : il ne se reconoît plus : la froide terreur qui s'est emparé de son ame, le rend immobile, & glace tous les éforts qu'il fait pour ranimer sa valeur. Mais si l'éfroi dont il est saisi le met hors d'état de se défendre, il ne le porte pas du moins à vouloir se derober au danger par une lâche fuite. Il atend de pié ferme le terrible Renaud, qui fond sur lui comme une éclair. Soliman fit peu de resistance : il reçut le coup mortel, mais il le reçut sans rien faire qui fut indigne de son grand cœur. Ainsi ce fameux Sultan, qui pendant le cours d'une longue guerre, s'étoit comme un autre Anthée, relevé de toutes ses chûtes avec de nouvelles forces, tombe en ce moment pour ne se relever jamais.

Après la mort de Soliman, la fortune qui avoit paru hesiter jusqu'alors à prendre le parti des Chrétiens, fixa son inconstance en leur faveur, & se declara ouvertement pour eux. Tous les Sarazins abandonerent à leurs énemis le champ de bataille. La troupe immortelle composée de ce qu'il y avoit dans leur armée de plus vaillants hommes, à la honte du ti-

tre ſuperbe qu'elle portoit, prit auſſi l'épouvante & s'enfuit. Emiren voïant cette deroute generale, courut promtement à celui qui portoit l'étendard Roïal, & ſe metant au devant de lui; Rimedon, lui dit-il, c'eſt ainſi que tu repons au choix que j'ai fait de toi, en te préferant à mille autres, pour te confier l'étendard de mon Roi? ne l'ai-je donc remis entre tes mains que pour le deshonorer? Lâche, tu fuis; tu laiſſes ton General ſeul au milieu de ſes énemis. Quelle eſt ta penſée? tu crois en fuïant conſerver ta vie, & tu cours à ta perte. Vien, ſui moi: il n'eſt pour te ſauver qu'une ſeule voïe, c'eſt celle de la gloire. Rimedon confus s'arrêta. Lui & les autres Guerriers de ſa troupe, ou piqués des reproches que leur fit Emiren, ou intimidés par ſes menaces, reprient cœur & revinrent au combat.

Mais ce qui contribua le plus à ranimer leur courage, fut la valeur de Tiſſapherne. Ce brave Sarazin n'avoit juſqu'alors ceſſé de combatre, ſans daigner faire un pas en arriere. Dès le comencement de l'action il avoit preſque ſeul mis les Normands

en deroute. Se jetant ensuite au-travers des Flamands, il en avoit fait un grand carnage. Garnier, Roger, Gerard, étoient entre autres tombés sous ses coups. Après avoir fait dans cette journée des actions dignes d'une gloire immortelle, il ne menageoit plus une vie qu'il se soucioit peu de conserver, puisqu'il étoit sûr de vivre éternellement dans la memoire des hommes : & il cherchoit à s'exposer aux plus grands dangers, afin d'y perir avec éclat, ou de s'y couvrir d'une gloire nouvelle.

Dans cette pensée, il aperçut Renaud, & il le reconut aisément malgré le sang dont ses armes étoient soüillées. Voici ce que je cherche, dit-il, de tous les perils voici le plus grand. Daigne, ô Ciel, seconder mon courage. Fais-moi grand Prophete, remporter la victoire sur ce Guerrier; je te consacrerai ses armes dans le temple de la Divinité. Et vous, belle Armide, regardés d'un œil favorable les éfors que je vais faire pour vous venger. Ainsi le Sarazin adressoit ses vœux à un prophete sourd, qui n'entendit point sa voix, & le Ciel qu'il imploroit n'exauça point sa priere.

Semblable à un Lion qui augmente encore sa ferocité naturelle, en se batant les flancs de sa queue; Tissapherne joint à l'ardeur de son grand courage le feu d'un violent amour. Il ataqua Renaud, qui par l'air terrible dont il reçoit son énemi, paroît lui-même être l'assaillant. Ceux qui étoient presents laisserent aussi-tôt le champ libre à ces deux Guerriers, dont la fureur suspendit quelque tems celle de tous les autres combatans. Ils se porterent l'un à l'autre d'éfroïables coups. Mais comme leurs forces & la bonté de leurs armes étoient inégales, Tissapherne frapoit Renaud, & ne le blessoit point; au lieu que les coups de celui-ci faisoient à son adversaire de cruelles blessures.

Armide qui étoit spectatrice du combat reconut avec dépit le desavantage de son Chevalier, dont les armes rompuës en cent endroits paroissoient déja teintes de sang. Elle vit que saisis de fraïeur le peu qui restoit de Sarazins autour d'elle étoient prêts à l'abandoner. Cette fiere Princesse environée quelques heures auparavant d'un grand nombre de braves Guerriers devoüés à son res-

ſentiment, ſe trouvoit alors preſque ſeule. A l'eſpoir de la vengeance avoit ſuccedé dans ſon ame la crainte de l'eſclavage. Ce n'eſt point la mort qu'elle veut éviter; elle a la vie en horreur: mais elle ne peut ſe réſoudre à tomber en la puiſſance d'un perfide qui l'a outragée. Dans cette penſée elle deſcend de ſon char avec précipitation: elle monte ſur un cheval, & s'éloigne à toute bride du champ de bataille. Son amour & ſon dépit la ſuivent, ils volent après elle. Telle on vit autrefois la fameuſe Reine d'Egipte s'éloigner à pleines voiles du combat, où elle laiſſoit ſon amant engagé.

Tiſſapherne vit partir Armide il lui ſembla dans ce moment que le ſoutien de ſa vie l'abandonoit. Auſſi enflâmé d'amour que Marc-Antoine, il vouloit comme lui quiter le combat, & ſuivre une maîtreſſe fugitive: mais le terrible adverſaire qu'il avoit en tête, ne lui en laiſſa point la liberté. Plein de deſeſpoir & de fureur Tiſſapherne auſſi-tôt ſe retourne vers l'énemi qui s'opoſoit à ſa retraite: il prend ſon épé à deux mains, & en decharge ſur le caſque de Renaud un coup pareil

à ceux, que faiſoit tomber ſur l'enclume le robuſte forgeron des foudres de Jupiter. La peſanteur de ce coup contraignit l'invincible Renaud à baiſſer la tête juſque ſur le col de ſon cheval : mais prompt à ſe redreſſer, il le fut encore davantage à venger l'afront qu'il venoit de recevoir. Il porta à ſon tour un ſi furieux coup dans l'eſtomach du Sarazin, que l'épée fatale perçant ſa cuiraſſe, lui traverſa le corps, & ſe fit voir ſanglante deriere ſes épaules. Par cette double voie qui vient de lui être ouverte, l'ame de l'infortuné Tiſſapherne à l'inſtant s'envole.

Après cette victoire Renaud jetta les yeux de toutes parts, pour voir de quel côté il porteroit le ſecours de ſon bras. Hors un petit nombre de Sarazins qui diſputoient encore foiblement leur vie, la plaine n'ofrit par tout à ſa vûë que des morts & des fuïards. Cette ardeur indomptable qui le tranſportoit dans le combat auſſi-tôt s'éteignit, ſa colere ſe diſſipa, le calme revint dans ſon ame. Il avoit vû monter à Cheval la tremblante Armide. La crainte des dangers que pouvoit courir cette mal-

heureuſe Princeſſe toucha ſon cœur. Il ſe reſſouvint de la parole qu'il lui avoit donée en la quitant, qu'à jamais il ſeroit ſon Chevalier. Sa generoſité le portoit à ne la point abandoner dans ſon malheur: ſon honeur l'y engageoit; il réſolut de la ſecourir. Dans cette intention il picqua ſon cheval du côté où il lui avoit vû tourner ſes pas; & pour la rencontrer plus ſûrement, il ſe laiſſa conduire aux traces qu'il remarquoit ſur la pouſſiere.

Armide s'étoit renduë dans un valon ſolitaire, où le hazard ſeul avoit guidé ſa fuite. Comme ce lieu écarté lui parut propre à l'excution du deſſein qu'elle avoit formé; elle y mit pié à terre, & s'y abandona bientôt aux penſées les plus funeſtes. Elle prit ſon arc & ſon carquois, & les jetant contre terre avec indignation. Allés, dit-elle, malheureux traits, dont je ne me ſuis armée qu'à ma honte, puiſque vous avés ſi mal ſervi mon reſſentiment, demeurés pour jamais enſevelis dans ces deſerts. Aucun de vous n'a pû ſe teindre du ſang de mon énemi: l'acier de ſa cuiraſſe a été impenetrable à votre ſoibleſſe: mais du moins

vous vous teindrés de mon ſang, vous percerés ſans peine le ſein nû d'une femme. D'autres traits ont déja fait reſſentir leurs ateintes au triſte cœur que j'offre à vos coups : une cruelle experience ne m'a que trop apris combien il a été facile à bleſſer. Foibles armes, vous n'avés pû ſervir ma vengeance, vous ſervirés du moins mon deſeſpoir.

Infortunée Armide, pourſuivit-elle, que ton ſort eſt rigoureux ! ce n'eſt qu'en ceſſant de vivre que tu peux ceſſer d'aimer un ingrat. Le coup mortel peut ſeul guerir les bleſſures que l'amour t'a faites. Heureuſe encore ſi j'en gueris : heureuſe ſi mon fatal amour ne vient point infecter les Roïaumes ſombres, en me ſuivant chés les morts. Demeure ici, amour cruel, ne me ſui point : que mon depit ſeul m'acompagne au tenebreux ſéjour. Ou plûtôt que mon funeſte dépit paſſe, s'il eſt poſſible, dans le cœur du perfide auteur de mes maux ; qu'il le dechire nuit & jour : que ſans ceſſe il lui cauſe les mêmes tourmens qu'il m'a fait ſouffrir.

Armide à ces mots tira de ſon carquois la meilleure de ſes fleches. Une

pâleur mortelle étoit déja peinte sur son visage, déja elle levoit le bras pour se fraper, lorsque Renaud arriva au lieu où elle étoit. Il la vit: il courut à elle, & lui prit le bras par derriere, au moment même que le fer de la fleche étoit prêt à percer son sein. Armide se retourna : elle vit son amant. Que ne sentit-elle point à cette vûe? Elle fit un cri; & penchant la tête aussi-tôt, comme une fleur dont la tige vient d'être à moitié coupée, elle demeura évanoüie entre les bras de Renaud. Le Guerrier la soutint: il fut atendri de l'état où il trouvoit cette amante desesperée: il ne put refuser à son malheur quelques larmes qui tomberent sur son visage & sur son sein. Semblables aux pleurs de l'aurore qui raniment une rose languissante, les larmes de Renaud rendirent à la belle Armide l'usage de ses sens. Trois fois elle leva les yeux sur Renaud; & son dépit s'oposant au plaisir qu'elle avoit à le regarder, trois fois elle baissa la vûe. Elle voulut ensuite se debarasser des bras de son amant: mais sa foible resistance ne servit qu'à rendre encore plus forts les nœuds dont il la seroit. Enfin de-

meurant engagée dans des liens qui malgré son dépit lui paroissoient doux ; elle confondit ses larmes avec celles dont Renaud avoit déja moüillé son visage, & sans daigner lever les yeux sur l'amant qui la tenoit embrassée, elle lui adressa ces paroles.

Barbare, que prétens tu ? aussi cruel dans ton retour que tu l'as été dans ton depart, pourquoi m'empêches-tu de terminer une vie que tu m'as rendue insuportable ? A quels nouveaux afronts reserves-tu encore la triste Armide ? Je penetre ton intention. Tu veux qu'on voïe une malheureuse Princesse, que tu as indignement trahie, suivre chargée de fers ton char de triomphe. Voilà ce qui te porte à me conserver la vie. Mais je previendrai ton lâche dessein. Qui ne craint point la mort, n'a rien à craindre. Il a été un tems où j'aurois mis toute ma gloire à tenir la vie de toi : tu faisois alors, ingrat, le bonheur de mes jours. A present je te demande la mort ; ou plûtôt je ne te la demande point : la mort même qui fait l'objet de mes desirs me feroit odieuse venant de tes mains ; je sçaurai me la procurer moi-même, mal-

gré l'esclavage où tu veux me reduire, les precipices, le poison, mille autres voïes me seront ouvertes, pour sortir d'une vie que je deteste. Cesse d'ébranler ma résolution par tes dangereux artifices, laisse moi, cruel, cesse de me séduire par tes perfides caresses.

Touché d'une compassion tendre, mais pourtant exempte de foiblesse criminelle, Renaud mêla ses soupirs aux pleurs que l'amour & le dépit faisoient couler des yeux d'Armide. Vivés, belle Princesse, lui dit-il avec une douceur charmante, vivés, non pour porter d'indignes fers, mais pour regner. A quels injustes soupçons vous livrés-vous? Si vous n'en croïés point mes paroles, lisés du moins dans mes yeux les sentimens de mon ame: voïés s'ils ont rien d'énemi. Je suis votre Chevalier, & j'en fais gloire. Je veux vous rétablir sur le trône de vos aïeux. Ah s'il plaisoit au Ciel de dissiper les tenebres de votre ame, s'il daignoit répandre sur vous un raïon de sa lumiere; belle Armide, que bien-tôt l'Orient vous veroit la plus puissante & la plus fortunée de ses Reines.

A ces paroles si vives & si tendres Renaud joignit encore les plus fortes instances, qu'il acompagna de ses larmes. Ainsi que la neige disparoît aux raïons du soleil, les soupçons d'Armide se dissiperent, son dépit, sa colere s'évanoüirent : dans son cœur il ne resta que l'amour. Seigneur, dit-elle, alors à son aimable énemi, que souhaités vous de votre esclave ? Ordonés ; me voila prête à vous obéir : vos moindres desirs seront éternellement pour moi des loix inviolables.

Cependant le General des Sarazins reconut bien-tôt que les éforts qu'il faisoit pour rétablir le combat étoient inutiles. Il vit l'Etendard Roïal abatu : Rimedon qui le portoit venoit de tomber sous les coups de Godeffroy ; & la plus grande partie des Guerriers de la troupe immortelle avoient déja subi le même sort. Le courageux Emiren comprit que la victoire étoit sans ressource pour son parti. Il ne voulut point survivre à sa defaite : mais du moins il se résolut à perir d'une maniere qui en éfaçât la honte. Entre tous les Chrétiens Godeffroy lui parut le plus redoutable. Il piqua son cheval droit

à lui ; & avant que de le joindre il laiſſa d'illuſtres marques de ſon deſeſpoir, en renverſant tous ceux qui s'opoſerent à ſon paſſage. Je viens, lui dit-il, mourir ici de ta main, mais je tâcherai dans ma chute de t'entraîner avec moi. Ils ſe joignirent auſſi-tôt, & ſe fraperent en même-tems. Godeffroy eût ſon bouclier percé, & fut bleſſé au bras gauche. Emiren reçut de ſon adverſaire un ſi peſant coup ſur la tête, qu'il en fut tout étourdi ; & comme il ſe redreſſoit, d'un ſecond coup Godeffroy lui perça le corps, & le fit tomber ſans vie. Après la mort d'Emiren, ce vaſte eſpace qu'ocupoit l'armée inombrable dont il étoit General, n'ofrit plus à la vûe que des fuyards qui tâchoient de regagner leur camp.

En les pourſuivant Godeffroy vit un Sarazin à pié, dont les armes étoient fracaſſées, & qui ſans caſque, ſans bouclier, & avec le ſeul tronçon de ſon épée, ſe défendoit courageuſement contre un grand nombre d'énemis qui l'environoient. Godeffroy fit retirer les Chrétiens, & dit à ce Guerrier. Vaillant homme rendés-vous mon priſonier, je ſuis Godef-

froy. Ce brave Sarazin qui n'avoit point voulu ceder au nombre, n'eut pas plûtôt entendu le nom de Godeffroy si fameux dans l'Orient, que présentant son épée au General des Chrétiens; Seigneur, lui dit-il, je me rends à vous sans honte. Cette victoire que vous remportés seul sur Altamor, n'est pas la moins glorieuse de vos victoires, & ne sera pas la moins utile pour vous. Bien-tôt la Reine mon épouse, vous ofrira pour le prix de ma liberté tout l'or de mes Etats. Gardés vos trésors, lui répondit Godeffroy, je ne sçai point metre à prix la vie des hommes. Un vil interêt ne m'a point fait passer dans l'Asie, c'est la gloire du Dieu que je sers qui m'a mis les armes à la main.

Il donna Altamor en garde à quelques-uns de ceux qui le suivoient, & il continua de poursuivre les Infidéles jusques dans leurs retranchemens. Les Chrétiens y entrerent sans resistance : ils y firent un horrible massacre de leurs énemis. Les richesses que ces barbares avoient entrainées après eux furent soüillées de leur sang : tout leur camp en fut inondé. Avant que l'astre du jour eût fini

ſa courſe, Godeffroy marcha à la tête de ſes troupes victorieuſes droit à la Ville ſainte, dont il venoit de briſer le joug. Il alla auſſi-tôt avec les principaux Chefs de l'armée rendre ſes hommages au divin Tombeau de Jeſus-Chriſt; & y conſacra ſes armes au Seigneur, comme un monument de ſa victoire & de ſa reconoiſſance.

Fin du ſecond Tome.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit ſous le titre de *Jeruſalem delivrée, Poëme heroique du Taſſe, nouvellement traduit en François.* A Paris le onze d'Avril mil ſept cens vingt-quatre.

Signé, BLANCHARD.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT, notre bien-amé FRANÇOIS BAROIS Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qui lui auroit été mis en main un Manuſcrit qui a pour titre : *Jeruſalem délivrée, Poëme heroïque du Taſſe, nouvellement*

traduit

traduit en François, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit livre en tels volumes, forme marge, caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera; & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de huit années consécutives, à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit

Expoſant, oude ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris; & ce dans trois mois de la date d'icelle. Que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans noſtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Seaux de France, le Sieur Fleuriau Darmenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Châ-

teau du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Seaux de France, le Sieur Fleuriau Darmenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour deuement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le seiziéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens vingt-quatre, & de notre

Regne le neuviéme. Signé par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, CARPOT.

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, numero 9, folio 8, conformément aux anciens Reglemens, confirmées par celuy du 28 Fevrier 1723. A Paris le 20 Juin 1724.

Signé, BRUNET, Syndic.

FAUTES D'IMPRESSION

Tome II.

PAge 1. *ligne* 10. avant d'opofer, *lifés* avant que d'opofer.
p. 11. *ligne* 29. branler, *lifés* ébranler.
p. 16. *ligne* 19. la plus fenfible, *lifés* le plus fenfible.
p. 21. *ligne* 6. & 19. Ezotime, *lifés* Erotime.
p. 29. *ligne* 10. je vous y fuivrai, *lifés* je vous fuivray.
p. 33. *ligne* 21. lui dit-il alors, *lifés* lui dit alors.
p. 44. *ligne* dern. confuma, *lifés* confume.
p. 48. *ligne* 23. lance, *lifés* lame.
p. 83. *ligne* 23. difcretion, *lifés* defertion.
p. 87. *ligne* 23. jour, *lifés* féjour.
p. 101. *ligne* dern. les captifs, *lifés* fes captifs.
p. 119. *ligne* 22. fes efpaces, *lifés* ces efpaces.
ligne 26. infectoient *lifés* infeftoient.
p. 136. *ligne* 6. à l'envie, *lifés* à l'envi.
p. 148. *ligne* 29. de vives, *lifés* de deux vives.
p. 149. *ligne* 10. fes larmes, *lifes* les larmes.
p. 166. *ligne* 2 & 4. Mervé, *lifés* Meroé.
p. 172. *ligne* 18. conviez, *lifés* convives.
ligne 23. conftance, *lifes* contenance
p. 202. *ligne* 23. les cent foldats, *effacés* cent.
p. 212. *ligne* 19. à l'envie, *lifés* à l'envi.
p. 219. *ligne* 22. fes efpaces, *lifés* ces efpaces.
ligne 26. infectoient, *lifes* infeftoient.
p. 223. *ligne* 4. un peu trop tard, *lifés* un peu tard.
p. 226. *ligne* 5. droite, *lifés* droit.
ligne 6. cependant, *lifés* & pendant.
p. 230. *ligne* 3. plus loin, *lifes* bien loin.

p. 237. *ligne* 12. & que quelques-uns, *effacés* que

p. 239. *ligne* 4. qu'en pensés-vous, *lisés* que pensés-vous.

p. 240. *ligne* 6. entier, *lisés* entieres.

p. 253. *ligne* 18. vous avés caché, *lisés* vous cachés.

p. 260. *ligne* 21. suffit, *lisés* il suffit.

p. 272. *ligne* 20. nombre, *lisés* ombre.

p. 285. *ligne* 15. on voyoit, *lisés* on vit.

p. 302. *ligne* 6. ataqua, *lisés* ataque.

p. 304. *ligne* 18. infecter, *lisés* infester.

p. 310. *ligne* 27. entrainées, *lisés* trainées.

